This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

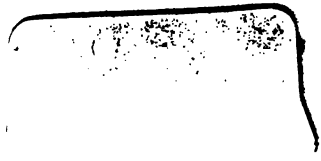
STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME QUINZIEME.



CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME QUINZIEME.

* * *
* *
*

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

1788.

DC 136
A2.C6
v.15

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Paris, le 23 Juillet 1783.

On regardoit comme un des charmes de cette capitale, cette égalité dont on éprouve aſſez généralement les agrémens extérieurs dans les ſociétés, & dont on jouit pleinement dans tous les lieux publics : mais ces légers progrès de la raiſon courent les riſques de ſe trouver inſenſiblement étouffés par les atteintes ſucceſſives de préjugés amortis & non encore éteints, que la vanité, la ſtupidité, l'ignorance n'ont que trop profondément gravés dans l'étroit cervelet de certains animaux bipedes, qui rougiroient volontiers de la qualité d'homme, parce qu'il faut la partager avec un ſi grand nombre d'individus

dont la nature les rendit freres, & qu'ils ne regardent tout au plus que comme des chiens ou comme des eſclaves. Dans diverſes aſſociations qui ſe ſont formées depuis peu dans Paris, il eſt remarquable que l'eſprit d'orgueil & d'inégalité a ſervi de baſe, ſans aucunes reſtrictions, même en faveur des talens & des qualités perſonnelles. Ces Clubs, par exemple, ne ſont point, comme en Angleterre, des aſſociations-politiques, où l'amour du pays devient un titre d'introduction : non, Monſieur, ſi vous n'êtes Duc, Marquis, Chevalier, Baron, Prélat ou Gros-Bénéficier, en vain aſpireriez-vous à être admis dans l'auguſte tripot. Encore, vous verrez-vous peut-être exclus de ces Comités ſecrets où les fines bouches ſe raſſemblent à des jours marqués, & dans leſquels on n'eſt initié qu'à la faveur de rubans, de croix ou tout au moins de talons rouges. Je n'oſerois vous parler de ce fameux Muſée, auquel on peut encore ajouter nombre d'autres ridicules, moins pardonnables à des gens de lettres, & dont, par parentheſe, la banqueroute a paru comme inévitable, grace à la prudence & à l'harmonie qui y regnent. Mais de toutes ces aſſociations, la plus plaiſante & la plus ridicule ſans doute, eſt celle dont je voulois vous entretenir & qui m'a ſuggéré, comme malgré moi, ces réflexions. C'eſt une eſpece de Congrégation, tout-à-fait à part, dont la Politique ni les Lettres ne ſeront point l'objet, mais ſeulement, je ne dis pas la perfection, mais la *culture du jeu des Echecs.* Le fameux

Automate de M. de Kempelen étant le grand inſtituteur ou patron de cet ordre auſſi illuſtre qu'utile, les membres qui le compoſeront ne ſeront excluſivement pris que dans cette claſſe de perſonnages dont les rapports moraux ſont plus intimes avec le vénérable chef. En conſéquence, tous aſpirans, quelque doués de raiſon, de connoiſſances & d'eſprit qu'ils puiſſent être, s'ils ſont dépourvus de parchemins bien anciens, ou ſi l'authenticité & la propriété bien ou mal prouvées de leurs titres, n'annoncent pas une nobleſſe, méritée par d'autres à la vérité, ſeront regardés comme indignes d'admiſſion; ſi ce n'eſt pourtant dans les cas, où pour les menus plaiſirs ou l'utilité de la ſociété, on jugeroit à propos d'admettre quelques-uns de ces virtuoſes connus ſous le nom de *Profeſſeurs*; & alors, le ſujet ſeroit propoſé & balloté par la voie du ſcrutin, ſous la condition rigoureuſe que pour le peu qu'une ſeule boule noire annonçât la répugnance d'un ſeul des illuſtres Chevaliers, le pauvre aſpirant ſeroit honteuſement rejetté, malgré ſa ſupériorité ſur les talens des membres de l'Ordre, exception faite toutefois de ceux du célebre Patron. Les œuvres pies, les entrepriſes militaires étoient jadis l'objet de tous ces Ordres, dont nous ne voyons plus que de triſtes reſtes défigurés: aujourd'hui, c'eſt la ſottiſe, le ridicule & l'inutilité.

Toutes ces différentes ſubdiviſions ſociales & inſociales, me rappellent un trait peu connu, de la vie de Chriſtine, Reine de Suede, où cette Princeſſe a fait une critique fort pi-

quante des abus choquans qui ſe rencontrent même dans les établiſſemens les plus reſpectables. Etant en France, Elle alla voir l'abbaye du Lys, entre Melun & Fontainebleau : comme elle vouloit ſurprendre les religieuſes, elle entra dans le parloir. Elle y apperçut d'abord une groſſe & grande grille, toute hériſſée de pointes de fer. L'abbeſſe arrive ſuivie d'un nombreuſe communauté, pour complimenter la Reine de l'honneur que S. M. faiſoit au couvent, en venant voir de pauvres religieuſes, qui n'avoient pour tout mérite que de s'être un peu exercées à pratiquer la regle de S. Bernard. Sur-quoi, la Reine prit ainſi la parole, en s'adreſſant à l'abbeſſe : *Votre pere preſcrit-il dans ſa regle l'uſage de grilles homicides & meurtrieres comme celles que je vois ? Comme pour mon malheur, j'ai toujours été ſchiſmatique, Dieu ne m'ayant ouvert les yeux que depuis peu de temps, pour me tirer de mon erreur, je vous avoue qu'il me paroît tout à fait étrange de voir des recluſes barricadées ainſi.* S. M. faiſant alors un grand éclat de rire, ajouta : *Quelle folie, Meſdames ! car ſi vous avez fait des vœux, pourquoi des grilles ? &, ſi vous avez des grilles, pourquoi des vœux ?*

La dureté, quoi qu'en diſent beaucoup de trop jeunes ou de trop vieilles têtes, n'excitera jamais que les mécontentemens, l'inſubordination, la déſertion ou le déſeſpoir dans nos troupes. A pluſieurs exemples frappans que j'ai eu déjà l'occaſion de vous citer, je vais en ajouter un de fraîche date & qui vient de ſe paſſer ſous nos yeux. Un ſoldat du ré-

giment des gardes françoiſes, de la compagnie de..., dont le ſergent-major eſt dur & inexorable, commit la faute de découcher la ſemaine derniere, étant de garde à Verſailles. Le lendemain, effrayé des conſéquences de ſa faute & plus encore de la rigueur avec laquelle ſon ſergent ne manqueroit pas de le faire punir, il ne peut ſe déterminer à rejoindre ſa compagnie, il reſte à Paris, s'inſtalle au cabaret & y attend le ſort que lui deſtine la Providence. Dimanche, il eſt apperçu par ſon caporal, qui le fait arrêter. Chemin faiſant pour arriver au corps de garde, il ſe met à conſidérer ſa poſition. Il voit que, par le fait, il eſt déſerteur, tandis qu'il n'a jamais ſongé à l'être, & que la crainte ſeule des mauvais traitemens de ſon ſergent a mis obſtacle à ſon retour. Révolté par l'idée du châtiment qui l'attend & plus encore par l'inflexibilité de ſon ſergent, auquel il impute tous ſes écarts & tous ſes malheurs, il aime mieux, dit-il, mourir que de le voir inſulter à ſon ſort; & tirant auſſi-tôt un couteau de ſa poche, il s'en frappe quatre fois & tombe mourant dans les bras des deux ſoldats qui l'accompagnoient.

Je vous ai déjà fait connoître, Monſieur, les productions du prétendu Prince Caſtriotto d'Albanie; en lui diſputant ſes titres, on ne peut lui refuſer une énergie rare dans ſes écrits. On la retrouve dans la traduction que l'on vient de publier d'une de ſes épîtres au Prince de Pruſſe, ſous le titre d'*Alcoran des Princes deſtinés au trône.* Je vous en citerai quelques paſſages pris au haſard.

» Je ſuis ce fils d'Uliſſe, dont le ſort er-
» rant & malheureux étonna l'univers qu'il
» devoit bientôt remplir de ſa gloire.... O
» adverſité, que tes coups ſont de ſublimes
» leçons de vertu..... Je ſuis ce fier lion,
» qui, ſurpris dans le piege & enchaîné par
» le chaſſeur de Numidie, ſoumet en rugiſ-
» ſant ſa tête menaçante aux fers de ſon vain-
» queur. Eſclave indomptable & ſuperbe, il
» gronde plutôt qu'il ne gémit; ce n'eſt point
» la douleur, mais la rage que ſes gémiſſe-
» mens expriment. Jamais ſuppliant & avili,
» il ne demande à ſon nouveau maître, qu'il
» lui pardonne les outrages qu'il en a reçus.
» Jaloux de ne devoir ſon ſalut qu'à ſon cou-
» rage, il bondit, il s'agite en ſecouant ſa
» criniere majeſtueuſe & terrible : il s'efforce
» de briſer ſes entraves; il ébranle ſa priſon.
» Mais s'il voit enfin que ſes derniers efforts
» ſont inutiles, il cede à la néceſſité ſans ſuc-
» comber à ſa diſgrace. Il ſe jette à terre en
» lançant encore à ſon ennemi des regards étin-
» celans du feu de la vengeance. Là dans un
» repos effrayant, il demeure comme aſſou-
» pi : immobile lorſque le chien foible & ti-
» mide oſe le provoquer, dès que le tigre
» féroce ſe montre devant lui, il s'élance
» avec fureur pour lui faire la guerre... »

Le Prince d'Albanie cherche enſuite à pré-munir le Prince de Pruſſe contre les dangers de ſa flatterie & ceux de la volupté.

» Prince, crois-moi, pour occuper une
» place parmi les Héros, tu n'as pas beſoin
» d'entaſſer les tréſors des deux hémiſpheres,

» ni d'allumer le feu de la guerre dans le ſein
» de l'Europe. Regardes comme un impoſteur,
» quiconque s'efforce de te perſuader le con-
» traire. Tu n'ignores pas que la flatterie ſait
» donner au menſonge les couleurs de la vé-
» rité.... Si l'amour qui habite dans les yeux
» de la beauté & qui enchaîne les Dieux mê-
» mes, eſt l'écueil de la raiſon humaine, la
» flatterie eſt un poignard qui tue le cœur. »

» Fuis ces femmes vaines & artificieuſes
» qui, dévorées de l'ambition de commander,
» reſſemblent à ce monſtrueux cheval de
» Troye, dont le ſein & les flancs étoient
» remplis d'armes meurtrieres, ou à ces ſu-
» perbes mauſolées, où l'art du ſculpteur ha-
» bile s'eſt épuiſé pour orner les dehors, d'ar-
» mes, de couronnes, de trophées, tandis
» que l'intérieur ne renferme qu'un cadavre
» & des oſſemens putréfiés. »

» Bannis loin de tes frontieres, ce vice in-
» fame, dont le nom ſeul fait gémir la na-
» ture ſtérile & couler les pleurs de cette
» Déité ſainte & éternelle, de cette céleſte
» Vénus, la mere & la conſervatrice de tous
» les êtres qui reſpirent.... Laiſſe au poëte
» de Mantoue le ſoin de ſoupirer ſes laſci-
» ves amours & de pleurer l'inconſtance du
» charmant & volage Alexis. Ton devoir eſt
» de protéger & de défendre les loix, d'être
» ſage, juſte & pieux, & d'obéir à Dieu....
» Ton devoir eſt de conſoler & de ſecourir
» les malheureux, de protéger les bons, d'ap-
» peſantir ton bras vengeur ſur ceux qui ſe
» ſouillent de pareils forfaits, & d'offrir à Mi-

» nerve le ſacrifice religieux de ta ſollicitude » paternelle.... »

Ce petit volume joliment imprimé dans le format à la mode, eſt terminé par diverſes pieces fugitives, philoſophiques ou galantes, en vers ou en proſe, en françois ou en italien. On doit particuliérement remarquer deux épîtres en proſe, de Babylone de Spa, au Prince de Pruſſe, l'une ſur les plaiſirs de la ſolitude, l'autre ſur la Calomnie & les Calomniateurs. La premiere a les vers ſuivans pour épigraphe.

Heureux, qui, ſatisfait de ſon humble fortune
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché.

Voici un vaudeville ſur un air du peuple fort en vogue. On le croit de M. Collé. C'eſt le chant du cigne : ce chanſonnier eſt fort vieux, mais on s'appercevra qu'il eſt toujours fort gai & cauſtique.

Air : *Changez-moi cette tête.*

Momus, prends ta férule !
L'hydre du Ridicule
Demande un autre Hercule,
Elle n'a plus de frein.
Pourſuis de rue en rue
La fatale cohue
Qui va choquant la vue,
En chantant ce refrain,
Changez-moi cette tête,
Cette groteſque tête,

Changez-moi cette tête,
Tête de Mannequin.

Courtiſan très-ſolide,
Robin ſouple & timide
Colonel intrépide,
Qui bravez les ſifflets;
Docte encyclopédiſte,
Honnête journaliſte,
Amuſant nouveliſte
Brochurier à pamphlets,
Changez toutes ces têtes
Ces intriguantes têtes,
Changez toutes ces têtes
Têtes à Camouflets.

M. DE LA LANDE.

Un petit aſtronome
A figure de Gnome,
Veut devenir grand homme,
On ne ſait pas par où.
Il rate la Comete,
Dérange ſa planete;
Et tout Paris répete
En lui faiſant hou hou,
Changez-moi cette tête
Cette comique tête,
Tête de ſapajou.

MADAME DE B..... S.

La libertine Orphiſe,
Coquette à tête griſe,
Etend ſur ſa peau biſe
Trois couches de carmin,

Mais ſa gorge tombée,
Et ſa face plombée,
Et ſa taille bombée,
Font peur même à Jaſmin.
Changez-moi cette tête
Cette laſcive tête,
Changez-moi cette tête,
Tête d'une Catin.

L'ABBÉ DE LISLE.

Un poëte à front blême
Donne à certain poëme
Sa ſéchereſſe extrême
Et ſon air minaudier;
Maint badaud imbécile
Va diſant par la ville,
Meſſieurs, place à Virgile!
Mais il entend crier,
Changez-moi cette tête,
La plagiaire tête,
Changez-moi cette tête,
Tête de Teinturier.

M. GRIMOD DE LA REYNIERE.

Diogene Moderne,
Un fou que chacun berne,
Croit tenir la lanterne,
Et tranche du Caton:
Contre la raillerie
Sa cervelle aguerrie
Affiche la folie,
Et prêche la raiſon.
Changez-moi cette tête,
Cette *grimaude* tête;

Changez-moi cette tête,
Tête de hériſſon. (*)

LE PARLEMENT.

Un corps antique & grave
A des formes eſclave,
Aſſemble ſon conclave
Pour réformer ſes loix ;
Mais à ſon avarice
L'habitude & l'épice
Fut toujours trop propice
Pour en céder les droits :
Qu'on me change ces têtes,
Ces formaliſtes têtes,
Qu'on me change ces têtes,
Toutes têtes de bois.

DES DOCTEURS MESMER ET DELON.

Un Tudeſque empirique,
Au bout d'un doigt magique,
Fait naître la colique
Ou la chaſſe à l'inſtant ;
Son Don Quichotte aſſure
Que la mort en murmure,
Et cite mainte cure
Dont il eſt ſeul garant.
Changez-moi ces deux têtes,
Ces magnétiques têtes,
Changez-moi ces deux têtes,
Têtes de Charlatans.

(*) Allufion à ſa coëffure.

LE MUSÉE.

Un prétendu Muſée
A la tourbe abuſée
Débite proſe uſée
En grands & petits vers;
La Bourgeoiſe Caillette,
La pédante en lunette,
Rimailleur à ſoubrette,
Loue à tort à travers.
Qu'on me change ces têtes,
Ces métromanes têtes,
Qu'on me change ces têtes,
Têtes à bonnets verds.

LE DOCTEUR FRANKLIN.

Neſtor de l'Amérique,
Priſes la voix publique
Du monde politique
Et du monde ſavant;
Mais dédaignes l'hommage,
Dont ce peuple volage
Sans reſpect pour ton âge
T'ennuie à chaque inſtant;
Conſerves bien ta tête,
Ta vénérable tête,
Conſerves bien ta tête,
Mais ſans la montrer tant.

L'AUTEUR.

Un Rimeur ſatyrique,
Dans ſon humeur cauſtique,
Des ſots qu'il mord & pique

Fait le portrait hardi,
De ſa plume maligne,
La pétulance inſigne,
Aux maſques qu'il déſigne,
Se joint lui-même ici.
Changez-moi cette tête,
Cette fantaſque tête,
Changez-moi cette tête,
Tête d'un étourdi.

De Verſailles, le 28 Juillet 1783.

NOS beaux eſprits de Cour font les agréables ſur le nouvel habillement qu'il eſt queſtion d'introduire dans le militaire. On a raſſemblé, dit-on, pour l'imaginer, les idées de pluſieurs nations. Le petit-maître Pariſien lui fournira le frac, ſes culotes ſeront hongroiſes, & ſon bonnet comme ceux des Jockeis de Neumarket, *ou*, ſi vous le voulez, de Vincennes. Le Duc de Guines étant reconnu pour le *Dieu du goût*, (comme Veſtris l'eſt de la danſe) c'eſt lui qui réglera la coëffure du ſoldat. Quant à la chauſſure, on a conſulté Gardel, maître à danſer de la Cour. Il a donné ſon avis par écrit au Comité : il prétend que les bottines à la hongroiſe tiendront plus ferme le pied du ſoldat & le préſerveront des accidens des longues marches. On en fera l'eſſai ſur les gardes françoiſes; & s'il réuſſit, l'on ne doute pas que Meſſieurs les Gentilhommes de la chambre ne ſollicitent la croix de S. Louis pour le Sr. Gardel en récompenſe du ſervice qu'il aura rendu au militaire.

La nouvelle artillerie ira merveilleuſement d'accord avec ces leſtes vêtemens. Les affuts des canons ſe démonteront & ſeront tranſportés à dos de cheval, comme les canons eux-mêmes ; de ſorte que nous pourrons déſormais faire voyager notre artillerie en poſte ; & ſi l'on perfectionne convenablement ſoit le bateau volant de M. Blanchard, ſoit la machine en maniere de boule de ſavon, nous tomberons ſur les épaules de nos ennemis dans le moment où ils s'y attendront le moins. Cette invention ſeroit admirable pour combattre avec ou contre les Turcs ; car par ſon moyen on planeroit au-deſſus de la peſte dans une région aërienne inacceſſible aux molécules infectes, mais non pas à la rage de ſe battre. On verroit bientôt ſe réaliſer les combats aëriens, & ce ſeroit un troiſieme théâtre pour la fureur ſanguinaire qui fait l'un des plus nobles & des plus honorables apanages de l'homme.

On ne ſauroit trop à quel département ces nouveaux guerriers appartiendroient ; la marine ne manqueroit pas de les réclamer comme s'exerçant ſur un élément fluide, & ſans doute la prééminence à laquelle ils prétendroient malgré la valeur des droits d'ancienneté feroit élever des nouvelles diſputes de corps. C'eſt peut-être pour éviter ces troubles, que l'on ſonge férieuſement à réunir d'une maniere ſtable, non-ſeulement les deux départemens, mais auſſi en quelque façon les troupes de terre & de mer. On formera, dit-on, une partie des premieres au ſervice de la ma-

rine, & les Officiers des unes & des autres rouleront enſemble, tant pour l'avancement que même pour le ſervice.

M. Francklin a fait frapper une médaille relative à la révolution que vient d'éprouver l'Amérique. Elle repréſente Hercule au berceau étouffant deux ſerpens : un léopard, ſurpris de ſa force, veut ſe jetter ſur lui : il eſt repouſſé par la France, qui, ſous la figure de Minerve, lui préſente ſon égide, où ſont trois fleurs de lys. Au bas ſont les années 1777 & 1781, époques des capitulations des armées de Bourgoyne & de Cornwallis, repréſentées par les deux ſerpens. Au revers eſt la liberté, ſous l'emblême d'une belle femme, & dans l'exergue : *Libertas Americana.*

La ſtatue de bronze que le congrès ſe propoſe d'ériger à Philadelphie, en l'honneur du Roi de France, & pour illuſtrer l'époque mémorable de l'indépendance des Etats-Unis, portera, dit-on, cette inſcription :

Poſt Deum
Diligenda & ſervanda eſt Libertas,
Maximis empta laboribus :
Humanique ſanguinis flumine irrigata
Per imminentia belli pericula,
Juvante
Optimo Galliarum Principe, Rege
LUDOVICO XVI.
Hanc ſtatuam Principi Auguſtiſſimo
Conſecravit

Et æternam, pretioſamque beneficii
Memoriam
Grata Reipublicæ veneratio
Ultimis tradit nepotibus.

C'eſt-à-dire :

Après l'Etre-ſuprême aimons & cultivons la liberté, achetée par tant de travaux, & arroſée par des flots de ſang humain pendant les calamités de la guerre, acquiſe avec les ſecours généreux de Louis XVI, *Monarque de la France. La gratitude reſpectueuſe des Etats conſacre ce monument à ce Prince auguſte, & éleve pour la poſtérité la plus reculée cette marque de ſon éternelle reconnoiſſance.*

De Paris, le 30 *Juillet* 1783.

Ce n'eſt ni d'aujourd'hui, ni malheureuſement ſans raiſon qu'on déplore le relâchement extrême d'un corps, dont les fonctions meriteroient les plus grands hommages de la ſociété, ſi elles étoient purement exercées; mais, ſi quelqu'accuſation peut ajouter du poids à ce décri public, ce doit être ſur-tout celle d'un des membres les plus reſpectés de ce corps.

Madame la Marquiſe de Valory ayant eu, l'année derniere, une affaire pendante au Châtelet contre un Avocat nommé *Courtin*, celui-ci mit ſi adroitement ſes confreres dans ſes intérêts que ſa cauſe devint la leur. Ils ſe liguerent tellement contre la Marquiſe, qu'elle fut obligée de recourir à un jeune Avocat, peu exercé, mais qui eut le courage de prê-

ter ſon miniſtere, malgré les invectives & les huées dont ſes confreres l'accablerent.

L'affaire étant à la Cour, la Marquiſe de Valori vient de donner un Mémoire ſigné d'elle, ſuivi d'une Conſultation de M. Maultrot, Avocat au Parlement. Dès que cette Conſultation a paru, la cabale a fait éclater ſon indignation contre cet eſtimable & ſavant juriſconſulte : elle a demandé une aſſemblée pour y dénoncer ſon écrit, & à la pluralité des voix, il a été arrêté qu'on lui donneroit un *veniat* pour rendre compte de ſa conduite.

Cette démarche humiliante eût été pour M. Maultrot une eſpece de flétriſſure indigne des principes ſtoïques qu'il a toujours profeſſés; auſſi, plutôt que de s'y ſoumettre, a-t-il pris le parti de l'honneur, en répudiant un corps qu'il mépriſe. Vous jugerez par la ſubſtance des deux lettres qu'il vient d'adreſſer au bâtonnier des Avocats, pour lui déclarer ſa réſolution, combien il juſtifie la néceſſité de ſon divorce, par l'énergique tableau qu'il fait, d'après ſon indignation & la vérité, de l'exiſtence actuelle & corrompue de ces anciens patrons de la veuve & de l'orphelin.....

» Je vous prie inſtamment de vouloir bien » effacer mon nom du tableau; je tiendrai à » honneur de ne plus appartenir à un ordre » qui a tant dégénéré de ſon antique vertu, » & qui eſt ſi prodigieuſement & ſi juſtement » déchu de l'eſtime publique. Il trouve bon » qu'on invoque, du vivant du teſtateur, & » contre lui, un teſtament qu'il a confié : il » trouve bon qu'on ſe glorifie d'avoir fait une

» convention qui renferme une uſure énor-
» me : il trouve bon que les orateurs abuſent
» de leurs talens pour diffamer & traiter in-
» dignement ceux contre leſquels ils plaident:
» il trouve bon qu'un écrivain ſans nom &
» ſans titre compoſe & diſtribue un libelle in-
» fame, dans lequel une femme de qualité eſt
» traînée dans la boue, & qu'un Avocat des
» plus accrédités prête ſa ſignature, néceſ-
» ſaire pour en faciliter l'impreſſion : il trouve
» bon enfin qu'il ſe forme dans ſon ſein, une
» ligue en faveur d'un membre inculpé qu'il
» protege par des menées ſourdes, des intri-
» gues & des ſollicitations de tout genre, en
» un mot *per fas* & *nefas ;* non contre des
» actes de violence, mais contre les voies ju-
» diciaires, & qui oublie les bienſéances juſ-
» qu'à troubler par des applaudiſſemens & des
» ſifflemens également indécens, le calme ma-
» jeſtueux de l'audience..... Il y aura de-
» main cinquante ans que je ſuis entré au
» barreau, & conſidérant ſon état actuel, je
» dis avec larmes : *quantùm mutatus ab illo !....*
» je ſens que j'y ſuis un cenſeur importun....
» Je vous réitere donc ma priere, Meſſieurs,
» de m'en retrancher..... Les *veniat* ne ſont
» pas faits pour moi..... Je ceſſerai d'être
» Avocat, parce que j'aurai réclamé contre
» des abus & des ſcandales qui les déshono-
» rent. J'eſpere au moins que le dernier acte
» que j'aurai fait de mon miniſtere, ne ternira
» pas ma mémoire..., &c. »

Quelques écrivains publics ſe ſont déjà em-
preſſés de faire les beaux-eſprits aux dépens

de la nouvelle expérience de Mrs. de Montgolfier, d'Anonay : mais leur perſiflage eſt un bien pauvre argument en faveur de leurs connoiſſances phyſiques ou de leur bonne foi. L'académie des ſciences & le plus grand nombre des ſavans de cette capitale, bien loin de dédaigner auſſi magiſtralement cette curieuſe tentative, l'ont conſidérée comme un acheminement à la perception d'une découverte, après laquelle, à la vérité, l'on n'a fait que des faux pas juſqu'à préſent. D'après le procès-verbal que Mrs. de Montgolfier ont adreſſé à l'académie, d'après les offres qu'ils ont faites de renouveller leur expérience ſous ſes yeux, cette Compagnie leur a bénévolement accordé la ſomme de douze cens livres, pour fournir aux frais qu'elle exige. Paris va donc voir, non ce vaiſſeau tant honni du Sr. Blanchard, mais un nouveau globe aller, pour ainſi dire, ſe placer parmi les planetes, au moyen du gaz qu'on y introduit, & qu'il ne s'agit que d'y conſerver aſſez longtemps, pour en étendre & en maintenir l'élévation.

La traduction du théâtre allemand par M. Friedel, ſe continue avec autant de ſuccès que de rapidité. Le troiſieme volume, qui vient de paroître, ſemble même le diſputer aux précédens, par le choix & la ſupériorité des morceaux qu'il contient. La piece capitale eſt *Atrée* & *Thyeſte*, & j'oſe dire que le ton vigoureux dans lequel elle eſt écrite n'eſt nullement au-deſſous de ce ſujet terrible. Dans une entrevue de ces deux furieux; « Je ſuis

» reſté ſeul, dit Thyeſte à ſon barbare frere:
» Dévore-moi! tu es altéré de ſang, je le
» vois : Oh! ſi ce pouvoit être un poiſon
» pour Atrée! peut-être que la peſte coule
» dans mes veines au-lieu de ſang? ô race
» de Pelops!.... » Quels ſentimens d'horreur n'éprouve-t-on pas? Cette tirade d'Atrée, délibérant ſur la maniere de ſe venger, eſt vraiment terrible. « Thyeſte! Thyeſte! la ven-
» geance que j'en veux tirer me tourmente.
» Où commencera-t-elle? Où finira-t-elle?....
» Filles d'enfer, inſpirez-moi! tous les tour-
» mens que le mariage lui prépare ſont trop
» doux. Je lui ai déjà fait éprouver le plus
» horrible de ceux que j'ai pu inventer, &
» maintenant il ne reſte que lui.... moins que
» rien, un miſérable ſquelette à déchirer, dix
» gouttes de ſang à répandre, un cœur flétri
» qui ne ſent rien.... »

Depuis le Sage & Fielding, les Romans n'offrent en général qu'un petit coin du tableau des mœurs actuelles & des événemens dont l'état préſent des ſociétés parſeme la vie des individus. Ils ne préſentent guere que des aventures de ruelles & de boudoirs; & ſi l'on nous jugeoit d'après ces peintures, on pourroit croire que nous ne ſommes occupés qu'à ſéduire des femmes, à filer des perfidies, à lier des parties de libertinage. Les mœurs angloiſes n'ont point aſſez changé pour que l'on ne puiſſe encore puiſer des leçons utiles à l'art de ſe conduire chez cette nation, dans *Tom Jones*, *Amélie*, *Roderic Random*, &c. mais je ne connois aucun roman propre à donner

ner une idée juſte de la vie privée dans nos différens états, & des cataſtrophes qu'elle préſente. Nos romanciers modernes ont aſſez bien peint les *Rouës* des deux ſexes, dont à la vérité nous avons un aſſez bon nombre. Il les ont preſque tous pris dans la haute claſſe; M. Retif de la Brétonne a conſacré ſes bizarres pinceaux à ceux de l'extrémité oppoſée : mais eſt-ce ſous ce point de vue que les romans peuvent être utiles ? Ce n'eſt pas non plus ſans doute par un ramas d'aventures invraiſemblables ſi elles ne ſont pas toutes impoſſibles, telles qu'on les trouve multipliées dans *Grégoire Merveille*, *Mathurin Bonice*, &c. Je ne crois pas vous avoir parlé de cette derniere production. Elle peut amuſer certains lecteurs : ſi vous êtes de ce nombre, prenez un livre de Géographie, quelqu'une des mille & une compilations qui exiſtent ſur l'hiſtoire naturelle, un volume de ſermons; chargez un copiſte d'extraire au haſard des morceaux de l'un & de l'autre, amenez ces citations par une fable quelconque, & vous aurez un roman comme les *Aventures de Bonice*, dont l'auteur, pour ne pas ſe fatiguer l'imagination, a tout bonnement emprunté l'idée dans le roman beaucoup trop vanté de *Robinſon Cruſoë*.

Un libraire me diſoit derniérement qu'il ne vouloit plus ſpéculer que ſur des compilations. On les voit en effet ſe multiplier ſous mille formes différentes & toujours réuſſir. Soit légéreté & inaptitude à l'application, de la part des lecteurs; ſoit médiocrité, de celle des écri-

vains, on n'achete, on ne lit que des recueils de morceaux détachés, formés ſans peine, où le compilateur ſe diſpenſe même très-ſouvent de mettre du goût dans ſon choix. Les grands ouvrages que vous voyez annoncés dans nos journaux, ſont bien plus deſtinés à l'oſtentation qu'à l'uſage, ſi l'on en excepte les livres à gravures dont on ne lit cependant jamais un mot du texte quand le libraire a eu le bon eſprit de joindre une explication particuliere à chaque eſtampe.

On retrouve avec plaiſir dans une de ces productions plus typographiques que littéraires dont je viens de vous parler, pluſieurs traits de la vie du bon-roi Henri IV & du grand Joſeph. Elle eſt intitulée comme tant d'autres qui l'ont précédée : *Choix de bons mots, Naïvetés, traits d'eſprit, de vertu, de grandeur, de généroſité, de bravoure, &c. &c.* Je ſerai court dans mes citations, car je doute qu'il s'y trouve rien de nouveau pour vous.

Quelques Seigneurs de la Cour de Vienne s'étant plaints à l'Empereur, de ce qu'ils ne pouvoient jouir décemment & à leur aiſe des promenades publiques, parce qu'elles fourmilloient de petite nobleſſe & de peuple, ils ſupplierent S. M. I. de faire fermer, le *Prater* & d'ordonner que l'entrée n'en fût permiſe qu'à des perſonnes de leur qualité. L'Empereur ſurpris de cette demande, leur repondit : *Si je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit que je m'enfermaſſe dans les caveaux des Capucins, où repoſent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes ſans diſtinction, & je préfere ceux qui*

ont de la vertu & des talens, à ceux dont tout le mérite eſt de compter des Princes parmi leurs aïeux.

Un digne citoyen de Vienne, veuf & chargé d'onze enfans, n'ayant pour ſon entretien qu'un revenu de 400 florins que lui rapportoit une charge, préſenta un placet à l'Empereur pour le ſupplier d'augmenter ſes appointemens. S. M. lui demanda où il logeoit & l'aſſura qu'Elle auroit ſoin de lui. En effet après les recherches convenables ſur la conduite de cet honnête vieillard, le Monarque ſe tranſporta chez lui accompagné d'un Chambellan. Il trouva le bon pere de famille aſſis & réfléchiſſant ſur ſon triſte ſort. En voyant ſon Souverain, il ſe proſterna; l'Empereur le fit relever avec bonté, en lui diſant de faire venir ſes enfans. Le Prince les compta & fut étonné d'en trouver douze. *Pourquoi n'en avez vous marqué qu'onze dans votre placet? — Votre Majeſté ſaura qu'on mit devant ma porte, il y a quelque temps, un enfant que perſonne ne vouloit recevoir; mon cœur s'ouvrit à la compaſſion, & le pain de mes propres enfans lui eſt devenu commun.* S. M. aſſura au bon vieillard une penſion de 1800 florins, & ſe retira pour ſe dérober aux tranſports de reconnoiſſance de cette famille.

En liſant & en rapportant les traits de bienfaiſance, d'humanité & de véritable grandeur d'ame qu'offrira ſans nombre la vie de Joſeph II, on ne peut qu'ouvrir ſon ame aux ſentimens d'admiration & d'attendriſſement qu'excite un grand & bon Prince, & dire avec les

poiſſardes de Paris qui admiroient l'extrême ſimplicité de ſes vêtemens : *Heureux le peuple qui paie ces galons-là.*

Voici maintenant quelques pagnotteries pour vous faire rire.

On éveilla un Gaſcon au milieu de la nuit pour lui apprendre la mort de ſon pere ; il ſe rendormit en diſant : *ah, que je ſerai affligé demain, quand je me réveillerai !*

On demanda à un homme de diſtinction deux mille écus pour les frais funéraires de ſa femme. *Deux mille écus*, s'écria-t-il ! *j'aimerois autant qu'elle ne fût pas morte.*

Des élégantes extrêmement fardées demandoient à un étranger ce qu'il penſoit des beautès françoiſes ? — *Meſdames*, leur répondit-il, *je me connois mal en peinture.*

Un badaud nouvellement revêtu d'une charge d'auditeur des comptes, alla au ſermon. Chaque fois que le prédicateur diſoit : *Mon cher Auditeur*, il ne doutoit pas qu'il ne s'adreſſât à lui pour lui faire honneur, & y répondoit par une profonde révérence.

L'Abbé S... étant à table, fit un pet : *Madame*, dit-il à ſa voiſine, *dites que c'eſt moi.* — *Eh mon Dieu oui, c'eſt vous*, s'écria-t-elle. — *Bon, Madame*, répartit l'Abbé, *c'eſt comme cela qu'il faut dire.*

On a fait une nouvelle édition des *Numéros*, en y joignant une troiſieme partie. Je les ai relus à cette occaſion. En vérité on pouvoit attendre quelque choſe de mieux de M. de Peyſſonel. Ce n'eſt pas qu'il ne s'y trouve des obſervations très-vraies & des réflexions très

judicieuſes, mais il n'y a rien de neuf & qui n'ait été dit d'une maniere plus piquante dans les ouvrages de nos raiſonneurs modernes, tels ſuperficiels qu'ils ſoient. Au reſte le ſtyle de M. de Peyſſonel eſt coulant, facile, & porte même un certain caractere d'originalité. Voici ce qu'il dit ſur notre coſtume. « .... Je ris » de l'embarras de mes confreres les antiquai- » res, qui dans trois à quatre mille ans vou- » dront travailler à la deſcription des habil- » lemens des François de nos jours.... Si quel- » que grande révolution anéantit l'Encyclo- » pédie perruquiere de M. André, comment » feront-ils entendre à leurs concitoyens ce » que c'étoit que les coëffures des hommes » à l'oiſeau-royal, au cabriolet, à la rampon- » neau, à la grecque, à l'hériſſon?.... Que » diront-ils des bonnets à la belle-poule, à la » Grenade, à la d'Eſtaing, au Dauphin, aux » Relevailles de la Reine, à la Redoute, au » Port-Mahon, au Compte rendu? Devine- » ront-ils qu'on a voulu célébrer par des mo- » numens auſſi légers & auſſi frêles que les » baſes ſur leſquelles ils ſont élevés, la naiſ- » ſance d'un héritier du trône, la gloire d'une » conquête importante, la valeur d'un officier » diſtingué, le triomple d'un Général habile » & vaillant, l'adreſſe d'un Adminiſtrateur re- » nommé qui a cru étendre le crédit de l'Etat » par le développement public des reſſources? » Je vois d'ici les faiſeurs de Dictionnaires » hiſtoriques travaillans à l'article d'*Eſtaing*; » après avoir parlé de l'origine & du luſtre » de cette maiſon & du Général qui a mé-

» rité à ſi juſte titre la confiance du Roi &
» l'amour de la nation, ils ne manqueront
» pas de ſuppoſer que dans le même temps
» vivoit un autre d'Eſtaing habile ouvrier en
» coëffures de femmes & qui faiſoit des bon-
» nets élégans auxquels on avoit donné ſon
» nom. Les couleurs de nos étoffes de mode
» donneront auſſi de la tablature aux Opti-
» ciens & aux Teinturiers; il ne leur ſera
» pas facile de deviner la nuance du ſoupir
» étouffé, de la cuiſſe de Nymphe émue, du
» ventre de puce en fievre de lait, de l'en-
» traille de petit-maître. Il faudra définir ce
» que c'eſt qu'un petit-maître, décider s'il
» peut avoir des entrailles, & de quelle cou-
» leur elles ſont; & tout cela n'eſt pas facile.
» Je crois qu'après bien des débats, on finira
» par aſſurer que les François avoient des
» tons de couleur & des nuances qu'on a
» inſenſiblement laiſſé perdre, tout comme
» nous aſſurons aujourd'hui que la muſique
» des anciens Grecs avoit des ſubdiviſions
» de tons & des comas, qui ſont abſolument
» inuſités & même inconnus dans notre mu-
» ſique moderne. Les noms de pluſieurs de
» nos étoffes, comme les Eſpagnoletes, les
» Muſulmanes, les Circaſſiennes, donneront
» également lieu à de profondes recherches.
» Les ſavans affirmeront que les François ti-
» roient les deux premieres de Madrid & de
» Conſtantinople, & que la Circaſſie leur four-
» niſſoit la troiſieme. Ils concluront de là que
» dans le dix-huitieme ſiecle les Circaſſiens
» qui n'ont d'autre trafic que celui de leurs

» enfans qu'ils vendent aux Turcs & aux Tar-
» tares, avoient un commerce ſi étendu qu'ils
» envoyoient juſqu'à Paris, des étoffes pour
» l'habillement des François. „

RÉPONSE

A LA CHANSON DE M. DE SAINT-ANGE, (*)

Air à faire.

O toi, qui fis cette chanſon,
Ne ſois jamais mon échanſon!
Garde pour toi ton froid breuvage:
Moi je dis qu'en ſon paradis
Adam de l'eau fit peu d'uſage;
On s'enivre avec les Houris.

Privé de feu, ton élément
Eſt le poiſon du ſentiment;
Mais du vin l'eſprit efficace,
Anima la Fare & Chaulieu.
Si tu veux chanter comme Horace,
Achete un muid de Condrieu.

. . . . .

En vain tu nous vantes que l'eau
De Vénus étoit le berceau,
Ne ſait-on pas que la Déeſſe
Sur le gazon, dans un feſtin,
Périroit d'ennui, de triſteſſe,
Sans Cérès & le Dieu du vin!

(*) Lettre du 23 Juin, Tome XIV. pag. 393.

Si quand je ſuis avec Suſon,
Le vin trouble notre raiſon,
Tant mieux.... Pour toi, de ta maîtreſſe,
Tes fadeurs & ton triſte amour
Glacent la crédule tendreſſe ;
Moi j'aime & je bois tour-à-tour.

De la Fayette & Rochambeau,
Tu ne parles qu'en buveur d'eau.
Prends du vin, pauvre camarade ;
Oſe alors chanter leurs travaux.
L'Anglois lui-même boit raſade
A la ſanté de ces Héros.

De Paris, le 6 Août 1783.

L'AIR myſtérieux avec lequel on ſe communique la piece ſuivante qui ne ſe voit encore qu'en manuſcrit & dans un petit nombre de mains, ne tardera point à lui donner de la publicité. En attendant, je m'empreſſe de vous la tranſcrire. C'eſt un pamphlet lancé contre un perſonnage, dont les ſuccès & les prétentions fatiguent cette claſſe nombreuſe de contempteurs, qui trouvent un grand plaiſir à tourmenter le pauvre monde.

PROSPECTUS.

On propoſe au public de ſouſcrire à l'édition des *Mémoires ſur la Vie du Sieur C... de B.....* aux conditions ſuivantes.

Ces Mémoires rempliront quatre volumes in-12 de 300 à 350 pages le volume. Le pa-

pier ſera commun, mais bon, & les caracteres bien conſervés, ſans être neufs : tous les ſoins de l'impreſſion porteront ſur ſa netteté & ſa correction.

En rejettant ainſi de cette édition le luxe étranger à la littérature, on a pu réduire le prix de ces quatre volumes à ſix livres, à donner dans le courant du mois de... 1783, en prenant le premier volume chez Deſſain, junior, libraire à Paris (*), dont on recevra une quittance, portant promeſſe de délivrer au porteur les trois autres volumes dans le courant de ſeptembre ſuivant : mais cet ouvrage coûtera neuf livres à ceux qui voudront l'acheter ſans avoir rempli les conditions qu'on offre au public, & qu'on ſe flatte devoir lui paroître plus avantageuſes, que la plupart de celles qui ne ſervent communément qu'à tromper les ſouſcripteurs.

Le premier volume des Mémoires ſur la Vie de Beau... contiendra : 1°. Une notice ſur ſa famille : 2°. Quelques anecdotes ſur les reſſources qu'il comptoit tirer de la force de ſon corps, & de ſon adreſſe à eſcamoter, lorſque ſon pere le chaſſa de la maiſon paternelle ; 3°. Pluſieurs détails ſur l'induſtrie qui le fit exiſter juſqu'à l'époque du marché, qui lui ayant fait acheter à rentes viageres la place de Contrôleur de la bouche du Roi, du Sieur ***, le rendit promptement propriétaire de la place, enſuite mari de la veuve, &

(*) Mort l'année derniere.

puis l'héritier des défunts : 4°. L'hiſtorique de ſes intrigues à Verſailles, qui finirent par le faire chaſſer, avec un ordre de vendre ſa place.

Le deuxieme volume contiendra : 1°. L'hiſtorique du voyage de Beau... en Eſpagne, & la véritable aventure de Clavigo : 2°. Un recueil de ſes lettres qui jettent un grand jour ſur ſes talens, ſur ſon caractere & la mort de ſa ſeconde femme.

Le troiſieme volume contiendra : 1°. Des détails curieux ſur ſa liaiſon avec le Prince de *** : 2°. Un précis de ſes ouvrages : 3°. Pluſieurs faits ſinguliers ſur l'origine de ſon procès contre Goeſman : 4°. Des copies des premieres épreuves de pluſieurs morceaux écrits par Beau..... dans ſon deuxieme & troiſieme mémoires, totalement changés par différentes perſonnes : 5°. Anecdote ſur la fâcheuſe rencontre de B. chez *** avec Dumourier, qui le menaça de coups de bâton, s'il ne lui rendoit pas ſix louis qu'il avoit prêtés à ſa ſœur qu'il célébroit & laiſſoit mourir de faim : 6°. Beau... ruiné, blâmé & mené en Angleterre. Par qui ? Pourquoi ? Ce qu'il y a fait en attendant qu'il jouât le rôle que les circonſtances lui préparoient déjà : 7°. Ses projets ſur le perſonnage alors connu ſous le nom de Chevalier Déon : 8°. Le Chevalier ſe moque de Beau... : 9°. Anecdote ſur un coffre de fer que Beau.... porte à Verſailles : 10°. Son hiſtoire de Morande, & fragment d'un incroyable mémoire ſur les ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus à Madame du Barry :

11°. Détails très-curieux ſur les raiſons qui lui font concevoir le projet d'aller à Vienne : L'Impératrice l'y fait mettre au cachot, & dans les fers juſqu'à ſon retour à Paris. Anecdote ſur ſon prétendu aſſaſſinat. Si l'on avoit pu accuſer Beau... de la moindre indiſcrétion ſur ce voyage, il auroit dû craindre Bicêtre pour jamais ; s'il avoit gardé le ſecret ſur lequel on comptoit, il perdoit le fruit qu'il ſe promettoit de la célébrité de l'aventure. Comment trahir ce ſecret ſans être puni ? Pour l'avoir revelé, il ſe donne quelque coups de raſoir, & prétend avoir été aſſaſſiné ; & delà, il faut apprendre que ſans une boëte d'or qu'il portoit à ſon col, parce qu'elle renfermoit une lettre pour l'Impératrice, il eût été poignardé. Rapport de cette fourbe à l'exil de M *** & de M. le D. ** : 12°. Il retourne en Angleterre, & la fatalité des circonſtances force M *** à le rendre l'agent d'un grand événement, parce que M. le Comte de M ** ne veüt pas ſeulement avoir l'air d'y prendre part : 13°. Véritable époque de la fortune qu'il acquiert en devenant l'uſurier de la France & de l'Amérique. Anecdote ſur ſes premiers armemens, & ſur ſon myſtérieux voyage au Havre, où il ne fait cependant pas moins afficher qu'il y étoit, & ſur l'ordre de M. du Coudray : 14°. Fragmens de ſa correſpondance avec le Congrès : 15°. Détail ſur ſes ſpéculations de commerce. Il porte ſon avidité pour l'argent, juſqu'à demander au nom du Congrès, l'argent que le Congrès faiſoit remettre aux officiers françois qui devoient

paſſer en Amérique. Réponſe accablante de M. Francklin ſur la réclamation de M. Rebourguille : 16°. Anecdote ſur ce qui détermine Beau... à faire ſon manifeſte contre Milord Stormont : 17°. Incroyable motif qui engage M. le Comte de M... à ſe contenter de ſupprimer par un arrêt du Conſeil le Barbau-Galimathias dans lequel Beau... avoit porté cependant l'inſolence & l'ignorance au point d'inſulter par un faux ſuppoſé vrai, à la mémoire du feu Roi & de ſon Miniſtre.

Le quatrieme volume ſera conſacré au réſumé des trois autres, d'où naît la comparaiſon qu'on établit entre Beau,... Mlle. Deon & M. de Paradès, afin de pouvoir comprendre les rêves de Mlle. Deon, la diſgrace de M. de Paradès, & la fortune de M. de Beau... L'on verra que les plus grandes qualités, les prodigieux talens, le mérite très-rare, qui rendoient Mlle. Deon un perſonnage ſi extraordinaire, & qui donnoient néceſſairement une influence momentanée ſi prédominante à M. Paradès, les deſtinoient également à devenir importans & malheureux. Tout cela s'explique en faiſant comprendre pourquoi les gens honnêtes, mais foibles, ont peur de Tartuffe, & pourquoi les ſots & les fripons aiment les fourberies de Scapin.

Cette édition paroîtra ſous les ſéréniſſimes auſpices de M. le Prince de N ****, auquel on fait l'hommage d'une épitre dédicatoire, dans laquelle, cependant, les amis les plus diſtingués de Beau.... partagent avec le Prince, la gloire de protéger les petits talens,

les grands vices ; & les ſpéculations politiques & mercantiles du Sieur Car... de Beau...

On ſouſcrit à Londres, où cet ouvrage eſt compoſé, chez Vaillant, dans le Strande.

Un autre homme qui n'eſt pas moins célebre que M. de B***, eſt encore plus maltraité dans une brochure intitulée, LE BONHOMME ANGLOIS. C'eſt une Diatribe ſanglante contre Linguet. L'auteur débute ainſi : *Je n'ai, grace à Dieu, jamais vu Linguet ; je ne le verrai jamais, s'il plaît à Dieu. J'ai eu la manie de me faire dire ma bonne aventure, & le Devin, pour mon petit écu, m'a prédit que je mourrois de la rage ; depuis je crains plus un animal enragé, fût-il baptiſé, que toutes les Baſtilles ; l'aſpect du Diable même me cauſeroit moins d'effroi. Tant que Linguet reſtera à Londres, je n'y retournerai pas.* Quelle bonhommie ! L'auteur doit prendre garde à lui, & faire ſes dernieres diſpoſitions, ſon horoſcope commence à s'accomplir.

Le Bonhomme juge ainſi M. Linguet comme homme de lettres : « Il a plus d'eſprit que » de génie ; ſon imagination eſt froide ; elle » ne s'allume qu'au flambeau de la haine & » de la vengeance. C'eſt le forgeron qui, à » grands coups de marteau, donne au fer la » forme qu'il veut qu'il ait. Les raiſonnemens » de Linguet ſont plus adroits que ſolides ; » ils ſéduiſent plus qu'ils ne perſuadent ; ſon » ſtyle n'a de force que quand ſa bile eſt » exaltée ; il écrit ſans goût ; delà ces répé- » titions faſtidieuſes, ces détails bas, ces far-

» caſmes plus groſſiers que piquans ; ces plai-
» ſanteries triviales qui inondent ſes ouvrages.
» Il n'y a aucun ſel dans ſes épigrammes, nulle
» nobleſſe dans ſes éloges.... Il n'eſt ni Ju-
» riſconſulte profond, ni politique réfléchi ;
» quand il veut être critique, il n'eſt que ſa-
» tyrique : il n'eſt point poëte, il eſt verſifi-
» cateur : donneur de projets, il déraiſonne.
» Sa gaîté eſt bruyante ; c'eſt celle d'un hom-
» me ivre, qui inſpire la triſteſſe. Si ſa mo-
» rale n'eſt pas celle d'un homme vicieux,
» ſes actions prouvent qu'il n'a rien moins
» que des vertus..... »

M. Linguet eſt peint dans cette brochure avec les couleurs les plus odieuſes, comme homme & comme citoyen. « M. Linguet n'a » pas aſſaſſiné, ſoit ; mais il a calomnié, & » par ſes calomnies il a troublé, autant qu'il » a pu, la ſociété ; & le crime du perturba-» teur du repos public, ne vaut-il pas celui » de l'aſſaſſin ? Le repos public dépend du » reſpect que les ſujets ont pour le Souve-» rain ; c'eſt les porter à ceſſer d'en avoir, que » de rendre odieux ceux que le Souverain » charge de l'exécution de ſes ordres : ſes Mi-» niſtres ſont ſes organes ; & ſi on les pré-» ſente au public comme corrompus, comme » vendus à l'injuſtice & à l'iniquité, les ſu-» jets les mépriſeront, & du mépris à la haine » l'intervalle eſt peu conſidérable..... Il n'y » a pas un homme eſtimable dont Linguet n'ait » parlé avec mépris... » Je ne puis croire qu'en ſe livrant à ſes reſſentimens particu-liers, M. Linguet ait eu le deſſein de produire

le mal dont le Bonhomme trace ici l'eſquiſſe : mais au moins eſt-il certain qu'il n'en a fait aucun, & que tous ſes lecteurs ont apprécié les cris de ſa fureur. Ses imputations n'ont rien diminué de la vénération qu'a inſpiré à toute l'Europe, à l'univers entier, l'un des plus grands hommes d'état qui aient dirigé les intérêts politiques des nations, & l'on pourroit aſſurer même que ce ſentiment exiſte au fond du cœur de M. Linguet, à côté de l'eſprit de vengeance qui l'égare.

Le Bonhomme n'attribue point la détention de M. Linguet à ce qu'il a dit du Maréchal de Duras, ni à ce qu'il a écrit contre d'Alembert, ni aux détails qu'il a donnés de la conduite du Roi de Pruſſe contre un certain Meûnier, ni à toutes ſes diatribes contre les Parlemens. Il rappelle que cette détention étoit émanée de la volonté directe du Roi ; il cherche à prouver qu'elle avoit pour cauſe, des Mémoires envoyés par M. Linguet à un Souverain qui les avoit remis directement au Roi de France ; & que nos Miniſtres même en faiſant exécuter les ordres du Roi, en ignoroient le véritable motif.

C'en eſt aſſez pour la médiſance. Il eſt plus doux de conſidérer les biens que répandent ſur l'humanité ces grands hommes nés pour la conſoler de pluſieurs ſiecles de maux. On a tracé le tableau de l'adminiſtration de l'Empereur Joſeph II pendant l'année 1782, & l'on y trouve quarante-cinq opérations toutes dignes d'illuſtrer ſon regne : I. Pardon des émi-

grans pour cauſe de religion. (*c'eſt une cruelle épigramme contre Louis XIV & un bel exemple à ſuivre pour Louis XVI.*) II & III. Tolérance des Juifs. IV. Suppreſſion des hermitages. V. & VI. Suppreſſion de divers couvens. VII. Réforme du ſtyle barbare uſité dans les Chancelleries. VIII. Edit qui regle la forme des procès, des mémoires & placets. IX. Fondation d'une chaire de navigation. (*L'auteur de ce tableau compare de tels établiſſemens à ceux où l'on enſeigne à ſe ruiner & à ruiner les autres à l'aide de la chicane.*) X & XI. Encouragemens donnés aux travaux des mines & à l'agriculture. XII. Aboliſſement de la ſervitude. XIII. Réglement des droits d'école. XIV. Inſtitution de bienfaiſance pour les enfans de ſoldats. XV. Etabliſſement d'une ſociété littéraire à Presbourg. XVI & XVII. Punition d'apothicaires coupables de falſification de drogues, & modération du prix de celles-ci. XVIII. Défenſe d'enterrer les morts dans les égliſes.... de placer ailleurs que dans les fonds publics les deniers des égliſes & des établiſſemens pieux... de laiſſer monter aucun moine aux chaires de profeſſeur. XIX. Suppreſſion des aſyles dans les égliſes de Milan. XX. Les Evêques rétablis dans leurs droits pour les Pays-Bas. XXI. La juridiction eccléſiaſtique remiſe dans ſes juſtes bornes. XXII. Démolition de vingt-une forteresſes inutiles. XXIII. Etabliſſement d'une compagnie d'aſſurance à Oſtende. XXIV. Ordonnance portant que toutes les terres qui retourneront à la chambre royale, ſe vendront à un modique prix à des Hongrois qui auront,

bien mérité de leur patrie. XXV. Suppreſſion des maitriſes. (*Mânes de Turgot*, (s'écrie l'hiſtorien, *voilà la plus belle oraiſon funebre que vous puiſſiez jamais obtenir!*) XXVI. La direction générale de toutes les caiſſes donnée à un ſeul particulier. XXVII, XXVIII, XXIX & XXX. Avances faites à des maiſons de commerce, voyages de ſavans, liberté du commerce de la librairie, réglement qui oblige les auteurs à ſigner les manuſcrits. XXXI. La peine de mort preſque abolie & changée en travaux avec la note d'infamie. XXXII. Le nombre des Univerſités fixé à ſept. XXXIII. Réduction des intérêts exigés au lombard. XXXIV. Le mérite préféré à la nobleſſe dans la nomination aux emplois. XXXV. La vérité appellée auprès du trône. XXXVI. Réduction des frais de tranſport du bois. XXXVII. Etabliſſement de fabriques dans les maiſons des orphelins, où tous les gens de métier trouveront toujours du travail. XXXVIII. Magaſins de vivres pour fournir, en temps de diſette, des ſubſiſtances aux hommes & aux beſtiaux. XXXIX. Loix ſomptuaires. XL. Etabliſſement de deux écoles militaires pour les enfans des ſoldats. XLI, XLII, XLIII & XLIV. Réductions des droits, des corvées, & ſuppreſſion des péages. XLV. Edit par lequel eſt remis en vigueur le droit qu'ont les Souverains d'avoir inſpection ſur les Séminaires épiſcopaux, & ſur les autres maiſons d'inſtitution eccléſiaſtique, non-ſeulement quant à la diſcipline, mais encore quant à la doctrine qu'on y profeſſe.....

Une femme de qualité avoit demandé à un

de nos vieillards galans une déclaration d'amour : il lui a répondu par les couplets que voici :

Quand la vieilleſſe commence,
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer ;
L'amour fuit, l'amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu, folle & douce yvreſſe
Que je pris pour le bonheur ;
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe,
Il me reſte encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur !
Je dirai : mes jours d'automne
Ont encore quelque chaleur.

Dans l'amour tout eſt martyre,
Enthouſiaſme ou fureur.
Pour l'amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir ou faveur.
Eglé regne ſur mon ame,
Sans en troubler le repos ;
Et mes deſirs & ma flamme
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai pourſuivie
Par la foule des amours,
Et le déclin de ma vie

Jouira de ſes beaux jours.
Tel, ſur ſa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans
Croit rajeunir chaque année
Avec les fleurs du printemps.

Les ſtances ſuivantes peuvent entrer en parallele & être miſes en comparaiſon avec ces couplets. Dans une circonſtance toute ſemblable, elles furent faites par un vieil homme, il y a bien cent cinquante ans.

Quoi ! j'irois m'expoſer à faire l'agréable !
J'offrirois un vieux cœur, & d'un air pitoyable
Je dirois mes ennuis !
Je voudrois rappeller ce que j'eus de tendreſſes,
Et j'oſerois prétendre à faire des maîtreſſes
Dans l'état où je ſuis !

Moi qui dans mes beaux jours, vous le ſavez, Madame,
Ne reſpirai qu'amour, dont le cœur tout de flamme
N'eut point d'autres plaiſirs !
Moi qui fus mal payé de ma perſévérance,
Je voudrois m'engager après tant d'inconſtance
A de nouveaux deſirs !

Nous avons dans nos champs des beautés adorables ;
Il n'en eſt point ailleurs qui leur ſoient comparables ;
Je les vois chaque jour :
Jugez après cela, Madame, je vous prie,
Si je pourrois quitter une ſi douce vie
Pour celle de la Cour !

Pour la Cour, où jamais on ne dit ce qu'on penſe !
Où l'on n'a de vertu que la ſeule apparence

Qui trompe tôt ou tard ;
Où les plus vrais plaiſirs ſont mêlés d'amertume ;
Enfin, où les meilleurs ſont le mal par coutume,
Et le bien par haſard !

De Verſailles, le 10 *Août* 1783.

L'AMBASSADEUR d'Angleterre a ſinguliérement pris à notre cour. Le Roi, la Reine & les Princes s'empreſſent également à lui faire accueil. Sans être jeune ni jolie, la Ducheſſe de Mancheſter a un éclat & ſur-tout une dignité de repréſentation & des graces rares parmi nos femmes de la cour elles-mêmes qui ont tant de prétentions. Elle pourroit bien influer ſur cette opération tant contrariée, tant balancée, de la ſignature du traité de paix définitif. On aſſure pourtant que l'eſcadre de douze vaiſſeaux de ligne que l'on prépare à Portſmouth, eſt deſtinée pour l'Amérique ſeptentrionale, où l'on dit que le cabinet de S. James a le deſſein d'entretenir des forces majeures pour être prêtes à agir dans l'inſtant où une occaſion favorable ſe préſentera. Un Anglois diſoit hautement hier dans la galerie à quelqu'un qui vouloit gager que la ſignature définitive ſeroit donnée aujourd'hui. « Tant qu'il reſtera un vrai Anglois ſur » le monde, l'indépendance des Américains » ne ſera qu'une vaine chimere. Nous pour» rons au plus ſacrifier une partie du conti» nent pour ſauver le reſte, & je ne croi» rai à aucun arrangement ſolide que quand » on me dira que l'Angleterre, la France

» & l'Eſpagne ſe ſont partagés les Etats-» Unis. »

Les ſatyres ſe multiplient journellement ſur le compte de M. Hue de Miromeſnil, garde des ſceaux. Il paroît que ce ſont de petits actes de vengeance de petits auteurs qu'on ne veut pas laiſſer jouir de la petite gloire d'ennuyer le public de leurs petits écrits criminels. Je trouve aujourd'hui l'épigramme ſuivante dans toutes les mains.

CONTRE LES INCRÉDULES.

Pour nier la vertu des paroles magiques,
Il faut être à mon gré le plus fou des ſceptiques.
Avec un *Hu* l'on tire un coche d'un bourbier,
On porte au haut d'un mont la plus lourde voiture;
On donne avec un *Hu* courage à ſa monture,
On fait d'une haridelle un vrai cheval entier;
D'un Scapin, d'un Janot d'eſprit & de figure
De même avec un *Hu* on fait un Chancelier,
Un Miniſtre d'Etat, un grand Maître en finance,
Un homme qui ſait tout ſans avoir rien appris.
De ce *Hu* merveilleux, *oui*, telle eſt la puiſſance;
Auſſi le tenons-nous du bon Patron Denis,
Au temps ou ſur ſon âne il voloit ſur la France.

Le moment d'une réforme générale dans tous les ordres monaſtiques, paroît approcher. L'exemple de l'Empereur a ouvert les yeux aux autres ſouverains & au Pape lui-même, qui a ſenti combien il importoit à ſa puiſſance de ſe prêter à une légere tonte pour éviter d'être raſé de trop près. Le ſouverain Pontife

actuel eſt perſuadé que le ſyſtême de la cour de Rome a dû changer avec l'état des lumieres parmi les nations. Cette milice que dans les tems d'ignorance certains Papes ont trouvé propre à étendre & à ſoutenir leur autorité, lui eſt devenu plus préjudiciable qu'utile, parce que l'on pourroit confondre le fanatiſme intéreſſé, les préjugés établis par la politique, avec la religion & les droits véritables de ſon chef. Je ne ſerois pas étonné de voir un jour la chaire de S. Pierre occupée par un ſouverain dont la puiſſance repoſera ſur l'équilibre de l'Europe & ſur des traités, en même temps que ſur le reſpect dû à la religion dont il ſera le premier Pontife, & qu'il aura lui-même purgée des idées ſuperſtitieuſes que le progrès des lumieres détruit ſans cela peu à peu.

Pour revenir aux moines, il faut convenir que la France a tenu une marche très-lente dans l'opération de leur réforme, mais qu'elle s'en occupe depuis long-temps. De même que la mal-adreſſe des Jéſuites dans l'affaire du Pere Lavalette & des Lioncey a fourni l'occaſion de leur ruine, on peut prédire aux Bénédictins que les factions qui diviſent en ce moment leur ordre pour l'élection d'un général, opéreront tout au moins la ſuppreſſion d'un grand nombre de couvens. Le moyen le plus ſimple d'y rétablir l'harmonie, eſt d'en expulſer par la ſéculariſation les adverſaires du parti que la cour protege.

De Paris, le 13 Août 1783.

L'INÉPUISABLE auteur du *Tableau de Paris*, vient tout récemment d'ajouter quatre volumes aux quatre premiers qu'il avoit déjà publiés : les perſifleurs effrayés à la vue de leur groſſeur, demandent avec ironie, qui dans cet ouvrage ont le plus fatigué, des pieds ou de la tête de M. Mercier ? Mais les étrangers pourront dire avec plus de raiſon, en les parcourant : quel ville ! ou quelle cerveau ? Quoi qu'il en ſoit, ce mêlange indigeſte, tout faſtidieux qu'il puiſſe paroître, offre des obſervations aſſez judicieuſes, des réflexions utiles & des critiques fort eſtimables : ce n'eſt pas qu'il n'y ait beaucoup de puérilités, d'inutilités, de platitudes mêmes, & qui pis eſt, des inexactitudes condamnables dans un écrivain qui ſe pique de montrer en tout l'amour de l'ordre & de ſes ſemblables ; car en citant au tribunal de la raiſon & de l'humanité, des abus qui bleſſent l'une & l'autre, on devient très-coupable alors qu'on ſemble en pallier ou en ignorer dont l'exiſtence n'eſt déjà que trop funeſte, & dont les progrès ne ſauroient que le devenir de plus en plus à la ſociété. Au ſurplus, je ne prétends ici ni critiquer ni analyſer ce livre, qui ſemblable à l'immenſe cité dont il porte le titre, a comme elle les irrégularités & les contraſtes les plus choquans, & qui, par cela même, pourra être rangé dans la claſſe des productions inſignifiantes & inutiles : quelques traits épars ſuf-

firont pour ſatisfaire votre curioſité ; & certainement les détails ſuivans, pris au chapitre des *petits Soupers*, ſont faits pour la piquer, en vous donnant une idée peut-être nouvelle, des variétés infinies dont nos Sybarytes blaſés ſe ſervent pour réveiller leurs jouiſſances.

» Un Anglois, poſſeſſeur d'une immenſe for-
» tune, voulant en jouir ſelon ſon goût,
» avoit acquis une petite maiſon magnifique,
» où tout ce que le luxe peut imaginer de
» plus raffiné pour les plaiſirs des ſens, ſe
» trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un
» de ſes compatriotes qui avoit été témoin de
» ſon genre de vie. »

» Milord B... s'étoit fait une regle de ſa-
» tisfaire chaque jour ſes cinq ſens, juſqu'au
» plus haut degré de jouiſſance dont ils étoient
» ſuſceptibles. Une table exquiſe, des par-
» fums, les charmes de la muſique & de la
» peinture ; enfin tout ce que l'art, aidé de
» la nature, peut créer d'enchanteur, flattoit
» ſucceſſivement ſon goût, ſon odorat, ſes
» oreilles & ſes yeux. Quelques recherchés
» que fuſſent ces plaiſirs, ceux du ſixieme
» ſens les ſurpaſſoient encore davantage. Dans
» un ſallon ſuperbe où il me conduiſit, étoient
» ſix jeunes beautés, habillées d'une maniere
» extraordinaire, mais dont au premier coup-
» d'œil, la figure ne me parut point étrangere :
» il me ſembloit avoir déjà vu ces phyſiono-
» mies-là plus d'une fois, & j'allois les abor-
» der en conſéquence, lorſque Milord B. ſou-
» riant à mon erreur, m'en expliqua la cauſe.
» J'ai dans mes amours, me dit-il, un goût
» particulier ;

» particulier; la plus rare beauté de Circaſſie
» n'a aucun prix à mes yeux, ſi elle ne reſ-
» ſemble au portrait de quelque femme céle-
» bre des ſiecles paſſés; & tandis que les
» amans font cas d'une miniature qui rend
» fidellement les traits de leurs maîtreſſes, je
» n'eſtime les miennes qu'autant qu'elles ſont
» reſſemblantes à d'anciens portraits. D'après
» cette idée, j'ai fait voyager l'intendant de
» mes plaiſirs par toute l'Europe, avec ces
» portraits choiſis, ou des gravures copiées
» d'après les originaux. Il a réuſſi dans ſes
» recherches comme vous le voyez, puiſque
» vous avez cru reconnoître ces Dames que
» vous n'avez jamais vues, mais dont vous
» aurez ſans doute rencontré les figures. Leur
» habillement doit avoir contribué à votre
» mépriſe : elles ont toutes le coſtume du
» perſonnage qu'elles repréſentent; car je
» veux que toutes leurs perſonnes ſoient pitto-
» reſques : par ce moyen j'ai regagné pluſieurs
» ſiecles, & je ſuis en poſſeſſion de beautés
» que le temps avoit placées bien loin de
» moi... On ſervit le ſouper, Mylord B. s'aſſit
» entre la Reine d'Ecoſſe & Anne de Boulen;
» je me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés
» Ninon de l'Enclos & Gabrielle d'Eſtrées; plus
» bas étoient Roſamonde & Nelly-Gwinn (*):
» il y avoit au haut de la table un fauteuil
» vuide, ſurmonté d'un dais, & deſtiné à
» Cléopâtre qui venoit d'Egypte & dont on
» attendoit l'arrivée au premier jour. »

(*) Maîtreſſe de Charles II.

Tout rebattu qu'ait été l'article des *Filoux*, M. Mercier a ſu rendre ce chapitre attachant par l'originalité de ſes anecdotes. Celle-ci vous paroîtra plaiſante.

« Il fut un temps, où à la réquiſition de » l'Archevêque, on faiſoit la chaſſe aux abbés » qui alloient voir les filles. Ces abbés n'ont » pour tout caractere que l'habit violet ou » marron; quelquefois le manteau court & le » petit collet. C'étoit ſur-tout dans les prome- » nades du ſoir, que ces abbés accoſtoient les » filles. Un filou s'étant aviſé de s'habiller en » exempt de police, parcouroit les promena- » des; & dès qu'il voyoit un de ces abbés » parler à des filles, il ne le perdoit pas de » vue. Lorſque l'abbé ſortoit, il alloit à lui, » & montrant tout à coup ſon bâton d'ivoire, » il lui diſoit: *Vous ſavez ce que vous venez de* » *faire, monſieur l'abbé; je vous arrête de la part* » *du Roi.* Le pauvre abbé tremblant, montoit » dans un fiacre, & oſoit enfin demander où » on le conduiſoit. *Au For-l'Evêque*, répon- » doit le faux exempt. *Au For-l'Evêque! ah,* » *Monſieur!* il tâchoit d'attendrir le meneur, » en lui repréſentant combien ſa réputation en » ſouffriroit. Bientôt l'inexorable exempt com- » poſoit avec ſon priſonnier, & lui tiroit tout » l'argent qu'il avoit en poche. Il ſuivoit ce » métier lucratif, lorſque le Magiſtrat en ayant » été informé, fit déguiſer un exempt en abbé, » lequel joua, dans les Tuileries, le rôle con- » venable pour attirer le faux exempt. Quand » il vint à lui montrer ſon bâton & l'ordre du » Roi, l'abbé en tira un autre de ſa poche,

» en lui disant : *Voici le véritable, Monsieur ;* » *suivez-moi.* On vit ce qu'on n'avoit pas en- » core vu, un exempt en manteau court ar- » rêter un homme en habit bleu, & le con- » duire au For-l'Evêque, où il avoit feint » d'en conduire tant d'autres.... » &c. Pour vous montrer M. Mercier, dans toutes les nuances, je finirai par vous citer cette juste exhalaison de sa colere contre les impudens & impitoyables Cochers-petits-maîtres, dont cette capitale gémit de voir journellement augmenter le nombre & l'insolence. Il est question d'embarras de voitures. « Mais voici, dit » M. Mercier, qu'un cabriolet scélérat, pro- » fitant d'un jour ouvert, rasant de près la » borne, s'échappe de la bagarre. Le pervers » conducteur veut regagner le temps perdu, » en passant sur le corps de ses concitoyens. » Et où court cet écervelé, ce méchant ? car » il faut l'être pour braver ainsi les clameurs » de la multitude, comme si c'étoit un amas » d'insectes. Il court au logis d'une Catin. Il » porte déjà sur son front l'empreinte livide » de la débauche ; & dans trois semaines, il » va tomber en lambeaux entre les mains de » l'impuissante chirurgie... »

La partie la plus intéressante de l'histoire est incontestablement celle des révolutions : il est curieux, il est beau de remonter à leur source, d'en pénétrer les causes, d'en développer les circonstances, & d'en montrer les suites prosperes ou malheureuses. Mais cette carriere est celle des vrais talens ; & quoique M. Hilliard d'Auberteuil, n'ait pas prouvé suffisam-

ment la maturité des ſiens par ſon Eſſai ſur la ſuperbe révolution de l'Amérique-Septentrionale, voilà pourtant qu'il vient de publier l'Introduction d'un nouvel ouvrage en ce genre, ayant pour titre : *Hiſtoire de la révolution des ſept Provinces-Unies des Pays-Bas*, en 3 vol. in-8vo. « La différence, dit-il, (de ces deux » Révolutions) peut faire naître des réflexions » profondes. La nature des lieux, la ſituation » & la fertilité des terres, la longueur des » marches, l'éloignement de la métropole, la » vaſte étendue du pays, ont ſecondé l'inſur- » rection des Américains; tout leur a été fa- » vorable; & des cauſes naturelles ont pro- » duit ce que le courage & l'amour de la li- » berté n'auroient pu faire ſeuls. Tout s'op- » poſoit, au contraire, aux efforts des Hol- » landois, toutes les circonſtances ſe réuniſ- » ſoient contre eux. »

Ces réflexions de M. H. D. ne me ſemblent nullement exactes; & pour s'en convaincre, il ne faut que ſe repréſenter la ſituation organique & morale de ces deux peuples. Les Américains livrés à l'agriculture, & pour ainſi dire, amollis par les charmes de la tranquillité, n'avoient ni diſcipline, ni tactique, ni l'habitude des armes; éparpillés ſur le vaſte continent qu'ils habitent, quels efforts, quelle conſtance, quelle perſévérance, quels ſacrifices n'a-t-il pas fallu de leur part pour ſoutenir leur généreuſe entrepriſe! tandis que les Bataves, entretenus depuis des ſiecles dans des troubles continuels, aguerris par les irruptions ſucceſſives des peuples du Nord, & par les

fermentations inteſtines, ſe trouvoient dans un état de forces & d'activité très-favorable à la célebre révolution qui a placé la Hollande au nombre des puiſſances de l'Europe, parmi leſquelles elle a tenu long-temps un rang honorable. Il ne s'enſuit pas que cette époque mémorable de l'hiſtoire des Pays-Bas unis, ne ſoit ſuſceptible des réflexions & des détails les plus intéreſſans; & cet ouvrage, en les faiſant connoître, mettra l'obſervateur à portée de faire le parallele de ces deux événemens remarquables, & de ſentir que, ſi le mécontentement & l'indignation des peuples ſont capables de les déterminer à ſecouer le joug de la tyrannie, l'influence inſenſible de la philoſophie, & l'amour de la liberté, leur inſpirent également ces magnanimes réſolutions. Dans l'Introduction de cette *Hiſtoire de la Révolution des ſept Provinces-Unies*, qui n'eſt qu'un tableau concis des variations qu'elles éprouverent juſqu'au regne de Charles V, je trouve un tableau de ce Prince heureux & déloyal, dont le contraſte avec François I, Prince malheureux & loyal, porte à des réflexions aſſez ſérieuſes ſur les bizarreries de leurs fortunes.

» François I, qui régnoit en France, ſe » trouvoit le ſeul rival de Charles-Quint, & » le ſeul obſtacle qui pouvoit empêcher l'exé- » cution de ſes projets ambitieux. C'étoit un » Prince adroit aux armes & aux exercices du » corps, doué d'un eſprit juſte & agréable. Il » étoit né pour être aimé de ſes ſujets, & » même de ſes ennemis. Paſſionné pour les

» ſciences & les arts, il ſentoit combien l'igno-
» rance avoit été fatale au bonheur de ſes
» peuples, & à la gloire de ſes prédéceſſeurs.
» Aucun Chevalier de ſon tems ne le ſurpaſ-
» ſoit en bravoure; mais ſa prudence l'aban-
» donnoit dans le tumulte des armées, & ſa
» valeur dégénéroit en témérité. Aucun Prince
» ne ſe montra plus franc & plus généreux;
» mais ſa généroſité & ſa franchiſe dans les
» affaires les plus importantes, alloient juſqu'à
» la ſimplicité : il ne ſavoit pas qu'en politi-
» tique, on ne doit jamais ſe confier unique-
» ment à la bonne foi de ſon ennemi. »

» L'ambition de Charles V ſembloit devoir
» être heureuſe; tout, juſqu'au caractere de
» ſon rival, paroiſſoit la ſeconder. La fortune
» elle-même ſe déclaroit en ſa faveur; le Roi
» de France fut vaincu, fait priſonnier : les
» Généraux de Charles V triompherent, pour
» ainſi dire, dans tous les lieux où il porta la
» guerre. Cependant on vit échouer ſes vaſtes
» projets dans des circonſtances ſi favorables.
» La cauſe de ce mauvais ſuccès ſe trouve
» dans ſon caractere même. Il n'étoit point
» homme de guerre, il s'entendoit mal à la
» direction & à l'entretien des armées, il ne
» mettoit de troupes en campagne que pour
» préparer les moyens de faire briller ſa po-
» litique dans les traités. Il avoit le défaut de
» vouloir entreprendre en même temps trop
» d'affaires, & les conduire toutes à la fois.
» C'eſt qu'il avoit un eſprit plus vaſte que
» juſte, & moins de prudence que de pré-
» ſomption. Il changeoit ſouvent ſes plans,

» & n'en ſuivoit aucun avec aſſez de perſé-
» vérance : en ſorte que la multitude de ſes
» entrepriſes faiſoit qu'elles ſe nuiſoient l'une
» à l'autre, & qu'il étoit ſouvent obligé d'a-
» bandonner celles qui lui avoient paru les
» plus preſſantes. Laiſſant toujours aux vain-
» cus le temps de ſe rétablir, il ne hâta point
» aſſez l'abaiſſement de la France, dont les
» revers auroient infailliblement entraîné l'aſ-
» ſerviſſement des autres puiſſances. Il perdit
» inutilement à ſoumettre l'Empire, qui ſeroit
» tombé de lui-même, le temps qu'il auroit dû
» employer contre des adverſaires redouta-
» bles : toujours grand Roi, mais jamais ha-
» bile conquérant, il n'étoit ſatisfait ni de lui-
» même, ni de ce qu'il poſſédoit ; une inquié-
» tude qu'on ne pouvoit attribuer à autre
» choſe, le portoit à voyager ſans ceſſe. Il
» parloit les langues de tous les pays de ſa
» domination, & il en prenoit ſucceſſivement
» les mœurs. Semblable à Alcibiade, volup-
» tueux chez les Perſes, & auſtere à Lacédé-
» mone, il étoit fier & faſtueux en Eſpagne,
» noble & ſimple dans ſes manieres parmi les
» Flamands, fin & réſervé avec les Italiens,
» ſévere & bruſque en Allemagne.... &c. »

Pour peu qu'on ait obſervé la nature, on eſt frappé des variétés infinies qu'elle répand continuellement dans ſes œuvres. En nous bornant à l'examen de notre eſpece, eſt-il ſeulement deux individus, même les plus rapprochés par le ſang, dont les traits ne different eſſentiellement ? Et quant au moral, quelle complication ! quelle diverſité, pour ainſi dire,

inexplicable, dans nos ſenſations, dans nos penchans, dans nos paſſions & dans nos caractères! Cela poſé; que deviennent tous les ſyſtêmes d'éducation? De même que la nature a dépoſé dans le ſein des meres les ſucs nourriciers de leurs enfans, de même auſſi, ſemble-t-elle avoir dépoſé dans le cœur des peres les véritables élémens de leur éducation. Leur tendreſſe eſt une ſource inépuiſable de la ſollicitude qu'exige continuellement cette fonction pénible & délicate, & vainement tout autre inſtituteur prétendroit-il y ſuppléer par la combinaiſon de ſes réflexions, de ſon expérience & de ſa raiſon. Que les peres de famille dirigent donc l'éducation de leurs enfans, & bientôt nous verrons les liens de la ſociété ſe reſſerrer, & dans ſon ſein ſe multiplier, non pas peut-être des doctes, mais ce qui vaut mieux, des hommes d'autant plus heureux & eſtimables, qu'ils auront acquis dans les préceptes & les exemples de leurs peres, des principes analogues à leur condition, & conformes aux bonnes mœurs. Il ne s'enſuit pourtant pas delà qu'il ne faille point écrire ſur l'éducation: dans l'état où ſont les choſes, il faut une trop grande révolution pour remettre chacun à ſa place, & ſur-tout les chefs de famille; mais il faut avouer que, ſi, de tous ces traités méthodiques, ſyſtématiques ou dogmatiques, publiés depuis pluſieurs années ſur l'éducation, quelques-uns ont amuſé ou intéreſſé, nul n'a procuré d'utilité ſenſible à cet égard. Cette conſidération n'a pourtant point retenu M. Boucher d'Argis, jeune Magiſtrat de cette capi-

tale ; ſon zele philoſophe lui a fait concevoir une entrepriſe non moins eſſentielle, mais plus chimérique, celle d'*expoſer un ſyſtême d'éducation pour les Princes deſtinés à régner*. Tel eſt l'objet d'un diſcours qu'il vient de donner au public, & dont il avoit précédemment fait la lecture à l'académie de Rouen (*). M. B. D. prétend que l'*héritier du trône eſt de tous les hommes celui dont l'éducation eſt ſuſceptible plus que tout autre, d'un plan régulier & uniforme : comme le but eſt déterminé*, dit-il, *les moyens peuvent l'être*. Mais ce but n'eſt-il donc pas également déterminé pour le ſimple citoyen comme pour les Rois ! Ce but n'eſt-il pas de lui faire connoître, aimer & pratiquer ſes devoirs perſonnels & relatifs ? & pour qui la ſomme de ces devoirs eſt-elle plus étendue, plus immenſe, plus illimitée, plus effrayante que pour les Rois ? Que d'erreurs en peu de mots ! Malgré ce début paradoxal, M. B. D. annonce dans tout ſon diſcours, des principes purs & honnêtes, & je ne puis mieux vous les faire connoître, qu'en vous citant ce morceau adreſſé au futur inſtituteur du jeune Dauphin, & dans lequel M. B. D. les réſume tous avec aſſez d'éloquence & de préciſion. « O vous, à qui » la ſageſſe de notre Monarque va bientôt » confier ce dépôt ſi cher à la France, ce re» jetton de tant de Rois, cet enfant deſtiné » à gouverner le plus brillant Empire de l'Eu» rope, ne vous bornez pas à écarter de vo» tre éleve tout ce qui pourroit corrompre les

(*) Il eſt intitulé : *De l'éducation des Souverains.*

» heureuſes diſpoſitions de ſon cœur ; faites-
» lui chérir encore toutes les vertus dont il
» y trouvera le germe ; elles ajouteront à l'é-
» clat de ſa couronne : qu'il ſoit religieux ſans
» intolérance, humain ſans foibleſſe, bienfai-
» ſant ſans orgueil, pacifique ſans indolence,
» généreux ſans prodigalité, affable ſans fami-
» liarité, juſte ſans dureté ; qu'il aime la vé-
» rité, qu'il la cherche, qu'il aille au devant
» d'elle, qu'il accueille ſans diſtinction de
» rang & de fortune tous ceux qui la lui pré-
» ſenteront ; dites-lui que l'amour du peuple
» eſt la récompenſe la plus douce à laquelle
» un Monarque puiſſe prétendre, que cet
» amour aſſurera ſa gloire & celle de ſon Em-
» pire, qu'il a fait le bonheur de tous les bons
» Princes, que leur vie a été exempte de trou-
» ble & d'inquiétude, leur vieilleſſe de re-
» mords, que les regrets des peuples les ont
» ſuivis juſqu'au delà du tombeau, & qu'en
» France ſur-tout, au milieu de ce peuple
» qu'on accuſe d'être ſi frivole & ſi léger, il
» n'eſt pas un ſujet qui ne ſoit prêt à verſer
» ſon ſang pour défendre celui de ſon Roi.... »

De Verſailles, le 18 Août 1783.

La manie des émigrations dont l'Angleterre ſe plaint vivement, commence à gagner dans ce royaume, où toutes les claſſes de citoyens trouvent cependant des reſſources plus abondantes & plus ſûres qu'ailleurs. On a dernièrement arrêté des fabriquans, qui ſous des noms & avec des paſſe-ports ſuppoſés, vou-

loient s'embarquer pour l'Amérique ſeptentrionale ; d'autres ſe ſont laiſſé ſéduire par les avantages que l'habile ſucceſſeur des Céſars fait aux étrangers qui tranſportent dans ſes Etats leur induſtrie ou leurs richeſſes. Mais c'eſt particuliérement dans le Nord de l'Amérique que nous craignons de voir ſe tranſplanter les arts dont nous avions cru pouvoir conſerver la ſouche pour aller ſeulement y vendre avantageuſement les fruits qu'elle produit. Cette appréhenſion doit nous être commune avec les autres Etats de l'Europe. Le progrès des lumieres a appris aux peuples que la paix & la liberté ſont les premiers des biens.

Je vous ai envoyé, Monſieur, la fameuſe chanſon des têtes (*) : c'eſt un cadre auquel maintenant chacun ajoute ſon fleuron. Les créanciers du P..... de G..... chantent le couplet ſuivant :

J'apperçois ſur ma route
Un Prince qui ſans doute
Croit qu'une banqueroute
N'eſt qu'un trait d'écolier ;
Oh la noble famille
Qui dès long-temps ne brille
Que parce qu'elle pille
Le pauvre roturier :
Changez-moi cette tête
Cette comique tête
Changez-moi cette tête
Tête à Pilorier.

(*) Pag. 12.

La politique offre depuis quelques années un ſpectacle aſſez ſemblable à celui de l'air, qui tantôt eſt ſerein & tantôt couvert de nuages. L'irréſolution du cabinet de S. James ou plutôt le temps qu'exigent les négociations pour le prix auquel il met ſon amitié, eſt évidemment la ſeule cauſe du retard de la ſignature de la paix. Il eſt même des ſpéculateurs qui prétendent que les Etats Généraux étoient de moitié avec l'Adminiſtration Britannique pour gagner du temps, ſous le prétexte de marchander au ſujet de Negapatnam. Ces politiques rembrunis voient la Hollande former l'un des anneaux de cette fatale chaîne, dont un bout eſt à Pétersbourg, & dont l'adroite Catherine cherche à accrocher l'autre extrémité à Londres. Elle ſe diſpoſe à embraſer l'Europe; car les nœuds formés, il y a trois ans à Mohilow, ſe reſſerrent de jour en jour.

La déclaration que notre cour a faite à la Ruſſie ſur la réſolution où elle eſt de maintenir la paix dans la Méditerranée, en y guerroyant, s'il le faut, eſt appuyée par un armement formidable qui mouille à Toulon, & la Ruſſie annonce fort ouvertement dans ſon manifeſte, le deſſein où elle eſt de faire des conquêtes. Aucune des deux cours ne peut reculer, & le ſyſtême de celle de Vienne eſt facile à pénétrer. D'après cela, quelques nouvelliſtes s'attendent à apprendre que nos troupes ſont entrées dans la Lorraine & dans les Pays-Bas, tandis que le Roi de Sardaigne fait le ſiege de Milan. D'autres, & c'eſt le plus grand nombre, croient que notre cour ſe bor-

nera à envoyer des hommes & des vaiſſeaux aux Turcs.

Le Comte Niskita, Panin, vient d'emporter dans la tombe l'eſtime & les regrets des honnêtes gens. L'époque de ſa fin a été conſignée dans les papiers publics. On y a oublié ſeulement les détails de la piété que témoigna à ce ſujet Monſeigneur le grand Duc de Ruſſie, ſon généreux éleve. Non-ſeulement il ne quitta pas le lit du mourant juſqu'à ce qu'il eût rendu le dernier ſoupir, mais il lui baiſa la main juſqu'à ce que la mort l'eût glacée.

Le Comte de Panin avoit l'air franc, une phyſionomie prévenante, des manieres diſtinguées & affectueuſes. C'étoit l'empreinte de ſon ame : il n'étoit pas poſſible de l'avoir plus douce, plus grande, & l'on n'a jamais vu perſonne qui ait conſervé, au milieu des cours, plus de reſpect pour la vertu.

Son eſprit n'étoit pas ſans doute auſſi grand que ſon cœur ; mais il avoit une ſorte d'éloquence naturelle qui perſuadoit agréablement. Sa paſſion dominante étoit le bien public : il ſembloit ne rien laiſſer à la fortune de ce qu'il pouvoit lui dérober par prévoyance. Mais l'indolence naturelle de ſon caractere lui faiſoit manquer quelquefois les occaſions, & il auroit pu faire du mal, avec les intentions les plus ſages.

Tout ce qui paroiſſoit honnête, trouvoit accès auprès de ſon cœur ; tout ce qui étoit extraordinaire étoit ſuſpect à ſon eſprit ; delà quelquefois le génie méconnu & la médiocrité encouragée.

Il a eu quelques traits du Cardinal de Fleuri; mais accoutumé à ſeconder les vues les plus vaſtes, ſon imagination s'agrandit davantage, & ſes moyens furent plus libres.

La hauteur de ſon ame ſe répandoit ſur toutes ſes actions : généreux, libéral, aimant à pardonner, fuyant la vengeance, d'une bonne foi inébranlable, d'une longue expérience dans les affaires, heureux enfin d'avoir été employé ſous le regne le plus glorieux, M. le Comte de Panin paſſera à la poſtérité, non pas de front avec les plus grands hommes d'Etat, mais ſûrement à côté des meilleurs miniſtres que l'Europe ait eus.

De Paris, le 21 Août 1783.

LA brochure qui ſe vend en cachette ſous le titre de *Réforme du Clergé en France*, eſt un des ouvrages les mieux faits qui aient été publiés ſur cette matiere délicate & importante. L'auteur débute par établir & diſcuter ces propoſitions. « Un corps qui prétend à » une indépendance quelconque du Souverain » & reconnoît un chef étranger, ce corps, » s'il eſt riche & puiſſant dans l'état, a dû » ſe montrer dangereux; il l'eſt, ou il le ſera » infailliblement.... Il faut le réformer, pour » le mettre au niveau des autres ſujets. Tel » eſt le cas du Clergé romain dans tous les » royaumes..... Une poſſeſſion qui augmente » ſans ceſſe & ne peut éprouver de diminu- » tion, eſt un vice dans l'état. Toutes les » autres propriétés s'aliénant continuellement

» doivent avec le temps ſe fondre dans cette
» propriété éternelle.... Tous les vices poli-
» tiques ſont ſujets à être arrêtés, corrigés
» par la puiſſance légiſlative. Si un eſprit de
» vertige menoit tous les propriétaires d'une
» grande Province à choiſir le même indi-
» vidu pour leur héritier, en vain allegue-
» roit-on le Droit ſacré des Teſtamens; le
» Souverain auroit celui de les annuller
» tous..... Le corps politique a le droit de
» corriger les fautes de ſon bas âge, de
» changer des inſtitutions qui furent le pro-
» duit de l'ignorance ou de l'inexpérience;
» il a le droit de faire éprouver au Clergé
» toutes les réformes convenables.... Toute
» roue paraſite dans la machine politique
» doit être ſupprimée; elle embarraſſe & gêne
» le mouvement..... Quelques politiques ont
» cru que le Clergé ne devroit avoir d'au-
» tre exiſtence que la rétribution de ſes fonc-
» tions : ne voit-on pas que ce ſeroit lui
» faire un devoir de propager la ſuperſtition
» pour étendre ſes moyens de ſubſiſtance?
» Ne voit-on pas que les ordres mendians,
» réduits à cet état, ſont les fabriques de
» miracles, de ſaints, de reliques & de tou-
» tes les pieuſes abſurdités dont l'avarice dé-
» figura la religion?... La miſere rendra le
» prêtre fanatique, l'opulence indépendant;
» l'un & l'autre le rendront ſéditieux. Il n'eſt
» qu'un moyen de le fixer dans ſes limites;
» c'eſt qu'il jouiſſe d'une exiſtence honnête &
» modique, fournie par le Magiſtrat, & qui
» le tienne dans ſa dépendance immédiate....»

Le réformateur trace enſuite ſon plan. Il veut prouver que le Clergé de France ne devroit être compoſé que de ſeptante-huit mille deux cent cinquante-deux hommes. En donnant à chaque Archevêque vingt mille liv., à chaque Évêque dix mille, aux Vicaires-généraux & Curés de ville deux mille, aux Curés de campagne mille cinq cent & aux Vicaires cinq cent, il trouve une dépenſe annuelle de quatre-vingt millions deux cent quatre-vingt-ſept mille liv. Or ſuivant ſon calcul les revenus actuels de l'égliſe dans ce royaume, montent à l'effrayante ſomme de cent trente-neuf millions cent quatre-vingt-neuf mille livres; ainſi il reſtera un excédent de cinquante-huit millions neuf cent deux mille liv. Remettre aux propriétaires des terres les dîmes que leve généralement le Clergé, ne ſeroit qu'augmenter la richeſſe de la claſſe opulente des citoyens : ainſi l'auteur veut que l'on applique cet excédent à délivrer le peuple de trois objets eſſentiels : les corvées, l'entretien des pauvres & l'impôt du ſel.

Quinze ou vingt années devroient, ſuivant ce plan, être employées à une telle réforme, qu'il s'agiroit après tout d'opérer peu à peu, afin de ne point dépouiller des riches accoutumés à jouir.... Il n'entre point dans l'objet de cette correſpondance de m'étendre davantage ſur une matiere auſſi ſérieuſe. Je ne vous parle point des idées de l'auteur ſur le mariage des prêtres; de la forme de régie qu'il propoſe pour l'adminiſtration des biens eccléſiaſtiques, des objections ſans nombre

que l'on pourroit oppoſer à ſon ſyſtême : je n'ai voulu que vous en donner une eſquiſſe impartiale, & vous engager à ne pas confondre cet ouvrage avec les écrits obſcurs auxquels les ſages diſpoſitions d'un grand Souverain ont donné naiſſance, comme la chaleur du ſoleil fait éclore les plantes vénimeuſes à côté des végétaux les plus ſalutaires.

J'ai parcouru, ces jours-ci, une foule de brochures nouvelles, mais je me ſuis arrêté particuliérement à deux petits volumes intitulés : *Mêlanges de Littérature.* La touche légere de leur auteur m'a fait le plus grand plaiſir ; on y trouve des Lettres, un Mémoire pour mon cœur accuſé, un autre ſur Paris, un *Dialogue des morts* entre dix-huit perſonnages, une *Oraiſon funebre* & *un ſermon aux ſoldats du régiment de &c.* Tout cela eſt écrit avec beaucoup de gaîté ; on reconnoît au ſtyle un Prince aimable qui cultive les lettres par goût ; il moraliſe comme Anacréon, il parle de guerre comme Céſar, & manie le pinceau de la ſatyre comme Juvenal. Son ſtyle eſt ſerré & concis ; c'eſt une abondance d'idées qui ſe ſuccedent avec une rapidité étonnante. Ce Prince ne parle pas de la guerre comme ceux qui n'ont jamais vu que le feu de leur cheminée ; on ſait qu'il en a été plus d'une fois témoin oculaire ; il donne ſur cet art d'excellens préceptes. Ses écrits prouvent qu'il a fait une étude particuliere des hommes. En parlant de la bravoure il dit : « J'ai vu les mêmes Généraux, les » mêmes officiers ſe diſtinguer daus une af-

» faire, & ſe déshonorer dans une autre :
» Je n'ai jamais dit, cet homme fut brave à
» la bataille de..... J'ai dit, il a voulu faire
» fortune, il étoit examiné..... Belle raiſon
» encore (continue l'auteur) que le phyſi-
» que de la journée ! Il en eſt des diſpoſi-
» tions du corps un jour de combat, pour
» le courage, comme de celles de l'eſprit
» dans la ſociété. Celui qui en a beaucoup
» ne paſſera jamais pour un ſot, pour avoir
» mal digéré ; & celui à qui l'humeur pe-
» ſante de la journée ôtera peut-être un peu
» du brillant qu'il eſt accoutumé d'avoir, ne
» ceſſera jamais d'être brave. Le courage le
» plus ſûr eſt ſans contredit celui du tem-
» pérament, lorſqu'il eſt ſoutenu par l'hon-
» neur. Je ne veux pas qu'un héros ſoit un
» modele de vertu, cela n'eſt pas néceſſaire ;
» mais je ne veux pas non plus qu'il ſoit un
» monſtre.... »

En parlant de la littérature moderne, il dit « que ce ne ſont point les vieux ni les » nouveaux romans qui nous éclaireront ſur » nos devoirs, ni les vers chauds battus à » froid par tous les petits ovides de nos » jours.... & les veillées des plus jolies fem- » mes de Paris ne feront jamais un code..... »

Voici ce qu'il penſe ſur le beau ſexe. » J'aurois mauvaiſe idée de mon amant, dit » une femme, s'il me diſoit le ſecret de l'é- » tat ; & moi, dit une autre, s'il vouloit » être heureux ; & moi, dit une troiſieme, » s'il ne vouloit pas l'être. Je ſerois déſolée » s'il étoit jaloux.... Je le ſerois s'il ne l'é-

» toit pas. Qu'aime-t-on mieux de ſon amant » mort, ou ſon amant infidele?... »

En parlant de la France il dit « que cet » empire pourroit aſpirer à la gloire de Ro- » me : s'il ne falloit à la guerre que de l'hon- » neur & de l'eſprit, qu'il y auroit à crain- » dre de ſa part des conquêtes ſemblables ; » mais qu'on peut ſe raſſurer à cet égard, & » qu'on ne verra pas l'empire des Lys s'éten- » dre plus loin que l'empire des roſes.... »

Les embelliſſemens de Paris que l'auteur propoſe méritent d'être approuvés ; il veut qu'on ſupprime les loteries comme des établiſſemens honteux qui déshonorent les gouvernemens qui les tolerent, en favoriſant le vol domeſtique. Il veut un impôt ſur le luxe ; & qu'on encourage le luxe, il ne veut point de ces emprunts ni de ces rentes viageres ; *les Contrôleurs Généraux*, dit-il, *reſſemblent à ces enfans de famille qui ſe ruinent pour avoir de l'argent.* Il veut enfin des ſpectacles, de fêtes, des tournois, & qu'on ramene la nation à ces beaux temps de la Chevalerie où l'amour & l'honneur élevoient l'ame, donnoient de l'adreſſe, de la galanterie & de l'audace. Il emploie les richeſſes du Clergé à ſoulager les malheureux. *Alors on ſervira bien un Roi juſte, on adorera & on chérira une Reine qui mérite d'être celle du monde.*

Le Prince de... prend la liberté & fait l'honneur à M. de la Harpe de lui donner une leçon. Voici ce qu'il lui dit : « Vos no- » tes, M. de la Harpe, ſont bien peu de » choſe. Je dis plus, elles ſont tout ce que

» j'ai vu de plus mauvais. Même vous êtes » encore pire à mon avis que votre hiſto- » rien Suetone. Qu'eſt-ce que cette hiſtoire » de Céſar ? un libelle diffamatoire. Ce n'eſt » pas comme cela qu'il falloit voir ce grand » homme. » Il diſcute enſuite le peu de reſſemblance qu'il y a entre cet Empereur romain & Henri IV, & trouve beaucoup plus d'analogie entre lui & le Roi de Pruſſe. Il finit en diſant que la ſeule différence qu'il y ait entre ces deux demi-dieux, c'eſt que Céſar fut cocu & aſſaſſiné, & que Fréderic ne ſera ni l'un ni l'autre. Enſuite il invoque le ciel pour qu'il le préſerve des jugemens de M. de la Harpe.

On pourroit mettre cette épigraphe à la tête de ces mêlanges : *Caſtigat ridendo mores.*

C'eſt ici le lieu de vous tranſcrire une petite piece de vers que je reçois à l'inſtant, en l'honneur de l'illuſtre auteur dont je viens de vous parler.

Epitaphe pour être gravée ſur le tombeau de Charles-Joſeph Prince de L.... &c. ſuppoſé mort l'an 1830 & ultrà.

Par Babylone de Spa.

Il étoit généreux, noble, vaillant & ſage,
Ami des beaux-eſprits :
De ſon ſiecle inégal & le calme & l'orage
Attiroient ſon mépris ;
Et ſi la mort pouvoit épargner la vertu,
Il eût toujours vécu.

Non nova ſed novè, c'eſt l'épigraphe d'une brochure qui a pour titre : *Eſſais hiſtoriques, critiques, littéraires & philoſophiques*, par M. Ma... Tout ce que l'on peut attendre de nos littérateurs modernes, eſt de retourner proprement & d'habiller à la mode les idées que l'on a eues dans le temps des génies créateurs. Ici vous trouverez une grande variété, mérite très-recherché dans ce ſiecle ; l'extrême volatilité de notre intelligence ne nous permet pas de nous arrêter long-temps ſur le même objet. L'auteur raiſonne ſur mille matieres différentes, mais il eſt toujours concis, & en général une anecdote & une pointe ingénieuſe compoſent chaque paragraphe de ſes eſſais. On peut les prendre & les quitter à chaque demi page. Voilà bien des titres pour le ſuccès de ce livre ; il n'en eſt aucun dont l'extrait ſoit plus facile à faire, car il faut renoncer à vous donner une idée de tout ce qu'il renferme : je ne puis que vous copier quelques traits.

» Les théologiens ſont comme le poiſſon » qui ſe trouve ſur les côtes d'Italie. Quand » il ſe ſent pourſuivi trop vivement, il ré- » pand ſa bouteille à l'encre & ſe ſauve dans » l'obſcurité. »

» L'orateur Antiſthene conſeilloit aux Athé- » niens, pour épargner les bœufs & les che- » vaux, d'employer au labourage les ânes & » même les moutons. On lui répondit que » ces animaux n'étoient pas propres à ce mé- » tier-là. Employez-les-y toujours. Ne vous » arrive-t-il pas ſouvent de confier à vos ci-

» voyens les plus incapables & les plus igno-
» rans, le commandement de vos armées &
» l'adminiſtration de vos finances ? Et ne
» voyons-nous pas que quand une fois ils
» ſont chargés, ils vont comme les autres ?
» Tous les ſiecles, toutes les nations ſe reſ-
» ſemblent. Le monde ne va ni ne vient, il
» ne fait que tourner. »

» La femme d'Alcibiade demandoit le di-
» vorce à un archonte. Alcibiade, quoique
» très-éloquent, au-lieu de plaider ſa cauſe,
» enleve ſa femme dans ſes bras & la rem-
» porte ſur le lit nuptial. Elle n'en voulut
» plus ſortir. Oh ! la belle maniere de réta-
» blir la paix dans un ménage ! Si tous les
» maris dépareillés ſavoient l'employer, j'irois
» effacer toutes les affiches de ſéparation. »

» O Abimelec ! quand vous vîtes par vo-
» tre fenêtre Iſaac & Rebecca jouer enſem-
» ble, vous les crûtes unis par les liens ſa-
» crés du mariage. Oh ! que vous étiez éloi-
» gné de notre ſiecle de Corne ! veux-tu ne
» plus aimer cette fille, épouſe-la : c'eſt ſe
» quitter très-décemment. »

» Qu'eſt-ce qu'un égoïſte ? C'eſt un notaire
» de Paris, qui, pour que ſes clercs ne ſor-
» tiſſent point de ſon étude, deſiroit qu'ils
» fuſſent bâtards, athées & eunuques. C'eſt
» le libraire qui diſoit : je voudrois tenir dans
» mon grenier Voltaire, J. J. Rouſſeau &
» Diderot, tous trois ſans culotes. »

Vous me reprochez, Monſieur, de négliger l'article de nos ſpectacles : un coup-d'œil rapide va vous dédommager.

Sur le théâtre de l'opéra, nous avons eu ſucceſſivement, *Peronne ſauvée*, le *ballet de la Roſiere*, & les *Après-ſoupers*. *Peronne ſauvée*, de M. Sauvigni, muſique de Dezede, eſt un ſujet hiſtorique dans lequel *Marie Fouré* figure de bravoure avec la fameuſe *Pucelle d'Orléans*. Un homme d'eſprit, ſortant de la repréſentation de cette Piece, diſoit qu'il s'en étoit ſauvé. C'étoit la juger auſſi finement que juſtement.

On a donné depuis, le *ballet de la Roſiere*: C'eſt une pantomime de cette fête morale & charmante, célébrée à Salency. La vertu ne peut guere intéreſſer à l'opéra : auſſi ce ballet n'a-t-il plu que par quelques détails bien exécutés. Par la raiſon contraire, le ſuccès des *Après-ſoupers* paroiſſoit plus certain : ces eſpeces de rendez-vous publics étoient, on ne peut mieux imaginés, pour la commodité de nos intrigues amoureuſes ou plutôt libertines; mais les chaleurs extrêmes en ont dégoûté. Il eſt à croire qu'on les reprendra cet hiver, & qu'ils nous procureront ample moiſſon d'anecdotes ſcandaleuſes.

On prépare, à ce ſpectacle, trois nouveaux ouvrages pour le voyage de Fontainebleau. Ils ſont des meilleurs maîtres : chacun de leurs partiſans en dit autant de bien que leurs antagoniſtes en diſent peu : qu'en conclure, ſi ce n'eſt que les hommes ſont en tout & par-tout de mauvaiſe foi ? Ces trois nouveautés ſont le *Cid*, par M. Sacchini, *Didon*, par M. Piccini, & *la Caravane du Caire*, par M. Grétry. On s'accorde à dire que le plan

de ce dernier ouvrage eſt fort ingénieux, qu'il convient d'autant mieux à ce théâtre, qu'il eſt rempli de ces ſcenes voluptueuſes dont les détails agacent mollement l'eſprit & l'imagination. On cite ſur-tout comme un morceau charmant, un chœur formé de quatre belles eſclaves, deſtinées au ſerrail du Sultan. L'une eſt Françoiſe, & les autres, Italienne, Eſpagnole & Allemande : chacune s'exprime dans ſa langue & dans le caractere de chant de ſa nation. Toute la partie du ſpectacle ſera de la plus grande magnificence, & l'on calcule que cet opéra ſeul coûtera autant à établir que *Didon* & le *Cid ;* mais auſſi ne doute-t-on pas que la recette n'en dédommage à proportion. Dans une autre lettre je réſumerai ſommairement les nouveautés des deux autres théâtres, les François & les Italiens.

CHANSON

Sur le Curé de Chai... près Paris.

Le Curé de notre village
Eſt un homme expérimenté ;
Il eſt fort prudent & ſage,
Diſoit un jour grand René ;
Il a beaucoup de ſageſſe ;
Mais ſa plus grande vertu,
Eſt de faire, avec adreſſe,
Tous ſes paroiſſiens C....!

Comme les profits de l'égliſe
Sont de petits revenus,
Et qu'en chantant ſon office

Il

Il n'amaſſe pas obus ;
Il a recours au baptême :
Mais pour en avoir ſouvent,
Il y travaille lui-même
Et le fait adroitement.

Quand pour contracter mariage
Il voit approcher deux époux,
Il leur prêche l'avantage
De n'être jamais jaloux.
Sont-ils ſortis de l'égliſe,
Il met la leçon à profit,
Et du bonnet de Moïſe
Coëffe le nouveau mari.

De Paris, le 27 Août 1783.

C'EST un talent précieux que celui d'un écrivain qui ſait donner de l'intérêt aux matieres qu'il traite, lorſque le ſujet n'en paroît point ſuſceptible. On peut dire cela de la petite république de Geneve, qui n'eſt connue, pour ainſi dire, dans les quatre parties du monde que par les montres qui s'y fabriquent, & par l'honneur qu'elle a d'avoir vu naître dans ſon ſein un homme célebre qu'elle a perſécuté. L'ouvrage qui me ſuggere cette réflexion, eſt intitulé : *Le Philadelphien à Geneve, ou Lettres d'un Américain ſur la derniere révolution de Geneve, ſa Conſtitution nouvelle, l'émigration en Irlande, &c. pouvant ſervir de tableau politique de Geneve juſqu'en 1783*, avec

cette épigraphe : *Mihi Galba, Otho Vitellius; nec beneficio nec injuriâ cogniti.* TACIT. (*)

L'Europe eût peut-être fait attention aux troubles de Geneve, ſi un objet beaucoup plus important n'eût attiré tous ſes regards ; il faut convenir que la révolution de l'Amérique, qui fera une des époques les plus remarquables de l'hiſtoire, étoit faite pour intéreſſer davantage que les démêlés des ſectateurs de Calvin. Mais chacun a ſon égoïſme : les Genevois ſe regardent comme des hommes très-importans, & voudroient s'aſſimiler aux républiques d'Athenes & de Rome ; ils auront de la peine à y réuſſir, ces temps heureux ne ſont plus. On trouve aujourd'hui beaucoup de Philippes, mais peu de Lycurgues & de Numas. Pour en revenir au *Philadelphien*, l'auteur paroît avoir eu pour objet dans ſon ouvrage de réfuter un M. Mallet, qui s'eſt aviſé de vouloir continuer les Annales de M. Linguet, & qui a donné en mauvais françois quelques détails ſur les troubles de Geneve, en faiſant l'apologie des natifs contre les repréſentans & les ariſtocrates. Il ſeroit trop long de vous extraire tous les faits que rapporte le *Philadelphien*. Il commence par l'hiſtorique de Geneve depuis que cette ville s'eſt ſouſtraite à la juridiction de ſon Evêque. Ce tableau eſt écrit avec beaucoup de rapidité & d'intérêt.

(*) Cette brochure eſt au nombre de celles qu'une prohibition rigoureuſe, dont ſa lecture fera connoître les motifs, porte à un prix exceſſif.

Il parle enſuite de la fameuſe révolution de 1707, où un célebre avocat, défenſeur des droits du peuple, nommé Fatio, fut d'abord exclu du Grand-Conſeil, enſuite perſécuté : comme la politique défend de pardonner à ceux qui ont raiſon, ou fit mourir Fatio dans la priſon; (voilà quelles ſont preſque toujours les ſuites du dévouement pour la patrie) les Genevois comparent ce vertueux citoyen à Gracchus.

La quatrieme lettre traite de la révolution de 1734, qui dura juſqu'en 1738. Alors des médiateurs firent la paix de maniere à laiſſer toujours ſubſiſter, comme c'eſt d'uſage, des motifs ſuffiſans pour la rompre. Elle dura cependant, & les eſprits mécontens garderent le ſilence environ vingt ans, car les troubles recommencerent en 1760; mais ils ne devinrent ſérieux qu'en 1768. Un grand Miniſtre, qui gouvernoit alors, & qui fut prié d'employer ſa médiation, voyant qu'il étoit difficile de mettre d'accord des eſprits toujours inquiets & turbulens, prit le parti d'élever autel contre autel; il forma le projet de bâtir une ville près de Geneve, & de lui accorder toute la liberté dont jouiſſoit celle-ci. Le ſort de la petite république Genevoiſe étoit décidé, ſi cette entrepriſe avoit eu ſon exécution. Geneve para ce coup, & ſe porta à des excès qui amenerent la révolution de 1782, dont rend compte le *Philadelphien*. Je conſeille aux Genevois, qui paroiſſent ſi jaloux de la gloire & de l'honneur de s'immortaliſer, de chercher un bon écrivain qui puiſſe, à l'exemple du

poëte Homere, décrire leurs hauts faits. (*) Il pourroit commencer ſon livre ce diſant. « Je chante ces Genevois qui combattirent » avec tant de courage contre la France, la » Sardaigne & la république de Berne, &c. » Dans deux mille ans d'ici ce poëme épique auroit une réputation. Quant à préſent, il paroît plaiſant que trois Puiſſances aient fait marcher des troupes contre Geneve, & il le paroît encore davantage que les Genevois aient fait des préparatifs de défenſe ; il faut avoir été le témoin de ces événemens pour les croire.

Vous devez au reſte, Monſieur, lire le *Philadelphien*. C'eſt ce qu'on a écrit de mieux ſur Geneve. Vous y trouverez des détails intéreſſans & des vérités pour ceux qui voudront les entendre. Mrs. les Suiſſes ou du

(*) Cette guerre ſi fameuſe des Grecs & des Troyens, prit, comme l'on ſait, ſon origine dans l'enlévement que fit Tantale du jeune Ganymede, frere d'Ilus; ce dernier étoit le grand-pere de Priam, & Tantale, le biſaïeul du célebre roi Agamemnon. C'eſt de là qu'étoit venue cette haine héréditaire entre ces deux maiſons. Tantale, qui étoit pere de Pélops, roi de Phrygie, fut chaſſé de ſes Etats, & forcé de ſe retirer en Grece, où s'établirent les Pélopides. L'enlévement d'Hélene, par Pâris, n'étoit qu'une repréſaille contre Ménélas, arriere petit-fils du raviſſeur de Ganymede; c'eſt alors que pluſieurs hiſtoriens ont fait des Grecs & des Troyens deux nations différentes. Les deſcendans des Genevois, qui vont s'établir en Irlande, pourront peut-être un jour ſe venger ſur la poſtérité de ceux qui les ont forcés de s'expatrier, & l'on verra des Achilles, des Hectors, mais point de Pâris... Car ſuivant le Philadelphien, les Genevoiſes ne ſont pas jolies & ſont vertueuſes : cette derniere qualité eſt preſque toujours l'apanage des femmes laides.

moins leurs chefs ne ſont pas bien traités dans cet ouvrage, & l'on trouve qu'ils ont bien dégénéré depuis Guillaume Tell.

Je vous ai déjà fait obſerver, Monſieur, & cette remarque n'a échappé à perſonne, que les libelles repréhenſibles ſemblent ſe multiplier dans la même proportion que l'on eſt ardent à en pourſuivre les auteurs. A Vienne, à Berlin, cette eſpece de gens eſt auſſi commune que chez nous : leurs productions ſont quelquefois malignes & cauſtiques, mais jamais méchantes, diffamatoires & remplies de noires calomnies, comme celles qui fourniſſent tant d'hôtes au château de la Baſtille ou qui les vengent quand ils en ſortent. Le danger augmentant la taxe mercantile des manuſcrits de ce genre, l'avidité y fait conſacrer un plus grand nombre de plumes, ſur qui, dans le moment de la compoſition, les voûtes de la Baſtille n'agiſſent pas plus que les flammes de l'enfer ſur le voluptueux dans une partie de débauche. Un grand Monarque vient de donner à ce ſujet une belle leçon, où l'on reconnoît à la fois une véritable grandeur d'ame & une politique éclairée. Il apprend que ſes officiers de police ont fait mettre en priſon un écrivain qui avoit parlé du trône d'une maniere peu décente : il ordonne ſon élargiſſement; & comme cet auteur annonçoit quelque mérite, il lui fait remettre trente ducats. C'eſt trop pour un homme ſans principes qui n'a d'autres reſſources que des talens médiocres, d'avoir à réſiſter en même temps à la faim qui le preſſe, aux offres ſéduiſantes

de typographes avides, & à cette envie de faire parler de ſoi (que ces Meſſieurs les anonymes n'ont pas moins que d'autres) même en ſuivant les traces d'Eroſtrate; c'eſt bien pis quand à tout cela ſe joint la ſoif d'une vengeance criminelle, le deſir de narguer ce qu'on appelle ſes perſécuteurs, c'eſt-à-dire, des juges équitables à la vérité mais trop ſéveres.

Les choſes en ſont venues au point que l'on peut diviſer la littérature françoiſe en deux branches, l'une interne, l'autre externe; celle-ci eſt cultivée par les colons que la rigueur du climat a engagés à en chercher de plus favorable au genre licencieux qu'ils ont choiſi : ils ſe ſubdiviſent en autant de claſſes que l'autre : on voit parmi eux des philoſophes, des hiſtoriens, des poëtes, &c., & ſur-tout des journaliſtes. Il faut l'avouer, malgré les écrivains orthodoxes dont le génie ſeroit, diſent-ils eux-mêmes, ſublime s'il n'étoit reſſerré par tant d'entraves, les talens diſtingués ſont rares parmi ces auteurs ſchiſmatiques. Nommons Mrs. Linguet, Mirabeau, l'auteur du *Philadelphien à Geneve* : arrachez aux autres leur dard vénimeux ; ſemblables à la guêpe, ils n'ont plus d'exiſtence.

M. Linguet lâche de loin en loin un cahier où, ſe retranchant derriere des diſcuſſions littéraires, on ſent qu'il veut voir venir, & l'on devine qu'il négocie pour la diſtribution libre & privilégiée de ſes Annales en France. Quant à la foule immonde, elle produit ſans ceſſe de nouveaux pamphlets, des libelles abominables, & leurs auteurs nous envoient des ti-

tres, en attendant que leur audace ou leur imagination ſeconde leur bonne volonté pour créer les ouvrages calomnieux auxquels ils doivent ſervir. J'ai douté long-temps de l'exiſtence des *Petits-Soupers de l'hôtel de Bouillon*, annoncés dans un journal qui nous vient d'Allemagne : je reçois à l'inſtant de Londres cette ſale brochure. Vous vous rappellez la *Caſſette verte* (contre M. de S... ne.); ce libelle-ci eſt contre les mœurs de ſon ſucceſſeur & celles d'autres perſonnages reſpectables. Ce ſera aſſez vous faire connoître cet abominable libelle, que de vous raconter une anecdote dont ainſi que quelques autres écrits du même genre il a été l'occaſion. Je la tire d'une autre brochure dont je vous parlerai dans ma premiere lettre. Elle éclaircit ce qui a été dit des nouveaux riſques que M. Linguet a courus, depuis ſon retour en Angleterre.

Le Chevalier R..... arriva dans le mois de mars dernier à Londres, & crut pouvoir profiter de l'eſprit de coalition qui avoit gagné toutes les têtes ſur les bords de la Tamiſe : il s'adreſſe à celui-même qu'il avoit voulu enlever, il y a dix ans. (L'auteur du *Gazetier Cuiraſſé.*) « Donnons-nous la main, lui dit-il, » il y a ici des coquins de griffonneurs que » votre exemple alleche, tendons nos toiles » enſemble, & que toutes ces mouches qui » nous fatiguent viennent s'y prendre. — Je » le veux bien, répond l'homme aux cuiraſ- » ſes, mais je vous préviens que je vais être » arrêté pour ſoixante guinées que je dois à » un marchand tapiſſier. — A cela ne tienne,

» dit l'autre, allons-nous-en chez mon ban-
» quier, nous prendrons ſur ma lettre de
» crédit, de quoi faire taire cet importun.
» Mais avant tout, découvrez-moi qui eſt
» l'auteur de cette poliçonnerie des *Petits-*
» *Soupers de l'hôtel de Bouillon.* Ce coquin a
» écrit deux fois à Paris; j'ai lu ſes lettres;
» il faudroit ſe procurer de l'écriture de tout
» ce qu'il y a ici de François ſuſpects, afin
» de confronter. »

Le premier auquel on s'arrêta fut un nommé Mauriçon qui, après avoir joué des farces dans quelques Bureaux de Paris, eſt venu inviter les gens de Londres à des Soliloques en guiſe d'opéra-bouffon à une demi-guinée par tête. Le *Gazetier cuiraſſé* ne ſachant comment s'y prendre pour avoir de ſon écriture, dit à un certain la Fite, de dire à un certain Jombert, qu'il y avoit cinq guinées à gagner pour celui qui rapporteroit réponſe à une lettre qu'on lui donneroit pour Mauriçon. Jombert va conter le cas à un certain Dupuis, qui ſe met en tête de gagner les cinq guinées & fabrique ſans ſcrupule l'écriture deſirée. Le vieux G..... ſatellite de R..... ſoupçonne la fraude, & rencontrant un jour le célebre Philidor, ami de Mauriçon, il lui propoſe l'affaire, perſuadé que ce moyen ſera plus ſûr. — *Volontiers*, lui dit le muſicien, *je vais chercher Mauriçon, il écrira ſous ma dictée.* — *Eh non!* reprend Gaud..., *il ne faut pas que Mauriçon ſache de quoi il s'agit.* — *Laiſſez-moi faire*, dit Philidor en ſe moquant de lui, *je vais vous l'amener.* Pendant ce temps, on diſtribuoit &

l'on affichoit dans les rues de Londres, un billet d'alarme pour rendre le peuple attentif ſur les deſſeins de l'inſpecteur de police de Paris. Ce billet étoit ainſi conçu :

Tocſin contre les Eſpions François, & Avis aux étrangers qui n'aimeroient pas à aller pourrir à la Baſtille.

» Les braves & généreux Bretons ſont aver-
» tis qu'il y a ici deux Inſpecteurs de la po-
» lice de Paris, logés dans la cité, & quel-
» ques-uns de leurs ſatellites dans les envi-
» rons de S. James, leſquels font le guet,
» jour & nuit, munis de baillons, de menot-
» tes & de poignards, dans le deſſein d'en-
» lever & de tranſporter en France les au-
» teurs & éditeurs des trois ouvrages ſui-
» vans, &c.

Enfin le temps s'étant écoulé vainement, M. le Comte d'Adhemar arrivé à Londres, fait venir R..... As-tu trouvé ce que tu cherchois, lui a demandé l'Ambaſſadeur? — Non, Monſeigneur. — *Eh bien, cela étant, décampes, & qu'après demain tu ne ſois plus à Londres.*

Le panégyrique de S. Louis a été prononcé devant l'Académie françoiſe, cette année, par l'abbé Vériot. Son diſcours eſt trop remarquable à pluſieurs égards pour que vous puiſſiez me pardonner de le paſſer ſous ſilence. Je vous en rendrai compte dans ma lettre prochaine. L'après-midi, l'Académie françoiſe

a tenu ſa ſéance ordinaire pour la diſtribution des prix ; mais aucun des diſcours qui ont concouru pour celui d'éloquence, dont le ſujet étoit l'*Eloge de Fontenelle*, n'ayant paru le mériter, l'Académie a propoſé le même ſujet pour 1784.

M. de Condorcet a fait la lecture d'un éloge de Fontenelle par Duclos, pour donner apparemment aux candidats une idée de la maniere dont l'académie deſire qu'ils le traitent. M. le Mierre a terminé la ſéance par la lecture du premier acte de ſa tragédie de *Barneveld*, ſujet républicain que M. le M. paroît avoir écrit avec le ton de force & d'énergie convenable. Le prix de la vertu a été décerné à une garde-malade nommée l'*Eſpalier*, qui a gratuitement & conſtamment donné ſes ſoins à une Dame infortunée pendant une maladie conſidérable.

Les ſatyriques vont demeurer bien penauds, à la vue du ſuperbe ſallon de peinture, dont on vient de faire l'ouverture. La foule conſidérable de curieux qui s'y porte, ne m'a pas permis d'en ſaiſir au premier coup-d'œil, toutes les beautés capitales; mais à juger des ſenſations agréables & pénibles qu'elles m'ont cauſées, je puis vous aſſurer que de longtemps l'école françoiſe n'a offert un enſemble auſſi piquant, auſſi digne de lui mériter un rang honorable, j'oſerois dire la prépondérance actuelle ſur toutes ſes émules. On a recherché d'abord les ouvrages d'un jeune artiſte (M. David) qui, l'année précédente, avoit débuté d'une maniere ſi diſtinguée qu'il

eût pu dire comme Céſar ; *veni, vidi* (*) ; & l'on a vu avec plaiſir que ſes nouveaux efforts répondoient parfaitement aux grandes eſpérances qu'on en avoit conçu. Quoique ſon paralytique ſe trouve expoſé à des objets d'une comparaiſon rigoureuſe, tels que les morceaux de Mrs. Vien, la Grenée, Brenet, Menageot, Vincent, Berthelemy, &c., commandés par le Roi pour l'ornement du *Muſæum*, on a rendu juſtice à la régularité de ſon deſſin, au génie de ſa compoſition & à la vigueur de ſon coloris.

Les quatre ſtatues nouvelles, également deſtinées pour le *Muſæum*, ont paru belles ; ce ſont Turenne, Vauban, Moliere & la Fontaine.

Après avoir ſuccinctement analyſé les nouveautés du théâtre de l'opéra, continuons à jetter un coup-d'œil ſur celui des François & des prétendus Italiens. Les nouveautés chez les François, ont été auſſi peu nombreuſes qu'heureuſes : les *Marius* ont échoué, *Pyrame* & *Thysbé* ont révolté, les *Troyennes* ont ennuyé, *Philoctete* a fait bailler (**). Chez les Italiens, au moins peut-on citer *Blaiſe* & *Babet*, & l'*Heureuſe erreur*. La *Clémence de Henri*,

(*) Il étoit à Rome comme élève, il accourt au moment du ſallon, préſente ſes ouvrages, eſt reçu de l'académie & admiré du public.

(**) Ce n'eſt pas que la traduction de M. de la Harpe ne ſoit fidelle & même élégante, mais ce ſujet qui pour les grecs portoit le caractere touchant d'une vérité hiſtorique & religieuſe, n'a pu nous paroître qu'une fiction froide & dénuée de tout intérêt.

de du *Roſoy*, n'eſt à la vérité qu'un réchauffé de ſa *Réduction de Paris ; Caſſandre-Méchanicien*, qu'une parodie de la farce exécutée par le S. Blanchard, ſujet plus digne des tréteaux que du théâtre ; & le *Pere de Province*, qu'un objet de conviction pour M. de S. Ange, de la vérité d'un vers qu'il met dans la bouche d'un de ſes perſonnages :

Un rien, un rien détruit nos belles entrepriſes.

En effet, ſon *Pere de Province* ſemble dorénavant réduit à devoir chercher meilleure fortune en Province qu'à Paris.

*VERS A MADAME D***.*

Pourquoi vous offenſer qu'on vous nomme petite ?
La taille n'a jamais décidé du mérite.
On dit que c'eſt un mal quand une femme on prend,
Qui vous poſſédera, n'en aura pas un grand.
Le petit plaît par-tout : vous voyez qu'en peinture
Les portraits les plus chers ſe font en miniature :
Pied, nez, main & menton, preſque tout hors l'eſprit,
Les femmes de nos jours veulent l'avoir petit.

ÉPIGRAMME.

Deux coquettes qu'on nomme Aminte & Cidaliſe
Vouloient entrer dans une égliſe.
Voyant d'un rouge épais leur viſage farci,
» Allez, que le Ciel vous béniſſe,
» Retirez-vous, leur dit le Suiſſe,
» Les maſques n'entrent point ici. »

De Verſailles, le 29 Août 1783.

UN cri univerſel s'éleve depuis quelque temps contre le Miniſtre de la Marine. Les libelles qui ne ſont en général que les archives des bruits publics, le pourſuivent juſques dans les boudoirs où il cherche une diverſion aux grandes affaires qui l'occupent. *On rit de la danſe de l'Ours, des petits Soupers de l'hôtel de Bouillon.* Voilà un ridicule jetté ſur un homme qui s'amuſe ; cet homme pourroit être un grand homme d'Etat, le bienfaiteur de la patrie. Une mauvaiſe Paſquille, une Calomnie qui fait rire, l'enterre à jamais.

Les petits Soupers de l'hôtel de Bouillon ſont une abominable brochure où l'on prétend que M. de C.... ami d'une Princeſſe aimable ſe divertit avec elle à faire danſer un Moine fort velu *in naturalibus* avec ſa femme de chambre. Telle eſt la ſotte invention de la Danſe de l'Ours.

On eſt occupé dans les différens départemens du miniſtere aux états de dépenſe pour l'année prochaine. Si nous n'avons point de guerre, la recette ſuffira aux beſoins ; mais il n'y aura aucune diminution dans les impôts. L'emprunt de cinquante à ſoixante millions dont on a parlé, ſera deſtiné aux arrérages qui reſtent dus des dépenſes de la derniere guerre. En cas de guerre il faudra chaque année emprunter cent millions, ſi elle a lieu comme on le craint, par mer & par terre. Ce motif entre beaucoup dans notre réſolu-

tion de faire des ſacrifices pour conſerver la paix. Nous ſommes au reſte prêts à tout, & le premier tambour qui ſe fera entendre nous mettra trois cents mille hommes ſur pied, mais on ignore encore de quel tambour nous nous ſervirons pour raſſembler de bons généraux.

De Paris, le 3 Septembre 1783.

UNE vérité de ſentiment, vérité qui ne manquera pas de paroître paradoxale, peut-être révoltante à ceux qui méconnoiſſent ou rejettent l'impulſion de ce témoignage intérieur, c'eſt le rapport immédiat qui ſubſiſte entre la religion & la vraie philoſophie; & l'avantage ineſtimable réſultant de leur affinité. La Philoſophie ſemble être un creuſet, où s'épurent la ſuperſtition & les préjugés dont l'ignorance & l'infidélité vicient la religion; c'eſt d'elle qu'émane ce diſcernement qui nous dirige dans le ſentier des devoirs que celle-ci preſcrit, & qui nous fait goûter la conviction intime & délicieuſe de leur juſtice, de leur raiſon & de leur néceſſité. Cette vérité ſi raiſonnable, ſi ſatisfaiſante, vient d'être démontrée avec autant d'éloquence que de ſageſſe, par l'abbé Vériot, dans le Panégyrique de S. Louis. Ce jeune Orateur y a déployé la ſenſibilité la plus exquiſe & la bonne foi la plus perſuaſive. Pénétré des ſublimes effets de la morale chrétienne, comme de l'influence ſalutaire de la vraie philoſophie, il en a réduit les principes ſimples & purs à l'amour de Dieu & des hommes. Il a fait voir

que cet amour avoit toujours animé ſon héros qui en avoit toujours fait la baſe de ſes réſolutions & de ſes entrepriſes, & qu'il devoit juſtifier celles même qui paroiſſoient lui mériter le plus de reproches. M. l'abbé Vériot ne s'eſt donc pas atachè dans ſon diſcours, à dépeindre Louis comme un Saint, mais bien comme un homme, qualité ſans laquelle on n'eſt digne ni de la Royauté, ni de la Sainteté. S'il n'eût été que Saint, il eût été l'eſclave du Clergé, il eût été le jouet d'une Nobleſſe entreprenante, mais comme a dit M. l'abbé Vériot, *la puiſſance exagérée du Sacerdoce ne lui en impoſoit pas plus que les prétentions hautaines des Grands.* S'agiſſoit-il de maintenir les droits de la Couronne & de protéger la tranquillité de ſon peuple? *La juſtice*, dit encore M. l'abbé Vériot, *fixoit ſes réſolutions, la néceſſité déployoit ſon épée, & l'amour national exaltoit ſon courage.* C'eſt enfin à des principes auſſi purs que M. l'abbé Vériot ne balance pas à attribuer la fameuſe entrepriſe des Croiſades; & l'ingénieux rapprochement qu'il a ſu faire de quelques circonſtances, lui a donné de puiſſans moyens de manifeſter la charité de ſon héros & d'impoſer ſilence à ces prétendus philoſophes qui, faute de ſentir la force de ce reſſort, ſont les détracteurs de ſon Martyre. Quantité de Chevaliers François, dit-il, gémiſſoient dans les cachots de l'Aſie, leurs familles déſolées deſiroient leur délivrance; le cœur de Louis IX ſe pénetre d'une généreuſe compaſſion en faveur d'infortunés qu'il regarde comme ſes ſujets & ſes freres,

il réſout donc de voler à leur ſecours. D'un autre côté ; la nobleſſe du royaume, accoutumée à la vie turbulente des guerres inteſtines, ne pouvoit que troubler la tranquillité des provinces, & Louis crut néceſſaire de diriger leur ardeur pour le bien de l'humanité & la gloire de la religion. Si dans des temps plus calmes, & pour un intérêt peut-être moins preſſant, quoique non moins digne de conſidération, notre gouvernement s'eſt généreuſement déclaré le protecteur d'un peuple étranger, preſſé de ſe ſouſtraire au joug fatigant & arbitraire de ſa Mere-Patrie ; ſi Louis XVI, par une politique généreuſe, a contribué de ſes tréſors & du ſang de ſes ſujets, au ſuccès de cette belle & mémorable Révolution des Treize-Etats-Unis de l'Amérique, ſi ces ſecours donnés par ce jeune Monarque ſont & feront l'honneur de ſon cœur & de ſon regne, comment accuſer Louis IX d'avoir mal-à-propos expoſé ſes tréſors, le ſang de ſes ſujets & le ſien à lui-même, pour la délivrance d'une partie ſouffrante de ſon peuple, & pour la réclamation d'une portion de ſes poſſeſſions en Aſie ?

Voilà par quels raiſonnemens M. l'abbé Vériot a entrepris, non-ſeulement la juſtification, mais encore l'apologie de ſon héros. S'il n'a pas produit dans tout ſon auditoire une conviction parfaite à cet égard, il a du moins prouvé, par l'onction de ſes expreſſions & la maniere ſimple & touchante de les rendre, qu'il en étoit pénétré. Le chrétien, le philoſophe & l'orateur lui doivent leurs ſuffrages, & je ſe-

rai un assez bel éloge de son discours en vous disant que, malgré le ton de sagesse & de modération avec lequel il est écrit, il a captivé l'attention, mérité l'admiration & l'applaudissement de toute l'assemblée. Puissent ces paroles, tirées de son exorde, être gravées dans tous les conseils des Rois, ainsi que dans tous les cabinets de leurs ministres & conseillers! *Toute politique qui n'est pas fondée sur la justice & l'amour des hommes, doit entraîner la ruine des plus grands Empires.*

Le moyen de faire connoître en tout la vérité, c'est de faire marcher de front l'histoire des choses & celle des hommes. Pour remplir ce double objet, je vais vous donner un détail impartial des particularités qui ont précédé, accompagné & suivi la répétition qu'on a faite en cette capitale, de la fameuse expérience de Mrs. de Montgolfier.

M. Faujas de S. Fond physicien, amateur également connu & estimé, s'entretenant avec quelques amis qui partageoient son enthousiasme pour cette découverte si simple & si curieuse, témoignoit le plus vif desir de confondre les *incroyans* ignares ou malveillans qui la révoquoient en doute, en en démontrant publiquement l'exactitude & la certitude. La voie de la souscription parut devoir en accélérer les moyens; on en ouvrit une au caveau, dont l'objet étoit simplement la *Répétition de l'expérience* faite à Annonai par Mrs. de Montgolfier. M. de Faujas & ses amis, ouvrirent la souscription; &, sur leur simple exposé, cinquante à soixante personnes qui suc-

ceſſivement arriverent au caveau ; s'y inſcrivirent auſſi-tôt. M. de Faujas ſembloit fait pour diriger cette expérience ; il ne voulut que concourir de tout ſon zele à ce qui pouvoit en hâter l'exécution ; il déſigna M. Charles, démonſtrateur de phyſique aſſez connu, & Mrs. Robert méchaniciens. En conſéquence il alla leur en faire la flatteuſe propoſition, & ſur le champ on aviſa de bon accord aux procédés les plus propres à conſtater, & s'il étoit poſſible, à perfectionner l'expérience des inventeurs. Mrs. Charles & Robert propoſerent le taffetas enduit de gomme élaſtique, comme préférable à la toile dont Mrs. de Montgolfier s'étoient ſervis. Mrs. Faujas & Charles furent unanimement d'avis d'employer l'air inflammable au lieu de la fumée ou gaz, dont les inventeurs avoient, dit-on, rempli leur machine aſcendante.

Pour agir avec plus d'aſſurance, on fit quelques expériences chez M. Robert, elles tranquilliſerent ſur les inquiétudes qu'occaſionna d'abord une auſſi grande quantité d'air inflammable renfermée dans une même capacité, de même que ſur les effets certains de ſon aſcenſion.

En peu de jours le globe fut conſtruit & offert aux yeux du public. Les uns prétendoient qu'il étoit ſoutenu par des côtes de baleine, d'autres par du fil de laiton ; aucuns ne vouloient concevoir que les plus beaux produits des ſciences ſont fondés ſur la ſimplicité, & que l'air ſeul, retenu dans ce globe, formoit ſa ſphéréité. Tout Paris ne parla

que du ballon qui devoit bientôt s'envoler dans les airs. Delà les cent & une mille conjectures tant ſur ſa deſtinée que ſur ſes propriétés. On vouloit voir les auteurs, & pour les queſtionner & pour les complimenter. Cette eſpece de triomphe préliminaire troubla le cerveau de ces Meſſieurs. Charles ſe livra à la plus abſurde des préſomptions, & ne conçut rien moins que le projet de s'attribuer la gloire entiere que Mrs. de Montgolfier méritoient à titre d'*inventeurs*. Il inſinua donc à quelques-uns des mirmidons qu'il admet dans ſon lycée, que cette découverte n'avoit rien de nouveau pour lui, qu'il y avoit déjà pluſieurs années qu'il avoit fait quantité d'eſſais de l'air inflammable ſur des boules de ſavon, & qu'il en avoit obtenu les mêmes réſultats. Ces jeunes gens, étourdis de cette captieuſe aſſertion, répandirent que leur maître avoit prévenu, dès il y a long-temps, Mrs. de Montgolfier, relativement à l'expérience qui faiſoit tant de bruit, mais qu'il avoit négligé d'y donner de la publicité. Les ſouſcripteurs, dont l'objet étoit de rendre un hommage à Mrs. de Montgolfier, inſtruits des prétentions de M. C., s'égayerent d'abord à qui mieux mieux, ſur le chapitre du démonſtrateur, quelques-uns ayant pris la choſe plus au grave, exciterent des rumeurs aſſez vives au caveau; M. C. y parut; on crut qu'il déſavoueroit les propos haſardés de ſes écoliers, mais loin d'en rougir, il paya d'effronterie en proteſtant qu'il étoit de leur honneur & de leur conſcience, de déclarer & d'affirmer qu'il avoit découvert

& démontré dès il y a long-temps, le procédé de Mrs. de Montgolfier. — *A ce compte*, lui ripoſta le Chevalier D..., *vous êtes donc bien ſot ou bien méchant de l'avoir tû au public & aux ſavans ?* Cette ſortie accablante devint un ſignal de fermentation générale ; les expreſſions n'eurent plus de bornes : Ch.. n'étoit plus qu'un manipulateur, qu'un marchand de phyſique à deux liards, &c., & pour combler la meſure, Mrs. Robert, peut-être de connivence avec lui, s'oppoſerent à la clôture de la ſouſcription, qui ne devoit être ſuivant le premier plan que de trois à quatre cents perſonnes, & ſe trouvoit être déjà portée à plus de cinq cents (*), & prétendoient s'approprier le ballon en dédommagement de leurs peines, ce qui contrarioit directement le vœu des ſouſcripteurs, dont le but étoit le complément de l'expérience. Indignés de cette cupidité ſi peu digne de gens à talent, dont la gloire eſt le vrai ſalaire, les ſouſcripteurs perſiſterent à ce que le ballon fût abandonné à ſon eſſor, & conclurent à ce que les S. R. fuſſent payés. En conſéquence on leur alloua vingt-cinq louis d'or, d'après leur demande.... Le calme ſembloit devoir enfin ſuccéder à tant de débats ; ſeulement & de temps à autres, deux ou trois de ces poitrines-volcaniques, telles que celles des Hû..., des N. & autres,

(*) Elle a finalement monté à plus de douze cens, & néanmoins le capital, à l'exception de quinze louis, en a été abſorbé par les mémoires des *Phyſico-méchaniciens*, qu'on ne peut mieux comparer qu'à ceux des apothicaires.

dont les foyers & le palais royal reçoivent ſi ſouvent les fatigantes éruptions, ranimoient encore cette matiere épuiſée. Enfin le jour tant deſiré, tant attendu, arriva. Cent mille perſonnes environnerent le champ de Mars, & les ſouſcripteurs y furent introduits. A la vue d'un public auſſi nombreux, l'imagination de M. Ch. s'enflamme, ſa cervelle ſe diſtille, ſe raréfie, paſſe dans le ballon & l'abandonne à la violence de ſon ſang. M. de Faujas, juſques-là l'agent le plus zélé, le plus utile de cette affaire, ſe préſente & préſente en même temps M. de Montgolfier, pour entrer dans l'enceinte qu'on avoit formée autour du ballon. M. Ch. les voit, les méconnoît, ordonne aux gardes dont il avoit eſcamoté l'ordre, de repouſſer ces drôles-là, & pouſſe l'impoſture juſqu'à leur imputer, à la face du public, l'intention diabolique de vouloir faire manquer ſon expérience, comme ſi la préſence ou le ſouffle de ces deux perſonnes euſſent eu la faculté magique d'ôter à un air ſubtil renfermé dans le ballon, la propriété de s'élever au-deſſus d'un air plus denſe & plus lourd. Malgré ſa ſurpriſe, M. de F. voulut oppoſer quelques raiſons plauſibles aux calomnies du S. C.; l'impertinent d'adjudant lui ferma la bouche, en le menaçant du corps-de-garde. Les ſpectateurs interdits de cette ſcene révoltante, laiſſent exhaler la juſte indignation que leur cauſent de pareils outrages : on honnit le manipulateur ingrat & préſomptueux, dont l'impudence & la perſonne euſſent mérité d'être aſſociées à la deſtinée du ballon. L'expérience

au ſurplus fut ſatisfaiſante, ce qui étoit auſſi immanquable que la ſolution conſtante que deux & deux ſont quatre. Le globe s'eſt inſenſiblement élevé, traçant avec magnificence du ſud à l'oueſt une ligne diagonale, juſqu'au ſein des nuages, du milieu deſquels on l'a vu reparoître, montrant à peu près dans ce lointain, la groſſeur d'une lune moyenne. Sa tenue dans l'atmoſphere n'a été que de trois quarts-d'heure, au bout deſquels il eſt tombé près du village de Goneſſe. Son apparition a tellement effrayé les payſans qui l'ont apperçu, que les plus hardis ſe ſont armés de fourches & de pierres pour l'attaquer. La fumée qu'occaſionnoit l'évaporation de l'air inflammable par un trou qui s'étoit formé, l'odeur extrêmement forte qui l'accompagnoit, tout perſuadoit à ces payſans que c'étoit quelque phénomene étrange. Au ſurplus, deux Bénédictins; qui ſe trouverent ſur les lieux, ne balancerent pas eux-mêmes à ſuppoſer que ce pouvoit fort bien être la peau de quelque ſerpent monſtrueux, tué par la foudre, & pouſſé dans les airs par la force de quelque ouragan. Remarquez que tous ces jolis contes ſe faiſoient à quatre lieues de cette capitale, ſi célebre par tant de philoſophes fameux, ſi zélés, nous diſent-ils, à propager l'immenſité de leurs lumieres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà donc encore une découverte de plus dans les ſciences. Doit-on s'en applaudir? Les phyſiciens vous diront hardiment qu'oui; leurs ſinges vous diront de même : mais des gens ſimples & bons vous

répondront que non. Les vaiſſeaux nous ont conduits à maſſacrer des millions d'hommes; qui ſait les maux ou les malheurs que cauſeront à l'humanité, ces machines aéroſtatiques perfectionnées!... M'en voudrez-vous, me ſaurez-vous gré de vous épargner le ſurplus des détails pitoyables auxquels la conduite de Mrs. C... & R... ont donné lieu? J'aurois peut-être dû moins étendre ceux-ci; mais il eſt bon que vous ſachiez que tout Paris s'en eſt entretenu & s'en entretient avec autant & plus de chaleur que des événemens politiques les plus ſérieux.

J'oublios de vous rapporter un calembour, auquel cette expérience a donné lieu. La propriété du calembour eſt de s'adapter à tout. Quand le ballon a diſparu, on a dit, non pas au figuré comme pour les pieces de théâtre, mais au propre : *Cette piece a été aux nues.*

On attend avec impatience l'expérience en grand, que Mrs. de Montgolfier préparent. S'ils obtiennent la permiſſion d'accompagner eux-mêmes leur machine dans les airs, qui leur diſputera l'honneur d'avoir frayé cette nouvelle route, & d'avoir ouvert cette nouvelle carriere aux paſſions humaines?

On vient de donner à l'opéra la premiere repréſentation d'*Alexandre dans les Indes.* Le poëme, de M. Morel, a été diſtingué; la muſique, de M. Mereaux, eſtimée; la régularité du coſtume dans les habits, applaudie; la magnificence du ſpectacle, admirée. Cet ouvrage, auquel on a deſiré & indiqué quelques changemens, paroît aſſuré d'un rang honorable.

LE PETIT SOUPER.

Dis-moi donc, aimable Henriette,
Lorſqu'au théâtre, hier au ſoir,
Laiſſant pour t'entendre & te voir,
Crier *bravo* ſur une ariette ;
A l'impreſſion du moment
Ayant cédé ſans réſiſtance,
Sans préambule, ſans nuance,
Je te déclarai bruſquement
Mon caprice & ma préférence ;
Que me diſoit ton œil charmant,
Et tout l'eſprit de ton ſilence,
Et ce ſouris ſi finement
Mêlé d'un rayon d'indulgence
Et d'un léger étonnement ?

Par une regle aſſez commune,
Puis-je les expliquer tous deux ?
La ſurpriſe étoit pour mes feux.
Et le ſouris pour ma fortune.
Il eſt vrai, j'ai paſſé le temps
D'une amoureuſe impatience ;
Mais il eſt tel pas dans ta danſe
Qui me remettoit à vingt ans.
Et crois-tu, jeune enchantereſſe,
Que dans ton bel œil de ſaphir
Je puiſſe encor voir ſans ivreſſe,
Et ſans que le trait du deſir
A l'inſtant m'atteigne & me preſſe,
Briller le ſignal du plaiſir ?

Dans mon aſyle viens répandre
Son éclat, ſon charme divin,

A

A ſouper je t'y vais attendre.
Couvert bien net, du plus beau lin;
Une pyramide de roſes,
A chaque grace un plat bien fin....
A toi ſeule tu les compoſes.
Sous tes doigts de lys jaillira
De l'Epernai l'ambre liquide;
L'encens d'Amathonte & de Gnide
Sur un autel y brûlera.
Dans l'éclat tranſparent du verre,
Sous mille formes s'y jouera
Une flamme vive & légere.
Viens faire aſſeoir à ton côté
Les deux enfans de la folie,
L'enjouement & la volupté:
Du feu léger de la ſaillie
L'un à ſouper peut pétiller;
Plus ſenſible & non moins aimable,
L'autre s'y pourroit ennuyer.
Ah! voudrois-tu la renvoyer
Quand nous aurons quitté la table!

(Par M. le Baron de *Tſchoudi.*)

De Verſailles, le 4 Septembre 1783.

Les traités définitifs de paix entre l'Angleterre, la France, l'Eſpagne & les Etats-Unis ont été ſignés hier; les préliminaires entre l'Angleterre & la Hollande avoient été ſignés la veille. C'étoit un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir les plénipotentiaires des Etats-Généraux valeter pendant ces derniers temps, & ſuivre les autres miniſtres comme des priſonniers qui marchandent leur rançon. Les

Provinces-Unies ont été obligées de céder tout ce qu'on leur a demandé. Elles fourniſſent, comme une nouvelle preuve de cette vérité, qu'un parti mitoyen & indécis eſt, dans toutes les affaires, le plus mauvais qu'on puiſſe prendre. Elles pourront bien, dans les grandes aventures dont il s'ouvre une autre carriere, éprouver le même ſort que dans la derniere guerre, & fournir encore un appoint pour ſolder les comptes que les Puiſſances du Continent ont maintenant à régler entr'elles. La France n'eſt point payée pour prendre fort à cœur leurs intérêts à l'égard du commerce des Pays-Bas-Autrichiens, il eſt ſi facile de nous dédommager du mal que ſa reſtauration pourroit nous faire.

Enfin le conſeil de guerre, non pour juger M. de Graſſe, mais pour conſtater que tout le monde, à peu près, a bien fait ſon devoir à l'affaire du 12 avril, eſt décidé, & ouvrira ſes ſéances le 20 de ce mois. On a été long-temps à trouver le moyen de concilier des intérêts fortement protégés de part & d'autre.

COUPLETS

*Chantés chez M. le Baron D***.*

Sur l'air des Trembleurs.

Faire un couplet pour Cécile
N'eſt pas une choſe difficile ;
Je ſens que j'en ferois mille

Et ſans être du métier :
Oui je veux, Dieu me pardonne,
Pour l'honneur de ſa perſonne,
Lui faire, en vers longs d'une aune,
Un poëme tout entier.

Buvons d'abord à ſa ſanté
Du vin qu'on boit à la beauté
Aucun de nous n'eſt dégoûté.

Jadis le divin Homere
De tous les rimeurs le pere,
Sur Achille & ſa colere
Douze mille vers a fait !
Au lieu de chanter Achille,
S'il eût célébré Cécile,
Il en auroit fait cent mille,
Sans épuiſer ſon ſujet.

Son poëme eût été moins ſec,
Il nous eût fait à tous le bec,
Nous chanterions Cécile en grec.

Chaque poil de ſa paupiere
Pour lui d'une ſtrophe entiere
Auroit été la matiere :
Mais que n'auroit-il pas dit
Sur cette mine piquante,
Sur cette taille élégante,
Sur cet air qui nous enchante
Et nous tient en appétit.

En elle il eût vu mille appas,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas,
Et dont Homere eût fait grand cas.

On dit qu'en grec à Cythere,
Des amours l'aimable mere
Maintes fois ſe laiſſa faire
Certain joli compliment :
Dans ce charmant hermitage
A Cécile on rend hommage ;
N'importe dans quel langage,
C'eſt celui du ſentiment.

Tant qu'à nos vers elle ſourit,
Jamais la ſource n'en tarit,
Nos cœurs pour elle ont de l'eſprit.

D'une mere auſſi gentille
Quand il naquit une fille,
On la crut de la famille
De l'amour & de ſes ſœurs ;
En effet c'eſt une grace
Qui les trois autres efface,
Et qui bientôt ſur ſa trace
Fera voler tous les cœurs.

Quand on fait de pareils enfans,
Il faut, en y mettant du temps,
Tacher d'en faire un tous les ans.

Cécile, il ne faut pas croire
Que ce ſoit la mer à boire ;
J'ai lu dans certaine hiſtoire
Qu'un jour en éternuant
Une femme reſpectable,
Comme nous étant à table,
D'un enfant très-véritable
Accoucha très-leſtement.

Mais pour éternuer ainſi,
L'hiſtoire dit qu'il faut auſſi
Etre en amour très-bien ſervi.

Mais ne perdons pas la tête :
La table pour boire eſt faite,
Sans boire il n'eſt point de fête,
Du vin naquit la gaîté.
Pour Damon qui nous régale
Notre amitié ſans égale
Veut que chacun ſe ſignale ;
Je vous porte ſa ſanté.

Vive notre aimable Baron !
Comme ſon cœur, ſon vin eſt bon,
C'eſt le refrein de ma chanſon.

De Paris, le 10 *Septembre* 1783.

L'ACADÉMIE françoiſe & les membres qui la compoſent, ont, depuis ſi long-tems, & déjà tant de fois été l'objet de critiques plus ou moins ſenſées, plus ou moins paſſionnées, que cette matiere ſemble devoir être maintenant auſſi faſtidieuſe qu'épuiſée : voilà néanmoins qu'un M. l'abbé de Gournan, ſecrétaire d'un Muſée, s'aviſe encore de leur lancer un petit pamphlet, intitulé : *Dialogue des morts*, dont Voltaire, Fontenelle & la Mothe ſont les interlocuteurs. On ne voit pas trop pourquoi ces dialoguans, qui ne devroient, au-delà du Léthé, que jouir paiſiblement des douceurs de leur retraite, s'occupent encore des affaires d'ici-bas, & particuliérement des dé-

tails académiques. Ces ombres, au ſurplus, ſe font réciproquement d'aſſez pauvres reproches, & diſent, en général, d'aſſez meſquines platitudes ſur l'uſage où ſont ces chambres privilégiées, (les académies) de propoſer annuellement pour prix, un éloge de quelques grands perſonnages. Fontenelle dit pourtant que : « dans peu ces éloges formeront une » galerie reſpectable, égale peut-être à celle » qu'on leur prépare au Louvre; » mais la Mothe dit au contraire : « que c'eſt un deuil » général parmi les ombres, lorſque chaque » année le Léthé apporte parmi elles ces éloges académiques; » & Voltaire ajoute : « qu'il eſt ridicule que l'académie françoiſe » n'ait point encore profité de ſon deſpotiſme » pour nous donner une orthographe, pour » fixer la véritable acception de chaque mot, » les claſſer par racines & par familles, & » poſer enfin les limites de la langue... »

Voltaire! le prince des poëtes! lui faire deſirer des bornes à notre langue! comme cela eſt conſéquent & ſpirituel! Tous ces lieux communs, comme vous le voyez, ſont des plus lourds & des plus rebattus : ce n'eſt pas que M. l'abbé de G... n'ait bonne envie d'égayer ſes lecteurs par quelques petites pointes. Sur le reproche que fait Fontenelle à Voltaire d'avoir eu la foibleſſe de quitter Ferney pour venir à Paris, faire voir de plus près l'idole, voici comme le patriarche philoſophe ſe juſtifie : *Cette tête octogénaire, que les ſollicitations des rois n'auroient point ébranlée, ſe rendit aux cajoleries du publicain qui voulut me faire entrer*

dans ſa maiſon, comme le purificateur de l'ancienne loi : j'y entrai & je me ſalis ſans le débarbouiller. Je n'y gagnai qu'un diſtique aſſez piquant par les idées qu'il rapproche. (*a*) *Les jolies femmes étoient toutes ſurpriſes de ſe voir dans cette maiſon ; les hommes s'en retournoient à reculons...* M. l'abbé de Gournan ayant apparemment obſervé que la brillante réputation de la fable de l'*aigle & du hibou*, par M. l'abbé Ceruti, n'étoit qu'en raiſon des notes originales que l'auteur y avoit adaptées, a cru, comme lui, devoir ſuppléer à la médiocrité de ſa brochure par quelques notes aſſez curieuſes qui la font oublier. Comme membre & ſecrétaire d'un Muſée, on peut s'en rapporter au tableau qu'il en fait. « Les » Muſées qui ſont aux académies ce qu'étoient » les aventuriers aux troupes réglées, ne ſont » point deſtinés, quoi qu'on en diſe, à en- » courager les jeunes talens : ils ont au con- » traire été inſtitués pour les talens qui gri- » ſonnent, pour ces hommes malheureux, » qui après avoir frappé vingt ans à la porte » des académies, ne demandent plus qu'une » retraite honnête : c'eſt là qu'ils pondent des » œufs qui ne doivent jamais éclorre ; c'eſt » là qu'ils regnent.

Infelix lolium & ſteriles dominantur avenæ.

» Un Muſée, de ſa nature, eſt innombrable ; » la foule des oiſifs & des mécontens le groſſit

(*) Admirez d'AROUET la bizarre planette !
Il naquit chez NINON & mourut chez VILLETTE.

» de jour en jour. Ceux qui ont illuſtré le » Mercure de leurs vers ou de leur proſe, » y occupent les premieres places, mais per- » ſonne n'eſt rebuté. Il y a des chemins con- » nus pour arriver à l'académie, on n'en con- » noît point pour échapper aux muſées; leurs » billets vous pourſuivent comme les affiches » d'Agirony. Les femmes qui ont appris à ne » plus abandonner les hommes à eux-mêmes, » les accompagnent aux muſées, comme aux » loges de francs-maçons. Il eſt vrai qu'on ne » les y épargne pas; on leur lit impitoya- » blement vers & proſe, mémoires & diſſer- » tations : mais elles endurent tout avec la » fermeté de ces Romaines qui avaloient des » charbons ardens, pour ſe montrer dignes » d'entrer dans une conjuration... &c. »

Le moutonnage littéraire ne manque jamais de nous inonder d'écrits ſur les matieres qu'un nom célebre met à la mode. Les petits auteurs ont ſoin de mettre quelques-unes de leurs productions à la ſuite de celles qu'ils voient réuſſir : ils les y accrochent, eſpérant les faire parvenir avec elles à l'honneur d'être lues ou au moins d'être achetées. Si vous me paſſez la comparaiſon, je vous dirai qu'elles reſſemblent aux laquais qui ſuivent leur maître; ils entrent avec lui, mais on les laiſſe dans l'antichambre. C'eſt ainſi que les mémoires ſur la Baſtille, de M. Linguet, ont donné lieu à pluſieurs brochures ſur le même ſujet, & les ont introduites dans le monde. Il ne s'enſuit pas de ce que je viens de dire, qu'elles ſoient toutes médiocres & ſans intérêt. Les unes ré-

futent M. Linguet avec aſſez de force : les autres cherchent à étayer ſa relation. Du nombre des premieres ſont des *Obſervations* (anonymes comme de raiſon) *ſur ſon Hiſtoire de la Baſtille, avec des Remarques ſur le caractere de l'Auteur, & quelques Notes ſur ſa maniere d'écrire l'hiſtoire politique, civile & littéraire.* On voit que cette brochure eſt l'ouvrage d'un homme qui ne manque ni d'eſprit ni de connoiſſances, mais ce n'eſt pas dans ſon ſtyle que l'on devoit répondre à M. Linguet. Au ſurplus, des perſonnalités, un peu d'injures & une juſtification des lettres de cachet, fondée ſur l'exemple de pluſieurs Souverains de l'Europe, voilà ce qu'on y trouve. Que ne peut-on pas juſtifier par des exemples ? L'auteur de ces *Obſervations* prétend que l'on eſt bien traité à la Baſtille ; les rapports des ex-penſionnaires de ce triſte ſéjour varient infiniment à cet égard, mais il faut avouer que le plus grand nombre ne s'accorde point avec ce qu'en dit l'auteur des *Annales.*

Il n'eſt guere douteux que M. Linguet ne connoiſſe les hommes ; il les a défendus & combattus tour à tour : cette alternative a dû le mettre à portée de conſidérer de plus près la médaille de leur cœur. Je gagerois pourtant qu'en publiant ſes *Mémoires ſur la Baſtille*, qu'en y détaillant les horribles angoiſſes que le ſéjour & le régime de cette priſon lui ont fait reſſentir, il ne s'attendoit pas à les trouver inſenſibles à cet événement de ſa vie. Qu'aura-t-il dit en les voyant ajouter l'inſulte à l'indifférence ? Pour le conſoler, on a réim-

primé des *Remarques ſur la Baſtille*, qu'a mis au jour il y a une dixaine d'années, un de ſes prédéceſſeurs dans cet affreux château, qui en eſt ſorti avec autant d'humeur que lui. On a beaucoup étendu cette nouvelle édition; les couleurs de ce tableau, dont on a voulu faire un pendant à celui qu'a tracé M. Linguet, ſont fort différentes des ſiennes, mais elles offrent des images qui ne ſont pas moins révoltantes.

Vous avez vu ſans doute, Monſieur, dans les papiers anglois, l'annonce emphatique qu'un procureur de Londres fait d'une *Réfutation des Mémoires de la Baſtille, ſur les principes généraux des loix, de la probabilité & de la vérité, réſumés dans une lettre adreſſée à M. Linguet.* L'éditeur des remarques fait une vive déclamation à ce ſujet. « Sera-ce par haſard, dit-il, une *Apo-* » *logie de la Baſtille?* Cela ſeroit vraiment cu- » rieux. Ce ſeroit une piece à mettre à côté » *de l'Apologie de S. Barthelemi*, qu'un fanati- » que ignorant a oſé faire il y a quelques an- » nées. Si ce n'eſt qu'une ſatyre contre M. Lin- » guet, l'auteur nous paroît fort peu généreux » de l'attaquer ſur ſes Mémoires. M. Linguet » a d'autres côtés qui prêtent facilement à la » critique, mais ici on ne peut que lui repro- » cher de n'avoir pas aſſez approfondi l'hiſ- » toire & le régime de cet odieux château, » la honte du gouvernement françois... Sou- » tenir que la Baſtille eſt une choſe utile & » indiſpenſable en France, ſeroit l'acte d'un » vil eſclave du deſpotiſme, & l'inſtigateur » d'une pareille aſſertion ſeroit digne de la » haine & du mépris de toutes les ames hon-

» nêtes. » Cet échantillon vous fera juger, Monſieur, du ton de cet ouvrage. On y a joint quelques anecdotes, mais elles ſont pour la plupart anciennes & connues. Ces deux-ci ſont les plus récentes.

» Un nommé d'Anouille eſt envoyé avec » cinq mille louis à Londres, pour découvrir » quel étoit dans les bureaux de notre miniſ- » tere, le traître qui fourniſſoit des nouvelles » aux Anglois; il part, ne doutant pas qu'un » éveillé de Verſailles n'ait bientôt fait jaſer » quelques butors d'Anglois : malheureuſement » il trouve au gîte un renard; ſes fineſſes ſont » bientôt découſues; la crainte des Meſſagers » d'État diſſipe ſes illuſions, & atteint de » frayeurs plus que paniques, il revient.... » D'Anouille reparoît ſans avis, & après avoir mangé l'argent; on le met à la Baſtille : je ne vois pas que ce ſoit mal à propos.

» Sur l'exiſtence de quelques écrits circu- » lant dans le monde méchant, Jacquet eſt » nommé pour aller à la découverte; il achete » & rapporte des éditions entieres : les ſup- » pôts de la police, jaloux de ſes ſuccès, » l'accuſent d'être lui-même le libelliſte & le » diſtributeur. (le pauvre diable ſait à peine » ſigner ſon nom) Il eſt arrêté & jetté dans » le Puits-royal... »

L'invocation ſuivante au meilleur des Rois, termine les remarques ſur la Baſtille.

„ O Monarque des Lis! ô vous l'idole des » François, ô Louis XVI, objet de l'amour » de vos peuples & de l'eſtime des nations » étrangeres! Que la main de votre juſtice

» ſaiſiſſe le monſtre des délations qui infeſte
» les avenues de votre trône auguſte ! Qu'elle
» l'écraſe contre la pierre d'infamie, & que
» chacun, en paſſant, mette le pied ſur ce
» reptile peſtilentiel ! alors vos ſujets ſeront
» tous ce qu'ils doivent être. »

Je ne vous parlerai point d'une brochure intitulée : *Jugement du public impartial entre l'Empire & le Sacerdoce, ſur la diſpute élevée de nos jours.* L'hiſtoire des Empereurs, celle des Papes, & l'âpreté de nos écrivains à ſaiſir toutes les occaſions de jetter leur avis au nez du public ſur les affaires les plus importantes, vous ont déjà rebattu les oreilles de tout ce qu'elle renferme. On n'y trouve que des faits connus de tout le monde, & des citations qui ne le ſont guere moins.

CHANSON à M. Philidor, pour le jour de ſa fête, à l'occaſion de la muſique qu'il a ſi ſavamment appliquée au poëme ſéculaire d'Horace.

Air *du Confiteor.*

Jadis, j'ai d'un pauvre curé
Chanté la petite fredaine ;
Mais treve au pourpoint déchiré,
La fête ici change de ſcene ;
L'objet de mes chants, c'eſt André
Et ſon *carmen ſeculare.*

Les Muſes au ſacré vallon
En publioient déjà la gloire,
Lorſque le divin Apollon

Leur en apprit ainſi l'hiſtoire :
Vous ſaurez qu'à ma lyre André
Doit ſon *carmen ſeculare.*

Un jour, lorſque je parcourois
Les bords enchantés du Permeſſe,
Dans ce bois de lauriers j'errois
En chantant dans ma douce ivreſſe,
Des airs que retenoit André
Pour ſon *carmen ſeculare.*

Faites entendre à l'Univers
Cette muſique qui m'eſt chere ;
Mais éloignez de vos concerts,
Sur-tout le profane vulgaire :
Comment comprendroit-il d'André
Le beau *carmen ſeculare ?*

Les neuf ſœurs de mille inſtrumens,
Font le plus heureux aſſemblage ;
Orphée, Euterpe dans leurs chants
Rendent les beautés de l'ouvrage.
Apollon dit : voilà d'André
Le beau *carmen ſeculare.*

Quand de ſon poëme immortel,
Horace entendit l'harmonie,
Quel eſt donc, dit-il, ce mortel
Qui fait revivre mon génie ?
Je reconnois aux ſons d'André
Tout mon *carmen ſeculare.*

Oui, dit le Dieu, j'ai près de vous
Sur l'hélicon marqué ſa place :
Ah ! pourrois-je en être jaloux,

S'écrie avec tranſport Horace,
Lorſque j'ai pour émule André
Dans mon *carmen ſeculare ?*

La Renommée au ſein des airs,
De Londre ici ſe fait entendre :
Son courier traverſe les mers,
Pour venir aux François apprendre
Quels étoient les ſuccès d'André
Dans ſon *carmen ſeculare.*

L'Anglois diſoit : du grand Handel
Ce François a tout le génie :
A Londre il auroit un autel,
Il le mérite en ſa patrie.
Quels éloges pour notre André
Et ſon *carmen ſeculare !*

De Perſée (*) imite l'eſſor,
Dirige ton vol ſur le Pinde ;
Là tu retrouveras encor
Les anciens lauriers d'Ernelinde, (**)
Ces lauriers valent, cher André,
Ceux du *carmen ſeculare.*

D'une muſe les doux accens
Ici méritent notre hommage ;
Sa beauté, ſa voix, ſes talens,
Ses graces font qu'elle partage
Les honneurs que reçut André
Pour ſon *carmen ſeculare.*

(*) Opéra de Philidor.
(**) Opéra par le même.

Que les Dieux prolongent tes jours !
Pour ſon bonheur je les implore.
De tes deſtins que l'heureux cours
Selon nos vœux te faſſe encore
Vivre auſſi long-temps, cher André,
Que ton *carmen ſeculare.*

Nous tous qui ſommes réunis,
Pour la plus agréable fête,
Epouſe, enfans, parens, amis;
Qu'en chœur chacun de nous répete;
Célébrons à jamais André
Et ſon *carmen ſeculare.*

De Paris, le 17 Septembre 1783.

LETTRES ſur la liberté politique, adreſſée à un membre de la chambre des Communes d'Angleterre, ſur ſon élection au nombre des membres d'une aſſociation de comté, traduites de l'anglois en françois, par le R. P. de Roſe-Croix, ex-Cordelier, avec des notes de l'abbé Placot, auteur de l'Hiſtoire des Pays-Bas, Théologien, Conſeiller aulique, &c. &c. avec cette épigraphe : *Deerant quoque littera ponto.* La brochure qui vient d'éclorre ſous ce titre, eſt une nouvelle preuve de l'audace étrange des écrivains qui font ſuccéder des libelles ſéditieux ou diffamatoires aux ouvrages politiques & hiſtoriques que compoſoient ceux du temps paſſé. On gémit en liſant cette nouvelle production, de voir l'érudition, l'eſprit & les talens employés à ſapper les fondemens des ſociétés politiques, à détruire les liens qui ſubſiſtent entre les peuples & les

Souverains, à combattre le patriotiſme qui en eſt le fruit : car ces Meſſieurs qui ſont à la politique ce que les Athées ſont à la Religion, conviendront, s'ils ſont de bonne foi, que ce ſentiment & l'amour du Souverain, ſont intimement liés l'un à l'autre. Vouloir perſuader que l'on aime ſa patrie ſans en chérir la conſtitution, c'eſt dire que le changement de traits & de façon de penſer d'une maîtreſſe, n'en apportera point dans le cœur de ſon amant.

L'Angleterre eſt l'objet des lettres ſur la liberté politique ; la France celui des notes qui y ſont jointes. C'eſt dans celles-ci que l'eſprit de ſédition a répandu ſon plus affreux venin. Le commentateur y déclare que ſa plume ſera toujours au ſervice du malheureux qui ſe croira opprimé, & de crainte que perſonne ne croie l'être ſous le meilleur des Rois, il ſe hâte de dire que, *plus un Roi ſage obtiendra notre amour, plus nous devons craindre de lui donner une confiance illimitée....*

Je me garderai bien, Monſieur, de vous offrir un extrait approfondi d'un ouvrage où chaque ligne préſente une idée révoltante pour tout ami de l'ordre, & pour tout homme qui, convaincu que le meilleur gouvernement eſt ſujet à des inconvéniens, préféreroit même le plus mauvais à l'anarchie, qui réſulteroit des principes du ſoi-diſant abbé Placot : je me bornerai à vous tranſcrire quelques lignes de la préface. Elles ſuffiront pour vous faire deſirer, comme moi, qu'au lieu de chercher à rompre les liens de la ſociété, l'auteur de cette brochure emploie ſes lumieres & ſes

talens à les reſſerrer encore, & à éclairer ſur leurs véritables intérêts, les peuples qui ſeroient tentés d'imputer aux vices de leur conſtitution ou à ceux des adminiſtrateurs, des abus momentanés que la premiere n'a pu prévenir, & que ceux-ci ſont quelquefois forcés de tolérer pour en empêcher de plus grands.

» Le R. P. Roſe-Croix, fait-on dire aux » éditeurs de cet ouvrage, en faiſoit le plus » grand cas. Il diſoit ſouvent que les François » pouvoient tirer le plus grand fruit de la lec- » ture des politiques anglois. Tous ſes amis » nous aſſurent qu'il ne craignoit pas d'affir- » mer que le mot liberté n'avoit aucun ſens » dans notre langue. Il comparoit les miniſtres » des Rois à une bande de frippons connus » ſous le nom d'*endormeurs*, qui préſentoient » aux voyageurs une poudre narcotique, afin » de les voler plus aiſément. Il croyoit ſon » petit livre très-propre à réveiller, &c..... »

On m'apporte pluſieurs nouveautés, & l'on m'en annonce un plus grand nombre encore. Je vous en rendrai compte ſucceſſivement. En jettant les yeux ſur les titres, je trouve l'*Hiſtoire de la derniere guerre*, par M. Joly de S. Vallier, ancien officier au ſervice de France, qui ſe dédommage apparemment, s'il le peut, de la douleur de n'y avoir point joué un rôle pour ou contre, dans le cabinet ou dans les armées; — l'*Hiſtoire de la guerre qui a été terminée par le Traité de Teſchen*; — *des Eſſais de Géographie, de politique & d'hiſtoire ſur les poſſeſſions de l'Empereur des Turcs en Europe, diviſés en trois parties : la premiere contenant une deſcrip-*

tion géographique de la Turquie d'Europe ; la ſeconde, un détail de la conſtitution militaire des Turcs ; la troiſieme, le récit hiſtorique des principaux événemens de la guerre de 1768, *entre la Ruſſie & la Porte ; — Les Folies philoſophiques*, eſpece de roman allégorique ; — *Mon Bonnet de nuit*, recueil de divers opuſcules moraux, politiques & littéraires échappés à la plume du *Tableau de Paris.* — Une nouvelle édition conſidérablement augmentée, de l'*An deux mille quatre cents quarante ; — l'Eſprit du Citoyen*, par M. Dumas, avocat, où l'on préſente un nouveau projet pour le ſoulagement des pauvres & la deſtruction de la mendicité ; *La ſuppreſſion de la Ferme générale, ou l'Ami du Peuple*, ouvrage adreſſé à M. Turgot en 1774, renvoyé par le Miniſtre à l'auteur, avec priere de le faire imprimer, & oublié ſans doute depuis ce temps-là dans le porte-feuille de ce dernier, comme il le ſera dans la bibliotheque de ceux qui l'acheteront ; *le petit-fils d'Hercule ;* les *Anecdotes du dix-huitieme ſiecle ;* le *Recueil amuſant*, compilations à l'uſage de ceux qui veulent perdre leur temps à la lecture ; *l'Eſprit & le Génie des écrivains célebres du dix-huitieme ſiecle*, compilation qui paroît faite avec goût, & dont le titre indique aſſez l'objet : le premier volume, qui vient d'être publié, renferme l'eſprit du célebre hiſtorien Robertſon, &c. Je m'arrête pour ne pas remplir cette feuille de titres, car jamais les preſſes n'ont été auſſi occupées que depuis quelques temps ; on ne demande heureuſement aux écrivains qui leur fourniſſent de l'aliment, que de ſavoir copier

vîte. Je ne ſais ſi je vous ai parlé des *Contes théologiques, ſuivis des litanies des catholiques du dix-huitieme ſiecle, & de poéſies erotico-philoſophiques, recueil preſque édifiant ;* (*de l'Imprimerie de la Sorbonne, & ſe vend aux Chartreux, chez le portier*) avec cette épigraphe : *Laſciva eſt nobis pagina, vita proba eſt.* (mes vers ſont libertins, mais mon cœur ne l'eſt pas) Je n'ai pas beſoin, Monſieur, de vous dire quels ſont ces Contes : vous en avez déjà lus quelques-uns dans mes lettres, dans les *Muſes du Foyer de l'opéra*, & les autres recueils de ce genre : les *Litanies des catholiques* ſont formées de cantiques impies, connus pour la plupart, depuis long-temps, tels que ceux de *S. Antoine*, de *S. Roch*, de *Loth*, de l'*Incarnation*, de *Salomon*, de *ſainte Genevieve*, de la *Madeleine*, de la *Conception*, de *S. Hubert*, de *S. Louis*, de *S. V..*, &c. &c.

Je vous ferai aujourd'hui, Monſieur, une mention particuliere de l'ouvrage intitulé : *Les Loix civiles & l'adminiſtration de la juſtice ramenées à un ordre ſimple & uniforme, ou Réflexions morales, politiques, &c. ſur la maniere de rendre la juſtice en France avec le plus de célérité & le moins de fraix poſſible.* Cet objet ſi important & ſi négligé depuis pluſieurs ſiecles ſemble attirer particuliérement l'attention de notre gouvernement, & exciter les recherches des écrivains. La Bibliotheque du juriſconſulte, la Théorie des loix criminelles, le Journal intitulé : *Correſpondance philoſophique & univerſelle pour le bonheur de l'homme & de la ſociété* & pluſieurs autres ouvrages de M. Briſſot de

Varville, renferment beaucoup d'idées heureuſes ſur cette matiere. On en trouvera quelques-unes, mêlées avec pluſieurs propoſitions qui paroiſſent étrangeres au premier coup d'œil, dans la brochure que je vous annonce. Des abus dont la nation gémit & que les légiſlateurs n'ont jamais que trop foiblement eſſayé d'abolir, tels que la lenteur des procédures, l'énormité des fraix, la diverſité des loix & des coutumes dans les différentes provinces d'un royaume ſoumis à un ſeul maître, &c. y ſont repréſentés avec force & vérité; ſi l'on n'approuve pas les moyens que l'auteur indique pour les corriger, on n'en fera pas moins des vœux pour qu'ils ſoient détruits, mais peu de gens ſans doute penſeront avec lui que parce que les teſtamens occaſionnent une foule de procès, qu'ils dérangent l'ordre des ſucceſſions, &c. il faut les anéantir & enlever à un citoyen la faculté d'aſſurer à qui il lui plaît la ſurvivance d'une fortune ſur laquelle ſes droits ſont plus ſacrés que ceux de la loi elle-même; que l'apport de dot de la part des femmes, eſt un obſtacle à la félicité des mariages, &c. &c. » Si les femmes, dit-il à ce ſujet, ſe préſentoient à » leurs maris ſans propriétés, ſans avantages » pécuniaires, elles ſeroient comme obligées » de les indemniſer par tous ces agrémens » enchanteurs qui rendent l'union des deux » ſexes ſi délicieuſe, ſi intéreſſante : la douceur, les tendres égards, les ſoins, les complaiſances. Elles ne ſe contenteroient plus » de donner la naiſſance à des enfans chéris;

» elles les nourriroient de leur lait, elles leur » prodigueroient les premieres careſſes; elles » veilleroient à leur éducation; elles forme- » roient leur corps & leur eſprit. Elles fe- » roient regner l'ordre, l'économie dans l'ad- » miniſtration domeſtique, &c. Elles y entre- » tiendroient l'abondance, la paix & compen- » ſeroient par tous ces avantages, la fortune » que leurs époux conſentiroient de partager » avec elles....» Une telle dot en vaudroit bien une autre, mais probablement peu d'é- poux y compteroient, & l'incertitude de l'ob- tenir feroit trouver de nouveaux charmes au célibat qui ne devient que trop à la mode. Il eſt vrai que l'auteur y apporte quelque re- mede en levant la plus grande partie des en- traves que les loix ont juſqu'à ce moment im- poſées aux unions conjugales, en autoriſant le divorce, &c.

L'article de la vénalité des charges de ju- dicature, & des fraix énormes de procédure qui en ſont la ſuite, eſt un de ceux où l'au- teur ſe fait lire avec le plus d'intérêt. » Que » dit maintenant le juriſconſulte au malheu- » reux qui vient implorer ſes lumieres? *Vo-* » *tre affaire eſt bonne, mais votre adverſaire a* » *du crédit. Votre affaire eſt bonne, mais vous* » *êtes trop pauvre pour la ſuivre....* J'ai entendu » dire, ajoute l'auteur, à un magiſtrat qui » montoit tous les jours ſur les fleurs de lys; » qu'il importoit fort peu de quelle maniere » les affaires ſe décidoient, que ce fût Pierre » ou Jacques qui réuſsît, attendu que l'argent » ou les terres ne ſortoient point de l'état..

» Si cette affreuſe maxime avoit beaucoup de » partiſans, il vaudroit aſſurément mieux faire » comme le juge dont parle Rabelais : déci- » der les procès à coups de dez. La déciſion » ne ſeroit pas plus incertaine & occaſionne- » roit moins de fraix.... ».

Les modernes ſont, je crois, les ſeuls qui ſe ſoient aviſés de differter ſur le ſuicide pour l'avilir. Les Romains le conſidéroient comme le plus bel effet du ſtoïciſme, ou de l'amour-patriotique : pour nous qui nous qualifions de philoſophes, nous n'avons daigné lui attribuer d'autres cauſes que la foibleſſe ou la folie. Sublime découverte qui ſeconde merveilleuſement l'horrible dureté de ce ſiecle égoïſte, & nous diſpenſe de pitié envers nos malheureux ſemblables, qu'un déſeſpoir plus ou moins motivé, porte à cette affligeante extrêmité ! Un parent, un ami ſe ſont-ils arraché la vie; foibleſſe de tête, dérangement d'organes, dira-t-on piteuſement, & l'on n'a garde de ſuppoſer que la miſere ou des chagrins violens ont ſouvent & preſque toujours précédé & déterminé cette funeſte réſolution. Mais que bien différent eſt l'homme ſenſible, je n'entends pas l'homme foible, mais l'homme vertueux, qu'une vraie philoſophie rend attentif & compatiſſant à l'accroiſſement des maux de ſon eſpece : chaque nouvel exemple de ſuicide eſt pour lui, un nouveau motif de reconnoître l'influence inévitable de la dégradation de ce germe précieux d'humanité, que la bonne nature avoit dépoſé dans le cœur de l'homme; & cette triſte obſervation devient le déſeſpoir de cette raiſon

exquiſe qui l'embraſe, & dont Socrate, Platon & quelques êtres privilégiés furent des modeles dignes de confondre cette foule rampante, qui n'apperçoit & ne reſſent qu'imperfections dans ſa nature, & ſe targue de cette impuiſſance prétendue, pour rejetter toute idée de perfectibilité humaine & ſociale. A la vue de cette multiplicité de victimes, de tout âge, de tout ſexe, de toutes conditions, inſcrites depuis peu dans les faſtes funebres du ſuicide, il faut donc conclure que leur nombre ne s'accroît autant qu'en raiſon de notre extrême perverſité. Pour vous en pénétrer, je ne voudrois que vous tracer le tableau circonſtancié de la plupart de ces événemens : vous y verriez une malheureuſe mere, manquant d'alimens & pourſuivie pour trente-ſept pains, dont elle étoit redevable à ſon boulanger, après avoir paſſé toute une journée à ſe repaître de ſes larmes, n'ayant plus qu'elles à offrir à ſon enfant pâtiſſant près d'elle, ne trouver d'autre moyen d'exciter en ſa faveur la commiſération publique qu'en ſe précipitant par la fenêtre du réduit qu'elle habitoit. Vous y verriez un époux outragé, prêt à poignarder ſes enfans & ſe poignardant enfin lui même pour un acte de juſtice qui lui étoit refuſé, au mépris des mœurs. Vous y verriez.... mais ces détails affligeans ne pouvant que nous contriſter réciproquement, qu'il me ſuffiſe de vous dire que depuis le commencement de cette année ſeulement, plus de cent cinquante perſonnes ſe ſont débarraſſées de la vie par dix moyens plus ou moins tra-

giques : & bien loin de conſidérer ce nombre prodigieux comme le pur effet d'une déſorganiſation machinale, je n'y vois au contraire que l'effet marqué de l'excès d'inertie morale à laquelle la ſociété ſe laiſſe aller de plus en plus. Que les Grands ſoient humains, que les magiſtrats ſoient juſtes, que les citoyens ſoient ſenſibles, & les malheureux maintenant rebutés par la dureté des uns, indignés de l'iniquité des autres, découragés par tous, oſeront alors ſe livrer à quelque confiance envers leurs ſemblables & ne s'abandonneront plus à tout leur déſeſpoir.

En accuſant l'académie françoiſe de défaut de diſcernement dans le choix qu'elle a fait de la nommée l'Eſpalier, comme la plus digne d'obtenir la médaille fondée pour récompenſer l'action la plus vertueuſe ; c'eſt un tort dont il faut que je me confeſſe, & pour lequel il eſt bon que je revienne ſur mes pas. J'ignorois certains détails aſſez curieux à cet égard, & de là mes beaux raiſonnemens à perte de vue ſur les précautions, ſur le ſcrupule dont je prétendois que l'académie devoit uſer en procédant à la diſtribution de cette faveur honorable : mais maintenant que l'on m'a fait connoître la politique profonde & ſûre de cette compagnie, je m'extaſie ſur ſa prudence & ſur l'à-plomb de ſes combinaiſons : or écoutez.

M. de R..... L., m'a-t-on dit, eſt du nombre de ces petits Hercules littéraires, qui, toujours prêts à harceler, non de ſa maſſue, mais de ſa plume, quiconque a le malheur de donner quelque priſe à l'épigramme ou à

la

ſa ſatyre, a, dans diverſes rencontres, brocardé l'académie, pluſieurs de ſes membres, & entr'autres M. l'abbé Deliſle, par le très-mordant pamphlet, intitulé : le *Chou* & le *Navet*, adopté par le comte de Barruel. Profondément bleſſée de ces itératives attaques, l'académie en diſſimuloit les impreſſions, & ne leur oppoſoit extérieurement que du mépris, laiſſant au temps le ſoin de lui procurer des occaſions ſûres de ſangler ſon *Bavius* d'importance. Inſtruite des circonſtances de la détreſſe de la dame de R..., épouſe du *quidam*, & de la conduite de la femme qui la ſervoit alors, elle a, dit-on, ſaiſi cette occaſion de répliquer, auſſi ſolidement qu'adroitement, à tous les petits lardons de M. de R.... L. Soit que cette manœuvre n'ait été tramée que par l'abbé Deliſle, ſoit que ſes doctes confreres y aient participé, ſoit qu'elle ne leur ſoit que méchamment imputée, il eſt certain qu'elle s'accrédite, & qu'il en réſulte autant de blâme pour l'académie que d'humiliation pour les *R.....*

La chûte d'un ouvrage au théâtre procure, ſans doute, à ſon auteur, une aſſez cruelle mortification ſans encore y ajouter la ſatyre; & d'ailleurs, on doit toujours quelque reconnoiſſance aux efforts de tous ceux qui parcourent, avec plus ou moins de ſuccès, la carriere des talens : auſſi n'aurois-je garde de vous parler de *la Sorciere par haſard*, petite piece dont l'exiſtence ſur le théâtre des Italiens n'a été que celle d'un éclair, ſi les préſomptueuſes opinions de M. Framery, ſon auteur, ne provoquoient l'intolérance la plus

rigoureuſe ſur tout ce qui peut donner une idée de ſon ſavoir-faire. Ce M. Framery n'étoit encore connu que par une traduction aſſez médiocre du petit poëme italien de la *Colonie*, laquelle au moins nous a procuré le plaiſir d'entendre de la charmante muſique de Sacchini; mais voulant réunir le double mérite de muſicien & de poëte, il vient de débuter par ſa *Sorciere par haſard*, dont la muſique, les paroles & l'intrigue ont également déplu. Le jugement qu'en a porté le public, ne lui paroîtra ſûrement pas ſans appel; car celui qui a eu l'impudence d'oſer déclarer, à la face de vingt perſonnes, qu'il mépriſoit Gluck & ſes talens, doit par conſéquent avoir auſſi le mépris le plus ſouverain pour un public, qu'ils rempliſſent d'admiration & d'enthouſiaſme.

CONTE.

L'autre jour je diſois au cauſtique Damon :
Je ſuis bien las d'être célibataire ;
J'aime à cauſer, ſur-tout dans la froide ſaiſon,
Et le ſoir très-ſouvent je languis ſolitaire.
Senſible, & dans l'âge de plaire,
Je ne me plains pas ſans raiſon.

Damon me répondit : je vais à votre guiſe
En bon ami vous inſtaller;
Dès demain épouſez la coquette Floriſe,
Vous trouverez à qui parler.

Par M. le Comte de Roſieres.

SUR LES GRANDS.

Souvent un grand n'eſt qu'un fantôme,
Que de loin nous voyons géant,
Et qui de près n'eſt qu'un atôme;
Mais quand dans lui je vois un homme,
Je lui pardonne d'être Grand.
A ſon affection ſublime
Je ne vends point mon amitié;
S'il n'eſt digne de mon eſtime
Il eſt digne de ma pitié.

Par M. de St. Peravi.

De Paris, le 24 Septembre 1783.

COMME le génie dépend des circonſtances! Depuis un an, l'illuſtre auteur des *Petites maiſons de Parnaſſe* (*), languiſſoit triſtement dans ſa province de Laonnois : il vient à Paris; il voit que Marlborough eſt le Dieu du jour, que la mode a preſcrit ſon coſtume, que la nouveauté ne ſe montre plus que ſous ſon nom; tout auſſi-tôt l'imagination du Laonnois s'exalte, conçoit & enfante en moins de huit jours, un poëme, & un poëme en quatre chants, ſur la nouvelle idole du public, ſur Marlborough. « C'eſt s'y prendre » un peu tard, dit le Couſin-Jacques (**); » *voilà ce que c'eſt que de n'avoir pas été à Pa-*

(*) Poëme ignoré & que cet article vous fera ſuffiſamment connoître.

(**) Nom adopté par l'auteur.

» *ris plutôt !* cependant, ajoute-t-il, les cha-
» peaux à la Marlborough durent encore, &
» ils dureront peut-être plus que ce poëme :
» il eſt donc encore temps de le faire paroî-
» tre. Les éventails à la Marlborough ſont
» encore dans les mains de nos jolies fem-
» mes ; profitons de la circonſtance, & que
» le poëme de Marlborough vienne couron-
» ner l'œuvre. »

» Je rime aſſez facilement
» Et bien m'en prend, car le temps preſſe.
» En un clin-d'œil la mode ceſſe
» Mes vers ſont l'œuvre du moment. »

Mais ſi ce dernier vers eſt l'excuſe du Couſin-Jacques, pourquoi ce nouveau poëme a-t-il tant de reſſemblance avec celui des *Petites-maiſons du Parnaſſe*, dont un critique ſenſé faiſoit ainſi la fidele analyſe : « *C'eſt un ou-*
» *vrage.... ſans plan, ſans génie, c'eſt une rap-*
» *ſodie de vers paſſables & mauvais, de proſe*
» *médiocre, triviale &c. ?* » Cette queſtion pourroit paroître maligne au Couſin-Jacques ; mais, en lui démontrant combien elle eſt motivée, qu'aura-t-il à répliquer ?

C'eſt un ouvrage ſans plan, ſans génie. L'auteur débute en défiant *les doguins de l'état littéraire.* Il fait enſuite une eſpece d'invocation entortillée, à la nourrice du Dauphin, pour avoir mis en vogue le nom de Marlborough ; puis à ſon jeune nourriçon, puis à ſon auguſte mere ; puis enfin, il vient a ſon

heros qu'il nous dépeint jurant ſi fort dans l'autre monde.

Qu'on en trembloit par-tout à la ronde.

Un jour donc qu'un nouveau débarqué de France, lui apprit que tout Paris retentiſſoit de ſon nom, il jure *de par tous les Diables*, qu'il en veut juger par ſes yeux. Requête à Pluton; ce Dieu l'exauce, ſous la condition que milord ſera ſage & gardera ſa virginité. Il arrive à Paris. *I. Chant.*

Il ſe trouve aux Tuileries, & là ſur le gazon, une certaine Goton vous débauche mon mignon, mais *en tout bien tout honneur.* Bientôt ſa dupe, Marlborough chagrin d'avoir perdu ſa bourſe, eſt prêt de ſe faire moine. *II. Chant.*

Les cercles de la ſociété le ſauvent : Il veut tout voir, Opéra, François, Italiens, &c. Marlborough s'en laſſe, & veut courir les champs. *III. Chant.*

Arrivé dans un vieux château de Provence, Marlborough, chaſſant un jour, eſt éconduit par le Lutin d'amour métamorphoſé en biche, & attiré au fond d'un bois vers une jeune bergerette, nommée Jeannette. Oh! pour le coup :

Malborough la fixe & deſire.

La pluie ſurvient, le tonnerre gronde, il faut regagner la maiſon; Jeannette y court, milord la ſuit, le pere étoit abſent... Marl-

borough ſuccombe, & retourne aux enfers. *IV. Chant.*

Dans tout cela, *où eſt le plan & le génie?* Ils ſont nuls dans ce poëme, deſtiné pourtant, ſuivant l'auteur, *à couronner l'œuvre de la mode.* Et quant aux vers paſſables & mauvais, montrons qu'en revanche ils y fourmillent. Mais pour en agir en conſcience, cherchons dans l'ouvrage un morceau ſuſceptible de me démentir; celui par exemple, où Marlborough jetté dans le grand monde y voit ſon nom ſervir d'étiquette à tous les colifichets.

. . . . . On l'accueille; on s'empreſſe;
Bientôt le voilà répandu
Par tous les rangs de la nobleſſe;
Le voilà bientôt attendu
Chez le Marquis, chez la Comteſſe;
Malborough, par-tout invité,
Ne ſait où donner de la tête;
Et, par la mode accrédité,
Son nom participe à la fête.
Chien, chat, mouchoir, ajuſtement,
Tout répete ce nom charmant.
Vainement Cydaliſe eſt belle;
Sans Marlborough elle n'eſt rien.
Quand Sylvie appelle ſon chien,
Il croit que c'eſt lui qu'on appelle.
O que ſouvent il voudroit bien
Remplacer ce fidel gardien!
Tout eſt Marlborough auprès d'elle;
Elle a Marlborough à la main;
Marlborough eſt ſur ſa toilette;
Marlborough eſt à ſa collerette;

Marlborough lui couvre le ſein.
Mais ce Marlborough immobile,
Qui voile tes divins appas,
Eglé, dans un ſecret aſyle,
Seule, pendant la nuit tranquille,
Dis, ne le changerois-tu pas
Pour un Marlborough plus utile?

Pour la proſe, il faut rendre juſtice au Couſin-Jacques, & convenir que celle des notes dont il a lardonné ſon poëme, loin d'avoir la trivialité qui lui étoit reprochée, eſt très-ſupérieure à ſes vers. La note qui concerne Mrs. de Piis & Barré plaira à ceux qui ne demandent pas mieux que de rire aux dépens des avantageux. « Il eſt ſurprenant » que l'on n'ait pas percé une rue tout ex- » près autour de la comédie italienne, avec » cette inſcription : *Rue de Piis ou de Barré.* » On m'a dit à Paris, qu'on ſongeoit à pla- » cer près du théâtre italien, les buſtes en » marbre de ces deux grands génies, pré- » cieux à la littérature, à l'état & aux amours, » modeles parfaits du bon goût; & maîtres » paſſés dans l'art de faire rire les calembour- » diers du parterre. *Les Vendangeurs* ſont » un chef-d'œuvre; *les Amours-d'Eté* ſont un » chef-d'œuvre; *la Coupe des foins* eſt un » chef-d'œuvre; leurs auteurs enfin ſont eux- » mêmes des chefs-d'œuvre vivans de poéſie, » de philoſophie, de décence & de jugement. »

La raiſon & la vérité entrent rarement pour quelque choſe dans les diſputes les plus graves; *à fortiori*, dans les futiles. La va-

nité les anime, & l'entêtement ſeul les prolonge preſque toujours. Je ne reviendrai donc point ſur celle qui, depuis un mois, a tant excité de fermentation & de débats parmi les partiſans de Mrs. de Montgolfier & Charles, qu'on ne déſigne plus aujourd'hui que ſous le nom de *Montgolfiſtes & de Charliſtes.* Ce qui vous intéreſſera le plus ſans doute, eſt un détail véridique de l'exécution qu'a fait enfin M. de Mongolfier lui-même de ſon expérience, à Verſailles, en préſence du Roi, de la cour, & je pourrois dire, de l'élite de la nation : Les diſpoſitions qu'avoit fait M. de Montgolfier répondoient parfaitement à la magnificence de cette nombreuſe & brillante aſſemblée. Au lieu de ballon, dont on s'étoit ſervi juſqu'alors pour contenir le fluide, M. de Montgolfier avoit fait conſtruire une eſpece de pavillon en toile, fond d'azur, réchampi d'ornemens dorés, du diametre de quarante pieds ſur ſoixante de hauteur, poſé ſur un échafaud préparé à cet effet dans la cour du château de Verſailles. On a joui du double plaiſir de le voir inſenſiblement acquérir ſon volume & ſortir comme de terre par l'introduction de la fumée de paille mouillée qu'on brûloit au-deſſous; & s'élever auſſi-tôt, avec la plus grande majeſté, juſqu'à la hauteur de plus de deux cent quatre-vingt-dix toiſes, où ſon immobilité s'eſt maintenue quelques momens, au bout deſquels un coup de vent violent l'a forcé de dériver horizontalement environ mille huit cens toiſes vers le taillis de Vaucreſſon, où ſa chûte, forcée par la dé-

perdition de la ſubſtance qu'il renfermoit, a terminé cette ſcene vraiment curieuſe, dont la durée a été de quinze minutes à peu près. Ce court intervalle a fait dire à beaucoup de gens, que l'expérience étoit manquée ; mais ſans prétendre trancher ſur le degré de ſon ſuccès, je vous rendrai ſimplement ce que l'on peut alléguer à cet égard.

M. de M. pouvoit nous étonner par un charlataniſme ſcientifique qu'il lui étoit facile de mettre en uſage, en faiſant parvenir ſa machine aëroſtatique à un point d'élévation auſſi ſurprenant que celle du champ de Mars : il lui ſuffiſoit d'employer un ballon chargé d'air inflammable. Il ne l'a point fait, & c'eſt en cela que ſon opération en a dû paroître plus intéreſſante aux amateurs des moyens les plus ſimples. La fumée qu'il a ſubſtituée au gaz inflammable eſt de la même peſanteur à peu près que les vapeurs qui forment les nuages, bien loin de la renfermer hermétiquement, il a laiſſé ſubſiſter à ſa machine, une ouverture de quatorze à quinze pieds, ne donnant d'autre ſupport à ſon gaz, que celui qui en ſert aux nuages, l'air-atmoſphérique.

Il en eſt réſulté que cette machine, peſante par elle-même de ſept à huit cents livres, chargée d'ailleurs d'une cage renfermant un mouton, un canard & un coq, n'a pu parvenir à ſon degré d'aſcenſion naturelle, d'autant que l'effort du vent qui ſouffloit, a néceſſité l'évaporation de ſon gaz, d'où ſa deſcenſion eſt réſultée. Sa chûte a été tellement douce qu'on a trouvé le mouton broutant

dans ſa cage, ce qui a fortement affligé M. Pilaſtre du Roſier, qui avoit propoſé, ſupplié d'être de cet avantureux voyage, & qui regrette de ne point jouir d'une gloire dont il eſt fort jaloux, celle d'avoir été le premier navigateur aérien. Au ſurplus, cette gloire n'eſt que très-peu différée pour lui, puiſqu'on aſſure que ſous huit jours, M. de Montgolfier fera la répétition de cette même expérience, & qu'il ſe propoſe d'y accompagner cet ardent & hardi phyſicien.

Meſſieurs les Anglois toujours plaiſans, nous font déjà faire avec cette invention, des choſes admirables. On lit dans un de leurs papiers, que le Roi de France a ordonné cinq mille ballons, leſquels doivent porter chacun un grenadier bien armé, & muni de vivres pour ſix mois, & former une petite armée aérienne, dont la deſtination eſt encore ignorée, mais qu'on ſuppoſe être pour Conſtantinople. Ils ajoutent que deux mille autres ballons les ſuivront de près, chargés d'un train complet d'artillerie & d'artilleurs.

Je ne dois point différer de vous donner l'extrait de l'*Hiſtoire de la guerre & des négociation qui ont précédé le Traité de Teſchen.* Il ſeroit à ſouhaiter pour la conſervation de l'eſpece humaine que toutes les campagnes reſſemblaſſent à celle de 1778. On n'y voit point de ſiéges, ni de batailles ſanguinaires ; on n'a fait qu'une guerre de poſitions, comme la fit jadis l'immortel Turenne contre Montecuculi.

L'auteur de cet ouvrage, entre d'abord dans quelques détails politiques au ſujet de la ſuc-

ceſſion de la Baviere. Je ne m'amuſerai point, Monſieur, à diſcuter avec lui les droits & les prétentions de chacune des Puiſſances. D'après ce qui s'eſt paſſé & ce qui ſe paſſe encore, on ne peut ſe permettre aucune réflexion ſur la conduite que tiennent les ſouverains. Le partage de la Pologne, la conquête de la Corſe, l'invaſion dans la Crimée, ſont-ils plus juſtes que la convention du 3 janvier 1778, au ſujet de la Baviere ? Mais ce qui fera époque vis à-vis de la poſtérité, c'eſt lorſqu'elle conſidérera d'une part un peuple libre (les Corſes) aſſervis ſous le pouvoir d'un maître ; de l'autre une république fameuſe (la Pologne) partagée, ſans que cette nation belliqueuſe, iſſue des anciens Sarmates, oppoſe la moindre réſiſtance ; diviſée dans ſes propres foyers, ſe faiſant une guerre domeſtique & ne penſant point à s'armer pour défendre ſa liberté ; & les Puiſſances intéreſſées à conſerver l'indépendance des Polonois voyant d'un œil indifférent trois vaſtes domaines de cette république paſſer ſous une autre domination.... quelques années après cette étonnante révolution, de vaſtes colonies ſujettes de l'Angleterre levant l'étendard de la révolte, & ſoutenues par un monarque puiſſant qui reconnoît le premier leur indépendance, & traite avec leurs chefs d'égal à égal en leur accordant tous les honneurs de la ſouveraineté.

Les Corſes ne troubloient point le repos de l'Europe ; ils défendoient leur liberté contre les Génois, qui vouloient les aſſervir.

La Pologne diviſée entr'elle ne pouvoit

fournir aucun motif de crainte à ſes voiſins avec leſquels elle vivoit en bonne intelligence & dont elle étoit obligée de rechercher l'appui.

Les Américains ne vouloient point être aſſujettis à des taxes arbitraires & défendoient leurs droits : ils ont pris les armes ; vaincus on les eût punis comme rebelle.... vainqueurs ils forment une nouvelle puiſſance qui ſera un jour redoutable.

L'auteur de la campagne de 1778 paroît avoir écrit avec un peu de partialité contre la cour de Vienne....

Ce qui me paroît le mieux traité dans cet ouvrage, ce ſont les différentes manœuvres des deux armées impériale & pruſſienne ; on voit de part & d'autre des généraux habiles, qui emploient tous les moyens qu'offre l'art de la guerre, pour tâcher de ſe ſurprendre & de s'attaquer. Les marches du roi de Pruſſe, par Lewin & Nachod pour entrer en Bohême, ſont regardées comme les entrepriſes les plus hardies. Les autrichiens avoient négligé de garder ces poſtes comme peu importans ; ils devinrent, dit l'auteur, eſſentiels au Monarque pruſſien, qui en fit le centre de la communication qu'il établit entre ſon armée & ſes Etats.

L'Empereur, de ſon côté, avoit pris une poſition inexpugnable dans le fameux camp de Konigſgratz. Pendant que les deux armées etoient dans ces poſitions, il y eut, entre les troupes légeres, de petits combats où les deux Monarques ſe trouverent quelquefois, mais qui ne décidoient rien. Tandis que ceci ſe paſſoit dans les armées royales, une autre

agiſſoit du côté de la Saxe : elle étoit ſous les ordres du prince Henri ; cet habile général, qui n'a jamais été battu, donna de nouvelles preuves de ſes talens guerriers, & de ces marches habiles inconnues juſqu'à lui ; il trouva le moyen de ſe frayer un paſſage par les montagnes, que les autrichiens avoient regardées comme impraticables. Ces derniers, étonnés de ſe voir entourés de pruſſiens, ſe replierent de tous côtés. Le prince Henri défit entiérement l'arriere-garde du général de Vins, commandée par le colonel Boſti. C'eſt la ſeule victoire qu'on ait remportée dans cette campagne ; on y fit mille priſonniers environ. Le général Laudon, digne en tout de la confiance de ſon maître, arrêta les progrès de l'armée pruſſienne par le choix qu'il fit d'une excellente poſition, qui rendoit infructueux tous les efforts de l'ennemi. Il faut voir tous les détails de cette campagne dans l'ouvrage même. Ceux qui s'occupent du métier de la guerre y trouveront des leçons utiles. Si cette campagne n'a pas été féconde en événemens, toutes les manœuvres ſavantes, qui ont eu lieu pour les marches & la retraite des armées pruſſiennes de la Bohême, ſerviront d'inſtruction à ceux qui ſe vouent à la profeſſion des armes.

A la ſuite de cette hiſtoire de la guerre de 1778, ſe trouvent celle des négociations de Teſchen, ainſi que les traités qui y ont été conclus entre les cours de Vienne, de Berlin, de Dreſde, de Munich & de Deux-Ponts.

VERS

ATTRIBUÉS A J. J. ROUSSEAU

SUR LA FEMME.

Objet ſéduiſant & funeſte,
Que j'adore & que je déteſte;
Toi, que la nature embellit
Des agrémens du corps & des dons de l'eſprit,
Qui de l'homme fais un eſclave,
Qui t'en moques quand il te plaint,
Qui l'accables quand il te craint,
Qui le punis quand il te brave;
Toi, dont le front doux & ſerein
Porte le plaiſir dans nos fêtes,
Toi, qui ſouleves les tempêtes
Qui tourmentent le genre-humain;
Etre ou chimere inconcevable,
Abîme de maux & de biens,
Seras-tu donc toujours la ſource inépuiſable
De nos mépris & de nos entretiens?

De Paris, le premier Octobre 1783.

Vous me reprochez le ſérieux qui regne depuis quelque temps dans mes lettres; vous inſiſtez ſur le chapitre chatouilleux des anecdotes; vous en voulez de fraiches, de variées, d'amuſantes; eh! le moyen de vous ſatisfaire, tandis que le champ en eſt on ne peut pas plus ſtérile? Depuis plus de ſix ſemaines, on ne parle parmi nous que de ballons; on n'écrit que ſur les ballons, & l'on ne penſe qu'à

des ballons. La ſeule exception que l'on fait par fois, eſt en faveur de l'opéra. Les ballons & l'opéra ſont donc la ſeule pâture de nos gens à nouvelles. Les répétitions des ouvrages dramatiques nouveaux, tels que *Didon de Marmontel*, *Chimene de Guillard & la Caravane du Caire de Morel* excitent dans les différens centres où ſe rapprochent les ſuperfins nouvelliſtes des diſſertations faſtidieuſes où s'épuiſe tout l'eſprit de ces Meſſieurs. J'ai beau prêter les oreilles, je n'entends journellement que : *Ceci eſt beau, ſuperbe, ſublime, ou plat, meſquin, mauvais !* ou bien : *Tel a chanté comme un fiacre*, tel autre, *comme un ange, comme un Dieu ;* & tous enſemble s'écrierent : *Madame S. Huberti eſt une divinité !* Cette éternelle monotonie ſoporifique laiſſe l'eſprit vuide, & contribue ſouvent à la langueur de mes lettres. Pas la moindre hiſtoriette ! Il ſemble que nos filles aient changé de place avec ces Dames prétendues honnêtes ; qu'elles ſoient devenues tranquilles, rangées, réſervées, tandis que les autres ſont effrontées, diſſipées & ſans frein. On dit plus même, & l'on aſſure que ces Demoiſelles, jadis ſi dégourdies, ſi madrées, ſi futées, ſi induſtrieuſes, ſe laiſſent maintenant eſcamoter par ces Milords anglois, autrefois ſi ſuperbes, ſi magnifiquement généreux. Nos Demoiſelles couvent dans l'intérieur ces petits affronts, & jouent la plus grande ſérénité pour écarter juſqu'au moindre ſoupçon qu'elles aient été capables d'écoles auſſi flétriſſantes pour la gent intrigante ; mais la délicieuſe jouiſſance de ces nouveaux

roués d'outre-mer, eſt d'ajouter la vanterie à la ſupercherie, & de faire ce que nous appellons en langue vulgaire, des *Gorges-chaudes* aux dépens de leurs dupes : c'eſt, vous l'avouerez, le *nec plus ultra* de la ſcélérateſſe, & nous devons convenir (eſt-ce à notre honte?) que ces Meſſieurs ont non-ſeulement fait des pas rapides dans la rouerie, mais qu'ils nous ſurpaſſent auſſi dans tout ce qui ſembloit être du ſeul reſſort des François, & qui nous avoit acquis chez l'étranger, chez nos imitateurs mêmes, cette déſignation de ridicule connue ſous la dénomination de petit-maître. A voir ces Meſſieurs étaler dans nos promenades & dans nos foyers, les habits les plus élégans, pirouetter avec la plus grande aiſance, & déployer merveilleuſement toutes ces graves leçons, dont le Marquis de Polainville endoctrinoit ſon petit novice de Milord Houſey; à juger de la nation Angloiſe, par le grand nombre d'individus que nous voyons circuler ici, le luxe & la corruption des mœurs n'ont plus de progrès à y faire; d'où il faut conclure que ce peuple ſi grave, ſi philoſophe, ne peut que de plus en plus décliner, ſi quelques ſages n'accourent du fond de leurs provinces, pour ramener dans la capitale, ce ton de ſimplicité & de ruſticité même, inhérent au caractere naturel de la nation, d'où l'on a vu jaillir tant d'actes d'énergie & de vertu.

Ne faut déſeſpérer de rien :
Il n'eſt qu'un pas du mal au bien.

Ne voilà-t-il pas que, dans l'inſtant même où je diſſerte ſur la ſtérilité des nouvelles, tout-à-coup il ſe préſente des matériaux aſſez piquans, mais toujours, obſervez-le bien, relativement aux deux grelots du jour, les ballons & l'opéra ?

Un M. Bon,... Bordelois, & comme tous ſes chers concitoyens, grand frondeur de tous les talens de cette capitale, frondoit hier, dans le foyer des menus, à l'iſſue d'une répétition, cette même Dame S. Huberti, que tout le public élevoit juſqu'aux nues. La continuité de ſes déclamations, la dureté des expreſſions dont il ſe ſervoit pour caractériſer le chant, la maniere, l'organe, en un mot la perſonne de S. Huberti, lui attirerent nombre de paquets dont il ne fit compte, & contre leſquels il tint ferme. M. L... ſe trouvant là, ſe contentoit d'abord de hauſſer les épaules; inſenſiblement il s'engage dans la diſpute, la fait dégénerer en querelle, & dit crûment à B., qu'il faut être fol ou ſot pour oſer s'arroger l'impudente fonction de détracteur unique de talens univerſellement goûtés & applaudis. B. répond qu'il n'eſt ni fol ni ſot, qu'il trouve S. Huberti déteſtable par tous les bouts qu'il le dit, qu'il le dira, le ſoutiendra à la barbe des Athéniens; puis zeſte, il diſparoît. M. L... ne laiſſe pas de continuer à pérorer, & à ſoutenir ſon rôle de Chevalier; mais, ſi l'on n'eſt armé de toutes pieces, & toujours prêt à combattre tous venans, ce rôle conduit ſon homme à d'aſſez pénibles épreuves, & c'eſt ce que vous allez voir. M. B.

en ſe retirant, n'avoit pas perdu de vue M. L.; il le voit ſortir, il l'aborde, lui rappelle les expreſſions de ſol & de ſot, & ne voit, lui dit-il, d'autre moyen de ſe convaincre qui des deux l'eſt davantage qu'en ſe tirant réciproquement des veines une petite palette de ſang. M. L.. ſe refuſe à la preuve, s'éloigne de ſon homme, & rentre chez lui. M. B. l'obſerve, le rencontre & inſiſte de nouveau. M. L.. refuſe toujours. Enfin, il déclare ſa perplexité à ſon épouſe. Inquiete, alarmée, Madame L... va réclamer l'interpoſition d'un Prince qui le protege; mais en fait d'honneur, un Prince François ne voit d'autre alternative que celle de faire raiſon ou excuſe, & c'eſt ce qu'il preſcrit à M. L.. Le dernier parti convenoit à un pere de famille, & a été exécuté.

Ce qui concerne les ballons a compromis plus de monde, mais d'une maniere moins ſérieuſe.

La manie des ballons étant pouſſée juſqu'à la frénéſie, les entrepreneurs de la redoute chinoiſe ont regardé cette reſſource comme très-favorable pour rachalander leur boutique un peu délaiſſée. On a donc fait annoncer, avec grand fracas, un ballon à la redoute, & le public toujours benêt s'y eſt porté en foule, au point que pour un ſi petit endroit il s'eſt fait de huit à neuf mille livres de recette. Enfin, l'heure fatale eſt arrivée; on a préparé & remplit ledit ballon d'air inflammable; mais on lui en a tant donné que le pauvre ballon en a crevé. Grande rumeur de la part du public, chacun veut ravoir ſon argent, on

veut aſſiéger la caiſſe ; patience, Meſſieurs, Meſdames, vous ſerez ſatisfaits, & l'on va vous donner, au lieu du ballon, l'intéreſſant coup-d'œil d'une veſſie de cochon s'élevant dans les airs : en effet, la veſſie a pris ſon eſſor & s'eſt allée majeſtueuſement nicher dans une petite lucarne d'un des pavillons chinois de la redoute chinoiſe.

On mande de Péronne, qu'un marchand de Bruxelles avoit commandé cinquante ballons d'air inflammable à ſon commiſſionnaire de Paris, qui les lui a expédiés auſſi-tôt par une voiture publique. Etant arrivés au bureau des fermes du Roi de cette ville, les commis voulurent s'aſſurer ſi la caiſſe qui contenoit ces ballons ne recéloit rien qui dût payer les droits preſcrits dans leur tarif. Le facteur de la voiture eut beau leur dire que c'étoit des ballons d'air inflammable, ils ne voulurent point le croire ſur ſa parole, & ouvrirent la caiſſe : dans l'inſtant les ballons commencerent à s'ébranler, prirent leur eſſor, & s'éleverent dans les airs, en rempliſſant de frayeur les braves prépoſés à la viſite. De là, dit-on, procès en dommages & intérêts.

Voici encore une production nouvelle : *L'Ecole du bonheur ou Tableau des vertus ſociales, dans lequel le précepte mis à côté de l'exemple préſente la route la plus ſûre pour parvenir à la félicité.* Je ne ſais ſi le titre fera faire fortune à cet ouvrage, comme à tant d'autres qui ne ſont ſortis de l'obſcurité qu'à la faveur de ce maſque : un ſujet auſſi intéreſſant méritoit bien d'être traité par une plume ou moins

lourde ou plus exercée. Si le talent de bien écrire entroit pour quelque choſe dans cette école du bonheur, je doute que l'auteur pût jamais y atteindre : prêcher froidement la vertu, calculer peſamment ſes avantages, faire une peinture plus riante du vice en eſquiſſant légérement les remords qui l'accompagnent, mettre à contribution, tantôt les journaux, tantôt l'hiſtoire pour en tirer des exemples ſans choix, confondre à chaque inſtant les vices que nous nous ſommes forgés dans la ſociété, avec ceux que nous tenons de la nature; telle eſt à-peu-près la marche de l'auteur. Je ne m'attacherai pas, Monſieur, à relever les fautes contre la langue qui ſe trouvent dans cet ouvrage : outre que cette tâche effrayeroit ma pareſſe, je crois que la juſteſſe des penſées fait le principal mérite des livres de philoſophie, & Montagne, tout habillé à l'antique qu'il eſt, charme les loiſirs de tous ceux qui ſavent lire; paſſons donc condamnation ſur le ſtyle, & pour ne vous pas rendre l'ennui que la lecture de cet ouvrage m'a donné, faiſons vîtement des extraits dans leſquels l'auteur ſoit toujours lui-même, & par leſquels vous puiſſiez l'apprécier. Voici comme il s'exprime ſur le pardon des injures. « Vous » êtes chrétiens, en faut-il davantage? Vous » devez connoître toute l'étendue du précepte » qui vous eſt impoſé, (le voici probablement) non-ſeulement vous devez pardonner une injure, mais vous devez encore » aimer ceux qui vous haïſſent, & faire du » bien à ceux qui vous perſécutent. En vous

» donnant ce précepte, le divin Légiſlateur » ne s'eſt pas diſpenſé de le ſuivre lui-même ; » étendu ſur la croix, couvert d'opprobre au » ſein des douleurs de l'humanité ſouffrante, » il leve les yeux vers le ciel & demande à » ſon pere le pardon de ſes bourreaux... » A merveille ! L'abbé Cotin n'auroit pas exhorté plus pathétiquement ſon auditoire peu nombreux.

Si l'auteur s'eſt ſervi de couleurs peu vives pour tracer les portraits du tableau des vertus ſociales ; en homme du métier il a renforcé les ombres ; il continue : « il eſt diffi- » cile, j'en conviens, de pratiquer cette ver- » tu ; il eſt difficile de vaincre ce penchant » naturel qui nous porte à la vengeance, de » ſe refuſer à cette douce ſatisfaction qui pa- » roît nous dédommager du tort que nous » avons reçu... » Que pourroit dire de plus l'antagoniſte de l'oubli des injures, ſinon que la vengeance eſt le plaiſir des dieux ?

Quoiqu'en général les exemples dont l'auteur étaye ſes préceptes ſoient mal choiſis, il faut cependant avouer qu'il en eſt quelques-uns qu'on lit avec plaiſir : tel eſt celui où un homme célebre qui n'a pas fait moins d'honneur à la France par ſa ſcience que par ſes vertus, le Préſident de Monteſquieu, rend un pere honnête à ſa famille, en payant ſa rançon aux corſaires barbareſques.

Si vous vous rappellez, Monſieur, la célebre & ingénieuſe plaiſanterie du *Voyage de Bachaumont*, vous ſerez étonné que l'auteur d'un *Voyage de Geneve à Londres*, brochure qui

nous arrive de je ne ſais où, ait voulu ſe traîner ſur les pas de cet écrivain, dans une carriere, de nos jours, fort peu eſtimée. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des traits aſſez plaiſans dans ce journal, mais ce genre eſt ſi près du trivial, le ſtyle familier eſt ſi ſouvent plat, certaines gens ſont ſi mauſſades quand ils veulent être gais, & ſi peſans lorſqu'ils cherchent à faire rire, qu'il faut être bien ſûr de ſon goût & de ſes talens pour oſer offrir de tels tableaux au public. Une critique amere de la comédie de l'*Enfant prodique* de M. de Voltaire, & quelques anecdotes aſſez piquantes, forment ce qu'il y a de plus remarquable dans cette brochure. On trouve d'abord une diſſertation ſur la raiſon pour laquelle autrefois les horloges de Bâle avançoient réguliérement d'une heure. Les avis partagés ſur cette queſtion ſe réduiſoient, dit l'auteur, à trois opinions. Les uns penſoient qu'il y a deux ſiecles, la foudre ayant donné ſur un cadran ſolaire qui ſervoit à régler les horloges, en dérangea l'aiguille, & que ce dérangement étant regardé comme l'ouvrage du ciel, on ſe fit un ſcrupule de la redreſſer. D'autres faiſoient remonter cet uſage au temps du concile où les Prélats prierent les magiſtrats de faire avancer les horloges afin de dîner plutôt; le troiſieme ſentiment, celui qui a été le plus connu juſqu'ici, eſt que cet uſage a été inſtitué en mémoire d'une conſpiration à laquelle la cloche de midi devoit ſervir de ſignal, & que déconcerta un ſonneur qui, s'étant enivré ce jour-là une heure plutôt

que de coutume, crut qu'il étoit midi & ſonna.

Notre voyageur raconte à propos de la ville de Soleure, une anecdote plaiſante. « Les » Jéſuites, dit-il, y ont un college & une » belle égliſe. Cet ordre religieux ne forme » point en Suiſſe, comme par-tout ailleurs, » une nation particuliere (*); les Jéſuites de » la Suiſſe ſont Suiſſes & très-Suiſſes. Lorſque » M. de Bonac étoit Ambaſſadeur à Soleure, » les Jéſuites l'inviterent à voir repréſenter » par leurs écoliers, le *Martyre de S. Euſtache*, » tragédie chrétienne, en allemand, de la fa- » çon d'un de leurs peres. L'Empereur payen, » après avoir exhorté & ſollicité le ſaint à » fléchir le genou devant ſes idoles, outré » de ſon refus obſtiné, ordonne à ſes gardes » de le conduire au ſupplice; auſſi-tôt l'un » d'entr'eux l'empoigne & lui dit : *Allons*, » *marche, diable de B.... e.* — Qu'entends-je, » dit l'Ambaſſadeur au pere recteur qui étoit » auprès de lui, vos jeunes gens parlent fran- » çois! je ne m'attendois point à cela. — Eh, » M. le Marquis, répond le révérend d'un » cœur riant & ſatisfait, rien que ſeulement » un petit mot de françois pour réjouir votre » Excellence. »

(*) Cet ouvrage paroît avoir été écrit pendant la guerre de 1756. Ou il eſt reſté en porte-feuille depuis ce temps, ou bien l'on nous donne une réimpreſſion pour une nouveauté.

LA FIEVRE MORALE.

D'une fievre quotidienne
Preſque tout homme eſt affecté;
Le ſage lui-même a la ſienne,
S'il n'eſt ſage ſans vanité.
L'ambitieux qui ſe tourmente
Pour affermir de vains projets,
De la fievre qu'il alimente,
Ne fait que hâter les progrès;
Et dans l'ardente frénéſie
Qui lui fit perdre tout repos,
Le fameux vainqueur de l'Aſie
Dont l'hiſtoire a fait un héros,
Eut la fievre toute ſa vie.
Ce courtiſan vain & titré
S'arrache des bras de Julie,
Et la prunelle appeſantie,
Se jette dans un char doré;
Il dort & vole en diligence
A la cour briguer un regard;
Souvent il le doit au haſard,
Et n'en a que plus d'importance.
Le lendemain, par un coup-d'œil,
Il eſt trompé dans ſon attente;
Mais bientôt un léger accueil
Raſſure ſon ame tremblante,
Et lui rend ſon premier orgueil:
Sa fievre n'eſt qu'intermittente.
. . . Et toi, lâche & triſte envieux,
Rougis de tes vœux mépriſables:
Tu crains non d'être malheureux
Mais de voir heureux tes ſemblables.

Leurs

Leurs ſuccès déchirent ton cœur,
Et d'un calme faux & perfide
Tu maſques ta ſombre fureur :
Ta fievre eſt infecte & putride.
Cet audacieux débutant
Dans la carriere du génie
Croit d'un plein ſaut l'avoir franchie,
Lorſqu'il n'y marche qu'en boitant ;
Mais dans cet eſſor téméraire
Dépourvu de force & d'appui,
Il tombe lourdement à terre,
Et ſa chûte devient pour lui
Un fébrifuge ſalutaire.
Parlons de tous ces petits riens
Dont on s'occupe avec emphaſe,
Et dont mes chers concitoyens,
De leurs ſublimes entretiens
Font & le prétexte & la baſe :
Parlons de cette activité
Qu'on y donne à la médiſance,
Des propos cruels qu'on y lance,
Le tout avec légéreté,
Et ſans tirer à conſéquence.
On calomnie avec gaîté ;
On rit avec malignité
D'un trait joyeuſement cauſtique,
Et l'on rélegue la bonté
Dans quelque petit comité,
Reſte ennuyeux du temps gothique :
Tel eſt de la ſociété
Et de ſa fievre épidémique
Le portrait ſimple & véridique,
S'il n'eſt peut-être encor flatté.

De Paris, le 6 Octobre 1783.

Vous vous rappellerez, Monſieur, cette ruſe des adminiſtrateurs de la banque de Londres qui, pour gagner du temps, s'aviſerent de payer en monnoie, dans un moment de diſcrédit où chacun vouloit réaliſer ſes notes. Ceux de notre caiſſe d'eſcompte ont profité de la leçon, & depuis quinze jours que des bruits vrais ou mal-fondés lui ont ôté la confiance, on y compte écu par écu ce qu'on y paye. Les arrêts du conſeil qu'ils ont obtenus, n'ont fait qu'augmenter ſon diſcrédit & en porter l'influence ſur le gouvernement, par la converſion des billets de cette caiſſe, en une eſpece de papier-monnoie forcé.

Lors de la retraite de M. de Necker, le public prévenu qu'il avoit enlevé quatre-vingt millions de cette caiſſe pour le ſervice de l'Etat, conçut déjà des alarmes, mais un ſecours conſidérable qui y fut verſé, rétablit la tranquillité.

Le contrôleur général penſant que les porteurs de billets de la caiſſe d'eſcompte ſe trouveroient trop heureux de les mettre à la loterie, a ouvert un emprunt. Ce moyen de les faire entrer à la vue du public dans les coffres du Roi, fait craindre leur entiere métamorphoſe en billets d'Etat que perſonne ne pourra refuſer, & dont on fabriquera autant que l'on voudra. C'eſt une perſpective alarmante pour ceux qui ſe rappellent les déſordres de l'année 1720.

L'Ambaſſadeur de Ruſſie diſoit ces jours derniers, dans les foyers de la comédie, que ſa ſouveraine avoit deux cent cinquante mille hommes ſur les frontieres de la Turquie : — Voilà donc, a répondu quelqu'un, un bon moment pour faire la conquête de votre pays, car il ne reſte perſonne pour le garder.

LA CRUCHE CASSÉE.

Alix diſoit à ſon mari Lucas :
La complaiſance a perdu ma Colette,
Elle étoit libre, elle a fait un faux pas ;
Dieu ſoit béni ! mais pour notre cadette
C'eſt mon affaire & je ne prétends pas
Que ſans ſa mere on la trouve ſeulette ;
Qu'aucun garçon lui parle jamais bas,
Ni que jamais elle paſſe le pas
De la maiſon. En effet Colinette
Avoit quinze ans, & pourtant la pauvrette
Quenouille en main, ſeule dans ſa chambrette,
Ne connoiſſoit encor d'autre plaiſir
Que de chanter l'antique chanſonette.
Bien eſt-il vrai que ſous ſa collerette,
On voit déjà la nature indiſcrette,
Légérement faire aller & venir
Deux jolis monts qu'ignore la jeunette,
Mais ce n'eſt pas encore du deſir.
Advint pourtant qu'à la fontaine
Prochaine
Madame Alix l'envoie un beau matin

Remplir ſa cruche : elle y court, mais advint
Que par haſard ſe trouva là Colin ;
Il a ſeize ans, il eſt beau, mais malin ;
Il prend avec douceur la cruche à Colinette,
Puiſe de l'eau, la rend à la fillette.
Pour ſon ſalaire il a pris un baiſer ;
Le premier pris défend de refuſer
Celui qui fait que bientôt on trebuche ;
De baiſers en baiſers Colin caſſa la cruche,
Et voyant, mais trop tard, qu'il a ſu trop oſer,
Le gars s'enfuit ; il en ſavoit plus qu'elle.
Elle ſe leve, une rougeur nouvelle
Ajoute encore à l'éclat de ſon tein,
Dans ſes humides yeux le plaiſir étincele,
A bonds précipités il fait mouvoir ſon ſein,
Inquiete, étonnée, encore jouiſſante,
Les bras tombans, la bouche encor brûlante,
Colinette pourtant eſt encor ignorante.

Madame Alix, écoutez mes leçons,
Il faut fuir, mais il faut connoître les garçons ;
Si trop de liberté perdit ſa ſœur Colette,
Trop d'ignorance a perdu Colinette.

De Paris, le 8 Octobre 1783.

VOUS auriez peut-être deſiré que je vous euſſe fait l'analyſe des différentes critiques, qui ont paru cette année ſur les tableaux expoſés au ſalon : mais il ne m'en eſt point tombé ſous les yeux, dont l'extrême fadeur ou la ſatyre outrée ne m'aient empêché d'en finir

la lecture : ce n'eſt point ainſi que l'on doit juger les arts : les ſottiſes ou les complimens ſont également funeſtes à leurs progrès ; & ces Mrs. les critiqueurs ne mettent guere que ces deux reſſources en uſage. Pour paroître concis, l'un vous dit ſans ceſſe : *Changez-moi cette tête ;* pour être piquant mais fade, un autre vous dit que Madame le Brun, en peignant une jeune & charmante nayade, *en a pris le modele dans ſon miroir.* Un autre, en parlant du coloris de quelques peintres, le déſigne par *couleur au beurre-fort ;* ils nous régalent de mille autres gentilleſſes inſignifiantes. Pour moi qui conſidere les arts pour ce qu'ils valent & pour ce qu'ils coûtent, je ne m'accoutume point à les voir apprécier ainſi ; & je regrette avec dédain tout ce que l'aſſociation trop ordinaire de l'ignorance & de la plaiſanterie haſarde ſi témérairement à leur égard.

Je ne dois pas vous taire que le tableau de M. David, annoncé précédemment ſous le nom du *Paralytique*, tandis que le ſujet eſt, *Andromaque pleurant ſur le corps d'Hector*, lui a mérité ſon admiſſion à l'académie de peinture. Si j'oſois, je vous dirois que ce tableau, de la compoſition la plus ſimple, m'a paru d'une pureté de deſſin exquiſe, & que le coloris & les acceſſoires, peut-être moins parfaits, annoncent toujours une recherche de ce beau genre qui diſtingue ces grands modeles, dont il faut avouer que nous ſommes encore loin.

En reprenant mes brochures, je tombe ſur l'*Eſprit du citoyen*, *ouvrage politique*, *philoſo-*

phique & moral. M. Dumas, qui en eſt l'auteur, avertit dans ſa préface, qu'il n'aſpire pas à la célébrité ; cet excès de ſobriété qui ſe trouve ſi rarement dans les écrivains de nos jours, eſt ce qui m'a plu davantage dans tout l'ouvrage ; elle eſt au reſte une ſuite de ſes principes ; après avoir déclamé *in-octavo* contre la vanité des honneurs, M. Dumas n'auroit pas eu bonne grace de vouloir les rechercher.

Si l'auteur avoit continué ſur le même ton, je n'aurois eu que des éloges à donner à ſa modeſtie, & ne pouvant vanter ſon eſprit, j'aurois au moins loué ſon cœur ; mais quand il établit d'un ton magiſtral des maximes pernicieuſes dans l'ordre moral, il me force à me brouiller avec lui, & l'intérêt du même citoyen dont il a cru nous donner l'eſprit, m'oblige à le démaſquer.

D'après le débat de l'auteur, on s'attend à le voir emboucher la trompette philoſophique, renverſer toutes les opinions reçues, dérouter nos idées & entaſſer paradoxes ſur paradoxes : point du tout ; cette route pour avoir été trop ſuivie commence à tomber en diſcrédit, M. Dumas ſent cela comme bien d'autres choſes. On l'a vu faire le petit Rouſſeau, dans ſa préface ; il le jouera en grand dans l'ouvrage : vous vous rappellez ſans doute, Monſieur, que le citoyen de Geneve, après avoir eſſayé de renverſer nos dogmes & de détruire nos myſteres, défia l'Archevêque de Paris, tout chatouilleux qu'il étoit ſur l'article de la religion, & tous ſes grands vicaires, de lui prouver qu'il n'étoit pas chré-

tien, & même des meilleurs qui ſe faſſent : telle ſera à-peu-près la marche de M. Dumas ; après avoir débité les belles maximes dont je vous ai parlé, il rappellera tout à la religion chrétienne, & l'auſtérité de ſa morale le pourra faire paſſer pour Janſéniſte chez un Moliniſte, & *vice verſâ*. Continuons le parallele : il n'offenſera ſans doute pas M. Dumas : la philoſophie de J. J. eſt ferme, dit M. d'Alembert ; celle de notre auteur eſt ſtoïque : honneur, richeſſes, plaiſirs, tout lui paroîtra peu digne d'occuper l'homme ou même de le diſtraire. En bon citoyen (car l'auteur de cet ouvrage s'annonce pour tel) il fera paſſer en revue les différens ordres de la hiérarchie politique, les verra tous par leur mauvais côté, & n'y trouvera rien qui ſoit digne de ſes hommages ou des reſpects des hommes élevés au-deſſus du vulgaire.

Quand je vois nos mandarins lettrés trancher ainſi du grand Empereur, j'imagine voir Jannot quitter les tréteaux des boulevards, pour paroître ſur le théâtre de Paris ; qu'en arriva-t-il ? Jannot au boulevard étoit devenu un important, Jannot avoit été peint, gravé, moulé, ſculpté, jetté en fonte, Jannot ſe trouvoit ſur toutes les cheminées & ſur les toilettes des Dames, on vit des Jannots juſques dans les cabinets des antiquaires. Cette célébrité commençoit à donner de l'inquiétude aux comédiens de la capitale, ils voulurent s'aſſocier Jannot, & celui-ci quittant ainſi le genre qui lui étoit propre n'eut qu'à paroître pour tomber tout à plat. C'eſt pré-

ciſement ce qui arrive à ces écrivains ſubal-ternes dont je viens de vous parler : une fois qu'ils veulent s'élever au-deſſus de leur ſphere & ceſſer de ramper, comme ils ne connoiſſent pas les routes qu'ils parcourent, bientôt ils s'y perdent ; dépourvus des ailes du génie, leurs ballons s'éventent & leur chûte eſt une cataſtrophe.

Pour le peu que vous oſiez ſuſpecter l'extrême fidélité du petit précis que je vous ai tracé ſur les aimables corrompus d'outre-mer que nous poſſédons ici, & dont l'eſſaim ſe groſſit chaque jour ; pour le peu que vous taxiez mes conjectures de frivoles ou d'exagérées, rien aſſurément ne ſauroit mieux juſtifier ma modération & ma véracité, que la deſcription infiniment intéreſſante d'un établiſſement également ſingulier & curieux que Londres poſſede maintenant, & dont les détails offrent cet aſſemblage de voluptés raffinées, qui rendirent ſi célebres les iſles Paphos & de Cythere. Vénus y procuroit les plaiſirs par le ſacrifice de la ſanté ; mais bien différent, le docteur Graham prétend la procurer, dans le temple dont il eſt le fondateur, par la jouiſſance des plaiſirs. « Il eſt ſans » doute difficile d'expliquer s'il y a plus de » génie que de folie dans le projet du doc» teur, dit M. Grimani, profeſſeur de phy» ſique, dans une lettre deſcriptive qu'il vient » d'adreſſer à un de nos docteurs ; quoi qu'il » en ſoit, le myſtere aiguillonnant par-tout » la curioſité, & la ſingularité ayant eu des » propheres dans tous les ſiecles, je préſume

» que cette entrepriſe lui aſſurera une bril-» lante fortune. » voici la deſcription qu'il en donne.

Temple de la Santé.

Le docteur Graham a décoré de ce nom un vaſte hôtel, ſitué dans la rue de Pall-mall, près du Palais du Roi. L'entablement eſt orné de trois figures, Vénus ayant à ſes côtés Minerve & Junon. Au-deſſous on lit les inſcriptions ſuivantes : *Le Temple de la Santé, le Bonheur des Monarques, la Richeſſe des Pauvres.* Plus bas on apperçoit la ſtatue qu'il a dédiée à Eſculape, & enfin on lit ſur la porte : *Point de garde ne veille à cette porte, afin d'en laiſſer l'entrée au riche comme au pauvre.* Cependant malgré cette inſcription, deux hommes de la plus grande taille, revêtus d'une longue robe & garnis d'une cuiraſſe, ſur laquelle eſt écrit : *Temple de la Santé*, ne laiſſent entrer aucune perſonne qu'elle n'ait payé 6 liv. ſt.

A peine a-t-on poſé le pied droit ſur le premier degré de l'eſcalier, qu'on entend une muſique harmonieuſe, compoſée d'inſtrumens à vent, qui ne parvient à l'oreille qu'à travers des ouvertures pratiquées & cachées dans l'eſcalier, & que des parfums des plus ſuaves viennent flatter l'odorat juſqu'à l'entrée d'un magnifique ſalon, deſtiné à des lectures par leſquelles le docteur prétend rendre nulle la ſtérilité, quoiqu'il n'ait jamais eu d'enfans. Malgré qu'il ne gaze en aucune maniere les termes qui ont rapport à cette bran-

che d'anatomie, les dames comme les hommes y accourent en foule & l'entendent ſans ſcrupule.

Intérieur du Temple.

L'intérieur des palais des fées n'a jamais rien offert de plus recherché & de plus majeſtueux. Les guirlandes, les miroirs, les criſtaux, les métaux dorés & argentés y ſont placés avec profuſion & y réfléchiſſent de toutes parts une lumiere éblouiſſante.

La muſique précede chaque lecture, depuis cinq heures juſqu'à ſept, que le docteur Graham ſe préſente ſous la robe & le ton doctorals; à l'inſtant ſuccede un ſilence qui n'eſt interrompu à la fin de la lecture que par une commotion électrique communiquée à toute l'aſſemblée, à l'aide des conducteurs cachés ſous les tapis qui recouvrent toutes les banquettes. Tandis que les uns ſe moquent de l'étonnement des autres, on voit paroître un eſprit qui ſort de deſſous le plancher de la ſalle; c'eſt un homme d'une taille giganteſque, maigre & blême, qui ſans dire mot, remet au docteur une bouteille de liqueur qui, après avoir été préſentée à la compagnie, diſparoît avec l'eſprit.

A cette étrange apparition, ſuccede ſous la figure de la déeſſe de la muſique, une jolie femme qui, après avoir chanté quelques morceaux, s'éclipſe à ſon tour.

Le docteur Graham ayant achevé ſa lecture, les contribuables ſe retirent ſans oſer re-

gretter les ſix guinées qu'ils ont ſacrifiées à un ſpectacle auſſi extraordinaire.

Avant les ſéances, le docteur offre au public de faire diſſiper la mélancolie & la trop grande gaîté : en un mot, c'eſt l'électricité communiquée par des barreaux aimantés, qui a établi depuis pluſieurs mois la réputation du docteur Graham, & l'on ne peut diſconvenir qu'il a eu quelque ſuccès.

Mais tous ces détails ne ſont qu'acceſſoires à ſon établiſſement : un lit des plus ſomptueux en damas brodé, ſoutenu par quatre colonnes de criſtal en ſpirales, chargées de fleurs en guirlandes de métal doré, en devient la baſe ; & moyennant cinquante louis, le docteur Graham aſſure aux jeunes gens comme aux vieux époux, qu'ils y obtiendront un rejetton de leur nom.

De quelque côté qu'on monte dans le lit appellé *lit céleſte*, on entend un orgue qui eſt bien à l'uniſſon avec trois autres & une agréable muſique dont les airs variés tranſportent les époux dans les bras de Morphée. Pendant près d'une heure que dure ce dernier concert, on apperçoit dans le lit, des ruiſſeaux de lumiere qui éclairent principalement les colonnes. A l'heure du lever, notre magicien vient tâter le pouls des Croyans, leur donne à déjeûner & les congédie remplis d'eſpérance en leur recommandant de lui faire des proſélytes....

Cette deſcription ne manquera pas d'irriter votre imagination ; que deviendra-t-elle quand j'ajouterai qu'elle n'eſt qu'imparfaite & qu'on y omet une quantité de détails ſcandaleux

dont m'a fait part un Initié de ce monument de débauche & d'eſcroquerie ?

Nous n'en ſommes pas tout-à-fait parvenus là : Les ballons ſont encore des joujoux, dont nos ſavans & notre peuple s'amuſent : l'hiſtoire de la redoute chinoiſe n'a pas même ralenti leur curioſité, & nous venons de lui voir ſuccéder une ſcene non moins plaiſante. Un foſſoyeur, portier du cimetiere des Innocens, ayant fait l'emplette d'un de ces ballons, qui ſe vendent ici maintenant à tant le pied, avec la portion d'air-inflammable néceſſaire pour le charger, s'aviſa d'annoncer ſon expérience dans tous les environs, & d'afficher aux différentes entrées de ce lieu, que moyennant la piece de deux-ſols, un chacun ſeroit admis pour voir le départ de ſon ballon. C'en fut aſſez pour mettre en l'air tout le quartier : les marchandes de modes y ſont nombreuſes, les femmes de la halle encore plus, & le foſſoyeur ſe trouva bientôt avoir fait une recette aſſez conſidérable. Enfin le public aſſemblé demande le ballon, & notre phyſicien à deux ſols, ſe met en devoir de ſatisfaire ſon monde. Il clyſtériſe ſon ballon, mais il le bourre ſi copieuſement, que le pauvre ballon ſe dilate, expectore, & fond dans les mains du ſtupéfait foſſoyeur : Quelle confuſion !.. ici la ſcene devient ſérieuſe ; ces Dames de la halle n'entendent pas railleries ; Elles s'emparent du ballonier, l'invectivent, le ſouffletent, pénetrent dans ſa petite demeure, la mettent ſens deſſus-deſſous, & ſont prêtes à l'incendier. La garde accourt, le

Commiſſaire paroît, on ſe diſperſe; le public en eſt pour ſes deux ſols & le pauvre ballonnier pour ſes coups.

On a célébré magnifiquement aux Petits-Peres, deux meſſes de *requiem*, pour la Dame Biglioni & le fameux Carlin. On a trouvé aſſez plaiſant que la répétition de ce Saint Oratorio, dont la muſique eſt de M. de Goſſec, fût faite ſur le théâtre des italiens.

Tandis que nos auteurs, courent après l'eſprit, le public court toujours après l'occaſion de rire aux dépens de ceux qui ſe conſacrent à ſes plaiſirs. La piece de la *Sorciere par hazard* finit par ces quatre vers placés dans la bouche d'une actrice :

Dans le monde on connoît une ſorcellerie;
C'eſt l'art de faire des heureux;
Celle-là, je l'avoue & je m'en glorifie,
Je m'en ſers tant que je le peux.

Le parterre ſe rappellant le caractere obligeant, la réputation de complaiſance de la jolie actrice qui prononçoit ce quatrain, l'a applaudie à tout rompre, & les loges retentiſſoient d'éclats de rire. Jugez comme les ris & les applaudiſſemens ont redoublé quand l'actrice ſur un *bis* qui fut lâché, eut la bonhommie de le répéter.

CHARADE.

Air : *O ma tendre Muſette.*

Débuter par un crime,
N'eſt pas avantageux ;
Pour gagner votre eſtime,
Le trait n'eſt pas heureux ;
Si du libertinage
Mon premier eſt le fruit ;
Mon ſecond eſt du ſage
Le véritable eſprit.

Mon tout eſt d'un grand homme
Le nom cher & fameux ;
Des Pontifes de Rome,
Cenſeur trop rigoureux,
Il écrivit l'hiſtoire,
Il chanta les Héros,
Et jouit de ſa gloire
En dépit des cagots.

De Paris, le 15 Octobre 1783.

J'AI eu le courage de lire pour vous en rendre compte, les *Amans républicains, ou Lettres de Nicias à Cynire*, & vous devez m'en ſavoir gré. C'eſt encore une de ces productions que J. J. Rouſſeau auroit des droits à revendiquer, ſi elle pouvoit exciter ſes deſirs. L'*Héloïſe* lui a ſervi de moule, comme à tant d'autres ouvrages de ſentiment, qui depuis elle ont inondé la littérature. Les *Amans républicains* ſeroient le plus beau monument érigé à

la gloire de l'amoureux Genevois, ſi l'auteur avoit eu la précaution équitable de mettre en lettres italiques, ce qu'il a emprunté de lui. Ce qu'il a ajouté du ſien auroit fait l'effet des ombres dans un tableau : je pourrois, il eſt vrai, réparer cette petite injuſtice, en rapprochant les endroits paralleles des deux ouvrages, mais je compoſerois un volume.

Nicias fait ici le perſonnage de S. Preux dans l'Héloïſe. Il s'efforce de paroître également ſenſible, également tendre : le déſeſpoir, la jalouſie, l'inquiétude, les regrets ſont auſſi les interpretes de ſa paſſion auprès de Cynire. Forcé de voyager par l'ordre d'un pere jaloux de ſon inſtruction, il marche à petites journées ; chaque pas qui l'éloigne de ſon amante déchire ſon cœur ; il eſt pour lui un pas vers la mort : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend dans la route, le rapproche de Cynire ; il ne ſent, il ne reſpire que par elle, & leur ſympathie s'augmente dans la même proportion que leurs corps s'éloignent. Nicias ne va pas, à l'exemple de S. Preux, s'enivrer avec les Valaiſans, il ne gravit pas les montagnes les plus élevées de la Suiſſe, pour y reſpirer un air propre à le diſtraire de ſon amour ; auſſi bien ne paroît-il pas avoir beſoin de cet antidote ; mais il paſſe par des lieux qui ne ſont pas moins curieux à voir, & dont le coup-d'œil eſt ſans doute plus difficile à ſaiſir, puiſqu'il nous le rend avec ſi peu de préciſion ; il n'a pas un Mylord Edouard pour ami, pour mentor, pour compagnon de voyage ; Nicias peut ſe ſuffire à lui-même ; il eſt plus raiſon-

nable qu'on ne le penſe, & moins impétueux qu'il ne s'efforce à le paroître. Ses emportemens ne ſont, j'en ſuis ſûr, que des grimaces; ils me rappellent les ſimagrées de la poſſeſſion des religieuſes de Loudun. Il eſt fâcheux pour Cynire, qu'elle n'ait pas la même pénétration que tous les lecteurs auront : en liſant les lettres de Nicias, la pauvre créature ſe déſole; tous ſes ſens ſont agités ; elle prêche, elle exhorte, elle gronde ſon amant tragi-comique. L'amour eſt aveugle : eſt-il ſurprenant que Cynire ſoit trompée ? Si vous avez des correſpondances à Syracuſe, raſſurez cette tendre amante ; dites-lui qu'elle n'a rien à craindre de la vivacité de Nicias, qu'il ne lui fera point faire de faux pas, & que s'il vient à lui dire le contraire, c'eſt un menteur : j'en ſuis caution.

En blâmant le plan, l'économie, les changemens de décoration bruſques & fréquens, & le ſtyle trop chargé de cet ouvrage, je ne puis me diſpenſer de rendre à l'auteur une juſtice qui lui eſt bien due : il ſe ſert, en vérité, d'expreſſions on ne peut pas plus ſublimes, & auxquelles j'avoue n'avoir rien compris. Il fait *deſcendre le ciel ſur la terre, les nuages ont la couleur de l'or fondu ; il meſure l'attrait du plaiſir ; le temps preſſe ſon cœur de ſon poids ; Timocrate ſort de la ville comme d'une priſon, où le devoir ſeul peut le forcer à rentrer ; il voit un long amas d'arbres touffus ; on lui préſente des mets francs.* Je ne vous dirai pas, ô Nicias, comme le divin Mollac diſoit à Usbek dans les *Lettres perſanes*, que votre Zenith n'arrive

point à mon Nadir, mais je vous prierai de m'expliquer ces énigmes, comme le pontife muſulman développoit à ſon diocéſain les myſteres de l'Alcoran.

Pluſieurs romanciers nous avoient déjà donné les mœurs de la campagne, mais aucun que je ſache, n'avoit mis ſur la ſcene des perſonnages vraiment faits pour intéreſſer. Ils nous repréſentoient les mœurs de la campagne, non telles qu'elles ſont, mais telles qu'ils avoient voulu les voir, & ſi par haſard ils nous laiſſoient appercevoir quelques légers défauts, c'étoit ſouvent un ſacrifice fait à la beauté du ſtyle. Il n'en eſt pas ainſi dans *Leonard & Gertrude, ou les Mœurs villageoiſes, telles qu'on les trouve à la ville & à la cour.* Les perſonnages qui jouent les plus grands rôles dans cet ouvrage, ſont : un pere de famille qu'une dette contractée imprudemment au cabaret, & toujours renaiſſante, oblige à s'enivrer tous les dimanches, pour éviter les pourſuites de ſon créancier; une bonne mere qui gemit de l'inconduite involontaire de ſon mari, & qui épie le moment où elle pourra lui faire des remontrances efficaces. Ce moment ſe préſente : un jour Léonard revenant du cabaret trouve ſa Gertrude toute éplorée; ſes petits enfans l'entouroient en jettant des hauts cris, & demandant du pain. Attendri juſqu'à l'excès, de ce ſpectacle ſi touchant, il confond ſes larmes avec celles de ſon épouſe; ſon cœur eſt navré de douleur, & ſa bouche n'exprime que des ſanglots. Gertrude ſaiſit l'inſtant; elle touche un mot de l'irrégularité de ſa conduite;

Leonard en eſt pénétré ; elle exige de lui qu'il renonce au cabaret ; il promet tout, mais il ne ſait comment ſe ſouſtraire aux pourſuites du cabaretier qui l'entraîne malgré lui. Ils déliberent enſemble ſur les moyens ; la choſe paroit difficile, le créancier étoit un homme important dans le village, il étoit revêtu de la charge de maire, & avoit eu juſqu'alors l'oreille du ſeigneur ; ſon vin lui avoit fait des partiſans parmi les payſans, & ſes malverſations le rendoient redoutable aux autres. On s'arrête à un expédient dangereux, c'eſt de faire des remontrances au jeune Baron, & de lui rendre, s'il eſt poſſible, le maire ſuſpect. Gertrude ſe charge de cette commiſſion délicate. Son ton naïf, ſa ſimplicité, ſes plaintes timides, & pourtant exprimées avec le langage de la vérité, intéreſſent M. d'Erneville en ſa faveur. Il lui promet ſa protection, & commence par lui donner quelque argent pour la mettre à l'abri des vexations du cabaretier uſurier. Le maire ne tarde pas à être demaſqué, & ſa punition atteſte aux payſans, que le Seigneur n'a ſouffert ſes malverſations que parce qu'il les ignoroit.

Le tableau tracé dans cet ouvrage eſt vrai à pluſieurs égards, mais le ſtyle eſt bas & rampant ; il eſt guindé comme celui de toutes les traductions ; on y dit des choſes, qui a force d'être ſimples deviennent triviales, & d'autres qui ne produiſent d'autre effet que d'ennuyer ſans inſtruire.

C'eſt vraiment une ſorte de magie que cette profuſion de nouveautés littéraires, que les

moindres circonſtances ſont éclore en cette capitale. Depuis qu'il y eſt queſtion de M. Montgolfier, & de ſon expérience, nous ſommes accablés de diſſertations, de réflexions, d'inventions, &c. toutes relatives aux machines aéroſtatiques, ainſi qu'à la navigation aérienne, à laquelle il ſemble que nous devons nous livrer en toute confiance, d'après la garantie de ces Meſſieurs ; mais un ouvrage qui, quoiqu'intéreſſant par lui-même, & dans tous les temps, ſemble devoir le devenir ſur-tout par le concours de ces mêmes circonſtances, eſt la *Traduction des différentes obſervations ſur l'air*, de J. Prieſtley, que le Docteur Gebelin vient de faire paroître. Une infinité de perſonnes, pour qui cette matiere eſt auſſi nouvelle que les termes tant uſités maintenant, de gaz ou d'air inflammable, trouveront tous les éclairciſſemens poſſibles dans cet ouvrage du phyſicien Anglois, qui a été un des premiers à cultiver cette branche curieuſe, & qui a fait dans cette partie les expériences les plus ſatisfaiſantes. Seroit-il donc vrai, comme le dit le traducteur, d'après Magellan, grand phyſicien lui-même, que la *manie de l'hiſtoire naturelle ralentit viſiblement* les progrès des connoiſſances utiles, & que toute l'attention s'eſt aujourd'hui tournée vers la partie morte des ſciences naturelles, par la vanité de poſſéder des raretés, & de paſſer pour ſavant dans le monde, au moyen d'une nomenclature facile à ſaiſir ? Cependant M. Raynal nous dit, de ſon côté, que le *goût de l'hiſtoire naturelle eſt ſur ſon déclin, & que nous ſommes tout entiers aux queſtions*

de gouvernement, de législation, de morale, de politique, de commerce. Ne pourroit-on pas dire à l'un & à l'autre : *Vous êtes orfevre*, M. Joſſe !

Si les curieux ont à s'inſtruire dans l'ouvrage de M. Prieſtley, ils trouveront à s'égayer dans une lettre qui circule ici, & qui préſente un itinéraire aſſez plaiſant de la route que nos balloniſtes pourroient tenir en débutant dans leur prochaine courſe aérienne. En voici l'extrait.

. . . Les voyageurs aériens paroiſſant déterminés à partir la ſemaine prochaine, je les engage à confirmer l'expérience propoſée par Fontenelle, dont le fuſible démontreroit la poſſibilité de parcourir trois cens ſoixante & quinze lieues par heure ſans relayer, ni même changer de place ; de ſorte qu'en partant de Paris à ſix heures du matin, la premiere poſte ſeroit à Bude en Hongrie ; la ſeconde dans la petite Tartarie ; la troiſieme à Aſtracan, près de la mer Caſpienne, qu'on traverſeroit pour rafraîchir ; à dix heures, à Usbeck ; remontant en voiture à onze heures, on arriveroit à midi dans l'Aſie ; & laiſſant Pékin ſur la droite, on pourroit s'approviſionner de paille & de laine dans la Tartarie Chinoiſe ; ſouper à neuf heures au Cap-Patience, près du Kamſchatka, d'où, continuant ſa route, on rencontreroit les ports de l'Amérique-Septentrionale, à une heure ; & tout en dormant dans la tranquille gondole, on traverſeroit le Canada ; en s'éveillant à huit heures, on déjeûneroit à Terre-Neuve. Franchiſſant enſuite à ſec la mer du Nord, on pourroit deſcendre à

dix heures au port de Mada ; mais afin de faire une bonne journée, en iroit dîner à Breſt ou à Orléans, d'où l'on reviendroit entendre pour deſſert, ce que les amateurs débiteroient ſur cette nouvelle maniere de voyager.

Si, tandis que tous les ſavans machiniſtes mettent leur eſprit à la torture pour parvenir à diriger la machine aëroſtatique, quelqu'un trouvoit au contraire le moyen de la fixer dans un point de l'eſpace rempli par l'atmoſphere, par exemple au Zénith de Paris, n'eſt-il pas clair que la terre tournant ſans ceſſe ſur ſon axe feroit voir aux nouveaux habitans de ce Zénith, l'eſpace de 9 mille lieues dans 24 heures : or ſi, d'après l'auteur de la *Phyſique du monde*, il n'exiſte pas d'attraction entre l'Atmoſphere & le globe, ou ſi, d'après le ſyſtême de M. d'Agoty, l'électricité eſt la cauſe de cette attraction, prions ces Meſſieurs d'iſoler, leur machine avec le taffetas ciré, & de s'aligner à une étoile fixe pour réaliſer la marche décrite. Il ne reſtera plus qu'à trouver le moyen de ſe diriger d'un pôle à l'autre ; procédé qui ſera ſans doute peu difficile, excepté à celui qui a l'honneur d'être l'*Extravagant des ſociétés balloniſtes*, dit l'*anti-gaz-inflammable*.

C'eſt grand dommage que le naïf, que le modeſte, que l'édifiant, que l'inimitable auteur des *Contemporaines*, ait ſitôt interrompu les tableaux de notre capitale ! l'une de nos élégantes bourgeoiſes de la rue St. Honoré, dont la diſparition ſubite laiſſe quantité d'honnêtes gens dans l'embarras, eût merveilleuſement figuré

dans ſa galerie roturiere. Avec quelle bonhommie, quelle ingénuité ce M. Rétif de la Bretonne vous eût raconté les curieuſes petites aventures de la nouvelle héroïne! il vous eût dit comment, dès ſes plus jeunes années, cette petite fûtée ſavoit tromper la crédule confiance de pere & mere, pour ſe ſouſtraire à leur garde & faire ſes parties nocturnes, où l'effervescence de la danſe provoque & ſubjugue ſi ſûrement celle des ſens. Il vous eût dit qu'enfin, des ſignes trop certains de jouiſſances prématurées avoient mis ſes bons parens dans la néceſſité de faire d'aſſez grands ſacrifices en faveur de coopérateur mais réparateur de ce petit ſcandale accidentel; & il vous eût montré que, par une ſuite toute naturelle de ces préliminaires, les deux conjoints, après avoir mis à contribution la bourſe & le crédit de leurs bons parens & de bien d'autres, ſe ſont par un beau jour de fête, envoiturés pour l'Angleterre, laiſſant leurs effets à la diſpoſition de leurs garçons de magaſin, bien ébahis de cette munificence ſi contraire à l'eſprit mercantil, mais bien plus encore de ſe trouver, le lendemain, ſeuls maîtres dans la maiſon.

Il vient de ſe paſſer une ſcene affreuſe dans la rue Michel le Comte. Une eſpece de moine défroqué, ſe préſente chez un portier de ſa connoiſſance, accompagné d'un jeune ſavoyard qui lui portoit un petit paquet. Il demande la permiſſion d'écrire une lettre dans une chambre quelconque de la maiſon. On lui donne une clef, il monte, & ſon commiſſionnaire le

ſuit. Entré dans l'appartement, ſon premier ſoin eſt d'en fermer la porte, pour accomplir l'infame projet qu'il avoit conçu d'aſſouvir ſa brutalité ſur ce jeune homme. Trouvant réſiſtance, ſa fougue devient rage, frénéſie, fureur; il porte à ce malheureux pluſieurs coups de couteau, tant à la tête que dans les reins, & néanmoins a l'atrocité révoltante de ſe proſtituer ſur cette ſanglante victime. Il fait plus, & voilà ce qui comble la meſure, & ce que ſans doute, vous aurez peine à croire, il porte la ſcélérateſſe juſqu'à voler à cet infortuné trente-huit ſols qu'il trouva dans ſa poche: mais tant de forfaits ſont au-deſſus des forces humaines; ſa tête ſe trouble; il deſcend chez la portiere pour laver ſes mains teintes de ſang. Son air effaré alarme, effraie; il veut fuir, mais il eſt arrêté. La conviction de ſes crimes étoit manifeſte, auſſi ſon ſupplice a-t-il ſuivi de près. Mais, grand Dieu! pour de tels monſtres, quels ſupplices pourroient ſatisfaire la vindicte publique, & impoſer aſſez de terreur à leurs pareils?

Un nouvel événement devoit amener une nouvelle mode. Les bonnets à la Montgolfier & au ballon volant ont déjà fait place à d'autres. Nos marchandes, en étalent qu'elles nomment tout bas des *Bonnets à la caiſſe d'Eſcomte:* Ce ſont des bonnets ſans fonds.

Vous avez ſans doute deviné, Monſieur, le mot de ma *Chanſon charade;* & le nom de Voltaire ſe ſera préſenté ſur le champ à votre imagination. Aujourd'hui je vous donnerai une petite vengeance que M. Laus de Boiſſy a

voulu prendre des bons amis qui l'ont accablé de ſarcaſmes. Il ſemble leur dire ici : je voudrois bien vous répondre autrement que par des vers, mais....

LE MOMENT DE LA RECETTE.

CONTE,

Qui n'en eſt pas un, dédié à Mrs. les Epigrammatiſtes.

Quel métier que celui de faire une épigramme !
Comment trouve-t-on quelque attrait
A médire, à contriſter l'ame
D'un homme qu'à peine on connoît !
Si les divers écrits que votre muſe immole,
De la ſatyre amere ont mérité les traits,
Critique intolérant, croyez-en ma parole,
Il eſt aſſez puni, celui qui les a faits.
Il eût, je l'avourai, mieux fait de ne rien faire ;
Sans doute il a tort ; mais enfin
Pourquoi l'injurier, & ſimple fantaſſin,
Vouloir à tous faire la guerre ?
Quel fut le ſort de Roi, de Rouſſeau, de Piron ?
Ils voyoient, direz-vous, la bonne compagnie,
Je le fais ; toutefois en aimant leur ſaillie,
On redoutoit leur aiguillon.
Ce deſtin à vos yeux eſt-il digne d'envie ?
Encor ſi le mépris dont on vous couvre, un jour
Etoit le ſeul chagrin dont vous puiſſiez vous plaindre !
Quand on a ſu ſe faire craindre
On doit bientôt craindre à ſon tour.
Trop d'outrage à la fin laſſe la patience ;

On

On guette l'homme aux vers méchans;
Sur ſon dos à plaiſir on venge ſon offenſe....
Perſonne n'eſt tenté de prendre ſa défenſe,
On l'eſt de rire à ſes dépens.

Chez la Marquiſe de Mimeure,
Avec le ſatyrique Roi,
Lubert avoit ſoupé; bientôt chaſſé par l'heure,
L'un & l'autre s'apprête à gagner ſon chez ſoi;
Mais d'accompagner Roi, Lubert eut de l'effroi.
— Eh pourquoi, préſident, demande le poëte,
Ne pas me faire cet honneur?
— Il eſt minuit ſonné, dit Lubert, ſerviteur,
C'eſt le moment de la Recette.

ÉPIGRAMME.

L'auteur du *Tableau de Paris*
Fait tous les jours de nouveaux drames
Qui font rire les bons eſprits,
Et font pleurer toutes les femmes.

De Paris, le 22 Octobre 1783.

Voici encore une compilation, à laquelle ma correſpondance a fourni des matériaux: *Mélanges gais, intéreſſans & philoſophiques, contenant des leçons de morale, à l'uſage des perſonnes pour qui la lecture n'eſt qu'un objet d'amuſement.* J'ai déjà obſervé que l'on vouloit de nos jours, tout avoir en morceaux détachés: qui auroit maintenant la patience, le temps même de lire, de méditer des traités? Il faut encore que les choſes les plus ſérieuſes ſoient

dites avec gaîté, avec eſprit. Dieu ſait à quoi aboutiſſent de telles inſtructions, mais qu'importe ? Pourvu que l'on s'amuſe, & que l'on meuble ſa tête de quelques connoiſſances ſuperficielles, on a rempli ſon but ; on porte dans les ſociétés une liberté d'eſprit que pourroient détruire ces études profondes qui abſorbent, qui rendent inſupportable.

On trouve, dans ces *Mélanges*, quelques anecdotes qui n'en font pas le moindre mérite ; c'eſt une grande reſſource que les anecdotes dans la converſation ! Je ne ſais ſi celle-ci vous eſt connue.

» L'abbé Raynal a, comme l'on ſait, promené ſa gloire dans les différentes cours » d'Allemagne. Le roi de Pruſſe, qui ne jouoit » pas un beau rôle dans la premiere édition » de l'*Hiſtoire philoſophique*, le fait venir à » Poſtdam : il l'entretient aſſez long-temps. » L'*Hiſtoire du Stathoudérat* ſe trouve ſur la » table. — Voici, dit le Monarque, un excellent ouvrage, & qui vous fait vraiment » honneur..... L'auteur ne répond rien. Le » Monarque recommence ſes éloges. Alors » l'abbé lui répond avec une modeſtie littéraire. *Sire, c'eſt l'ouvrage de ma jeuneſſe : depuis, j'ai fait moins mal, & mon* Hiſtoire philoſophique *a eu quelque ſuccès.* — Je ne » vous en dirai rien, repliqua le Roi, je n'en » ai jamais entendu parler. Voilà comme ſe » venge un grand homme, ou plutôt comme » il châtie un écrivain inconſidéré. »

Je vous ai prévenu, il y a quelque temps, de la banqueroute, à laquelle le muſée avoit été

expoſé par le peu de prévoyance & d'harmonie de ſes membres. Si je ne vous ai point inſtruit des débats qu'avoit occaſionné cette criſe, des effets & des ſuites qu'elles avoient eus; c'eſt que la ſtagnation dans laquelle depuis lors cette cotterie littéraire paroiſſoit plongée, me faiſoit ſuppoſer l'extinction prochaine de ſon exiſtence. Mais il en eſt réſulté tout le contraire, & de cette ſciſſion, s'eſt formée une ſeconde aſſociation muſéique, qui, quoiqu'encore dans l'obſcurité, n'en diſpute pas moins la primauté, conſéquemment la célébrité, à celle dont elle n'eſt qu'un rejeton ingrat. Quoi qu'il en ſoit, le muſée primitif, dont le célebre M. Court de Gebelin eſt le préſident, vient de r'ouvrir ſes aſſemblées, avec une pompe & une recherche bien capables d'alambiquer l'eſprit des gens pour qui ces choſes-là ſont toujours l'objet de cette enfantine ou maligne queſtion : *Cui bono?* L'ouverture s'en eſt faite au ſon d'une muſique délicieuſe, exécutée par nombre de virtuoſes de l'un & l'autre ſexe, deſtinée à diſpoſer favorablement l'attention des auditeurs à la lecture de pluſieurs ouvrages en proſe & en vers. M. le Préſident après avoir dit qu'un grand déſordre avoit produit une grande harmonie, a annoncé qu'il y auroit tous les mois une de ces aſſemblées publiques, auxquelles les Dames ſeroient invitées, & dont la muſique & les diſcours formeroient un mêlange varié d'agrément & d'utilité; qu'outre ces aſſemblées générales, il y en auroit, chaque ſemaine, de particulieres, où les ſouſcripteurs

jouiroient de l'avantage de pouvoir apprendre toutes les langues, au moyen des cours qui ſeroient formés, de même que pour la plupart des ſciences, comme la Phyſique, les Mathématiques, la Géographie & l'Hiſtoire: & que pour établir un point de ralliement à tous les membres, il y auroit journellement une ſalle ouverte, où les journaux, ainſi qu'une bibliotheque choiſie fourniroient d'ailleurs à chacun d'eux un délaſſement ou des ſecours néceſſaires.

Par cet expoſé, vous voyez, Monſieur, que ce muſée s'annonce comme une ſource d'inſtruction & de plaiſir pour les étrangers comme pour nous, & que moyennant trois louis d'or de ſouſcription par année, l'individu le plus iſolé va ſe trouver à portée de former des ſociétés intéreſſantes, comme le moins inſtruit, à même d'y acquérir des connoiſſances auſſi variées qu'étendues, & le plus indifférent, forcé de ſe diſtraire par cette diverſité d'objets plus ou moins piquans. Diſons pourtant que de certains cenſeurs, dont l'eſpece n'eſt pas la moins nombreuſe parmi nous, ne laiſſent pas de traiter toutes ces belles choſes de charlataneries, & il n'eſt même pas juſqu'aux rivaux naiſſans du muſée primitif, qui ne s'aviſent d'en faire la ſatyre, & n'attribuent, bien entendu, la dignité, les talens & les bons principes à leur établiſſement, qu'ils appellent, on ne ſait pourquoi, le *premier muſée*, & dont on annonce pour Préſident M. Pilâtre du Roſier, tandis qu'il eſt de fait que c'eſt M. Cailhava. Au-ſurplus,

cette rivalité ne peut que contribuer à l'amélioration & au maintien de ces établiſſemens qui, par leur inſtitution, peuvent devenir pour les ſavans des centres de correſpondance, d'où il eſt poſſible qu'il réſulte pour eux comme pour les ſciences, de très-grands avantages. M. de la Blan... avoit entrevu ce but, & avoit cherché à y parvenir; mais il avoit plus de préſomption que de maturité dans ſes combinaiſons, plus de précieux que de délicateſſe dans ſa marche, & voilà pourquoi, après avoir été déjà pluſieurs fois ébranlé, il vient d'être totalement culbuté : ſon exiſtence de Correſpondant général a peu ſurvécu à l'apothéoſe de Vernet. Vous ſavez la petite ſcene du Comte de Turp... quelques autres, & par-deſſus tout cela, cette clique inétouffable & ſi diabolique de gens qui, après être ſortis du ſuperbe ſallon, ne ceſſoient d'en dire *cui-bono ?* Encore en étoit-il qui ne rougiſſoient pas de tenir un propos auſſi barbare aux oreilles du Correſpondant général! Auſſi prétendit-il un jour chaſſer l'un d'eux, qu'il avoit entendu; mais dans cette malencontre, il fut cruellement puni d'avoir trop gravement tranché du maître de céans. Il s'approche de l'indiſcret, l'apoſtrophe vivement, & lui demande qui il eſt, ce qu'il vient faire dans une aſſemblée reſpectable. — J'y viens voir un ſot, lui repliqua-t-on, qui a le ſecret d'attirer chez lui beaucoup d'honnêtes gens. Qui reſta confus ? Je n'ai pas beſoin de vous l'apprendre.

Je puis enfin vous annoncer, qu'au lieu

d'un, nous avons déjà pluſieurs navigateurs aériens, du nombre deſquels eſt M. de Montgolfier. Au moyen d'une galerie adaptée à ſa machine aéroſtatique, & d'un petit fourneau pour reproduire du gaz à volonté, (*) on a commencé, la ſemaine derniere, diverſes expériences, dans leſquelles pluſieurs perſonnes ſe ſont élevées à la hauteur de trente, quarante & cinquante pieds. Ces premieres tentatives ayant enhardi & monté les têtes, on annonça le vendredi comme un jour ſolemnel, où ces téméraires champions aériens ne devoient rien moins que cingler tout droit vers les aſtres. Une aſſemblée nombreuſe & diſtinguée ſe rendit ſur le lieu; mais ſoit gaucherie ou timidité, les plus fortes aſcenſions de la machine ne paſſerent pas quarante ou cinquante pieds, de maniere que chacun s'en fut très-peu ſatisfait. Enfin dimanche, jour déſigné pour les dernieres expériences, M. de Montgolfier ſentant la néceſſité de faire des efforts pour ramener les eſprits, a tellement embraſé ſes proſélytes, qu'ils ont fait des merveilles, & la machine a monté à une hauteur vraiment impoſante. M. Pilâtre du Roſier s'eſt élevé à diverſes repriſes; mais il faut dire qu'après avoir tant annoncé qu'il vouloit avoir la gloire d'être le premier navigateur aérien, il eût dû montrer un peu plus d'ardeur dans

(*) Ou plutôt pour entretenir l'air dans un état de dilatation convenable; car il a été prouvé depuis que la chaleur eſt le ſeul agent de la belle expérience de M. de Montgolfier.

ſes courſes, & ne point laiſſer à d'autres l'avantage de le ſurpaſſer en témérité. Un M. de Villette eſt le ſeul qui ait, pour ainſi dire, oſé ſuivre l'élan des aigles & s'abandonner juſqu'à la hauteur de plus de trois cens pieds. A la vérité, ſa tête a fortement chaviré dans ce point d'élévation; mais ayant eu la précaution de ſe coucher dans la petite galerie, après être reſté environ ſept à huit minutes en panne à cette hauteur, il en eſt inſenſiblement deſcendu ſans avoir éprouvé d'autre incommodité. Quoi qu'il en ſoit, & quoi qu'on en diſe, je ne préſume pas que cette découverte conduiſe à rien de bien utile, & j'affirmerois au contraire qu'il en réſultera des accidens & peut-être des maux.

CHANSON

SUR LE GLOBE AÉROSTATIQUE.

Air : *Eh! mais oui-dà.*

L'Empereur de la Chine
Attendoit l'autre ſoir
La burleſque machine
Qu'enfin il n'a pu voir.
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Par trop grande viteſſe,
Dans une heure de temps,
Elle fut dans Goneſſe
Etonner les ſavans.
Eh! mais, &c.

Mais, chose bien plus drôle!
Blanchard, sans s'effrayer,
Du cabinet d'Eole
Veut être le courier.
Eh! mais, &c.

Il n'a pour attelage
Qu'un modeste zéphyr.
Ah! le joli voyage!
On revient sans partir.
Eh! mais, &c.

Sur un globe bizarre,
Chacun dorénavant,
Plus assuré qu'Icare,
Dirigera le vent.
Eh! mais, &c.

O si l'académie
Peut un jour s'y loger,
Nul vaisseau, je parie,
Ne sera si léger.
Eh! mais, &c.

Les curés de village
Sauront, par le journal,
Qu'un globe qui voyage
N'est pas un animal.
Eh! mais, &c.

Marlboroug rentre en terre,
Et nos esprits flottans
Vont au sein du tonnerre
Chercher leurs passe-temps.
Eh! mais, &c.

Tout globe eſt fait pour plaire ;
N'en ſoyez pas ſurpris,
Ce qu'on aime à Cythere
On l'aime dans Paris.
Eh! mais, &c.

P. S. Permettez-moi, Monſieur, de joindre à cette lettre un mot pour mon Libraire, auquel je dois une réponſe.

A mon Libraire.

Je vous ſais bon gré, Monſieur, d'avoir compris dans votre dernier envoi, l'*Eſprit & le Génie des écrivains célebres du dix-huitieme ſiecle ;* il ne falloit rien moins pour me réconcilier avec les livres nouveaux, & avec votre imprimerie ; ma correſpondance vous aura fait connoître combien j'étois peu content de vous depuis quelque temps. Au ton de mauvaiſe humeur que j'y prends quelquefois, vous aurez craint que je ne me faſſe quelques affaires avec Mrs. les auteurs, ou leur ayant-cauſe : *c'eſt un mauvais métier que celui de médire ;* mais que faire ? obligé d'uſer avec économie de mon loiſir, je calcule le temps. D'après mes réſultats, il eſt conſtant que celui que j'emploie à de mauvaiſes lectures eſt doublement perdu pour moi. Qui perd ne peut pas rire : ai-je tort de faire part au public de ces petits chagrins ?

Ce n'eſt pas aſſez, mon cher Elzevir, d'avoir de beaux caracteres, d'employer de bon papier & de l'encre de Lewis ; on n'achete pas

les livres pour les mettre en cadre, & l'opium pris dans une coupe d'or n'en eſt pas moins aſſoupiſſant & narcotique : il y a des ouvrages qu'on ne lit plus aujourd'hui qu'en Allemagne, pour être trop ſavamment écrits. La bible de D. Calmet, toute docte, toute volumineuſe, toute pleine de recherches ſouvent étrangeres à ſon ſujet, toute en Dieu qu'elle eſt, ne ſe trouve plus guère que dans les bibliotheques des Bénédictins. Croyez-vous, de bonne foi, qu'on puiſſe lire les ouvrages que vous imprimez, pour le ſeul mérite de la typographie ? Ne vous y trompez pas ; le public eſt revenu de la pompe des titres ; on n'y croit pas plus qu'à Paris aux talons rouges, aux plumets blancs : on s'informe, on veut ſavoir ſi cette livrée ne lui eſt pas étrangere, & ſi l'on fait quelque découverte qui lui ſoit tant ſoit peu défavorable, il ne tarde pas à être puni de ſa témérité ; bientôt banni de la bonne compagnie, il moiſira triſtement dans la boutique du libraire. De plus, nous ſommes aujourd'hui ſi dégoûtés ! Fontenelle l'a dit, & cela eſt vrai : pour réveiller notre appétit, il nous faut des mêts piquans. Les ouvrages hardis, remplis de paradoxes quelquefois monſtrueux, ſont preſque les ſeuls qui font fortune parmi nous. Si quelques-uns ont l'avantage d'être marqués au ſceau de la brûlure, comme s'ils s'épuroient par le feu, leur célébrité s'augmente d'autant plus ; nouveaux phénix, bientôt ils renaiſſent de leurs cendres, les éditions ſe ſuccedent rapidement, & le monde en eſt inondé. Il eſt des auteurs faméliques, que l'amour paternel

n'a pas empêchés de poſtuler cette célébrité flétriſſante pour leurs productions. On liſoit pour toute préface : *Ce jour les gens du Roi ſont entrés, & M. Omer, Joly de Fleury, avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit : qu'il déféroient à la cour, &c. &c.... & ledit écrit a été lacéré & brûlé par l'exécuteur de la haute juſtice, &c. &c.*

Mais revenons à l'*Eſprit de Robertſon*. Puis-je, ſans faire tort au vôtre, vous dire quelque choſe de cet écrivain célebre ? Je ſais que votre manuel n'en dit rien : de ſi petites choſes que le mérite des auteurs, ne ſont pas dignes d'obtenir une place dans un catalogue de livres. La tête toute remplie de francs, ſols & deniers, daignerez-vous m'accorder un moment d'attention ?

M. Robertſon eſt ſans contredit le premier hiſtorien Anglois : c'eſt leur Tacite. Moins obſcur que celui-ci, il eſt également fort, également énergique, ſon ſtyle eſt coulant & rapide, comme il convient à l'hiſtoire. Les réflexions qu'il fait, toujours lumineuſes, ſont propres à répandre du jour ſur les différens ſujets qu'il traite, & à débrouiller le chaos des temps. Par-tout on reconnoît la touche mâle & ferme d'un écrivain Anglois ; une liberté modérée guide toujours ſa plume. Citoyen du monde, il ne fait pas acception de nation ; un François, un Anglois, un Eſpagnol, n'eſt pour lui qu'un homme ; il les traite tous de la même maniere, les loue ou les blâme, ſelon qu'ils lui paroiſſent mériter ſa ſatyre ou ſes éloges. Le tableau de l'état politique de l'Eu-

rope qu'il nous a donné, eſt un de ces ouvrages rares, faits non-ſeulement pour illuſtrer un homme, mais une nation, mais un ſiecle. Combien ne devons-nous pas avoir d'obligation à l'homme eſtimable, qui a recueilli ſon eſprit, & renfermé dans un petit ouvrage, ce qu'à peine on auroit trouvé dans une bibliotheque entiere?

De Paris, le 25 Octobre 1783.

LA caiſſe d'eſcompte a repris ſes payemens; mais le coup fatal eſt porté à ſon crédit, & on ne voit en ce moment d'autre remede pour la relever que d'accepter l'offre d'une Compagnie Hollandoiſe qui veut ſe charger de cet établiſſement en y verſant vingt-deux millions. On a été étonné de ne pas voir M. Panchaud créateur de la caiſſe d'eſcompte au nombre des Commiſſaires qu'elle vient de ſe choiſir pour diriger ſes opérations dans ce moment fâcheux. M. Panchaud afin de n'être point élu, avoit retiré ſes actions la veille de l'aſſemblée, ce qui prouve aſſez ſon opinion ſur l'état actuel de cet établiſſement. L'hiſtoire du diſcrédit où il eſt ſubitement tombé n'eſt point connue. Je la tiens d'une ſource authentique. La voici.

Notre Cour avoit ſollicité près de celle de Madrid, une diminution ſur les droits de ſortie des piaſtres, mais cette derniere voyant le numéraire auſſi rare chez elle qu'en France, s'étoit au contraire refuſée à toute exportation de matieres. Le haſard eſt venu nous ſecourir dans le moment où le commerce étoit

à la veille d'éprouver une affreuſe détreſſe. Différens bâtimens américains apportèrent dans nos ports vingt-deux millions de piaſtres provenant des ſéjours que l'eſcadre eſpagnole ont faits dans nos iſles pendant la guerre. Les propriétaires les tenoient à un prix très-haut, une Compagnie ſe préſenta, mais elle fut évincée par la caiſſe d'eſcompte qui s'épuiſa pour cette funeſte ſpéculation. La premiere jura de s'en venger & s'y prit ainſi. Un Chevalier de S. Louis arrivé à la caiſſe d'eſcompte un jour de gros payement, fend la preſſe & jette ſur le bureau un porte-feuille contenant pour cent mille écus de billets de caiſſe. M. de Mori, l'homme le plus honnête, mais le plus trembleur, penſant au vide que laiſſoit dans la caiſſe la lenteur de la fabrication des eſpeces, veut compoſer pour le payement de cette ſomme. Il me la faut, dit le Chevalier de S. Louis, j'achete une terre, & je dois la payer comptant. — Mais, Monſieur, dans trois ou quatre jours.... — Oh, à cela ne tienne, répond le militaire, & il ſe retire en criant à tue tête qu'il ſeroit au déſeſpoir de gêner la caiſſe d'eſcompte, & qu'il attendra volontiers trois ou quatre jours. La ſcène eſt dans une heure divulguée par toute la ville, c'eſt à quoi l'on s'attendoit bien, le public s'alarme, accourt, la terreur devient générale & les adminiſtrateurs rendent le mal irréparable en recourant à l'autorité, au lieu de recueillir parmi les intéreſſés des ſecours qui les euſſent mis à portée de réſiſter au premier choc & de rétablir ainſi la confiance.

Nous venons de perdre M. d'Alembert, ſavant eſtimable, en qui des vertus réelles & de hautes qualités n'ont été offuſquées que par de légers défauts.

CONTE.

Certain jour Deſir inſulta,
Près de Cithere,
Plaiſir, qui beaucoup maltraita
Son adverſaire;
Puis la querelle s'échauffa,
Et de colere
Plaiſir, plus robuſte, étouffa
Deſir ſon frere:
Ce qui bien fort épouvanta
Toute la terre;
Mais Vénus le reſſuſcita,
C'étoit ſa mere.
Depuis ce jour entr'eux régnoit,
Ouverte guerre;
Pourtant Deſir plus ne hargnoit
Plaiſir ſon frere;
Depuis ſa mort plus il n'étoit
Si téméraire;
Si bien que quand plaiſir entroit
Chez la Bergere,
Vite poltron Deſir ſortoit,
Non ſans colere.
Et qui du différend ſouffroit?
C'étoit myſtere.
Laſſé de les voir déſunis,
Amour leur pere
Raccommoda ces ennemis.

Et pour l'affaire,
Quel médiateur fut admis ?
Ce fut Glycere.
Depuis, regne entre ces amis
Amour ſincere.

De Paris, le 29 Octobre 1785.

CHAQUE ſiecle a ſa marotte : les grands hommes du ſiecle de Louis XIV ſe tourmentoient à concilier S. Thomas avec Scot, & Janſénius avec l'Egliſe ; ce n'eſt pas une petite affaire pour nous d'accorder les voyageurs entr'eux ; il ſemble que les nations changent de face au gré de leurs plumes & donnent un nouveau ſpectacle au monde : plus la matiere eſt intéreſſante, plus elle paroît embrouillée. L'abbé Laporte qui a parcouru l'univers entier ſans ſortir de ſon cabinet (c'eſt ſans doute voyager à peu de frais), ne nous a donné qu'une compilation bavarde & ſans choix, où l'on trouve à peine le mérite du ſtyle (*) : La Perſe & les pays qui l'avoiſinent, ſont encore demeurés inconnus après les voyages volumineux de Chardin. Je connois une relation de la Turquie & des Etats barbareſques, qui a été donnée ſur la foi des matelots de Marſeille ; il me ſouvient d'y avoir lu qu'il y avoit dans les environs d'Alger des chats d'une grandeur énorme, & qui s'attaquoient aux hommes. Voici ce qui avoit donné lieu à cette fable abſurde.

(*) M. de la Harpe a eſſayé de le lui procurer.

Un vaiſſeau françois avoit relâché à la côte d'Alger : un matelot s'engage un peu avant dans les bois qui bordent le rivage : une grande bête qu'il croit voir ſous la forme d'un chat, ſort des brouſſailles, vient à lui & l'attaque avec impétuoſité : le matelot ſe défend ; il avoit à faire à un rude adverſaire, il tire ſon couteau & lui en porte des coups redoublés : l'animal s'irrite à la vue du ſang qui coule de ſes bleſſures ; ſa férocité prend un nouvel eſſor, la rage ſe peint dans ſes yeux : il agite fiérement ſa queue ; ſes poils s'hériſſent. La flamme ſort en fumée de ſa gueule béante ; le combat devient terrible. Le matelot de ſon côté ne ſe relâche pas ; le mépris d'un prétendu chat lui donne des forces & redouble ſon courage ; autant le choc eſt impétueux, autant la défenſe eſt vigoureuſe ; le ſang néanmoins continue à ruiſſeler du ſein de l'animal féroce ; inſenſiblement ſes forces s'épuiſent & il ne conſerve plus qu'une rage impuiſſante ; le matelot s'apperçoit de ſa foibleſſe, un nouveau coup appliqué fortement fait vaciller ſon ennemi, qui bientôt ſuccombe & tombe ſans vie. Le matelot, après cette victoire, retourne à ſon bord, le combat avoit duré plus d'une heure ; on le croyoit ou déſerté ou pris. On ſe diſpoſoit même à lui faire un mauvais parti : le Capitaine le fait venir, l'interroge & le menace de la cale. Le matelot s'excuſe & raconte ſon aventure à ſa manière.... Un gros chat s'étoit venu attaquer à lui & lui avoit donné bien de la beſogne : il ne croyoit pas qu'il y eût de ſi

gros chats dans le monde entier : il auroit mieux aimé avoir à ſe défendre contre un dogue d'Angleterre.... ſes habits déchirés par lambeaux, le ſang dont il étoit couvert, les bleſſures ſillonnées dans ſa chair ſont des preuves de la vérité de ſon rapport : il eſt cru & abſous, & l'on ne doute plus que la côte d'Alger ne ſoit infeſtée de gros chats : cette grande découverte ne manque pas d'être publiée au retour du voyage : quelques auteurs à l'oreille au guet s'en emparent & la conſignent dans leurs livres. C'eſt un fait, peut-on le révoquer en doute ? Mais il eſt ſi ſingulier qu'il mérite confirmation ; quelques curieux ſe chargent de le vérifier ; ils s'aſſocient l'athlete vigoureux & partent pour la plage d'Alger. Sous ſes auſpices ils s'avancent dans le même bois où le combat s'étoit donné : arrivés au champ de bataille ils voient dans une eſpace de vingt pas, la terre remuée & teinte de ſang ; ils apperçoivent un grand animal étendu par terre, & ſont tout ſurpris au lieu d'un chat de trouver un tigre percé de vingt-huit coups de couteau, & les griffes encore fichées dans les lambeaux de l'habit déchiré du vainqueur. Voilà, ſi je ne me trompe, l'image fidelle des voyages. Le mépris que nous avons d'ordinaire pour les nations étrangères, nous fait preſque toujours illuſion : au lieu des tigres nous ne croyons voir que des chats, ou bien par un défaut contraire, obſervant tous les objets au microſcope de l'imagination, nous n'appercevons que des merveilles ou des monſtres.

A beau mentir qui vient de loin. Meſſieurs les voyageurs ſavent que peu de perſonnes s'aviſeront d'aller vérifier le fait : ce n'eſt plus le temps où les Pythagores, les Zenons, les Lycurgues voyageoient pour l'inſtruction & le bonheur de leur patrie : des choſes plus ſérieuſes nous occupent aujourd'hui ; un impromptu de deux heures, une épigramme & d'autres colifichets valent beaucoup mieux que cent volumes de découvertes : ſur cinquante poëtes du premier ordre, à peine trouve-t-on un bon obſervateur parmi nous. C'eſt une perte pour le monde entier, que Monteſquieu qui a tant voyagé ne nous ait laiſſé aucune relation de ſes voyages : la critique fine & délicate qu'il nous a donnée des mœurs françoiſes dans les *Lettres Perſannes*, prouve qu'il avoit des yeux faits pour voir. Que d'abſurdités, que de fables, que de préjugés ridicules n'auroient pas été diſſipés à la lueur du flambeau de la philoſophie ! j'imagine voir le lever de l'aurore & la fuite des ténebres. Cet homme célebre aimoit ſinguliérement la conciſion ; il nous avoit promis de nous donner en un petit livre de quarante pages tout ce qu'on peut dire de raiſonnable ſur la métaphyſique ; il ne nous a rapporté autre choſe de ſes voyages, *ſinon que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y ſéjourner, l'Angleterre pour y penſer, & la France pour y vivre* : ne ſeroit-ce pas là par haſard encore de l'eſprit ?

Mais je m'apperçois que je ne vous ai encore rien dit de l'ouvrage auquel j'en voulois.

venir. C'eſt *un nouveau voyage en Eſpagne fait en 1777 & 1778, dans lequel on traite des mœurs, du caractere, des monumens anciens & mordernes, du commerce, du théâtre, de la légiſlation, des tribunaux particuliers à ce royaume & de l'inquiſition, avec de nouveaux détails ſur ſon état actuel & ſur une procédure récente & fameuſe.* Cette production n'eſt certainement pas ſans mérite, j'oſe même dire que c'eſt tout que ce nous avons de mieux ſur cette partie : ce n'eſt pas que le titre modeſte d'eſſais ſous lequel elle paroît, ne lui convienne pas; il eſt à croire que d'autres auteurs courront encore la même carriere, & nous donneront quelque choſe de mieux : la partie des monumens anciens eſt pleine de recherches & traitée avec une exactitude qui dégénere quelquefois en longueurs : j'ai lu avec un plaiſir infini la deſcription des théâtres romains que l'auteur nous a donnée à l'article *Merviedre* : c'eſt en vérité un morceau fini..... Mais j'entends l'écho des journaux répéter : Eſſayons de dire des choſes qui n'aient pas encore été dites.

L'auteur paroît marcher par-tout avec ſa bibliotheque. Auſſi-tôt qu'il entre dans une province, il nous en donne l'hiſtoire abrégée, nous marque avec ſoin les différens peuples qui l'ont ſucceſſivement habitée & les révolutions quelle a ſubies : il s'attache ſur-tout à décrire les monumens anciens, & la partie des inſcriptions qu'il a recueillies ne nous laiſſe rien à deſirer : les édifices publics, la maniere de bâtir & d'autres choſes matérielles l'occupent preſqu'entiérement, & lui ſont, je

crois ; une diſtraction un peu trop forte pour qu'il puiſſe nous dépeindre avec ſoin les mœurs, les coutumes & le caractere des Eſpagnols : il s'occupe néanmoins encore de cette partie, mais prenant preſque toujours les exemples dans les claſſes extrêmes de la ſociété il ne nous met pas à même de connoître à fond la nation : la claſſe moyenne tient des deux extrêmes ; c'eſt dans celle-là ſeule qu'on peut étudier un peuple à travers les nuances qui les différencient ou les rapprochent des autres hommes. J'avouerai auſſi puiſqu'il faut tout dire, que le ſtyle de l'auteur n'eſt pas correct ; on ne doit pas cependant lui en ſavoir mauvais gré, il paroît qu'il n'a pas tenu à lui de faire mieux. Des phraſes alambiquées qu'on trouve preſqu'à chaque page ſont une preuve de ſes efforts.

Aux romans de parfait amour ont ſuccédé les romans de rouerie ; le tour des romans moraux & philoſophiques ſemble être revenu. C'en eſt au moins un de cette eſpece que M. Grivel a eſſayé de faire en enfantant la production intitulée : *L'iſle inconnue ou Mémoires du Chevalier de Gaſtines.* Il prévient dans une préface deux reproches que très-certainement on lui fera : l'extrême ſimplicité de ſon ſtyle & la reſſemblance de cet ouvrage avec l'hiſtoire de *Robinſon Cruſoë.* Le ſtyle à prétention, l'eſprit alambiqué eſt plus inſupportable encore que le défaut oppoſé ; mais quand on ne dit rien de neuf, quand on ne préſente que des idées connues de tout le monde ſur l'éducation, ſur les loix propres à

fixer le bonheur & la paix dans une ſociété ; quand on veut donner une eſquiſſe aſſez foible pour n'être ignorée de perſonne, des ſciences, des arts & des métiers, il faut ou répandre un coloris flatteur ſur un tableau ſans intérêt par lui-même, ou annoncer que l'on écrit pour les enfans. Or M. Grivel n'a pas prétendu ſans doute faire un ouvrage d'éducation, lorſqu'il a fait peupler ſon iſle par l'union d'un amant & d'une maîtreſſe qu'un naufrage y place, & par celle entre freres & ſœurs, de leur nombreuſe famille.

Robinſon, dit M. Grivel, *eſt jetté dans une iſle, le Chevalier de Gaſtines eſt jetté dans une iſle, voilà la reſſemblance, tout le reſte eſt différence.* Il y a certes une grande différence entre ces deux romans, mais chacun me préſente un vaiſſeau naufragé d'où l'on retire beaucoup d'uſtenciles (l'avantage eſt ici en faveur du romancier anglois, car le Chev. de Gaſtines trouve tout ce qu'il peut deſirer, ce qui a ſoulagé prodigieuſement l'imagination de M. Grivel ;) la conſtruction d'une maiſon, de ſes fortifications, de barques, de granges, d'étables ; &c. des ſemailles, des récoltes, des courſes dans les montagnes ; des ſauvages à combattre, un ſiege à ſoutenir ; des priſonniers à garder & à rendre utiles ; une légiſlation à établir dans une Colonie ; des diviſions à y appaiſer, &c. On voit de plus dans l'ouvrage de M. Grivel, un tendre amour bien froid, bien raiſonneur, & un chagrin d'être éloigné de ſa patrie, de ſes parens & de ſes amis, auſſi foiblement ſenti qu'il eſt

foiblement exprimé, puiſque l'idée de chercher les moyens de ſortir de l'iſle, n'eſt inſpirée à nos aventuriers que par des ſpéculations de commerce.

Entr'autres matieres ſérieuſes que M. Grivel effleure dans cet ouvrage, eſt la fameuſe & importante queſtion de la liberté du commerce des grains. Il fait à ce ſujet une obſervation frappante. « La loi de l'exportation » des grains, promulguée en Angleterre, ſous » Guillaume III, & qui a ſubſiſté depuis 1688 » juſqu'en 1764, a changé, pour ainſi dire, » la face de l'Angleterre, par l'aiſance & les » richeſſes qu'elle a répandues ſur les cam» pagnes.... L'agriculture & les revenus du » ſol en Angleterre, n'ont pas ceſſé de faire » des progrès durant les ſeptante-ſix ans de » cette liberté. Il eſt bien remarquable que „ l'Angeleterre n'a pas éprouvé de diſette „ dans cet intervalle, & que depuis 1764 „ où la liberté de l'exportation y a été ſuſpen„ due, il y a eu des diſettes & des ſéditions, „ comme dans tous les pays de régime pro„ hibitif. „

Il ne ſuffit pas de vous avoir annoncé les nouveautés dramatiques que l'on deſtinoit pour le voyage de Fontainebleau, il faut encore vous apprendre le ſort qu'elles y éprouvent ſucceſſivement. On a commencé par l'opéra de Didon, dont la premiere repréſentation a eu lieu la ſemaine derniere. On y a généralement reconnu Piccini, dû chant & peu d'effets. Le deuxieme acte a pourtant été très-diſtingué & fort applaudi: le premier & le troi-

ſieme ont médiocrement intéreſſé. Quoiqu'on regarde ce poëme de M. Marmontel, comme un des meilleurs qui ſoit ſorti de ſa plume, il offre cependant matiere à d'aſſez graves critiques : ſans détailler ici celles d'une marche lente & peu naturelle, ſon Enée eſt un ſi pauvre homme, qu'en vérité nos gens de cour croient plus ſérieuſement que jamais, qu'un héros ſoumis aux Dieux ne ſauroit être qu'un perſonnage fort mauſſade. Toute la gloire a donc été pour Didon que Madame St. Huberti a joué à miracles : & je puis vous citer celui d'avoir intéreſſé S. M. qui a daigné l'en faire complimenter par M. le Maréchal Duc de Duras, Marmontel & Piccini venant auſſi ſur ces entrefaites, rendre les hommages dus à l'organe de leurs talens, M. le Duc de D.. leur a impoſé la génuflexion devant elle, & tout auſſi-tôt vous euſſiez vu Pic.. s'élancer à l'un de ſes côtés, s'y proſterner & ſerrer tacitement mais amoureuſement ſa main, tandis que de l'autre Marm.... quoique plus lent à fléchir le genou, employoit les ſermens & les expreſſions les plus tendres pour l'aſſurer qu'elle avoit excité de vives & nouvelles émotions dans ſon cœur. Quel plaiſant contraſte de ſe figurer dans cette ſcene, St. Huberti, couverte encore de la pourpre de Didon, recevoir dignement l'encens des grands & des gens de lettres, & de la voir telle qu'un voluptueux du ſiecle la trouva chez elle, le ſurlendemain à Paris, faiſant tête à tête avec ſon Jockey, une partie de piquet ſur un bout de table dont le tapis étoit

un linge auſſi groſſier que mal-propre ! ô Reines de théâtre, voilà bien le véritable revers de votre médaille.

CHANSON.

Sur l'air noté Tome XIII. pag. 139.

Que digne enfant de Mégere,
Un vil Zoïle en fureur,
Déchire l'heureux vainqueur
Et de *Sophocle* & d'*Homere* :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
J'aime, je lis mon Voltaire.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?
Quand je chante & quand je bois.

Que Liſe paſſe en caprices
L'eſprit le plus à l'envers ;
Qu'aux plus ſinguliers travers
Chloé joigne tous les vices :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?
Roſette fait mes délices.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?
Quand je chante & quand je bois.

Qu'un riche habit à la mode
Soit le paſſe-port d'un fat ;
Qu'un élégant Magiſtrat
Des loix ignore le code :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?
Moi, des plaideurs l'antipode.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?
Quand je chante & quand je bois.

Qu'une

Qu'une conſeillere aimable
Pour amie ait pris Laïs ;
Que d'un tel écart ſurpris
Son mari la donne au diable :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ;
Chacun aime ſon ſemblable.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

Qu'à trente ans, au fond de l'ame,
Mainte fille à qui l'Hymen
Ne dira jamais *Amen*,
Contre le ſiecle déclame :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ;
Je vis ſi joyeux ſans femme.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

Que ſur la ſcene divine,
Où ſix eſprits immortels
Auront toujours des autels,
Le goût des drames domine :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ;
J'y vois Moliere & Racine.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

Que tout claque Gabrielle
Quand ſon cuiſinier lui ſert,
Dans une ſauſſe à robert,
Le cœur d'un amant fidele :
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ;
Je ſiffle une horreur ſi belle.
Hé ! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

Qu'un ſot, chez qui l'or abonde,
Soit par-tout chéri, fêté;
Qu'un aſtronome vanté
En rêvant creux nous inonde:
Hé! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Qu'un fou ſubmerge le monde.
Hé! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

Que l'entretien de Fanchette
Coûte au vieux Duc un mont d'or;
Que la fine mouche encor
Plume un Midas en cachette:
Hé! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi;
L'Amour m'a donné Roſette.
Hé! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

Qu'un éditeur que j'eſtime,
En recevant ma chanſon,
Ou la brûle ſans façon,
Ou dans ſon journal l'imprime:
Hé! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi;
Roſette la croit ſublime.
Hé! qu'eſt-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante & quand je bois.

De Paris, le 4 Novembre 1783.

NOTRE jeune & infatigable Contrôleur général, qui à l'âge de trente-quatre ans accoutumé à la jouiſſance des plaiſirs de la ſociété, donnoit quatorze heures par jour au travail de ſa place, doit avoir en ce moment un ſucceſſeur. On craint que ce ne ſoit M. Foulon,

dont le nom & les principes ſont, dit-on, aſſez analogues à ceux de M. de Calonne. Redouté du public & pour cauſe ennemi de la Magiſtrature, dont il a éprouvé les dedains, il pourroit élever entre le trône & elle des conflits d'autorité, choſe d'autant plus dangereuſe qu'ils conduiſent toujours à l'accroiſſement du pouvoir arbitraire. On ne parle plus de M. de Brienne, pour ce poſte orageux. Le choix de S. M. ſera peut-être fixé, comme il eſt arrivé ſouvent, ſur quelque homme auquel on ne penſe point. Au reſte dans l'état actuel des choſes, il eſt preſque indifférent qui l'on y mette. Les raiſons en ont été dites tant de fois, que je ne vous en ennuierai point.

Cette révolution eſt le ſignal de tous les événemens, qui doivent réſulter du voyage de Fontainebleau. Il ne s'agit de rien moins que de porter la réforme dans les parties les plus importantes de l'adminiſtration, & je puis vous garantir, que ce ne ſont point ici de pures conjectures.

On s'occupe particuliérement d'un changement total dans la Marine. Le plan le plus goûté eſt une ſuppreſſion entiere de ce corps qui ſera créé de nouveau, d'après un ſiſtême approchant de celui de l'Angleterre. Nos forces navales ſeront conſidérablement augmentées. Il en réſultera, dit-on, une aſſez grande diminution dans nos troupes de terre, qui ſont le plus ſouvent inutiles, & qu'un coup de tambour peut doubler au beſoin.

La réforme des ordres religieux a été auſſi miſe ſur le tapis : opération prônée depuis

long-temps, & dont, à notre honte, l'Empereur a donné l'exemple.

Une réforme dans notre magiſtrature n'eſt pas moins deſirée; ce ſera encore, dit-on, un des fruits du voyage, & ce qui eſt bien mieux encore, une réforme dans nos codes de loix : nous avons encore été prévenus en cela par l'Empereur, par Fréderic, & par Catherine même.

Enfin on rédige un nouveau plan, pour l'adminiſtration de police de cette ville, partie qui intéreſſe le bien général du royaume. Indépendamment des parties, dans leſquelles cette influence eſt directe, n'attaque-t-elle pas les vices à leur ſource, en les combattant au milieu de la capitale, centre où toute la France ſe réunit? Ses détails ſont devenus, par leur immenſité, au deſſus des forces humaines. Les magiſtrat le plus zélé, le plus devoué, le plus capable ne peut y ſuffire. Il eſt queſtion de créer quatre lieutenans de police, ſubordonnés ſoit au lieutenant général, ſoit au miniſtere.

On croit que l'affaire de la caiſſe d'Eſcompte, eſt au nombre des cauſes de la retraite de M. d'Ormeſſon. La diſgrace de M. de Bourgade lui doit être attribuée. On fera, dit-on, des exemples de quelques gens d'affaires, qui ont contribué par leurs menées & par leurs diſcours, au diſcrédit de cet établiſſement, & à l'événement qui a failli occaſionner ſa ruine entiere.

CONTE.

Au temps jadis un bon curé Gaulois
Vouloit prouver à certain Cauſidique,
Que des enfers le préſident inique
En ce bas monde apparoiſſoit par fois.
Après mains dits, mainte & mainte replique:
Crâne obſtiné, dit le paſteur têtu,
A ce trait-ci, que repliqueras-tu ?
Hier au ſoir je l'ai vu ſous la forme
D'un baudet noir, portant oreille énorme;
Juſqu'à la nuit il ſuivit tous mes pas;
Je me ſignai crainte de mal encombre.....
» Bon, bon! reprit l'éleve de Cujas,
» Vous eûtes eur, je gage, de votre ombre. »

De Fontainebleau, le 4 Novembre 1783.

Nous avons eu de vives alarmes ſur la ſanté de notre charmante Reine S. M. eſt mieux. On attribue ſa fauſſe couche à un mouvement violent de chagrin. Si le cœur de tous les ſujets ſuffiſoit à ſon bonheur, notre adorable ſouveraine n'auroit rien à deſirer, mais elle a eu des inquiétudes ſur celui de ſon auguſte époux. Je vous ai parlé, Monſieur, des intrigues qui avoient précédé le voyage. Elles ſe ſont renouvellées ici. On pourra bien ſi elles réuſſiſſent, dire comme Joad dans Athalie.

Hélas, ils ont des Rois égaré le plus ſage!

La cour eſt en ce moment le théâtre d'intrigues incroyables en tous genres.

Voilà M. de Calonne arrivé au poſte qu'il brigue depuis long-temps. On ſait que la Reine le protégeoit. On explique de diverſes manieres, ſa nomination au contrôle général dans les circonſtances actuelles. Un calembour eſt chez nous, le premier effet que produit un grand événement, *ſi celui-là, dit-on, n'a pas la voix du peuple, il en aura l'argent.*

De Paris, le 8 Novembre 1783.

Les *fermes générales ſont rétablies.* Cette opération eſt la premiere de M. de Calonne, & la derniere à laquelle M. Amelot prêtera ſa ſignature de Miniſtre. Au reſte les fermiers ſe ſont mis à la raiſon. Les arrangemens relatifs au commerce tant actif que paſſif de l'Amérique ſeptentrionale, éprouveront plus d'obſtacles. On leur a promis ſans doute un dédommagement de leurs ſacrifices. Les nouveaux impôts mettront tout le monde d'accord aux dépens du pauvre peuple, qui fera de ſon côté, comme s'il étoit content.

Il y a contre M. de Calonne un acharnement trop marqué, pour ne pas taxer de prévention injuſte, l'opinion répandue aſſez généralement ſur ſon compte. On veut abſolument le voir en noir, & on l'accable d'imputations : on prétend qu'il diſoit, le mois dernier, que ſi dans peu il n'étoit Contrôleur général, il feroit banqueroute, & l'on ajoute que, devant un million, ſon premier ſoin doit être de le payer, & de ſe hâter dans la carriere des événemens. Là-deſſus on dit : voilà les Fer-

miers-généraux rétablis ; cela s'eſt-il fait ſans un pot de vin de la main à la main ? Tout cela eſt fort décourageant pour un homme en place. Si étant à Metz en 1772 ; M. de Calonne a fait circuler des billets dans les campagnes, pour indiquer aux Fermiers un dépôt où ils devoient trouver un haut prix de leur bled, s'il en eſt réſulté dans cette province une eſpece de diſette, ſuivie d'une émeute aſſez violente pour en impoſer à la garniſon, ſi le peuple a pouſſé les choſes au point de brûler l'effigie de ſon Intendant, ne peut-on pas excuſer celui-ci, en diſant qu'il étoit l'homme du Roi, & qu'obligé d'entrer dans les principes du gouvernement, alors cette faute ne lui étoit pas perſonnelle.

Voici une lettre qui n'eſt guère conforme à l'opinion générale ſur le magnétiſme animal que de mauvais plaiſans appellent le *Charlataniſme animal.*

» En parcourant les Annales des ſciences ; on voit peu d'importantes découvertes qui n'aient éprouvé de longues contradictions, & dont les auteurs n'aient eſſuyé des perſécutions, ſur-tout dans les temps de ſuperſtition & d'ignorance. Aujourd'hui que nous ſommes, & plus inſtruits & plus polis, nous ne contrarions ni ne perſécutons plus ni les nouveautés ni les novateurs ; mais nous les dédaignons, nous les mépriſons & les livrons au ridicule. Cette manœuvre immanquable a ſurtout miraculeuſement réuſſi à l'égard de M. Meſmer & de ſa doctrine ; il ſemble même que l'Allemagne, l'Angleterre & la France ſe ſoient

en cela donné le mot. Rejetté de Vienne ſa patrie, peu conſidéré à Londres, honni pour ainſi dire à Paris, ſon exiſtence y eſt encore, depuis ſix années, obſcure & précaire. Voici pourtant une époque qui ſemble annoncer une heureuſe révolution pour lui : M. Court de Gebelin, auteur ſavant & infatigable de l'eſtimable ouvrage intitulé, le *Monde Primitif*, auſſi vivement reconnoiſſant de la guériſon qu'il doit au traitement de M. Meſmer, que pénétré de la beauté, de la bénignité, de l'efficacité de ſa nouvelle doctrine, vient de publier en ſa faveur une lettre, dans laquelle il emploie toutes les reſſources les plus ſenſibles & les plus convaincantes du raiſonnement, pour démontrer *que la pratique de M. Meſmer, ou ſi l'on veut, l'uſage qu'il fait de ſa belle & ſublime théorie, eſt raiſonnée & raiſonnable ; qu'elle eſt fondée ſur la nature ; qu'elle n'en eſt que l'imitation : qu'elle s'aſſortit à l'état de chaque maladie ;* & il s'éleve avec force, avec indignation, avec un juſte courroux contre les détracteurs & les contempteurs de cette étonnante & admirable découverte. „

„ Cette lettre a fait la plus grande ſenſation, & je ne doute nullement que plus elle ſera connue & méditée, plus cette ſenſation s'accroîtra, & qu'elle procurera enfin à M. Meſmer de nombreux & peut-être d'enthouſiaſtes proſélytes. *J'étois à la mort, je ſuis guéri ;* dit M. Court de Gebelin ; & pour mettre ſes lecteurs à portée d'en juger, il fait une analyſe ſimple & préciſe de ſa ſituation, de ſon traitement, & des effets heureux qui en ont ré-

ſulté ; puis il ajoute : *Ai-je été malade ; ai-je été guéri ? ſuis-je mieux ? à qui ou à quoi dois-je ce mieux ?* Ces queſtions ſont établies & dévelop-pées avec intérêt & ſagacité, par M. C. de G., en démontrant qu'il n'eſt pas plus viſionnaire que M. Meſmer n'eſt charlatan, empyrique, impoſteur, comme l'ont débité des gens mal intentionnés : qu'au contraire *la théorie de ce Docteur eſt conforme aux plus ſaines idées de la Phyſique, qu'elle eſt marquée au coin du génie.* » N'eſt-ce pas, dit-il, un trait de génie ſu-» blime, d'avoir ſoupçonné & vérifié qu'il » exiſte dans l'homme des propriétés relatives » à celles de l'aimant, & d'après cette nou-» velle eſpece de comparaiſon, d'avoir ap-» perçu des vérités admirables qui en doivent » être néceſſairement la ſuite ?... Parvenu à » ce point lumineux, ce même génie ne ſe » ſeroit-il pas manqué à lui-même, s'il n'avoit » cherché à imiter à l'égard de l'homme, ce » qu'on avoit déjà découvert à l'égard de l'ai-» mant, les moyens d'en diriger le Magnétiſ-» me, de le communiquer, propager, aug-» menter : ſur-tout de l'appliquer au rétabliſ-» ſement des forces du corps. Et comme cet » agent eſt dans une mobilité continuelle, » d'employer les moyens les plus analogues à » cette mobilité, tels que la lumiere & le » feu, les glaces & les inſtrumens de muſique » pour en accélérer les effets... » Après avoir rapporté les XXVII propoſitions qui ſont la baſe du ſyſtème de M. Meſmer ; & en avoir montré la liaiſon & la juſteſſe ; après avoir expoſé ſa conduite à l'égard des ſavans, pour

les convaincre de la vérité, de l'utilité de ſa découverte ; après avoir cité les principaux phénomenes qu'il en réſulte, M. G. ne balance pas à y reconnoître des rapports intimes avec les temps primitifs... « Telles fu-
» rent, dit-il, les influences du Magnétiſme-
» animal, qui ſe firent ſentir certainement aux
» premieres ſociétés : quoiqu'elles n'en aient
» pas connu la cauſe, & qu'elles n'aient pu
» le raiſonner, elles n'en ont pas moins joui,
» & c'eſt à ces influences que les générations
» primitives durent ces jours longs & heu-
» reux ſi vantés dans l'hiſtoire, & dont juſ-
» qu'ici nous ne ſavions que penſer... En
» effet, la nature étant dans ſon printemps,
» & les générations n'étant pas encore dégra-
» dées, avilies, détériorées par un ſang im-
» pur, tranſmis de ſiecle en ſiecle au préju-
» dice de l'humanité entiere, cet agent admi-
» rable de la nature produiſoit des effets plus
» aſſurés, plus conſtans, plus ſenſibles... »
M. Court de Gebelin en conclut qu'on ne ſauroit trop inviter les ſages & les hommes d'état à donner toute l'attention dont ils peuvent être capables à la plus précieuſe des découvertes ; à une découverte dont les étonnans effets arrachent à la mort ſes victimes ; raniment ceux qu'elle faiſoit deſcendre dans la nuit du tombeau ; prolongent & ſoutiennent les jours, juſqu'au temps le plus reculé qui ſoit donné aux mortels ; éloignent de nous pendant cette longue durée la langueur & les ſouffrances ; conſervent ainſi aux nations les hommes les plus intéreſſans, & empêchent qu'ils

ne ſoient arrachés au bonheur des humains dans la fleur de leur jeuneſſe, ou au milieu de leurs travaux... Découverte en un mot dont les effets doivent régénérer l'univers. « Heu-» reux, s'écrie-t-il, ceux qui ſeront témoins » de cette révolution! plus heureux ceux qui » naîtront à ſa ſuite... Heureux, moi-même, » ſi par l'expreſſion de mes ſentimens, quel-» que foible qu'elle ſoit, je puis contribuer à » accélérer ces événemens fortunés...! »

De Paris, le 10 *Novembre* 1783.

Les vies des grands hommes ſont faites pour ſervir de leçons à la poſtérité. Ceux qui emploient leur tems à les recueillir, méritent d'être regardés comme les précepteurs du genre humain. M. Richer s'eſt appliqué avec ſuccès à cette partie intéreſſante de l'hiſtoire, & l'on doit diſtinguer dans le nombre de ſes productions de ce genre, la *vie d'André Doria, Prince de Malfy, Général des armées navales de France ſous François I, & enſuite de celles de Charles V.*

C'eſt à André Doria que Gênes eſt redevable de ſa forme actuelle de gouvernement. Il avoit remarqué que le peuple rendoit des ſervices réels à l'état, tandis que la nobleſſe dans ſon orgueilleuſe oiſiveté ne méditoit que des projets funeſtes à la choſe publique; il voulut que le gouvernement de Gênes fût populaire; il fit diſparoître ces diſtinctions frivoles de nobles & de roturiers, & n'admit dans le ſénat que des hommes d'un mérite reconnu; ils furent preſque tous pris dans la claſſe du peu-

ple. Voici comme il s'explique à ce ſujet dans un diſcours adreſſé à l'aſſemblée de la nation.

„ Les nobles prétendent que tous les hon-
„ neurs leur ſont dus à l'excluſion des autres
„ citoyens : mais ſur quoi cette prétention eſt-
„ elle fondée ? Font-ils ſeuls la force de l'E-
„ tat ? la nature leur a-t-elle donné à eux
„ ſeuls la prudence & le courage ? Non....
„ qu'on parcoure les annales du monde, on
„ verra que dans toutes les nations, les gens
„ du peuple ont produit des héros. De quelle
„ utilité ſont à la patrie ces nobles qui paſſent
„ leurs jours dans l'indolence, & prétendent
„ jouir d'une conſidération qui ne leur eſt nul-
„ lement due, briguent des honneurs dont ils
„ ne ſont pas dignes, aſpirent à des places
„ qu'ils ne ſont pas capables de remplir ? On
„ les entend cependant dire, que les accor-
„ der à des rôturiers, c'eſt les avilir. Quoi !
„ on avilit les dignités, les honneurs, en les
„ accordant au mérite ? Ils ne ſont dus qu'à
„ lui ſeul. Suivre d'autres maximes, c'eſt étein-
„ dre toute émulation, c'eſt ôter l'eſpoir des
„ récompenſes, anéantir l'amour de la gloire.
„ Chers concitoyens, laiſſons le chemin des
„ honneurs ouvert à tout le monde ; le deſir
„ d'y arriver excitera l'émulation dans tous
„ les états, & l'on verra les Gênois remplir
„ la terre de leurs noms, comme faiſoient au-
„ trefois leurs aïeux. „

La bravoure dans le combat, la prudence dans le conſeil, l'expérience dans le commandement, un grand amour pour ſa patrie, une fidélité à l'épreuve pour ſes maîtres, une ſa-

gacité d'eſprit ſinguliere, une prévoyance qui maîtriſoit les caprices de la fortune, la modeſtie dans les ſuccès, l'élévation de l'ame dans les revers furent les qualités qui caractériſerent André Doria. Après qu'il eût rétabli le calme dans l'état de Gênes, ſes compatriotes l'élurent unanimement Doge perpétuel : c'étoit un tribut qu'ils payoient à la reconnoiſſance & au patriotiſme, mais il ne voulut pas accepter cet honneur, diſant « qu'il étoit plus » glorieux pour lui de l'avoir mérité que de » le poſſéder, qu'il vouloit toujours être ſou- » mis aux lois de ſa patrie comme le plus » ſimple citoyen, enfin qu'il ſeroit plus utile » à la république en lui gagnant, par ſes ſer- » vices, la protection de grands Princes, qu'en » reſtant dans la ville pour juger les procès » & appaiſer les querelles des particuliers. Le » ſénat étonné de ſa noble modeſtie, & en » même temps de ſon zele, porta un décret » qui le déclaroit *Pere & libérateur de la patrie*, » ordonnoit qu'on lui érigeât une ſtatue d'ai- » rain dans la place publique, qu'on lui fît » bâtir dans la même place un palais aux dé- » pens du public, & qu'on la nommât la » *place Doria*; que lui & ſa poſtérité ſeroient » exempts de tout impôt : enfin que le décret » ſeroit gravé ſur une planche de cuivre qu'on » attacheroit dans la place Doria, pour an- » noncer à la poſtérité, les ſervices que ce » grand homme avoit rendus à ſes conci- » toyens, & être un témoignage de leur re- » connoiſſance... » Je trouve une reſſemblance ſi marquée entre la vie d'André Doria

& celle de Washington, que j'invite quelque bon eſprit à faire le parallele de ces deux hommes célebres.

Juſqu'ici, Monſieur, la plupart de nos *Ecrivains* (*) *du moment* ſe ſont, à qui mieux mieux, exercés à vanter la fameuſe découverte des globes aéroſtatiques, à montrer les prétendus avantages qu'on en pourroit tirer, ſoit pour enlever des maſſes, ſoit pour donner des ſignaux, ſoit pour enlever des jeunes recluſes, ſoit enfin pour parcourir la région des planetes; & perſonne ne s'étoit encore aviſé de les contredire, ni de calmer l'engouement de la crédulité. L'un d'eux, qui, ſans doute connoiſſant la légéreté des eſprits, a calculé en homme exercé, les avantages de la contradiction, vient d'entreprendre de rectifier les opinions à l'égard de ces globes, par un pamphlet intitulé : *Lettre à M. le Préſident de.... pour ſervir de ſuite à la lettre ſur le poëme des Jardins*, ce qui ſemble démaſquer M. de Rivarol, ou tout au moins, donner une grande préſomption qu'il eſt l'auteur de ce nouvel ouvrage. « Le peuple, dit-il, auſſi dur à croire, » que difficile à arrêter quand il a une fois » donné ſa confiance, le peuple ſe flatte déjà » d'un voyage à la lune : c'eſt ainſi qu'à l'ap» parition du téleſcope, on eſpéra de le per» fectionner un jour, au point de diſtinguer » des maiſons & des hommes dans les plane-

(*) Les critiqueurs du ſalon de peinture, les louangeurs des ballons, les complimenteurs des grands, voyageant tous vrais *Ecrivains du moment*.

„ tes. Tout a des bornes. Il eſt démontré
„ qu'avec de la fumée, on ne montera pas
„ bien haut, & qu'avec l'air inflammable le
„ plus pur, on ne paſſera pas de beaucoup
„ le ſommet des Cordilieres. En ſe ſervant de
„ l'air inflammable, il faudra ſe défier des gros
„ nuages; car il ne faut qu'un éclair pour em-
„ braſer le globe, en ſuppoſant qu'il y eût un
„ contact de l'air : à cet égard la fumée ſeroit
„ donc préférable. Il faudra auſſi dans les
„ commencemens, obſerver que le vent ne
„ ſoit pas trop fort : car je préſume que les
„ tempêtes ſeront cruelles dans l'air. Le voya-
„ geur peut être emporté avec ſon globe, à
„ des diſtances énormes, jetté au milieu des
„ mers, ou briſé contre les montagnes. La
„ rapidité avec laquelle on ira, effraie l'ima-
„ gination, car enfin l'air oppoſera huit cens
„ fois moins de réſiſtance à une machine vo-
„ lante, que l'eau n'en oppoſe à un navire :
„ un globe ira donc huit cens fois plus vîte
„ qu'un vaiſſeau qui cingle à pleines voiles.
„ D'ailleurs, il faut le moins qu'on peut
„ comparer enſemble les globes & les vaiſ-
„ ſeaux; car ceux-ci ſont portés à la ſurface
„ de l'eau, & ceux-là ſeront toujours plongés
„ dans l'air. » De ces conſidérations, & de pluſieurs autres auſſi ſéduiſantes, l'auteur tire la concluſion que les raiſonnemens détruiſent les eſpérances exagérées qu'on a fondées ſur les expériences du globe. Cependant l'ardeur de nos phyſiciens ne ſe ralentit point, & il ſubſiſte entr'eux une très-active émulation. M. Charles particuliérement ſe flatte bien d'é-

craſer ſous peu, tout ce qu'a fait juſqu'ici M. de Montgolfier, & d'offrir à la capitale les ſpectacles les plus étonnans, & les plus intéreſſans. Les déſagrémens que lui a cauſés l'hiſtoire du *champ de Mars*, n'ont fait qu'enflammer ſon imagination, & celle des deux jeunes méchaniciens, ſes collegues, (Mrs. Robert.) Quoiqu'ils gardent le plus grand myſtere ſur les expériences qu'ils préparent, &. qui ſont l'objet d'une ſouſcription de quatre cens louis d'or, à la tête de laquelle eſt M. le Noir, je puis, au moyen des ſoins que je me ſuis donnés pour en être inſtruit, vous annoncer en quoi elles conſiſteront. La premiere aura lieu vers le 20 de ce mois, & doit enfin fixer les opinions ſur la poſſibilité de s'élever, de s'abaiſſer, de ſe maintenir, de ſe diriger dans les airs, & d'y parcourir en un clin-d'œil, des eſpaces conſidérables (quatorze lieues par heure d'après leur calcul.) La machine imaginée pour cette deſtination, a la forme d'un char, où l'un de Mrs. Robert a déclaré formellement qu'il s'abandonneroit, bien aſſuré d'après quelques premiers eſſais, de montrer aux yeux de la France, & peut-être de l'Europe, le premier navigateur aérien.

La ſeconde, & celle-là ſur-tout méritera l'admiration, je puis dire la reconnoiſſance des ſavans (il eſt vrai qu'elle a été ſuggérée par un Philoſophe (*) déjà digne de l'un & de l'autre pour un ouvrage important où les ob-

(*) M. Carra, auteur des nouveaux Principes de Phyſiques, en 5 vol. in-8vo.

ſervations les plus multipliées ; les applications les plus frappantes, les conjectures les plus ſéduiſantes & la diction la plus animée préſentent un ſyſtême impoſant, fait pour ravir à l'illuſtre Newton, non ſa gloire, mais la prédominance dont il jouiſſoit) la ſeconde, dis-je, aura pour objet de provoquer la deſcenſion & les effets du tonnerre, en dirigeant vers le nuage fulminant, un ballon armé de pointes électriques, qui, au moyen d'un conducteur, iroit ſe décharger à volonté dans quelque coin iſolé, de l'eſſence électrique dont il ſe ſeroit pénétré.

Quant à la troiſieme expérience ; elle aura pour but de conſtater les différentes couches d'air de l'atmoſphere, par les différentes hauteurs auxquelles s'éleveront ſix ballons chargés de gaz mixtionné d'air atmoſphérique proportionnément comme d'un à deux, d'un à trois, d'un à quatre, d'un à cinq, d'un à ſix, & d'un à ſept.

On ne peut ſe diſſimuler que ces trois belles expériences promettent des réſultats auſſi curieux qu'intéreſſans ; & certainement, elles vengeront pleinement M. Charles des petits quolibets que des mal-entendus & l'envie lui ont fait eſſuyer. Ce ſeroit bien ici le lieu de rappeller les détails que je vous ai donnés précédemment, pour vous faire revenir comme je le ſuis moi-même ſur les torts de M. Charles ; mais toutes ces explications nous meneroient trop loin : diſons ſeulement un mot de ſes adverſaires. Ils avoient ouvert une ſeconde ſouſcription au Caveau, à l'effet de

décerner une médaille à M. de Montgolfier. La médaille faite, M. Faujas de S. Fond a été ou s'eſt fait déſigner pour préſenter cet hommage à M. de M...., & l'offrande lui en a été faite ſur le champ même de ſes opérations aériennes; enfin cette médaille a été diſtribuée en métal à chacun des ſouſcripteurs, & l'on y a reconnu avec plaiſir ſur un des côtés, les deux freres d'Annonay, très-bien gravés par M. Gâteaux, artiſte auſſi déſintéreſſé que diſtingué; & de l'autre la repréſentation un peu matérielle de l'expérience du *Champ de Mars*: mais on a juſtement honni l'auteur des deux inſcriptions qu'elle porte, en ce que l'une eſt une bêtiſe & l'autre une impoſture, la premiere eſt *pour avoir rendu l'air navigable*: comme ſi M. de Montgolfier eût procuré à l'air une propriété qu'il tient de la nature; *d'être navigable?* & la deuxieme rappelle *l'expérience du Champ de Mars au 27 août, en vertu d'une ſouſcription ſous la direction de M. Faujas de S. Fond*, comme ſi le titre de cette ſouſcription ne démentoit pas formellement cette allégation menſongere! *ô vanitas vanitatum!*

Comment pourrions-nous nous vanter des progrès de la raiſon dans cette capitale, après les honteux détails dont a été ſuivie la mort d'un des plus grands Philoſophes qu'elle ait vu naître, de M. d'Alembert? Ce ſavant languiſſoit depuis long-temps; une maladie cruelle le conduiſoit douloureuſement au terme de ſa carriere; des criſes plus ou moins aiguës l'avoient mis, par différentes fois, à deux doigts

de ſa mort : Enfin jeudi dernier il expira. Son Curé s'y étoit tranſporté la veille ; mais il repoſoit alors, & M. de Condorcet, qui rempliſſoit auprès de lui les devoirs de la reconnoiſſance & de l'amitié, ſupplia le Paſteur de remettre au lendemain ſa viſite, & de recevoir quelques aumônes de la part de M. d'Alembert pour les pauvres de la paroiſſe. Le lendemain le Curé reparoît : mais l'extrême foibleſſe où ſe trouvoit en ce moment M. d'Alembert obligea M. de Condorcet à faire de nouvelles repréſentations ſur le danger qu'il y eût eu de fatiguer le malade dans une circonſtance auſſi délicate, le conjurant néanmoins d'être bien perſuadé du deſir qu'avoit M. d'Alembert de le recevoir. Malheureuſement cette criſe fut la derniere de ce Philoſophe & peu d'heures après il mourut. On en avertit le Curé : grandes plaintes, grand tapage : aſſemblée des Chanoines où l'on délibere qu'aucun d'eux ne doit aſſiſter au convoi d'un Géometre honoré pendant ſa vie de l'eſtime & de l'amitié de Prélats & de ſouverains, & que la croix de bois ſuffiroit ainſi que deux ſimples habitués. Survient un ordre de M. le Procureur-général, qui ordonne un convoi honorable & enjoint à douze Chanoines d'y aſſiſter. On obéit : mais à peine le ſervice eſt-il fini, que les Chanoines ſe diſſipent & que la biere eſt abandonnée à deux foſſoyeurs qui la conduiſent comme à la dérobée, accompagnée d'un ſeul Prêtre, au cimetiere des Porcherons & l'y dépoſent au commun des Martyrs. C'eſt bien là juſtifier la vérité de

ancien proverbe : *Qu'un homme mort ne vaut pas un chien en vie.*

CHARADE.

Je ſuis arbre, & ma tête, ami, vit de ma queue.

De Paris, le 12 Novembre 1783.

J'AVOIS deux nouveautés ſous les yeux ; l'une intitulée : *Académie de Lecture*, l'autre, *Théorie d'éducation*, dont je m'étois promis de vous entretenir, & qui, par la diſſimilitude de leur objet, me paroiſſoient propres à vous offrir un tableau intéreſſant & varié : le haſard, ou pour mieux dire, le guignon a voulu qu'en les ouvrant ſucceſſivement, elles m'offriſſent deux faits révoltans & analogues, qui m'ont tellement dégoûté à ce premier coup-d'œil, que j'ai vainement tenté enſuite de revenir ſur ces ouvrages pour les apprécier plus particuliérement : je ne les reprends que pour vous en extraire ces deux traits qui ſont cependant dignes de votre curioſité : » Un homme, lit-on dans l'*Academie de Lecture*, fut condamné à Amſterdam, à être » rompu vif & à expirer ſur la roue. L'exé- » cution faite, le Guet le croyant mort ſe » retira. Un chirurgien enleva le corps & » l'emporta chez lui pour le diſſéquer. En » l'examinant il lui trouva encore quelques » ſignes de vie, & charitablement il employa » pour le ſauver toutes les reſſources de ſon » art ; il y réuſſit, & l'homme au bout d'un

„ fort long traitement; récouvra enfin l'uſage
„ de ſes membres. Cependant le Magiſtrat
„ avoit fait publier contre la perſonne qui
„ avoit fait enlever le patient une ſévere
„ proclamation, & promis au dénonciateur
„ une ſomme conſidérable. Le chirurgien le
„ dit au criminel, dès qu'il fut en état de
„ marcher, & le preſſa de s'enfuir, pour
„ ſauver à la fois ſa vie & celle de ſon bien-
„ faiteur; mais le ſcélérat, frappé de la récom-
„ penſe promiſe, alla ſur le champ dénoncer
„ celui qui l'avoit arraché des bras de la mort.
„ Les Magiſtrats ſaiſis d'horreur à la vue d'une
„ auſſi monſtrueuſe ingratitude, firent dire
„ ſous main au charitable chirurgien qu'il fe-
„ roit bien de quitter la ville. L'exécrable
„ délateur fut condamné à ſubir de nouveau
„ ſon exécution.... „ Une telle anecdote peut être ſupportable dans une compilation bigarrée de lambeaux gais, philoſophiques & lugubres; mais que dans un traité d'éducation, rempli d'ailleurs, dit-on, d'excellentes choſes, l'auteur à propos de l'utilité des méthodes qu'il propoſe pour rappeller à la vie ceux qui ont le malheur de ſe noyer, oſe préſenter l'exemple ſuivant, c'eſt ce qui vous paroîtra ſans doute comme à moi, déplacé, ſcandaleux & révoltant. " Un négo-
„ ciant de Lyon s'étoit noyé en voyageant
„ ſur le Rhône. On fut très-long-temps à le
„ tirer de l'eau. Comme malgré tous les ſe-
„ cours qui lui furent adminiſtrés, il ne don-
„ noit aucun ſigne de vie, on le crut mort.
„ En conſéquence on ordonne ſes funérail-

„ les, & une fille eſt chargée de le veiller „ pendant la nuit. „ Le négociant étoit bel homme, cette fille étoit jeune & ſenſible; elle le dépouille de ſes vêtemens, & ne peut voir un ſi beau corps ſans s'attendrir (la pauvre petite!) Son cœur, ſon imagination s'échauffent; elle ſe perſuade qu'il n'eſt point mort; au lieu de l'envélopper, elle fait un grand feu, eſſaie de lui donner de la chaleur, en l'étendant tout le long du foyer, le frotte, le remue; & voyant qu'elle ne peut l'animer à ſon gré, elle le met dans un lit quelle a pris ſoin de bien baſſiner & de bien couvrir. Le croira-t-on? Elle s'y met avec lui, elle l'embraſſe, le preſſe, le ſerre, comme pour lui communiquer la vie. Cet homme prend du ſentiment, il pouſſe un ſoupir, il reſpire; alors la fille s'épouvante, elle court toute effarée réveiller les gens de la maiſon, leur dit en partie ce qui vient d'arriver. On s'empreſſe autour du noyé, on le ſaigne; il revient en peu de temps dans ſon état ordinaire, & l'on aſſure qu'il partit le jour ſuivant pour retourner à Lyon, où la nouvelle de ſa mort étoit déjà répandue.... Si vous en doutez, adreſſez-vous plutôt à M. G... auteur de la *Théorie d'éducation.*

Cent volumes de Scuderi ne ſont pas ſi ennuyeux à lire que la *Correſpondance d'Emilie Corbett* (*). Paſſe encore que l'on pu-

(*) *Emilie Corbett ou les malheurs d'une guerre civile, roman politique à l'occaſion de la dernière guerre entre l'Angleterre & ſes Colonies*, Paris 1783.

niſſe l'étourderie d'un jeune officier en lui infligeant la peine de lire *l'Athalie de Racine* d'un bout à l'autre (*), mais moi qu'avois-je fait ? ce maudit roman m'eſt tombé cent fois des mains : Compoſer trois volumes pour prouver qu'on à la tête & le cœur également ſtériles, c'eſt abuſer indignement de la complaiſance du public. J'eſpérois toujours y rencontrer quelque choſe de relatif aux mœurs des Américains, voici tout ce que j'ai trouvé : " Je réprime ſouvent ce qui eſt prêt à „ s'échapper de mes levres, & j'examine „ ſcrupuleuſement avec les yeux de l'eſprit, „ chaque tendre mouvement que je veux ren- „ dre, avant d'oſer riſquer de lui donner „ l'exiſtence du langage, mais vous allez me „ quitter ? Ah ! ne partez pas ſaiſi d'aucun „ ſentiment préjudiciable à votre Emilie !.... „ Tout ce que cette belle fleur qu'on nomme „ *intelligence humaine* peut après avoir reçu de „ plus belle culture, produire d'élégant, de „ beau ou d'aimable, ſe trouve exprimé & rendu „ dans la *Correſpondance* de mon cher Henri : „ ah ! pourquoi Emilie n'eſt-elle pas un juge „ accompli, afin que ſes applaudiſſemens puiſ- „ ſent réfléchir ſur mon héros tout l'hon- „ neur qu'il mérite de recevoir.... „ (que dites-vous, Monſieur, de la modeſtie de l'auteur ?) Je ne finirois pas ſi je voulois relever le Phœbus & tous les mots vuides de

(*) Le fait eſt arrivé s'il en faut croire le commentateur de ce célebre tragique. On ſait au reſte qu'*Athalie* eut d'abord peu de ſuccès.

ſens qui ſe trouvent dans cet ouvrage ; il me ſuffira de dire que le bon goût & le bon ſens également indignés d'avoir été ainſi profanés, l'ont condamné à une priſon perpétuelle dans la boutique du libraire.

Quelle hardieſſe, quelle piraterie ! je n'en reviens pas.... Peut-on s'emparer auſſi violemment du bien d'autrui, diſſéquer de la ſorte, tronquer, mutiler un bon ouvrage ? & en cet état le faire paroître modeſtement ſous ſon nom ! ah, M. de Maiſon, c'eſt ſans doute un oubli de votre part ! ... Cette *Révolution de Suede* que vous nous avez donnée, ne vous appartient pas ; c'eſt l'ouvrage de Sheridan. Vous ne l'avez pas ignoré, dans le temps que vous le traduiſiez & que pour vous épargner les tranſitions, vous diviſiez par chapitres ce qui eſt de ſuite dans le texte : il eſt bien vrai de dire que les grands hommes ont de grandes diſtractions : *Menage ſe marie le matin* (dit la Bruyere), *il a oublié le ſoir qu'il a une compagne de lit & va coucher dehors.* M. de Maiſon traduit Sheridan, va chez ſon imprimeur, oublie chemin-faiſant que ſes cahiers ne ſont que de l'anglois traveſti & fait paroître le tout ſous le nom de *De Maiſon* (ah du moins ſi vous aviez ajouté, *étrangere ?*) mais voyons *l'Errata*.... je n'y trouve rien.

C'eſt au reſte un excellent ouvrage que vous avez traduit. Vous ſavez choiſir & vous êtes alerte. Comme vous avez donné adroitement le croc en jambe à votre émule ! il faut avouer qu'il a montré une opiniâtreté

ſans

ſans égale. Il n'en fallut pas tant à Moliere pour mettre en pieces ſa traduction de *Lucrece* (*). Celui-ci a oſé donner après vous ſa *Révolution de Sheridan!* la vôtre a, dit-on, elle-même ſubi un révolution à cette époque & a été délaiſſée; mais vous ſavez vous mettre au-deſſus de ces petits chagrins, & l'habitude eſt pour vous un puiſſant confortatif contre de tels revers. Au défaut de conſolation, je ne puis m'empêcher de vous donner un avis; c'eſt de ne plus copier les erreurs, lorſque vous voudrez encore vous approprier les ouvrages des autres: Une ſeule bévue de cette eſpece peut vous faire reconnoître pour plagiaire: rappellez-vous l'hiſtoire de cet ammonite qui, ſous le regne de Saül, fut ſacrifié à la vengeance du Dieu des armées: il s'étoit déguiſé ſous le coſ-

(*) Moliere avoit étudié & traduit tout Lucrece, & il auroit publié cette traduction, ſans l'accident qui ſuit: ſon domeſtique Leſtin à qui il avoit ordonné de mettre ſa perruque ſous le papier, prit un cahier de ce manuſcrit pour faire des papillotes. Moliere facile à s'indigner, fut ſi ému de cette aventure que dans ſa colere, il jetta au feu le reſte de ſa traduction & ne tarda point à s'en repentir. Monteſquieu & Fenelon perdirent de même, dit-on, deux ouvrages conſidérables par des bévues de valets.

Moliere avoit lu ſa traduction de Lucrece, à meſure qu'il y travailloit, à Rohault le phyſicien. Ce qui prouve le goût & le bon ſens de Moliere, c'eſt qu'il avoit rendu en proſe toutes les matieres philoſophiques & qu'il avoit réſervé les vers pour les belles deſcriptions de Lucrece. Il a inſéré dans ſon *Miſantrope* un morceau imité de ce poëte.

tume hébreu, dans l'eſpoir d'échapper au glaive ſanguinaire ; déjà il avoit ſubi toutes les épreuves ; il s'étoit montré à cent mille hommes ſans être découvert : malheureuſement pour lui on s'aviſa de lui faire prononcer Jehova ; le ton, l'accent de ſa nation le trahit ; il fut reconnu & immolé. La même choſe pourroit bien vous arriver en petit : par exemple, vous dites : « Pour juger en quel » miſérable état le commerce a toujours été » en Suede, il ſuffit de voir les privileges » exhorbitans accordés aux Lubeckois par » Guſtave Vaſa..... Ils ne devoient payer » aucun droit pour toutes les marchandiſes » qu'ils importoient... Ils avoient excluſive- » ment tout le commerce du Royaume.... » Ils pouvoient trafiquer à Stockholm, à Sö- » derköping, à Abo, non-ſeulement avec » les bourgeois, mais encore avec les pay- » ſans.... » Savez-vous ce que tout cela prouve ? Rien autre ſinon que Sheridan s'eſt trompé & que vous n'avez pas rectifié ſon erreur. Pour le peu que vous euſſiez lu l'hiſtoire de Suede, vous auriez vu que le traité avec les Lubeckois étoit l'effet d'une néceſſité momentanée & qu'il fut bientôt rompu. Voici ce qui y avoit donné lieu. Lors de la révolution de Suede opérée par Guſtave Vaſa, Stockholm étoit encore entre les mains des Danois. Depuis long-temps les Suédois en faiſoient le blocus & y avoient même reçu un échec conſidérable : il falloit renoncer à délivrer ſa patrie de l'oppreſſion ou ſe déterminer à en paſſer par tout ce que voudroient

les Lubeckois. Ils étoient les ſeuls qui puſſent fournir des vaiſſeaux & des troupes pour aſſiéger Stockholm par mer. Guſtave ne balança pas dans cette alternative. Il fit avec la régence de Lubeck, ce traité que les circonſtances ſeules peuvent excuſer & qu'il pouvoit rompre & annuller quand il lui plairoit. Pour cela il lui ſuffiſoit de rembourſer & de dédommager les Lubeckois : c'eſt ce qu'il fit dans la ſuite. Vous voyez donc que le traité ne prouve rien en faveur du peu d'extenſion du commerce ſuédois.

Il y a réellement beaucoup de bien à dire de l'*Hiſtoire de la derniere révolution de Suede.* Comme la vôtre eſt abſolument la même que celle de M. Sheridan, tout ce que je dirai de celle-ci, vous pourrez le prendre pour vous. En attendant paſſons à autre choſe.

Quoique la corruption des mœurs ait dû néceſſairement apporter beaucoup d'altération dans les caracteres & leur donner une phyſionomie commune, la ſociété n'en offre pas moins pluſieurs de très-diſtinctifs, dont nos poëtes dramatiques pourroient tirer en ſcene un très-grand avantage. Ce n'eſt donc point d'une détreſſe à cet égard que nous avons à nous plaindre, mais plutôt de l'inſuffiſance ou de l'inactivité de leurs talens. Il ne tient qu'à eux d'obſerver & de peindre ; & quoi qu'on en diſe, ce champ eſt encore auſſi fécond qu'il le fut pour Moliere. Si nous n'avons maintenant que peu de tartuffes & d'harpagons, nous avons en quantité, des égoïſtes, des philoſophes & des roués de toutes les eſpe-

ces ; qu'il eſt facile de reproduire ſous les mille & une formes qui leur ſont familieres. Quel effet n'a pas produit l'*Homme dangereux* de M. Paliſſot ? il appartenoit ſans doute à un Marquis plus qu'à tout autre d'entreprendre le tableau d'un *Séducteur*, & c'eſt ce que M. le Marquis de Bievre vient de faire, on peut dire avec ſuccès. La comédie qu'il vient de donner ſous ce titre au théâtre françois, a un mérite de ſtyle, à quelques diſparates près, qui, dès la premiere repréſentation, l'a fait placer par certaines perſonnes à côté du *Méchant* de Greſſet. Si l'intrigue & la contexture des ſcenes n'ont pas été ſi généralement goûtées ; ſi l'on y a reconnu pluſieurs détails du roman de *Clariſſe* & des *Liaiſons dangereuſes*, ſi le caractere du ſéducteur a paru ſouvent outré, ſe confondant trop facilement avec celui d'un ſuborneur, nuance à la vérité difficile à ſaiſir, il faut avouer qu'il eſt toujours flatteur d'avoir obtenu les applaudiſſemens de la ville pour les trois premiers actes, & les applaudiſſemens de la Cour pour les deux derniers ; diſparité d'opinions, qui pour l'auteur eſt l'équivalent d'un plein ſuccès. Un vers de cette pièce vous en fera connoître le ton, & vous rappellera ſûrement le premier calembourdier de France. Le ſéducteur échoue dans l'enlevement qu'il devoit faire d'une jeune Roſalie, l'objet de ſes intrigues ; il s'en conſole en diſant :

Je rends grace à mon ſort ; il ne m'a rien ôté :
J'enleve la ſageſſe au lieu de la beauté.

On écrit de Londres que Mlle. Heinel, la célebre danſeuſe, s'eſt laſſée d'être l'épouſe de Fierville, ou, afin de conſerver l'expreſſion angloiſe, d'avoir pour pendant un viſage percé comme un crible. On ſait que ce danſeur eſt extraordinairement gravé de la petite vérole : Mlle. Heinel l'avoit épouſé en Angleterre; il ne lui a pas été difficile de faire annuller ce mariage, &, ajoute-t-on, elle a épouſé à Paris, Veſtris le pere, accoutumé à faire des pas de deux avec elle. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que nous ne ſavons ici pas un mot de ces illuſtres noces. Il pourroit en être à leur égard comme de celles de Mlle. Duthé avec un petit marchand de la cité de Londres, que je vous ai annoncées, il y a quelque temps, ſur la foi d'un voyageur qui s'étoit trompé de nom.

Le mot de la *Charade* joint à ma derniere lettre eſt, *Chevrefeuille.*

De Paris, le 16 Novembre 1783.

M. de Calonne a été reçu hier à la chambre des comptes comme Contrôleur général des finances. On n'y avoit point oublié qu'il a été préſident de la commiſſion par laquelle M. de la Chalotais a été jugé. Il a fallu, dit-on, des lettres de juſſion pour ſa réception. Le compliment s'eſt reſſenti de l'indiſpoſition des eſprits, & M. de Nicolaï s'en eſt montré l'organe véridique. « Vous entrez dans le miniſtere, lui a-t-il dit, contre le vœu des » Magiſtrats & celui du public. Vous avez

» contre vous la prévention générale ; c'eſt » une grande & belle tâche que d'avoir à la » calmer par des opérations de ſageſſe & de » bienfaiſance fondées ſur la juſtice & l'a- » mour des peuples. » M. de Calonne a répondu que ſes principes étoient de rétablir la confiance, que l'arrêt du conſeil rendu le 9 par S. M. ſur l'expoſé qu'il avoit fait des inquiétudes publiques, devoit être le premier garant de ſes intentions, &c.

Le lendemain M. de Calonne s'eſt rendu à la caiſſe d'eſcompte, où il a vertement tancé les adminiſtrateurs ſur leur conduite, & certainement a cru devoir peu les ménager en apprenant qu'il exiſtoit pour ſoixante-trois millions de billets en blanc à la vérité, mais tout prêt à recevoir la ſignature du premier fou qui auroit trouvé bon à ſes intérêts d'en mettre dans la circulation. On les a biffés & déchirés, & il a été arrêté que loin de fournir de nouveaux papiers, on s'efforceroit d'éteindre entiérement celui qui court. Au reſte, il arrive des eſpeces de toutes parts, & l'on eſpere que l'ordre donné à la caiſſe d'eſcompte de favoriſer particuliérement dans les eſcomptes la banque & le commerce, préviendra les faillites dont nous étions encore menacés.

M. le Comte d'A**** fait des diſpoſitions ſecretes pour un voyage en Eſpagne. D'après les meſures qu'il prend pour conſerver ſa dulcinée pendant ſon abſence, on préſume qu'elle ne ſera pas longue. On ignore abſolument l'objet de ſon voyage.

Les vers ſuivans ſont un petit chef-d'œuvre de ſimplicité & de délicateſſe.

Une fillette
Un beau matin,
Au champ voiſin,
Cueilloit ſeulette
Avec le thym,
La violette.
Elle écoutoit
Une fauvette,
Qui répétoit
Sa chanſonette;
Et qui diſoit:
Jeune brunette,
Prends un amant;
On aime tant ſous la coudrette.
Hylas paroit;
Elle y rêvoit.
Fille prudente
Devoit s'enfuir;
Mais l'innocente
Venant d'ouir
Chanſon ſi tendre,
Oſa l'attendre.
Ce qu'Hylas dit
A la Bergere,
Ce qu'il lui fit,
Eſt un myſtere;
Mais à préſent,
Quand elle entend
Une fauvette,
La pauvre Annette
Va rougiſſant.

violens ou ſuſpects. François Faure, Evêque en 1655, fut obligé de défendre de confeſſer plus tard que le ſoleil couché, à moins de prendre des lumieres. On conçoit aiſément la cauſe de cette prohibition; mais il eſt difficile d'imaginer les motifs qui ont porté cet Evêque à défendre aux prêtres l'uſage du tabac.

De Paris, le 19 Novembre 1783.

Le temps qui change tout, change auſſi nos humeurs.
Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs.

Voilà pourquoi ſans doute, après avoir d'abord tant goûté & admiré la ſévérité de Corneille, nous lui avons enſuite préféré la douceur de Racine, puis la philoſophie de Voltaire, & nous finiſſons maintenant par applaudir à la ſale volupté de la *Caravane du Caire*. Cet opéra, qu'on vient de donner pour la premiere fois à Fontainebleau, eſt un aſſemblage d'images laſcives & de ſcenes licencieuſes, dignes de révolter la pudeur de tout peuple qui ne ſeroit pas encore totalement corrompu. Boileau dit à la vérité :

Des ſiecles, des pays étudiez les mœurs.

Mais il dit auſſi que ſur la ſcene ;

L'étroite bienſéance y veut être gardée :

Et quand il ſeroit vrai, ce qui n'eſt pas, que l'un des objets de la *Caravane du Caire* fut de rapproviſionner le ſerrail du Monarque aſia-

rique, nos bienſéances européennes ne s'oppoſeroient-elles pas au rapprochement de détails auſſi aviliſſans qu'inſultans pour les femmes ? Que penſer de celles qui ne s'indignent point en voyant leurs ſemblables expoſées ſur un marché comme des beſtiaux, & d'entendre un maquignon infame ſe complaire impudemment à l'analyſe obſcene de leurs qualités & de leurs attraits, en dévoilant, pour ainſi dire, par ſes geſtes, ce qu'un vêtement, auſſi voluptueux qu'il peut l'être, receloit de leurs charmes, pour en déterminer plus efficacement la vente ! Repréſentez-vous la Gourdan, dans notre foire S. Laurent, entourée de jeunes & belles créatures, & diſant à tous les amateurs : *J'en ai pour tous les goûts : vous n'avez qu'à deſirer. J'en ai de tendres, d'agaçantes & de piquantes : voyez cette Françoiſe ; elle eſt vive & folâtre ; cette Italienne intempérante ; cette Hollandoiſe intrigante ; cette Allemande ſoumiſe & careſſante !* Et ſi cette ſcene vous donnoit de nos mœurs une idée affreuſe, qu'en concluerez-vous en la voyant tranſportée ſur le théâtre de l'opéra, c'eſt-à-dire en préſence de ce que la nation a de plus reſpectable ?

Un ſujet non moins édifiant dont on nous aſſure la repréſentation avant Pâques, & pour laquelle il y a des paris d'ouverts, eſt *le Mariage de Figaro*. M. Caron de B... a trouvé fort plaiſant, & ſur-tout fort moral d'offrir au public un double adultere bien intrigué, & preſque conſommé ſous ſes yeux. A la vérité, il y a déjà bien eu du pour & du contre

au ſujet de la publicité de cet ouvrage; mais à force d'en avoir réjoui quelques ſociétés particulieres, M. de B... diſſipe inſenſiblement les ſcrupules, & parviendra ſans doute à ſes fins.

L'adminiſtration de notre opéra conſerve toujours la même ſageſſe dans ſes délibérations : voilà qu'au commencement de l'hiver, c'eſt-à-dire de la ſaiſon la plus précieuſe de ce ſpectacle, elle vient d'accorder un congé de quatre à cinq mois au jeune Veſtris, la fleur de ce théâtre, afin de lui faciliter la récolte de quelques milliers de guinées, qu'il va de nouveau faire en Angleterre. Ses dettes & ſes plaiſirs s'en promettent bien le partage à ſon retour.

Son pere, ſi juſtement appellé, quoi qu'on en diſe, le *Dieu de la danſe*, a fait véritablement ce que nos roués appellent, une *fin* : c'eſt-à-dire, de ſe marier : Mlle. Heinel lui tenoit au cœur depuis long-temps. Etoit-ce pour l'avoir ſoufletée en plein théâtre, il y a quelques années ? étoit-ce parce qu'il s'en étoit vu dédaigné. Quoi qu'il en ſoit, Veſtris n'avoit pu la voir paſſer ſans concupiſcence dans les bras d'un rival. Ce rival étoit Fierville, autre danſeur françois fixé depuis long-temps à Londres, où ſon talent, mais particuliérement ſon caractere romaneſque lui ont acquis la conſidération & la fortune. Mlle. Heinel y étant allée fixa tellement l'admiration des Anglois, que pluſieurs milords porterent l'enthouſiaſme juſqu'à lui propoſer deux & trois mille guinées pour coucher avec elle, ce qu'elle rejetta dédaigneuſement. Au lieu de

guinées, Fierville offrit ſon cœur à cette moderne Laïs ; & ſon offre fut acceptée. Mais ce ne fut point de leur part une ſimple amourette, & le *conjungo* fut prononcé à la face des autels. Quelques années s'écoulent ; la ſatiété ſurvient, Veſtris arrive, & fait enfin oublier ſon offenſe par l'hommage de ſon amour. Mad. Fierville (Mlle. Heinel) fait ſes arrangemens en Angleterre, & vient rejoindre ſon nouvel amant à Paris, où elle lui a de nouveau donné ſa foi conjugale à la face des autels, en attendant, ſans doute, qu'un autre ſéducteur l'arrache de ſes bras. Qu'une femme ſoit infidelle & perfide, *ce n'eſt rien*, vous diront nos gens du monde, mais qu'elle ſoit marâtre, qu'oſeront-ils répondre ? C'eſt pourtant le cas de Mlle. Heinel, par ſon divorce avec Fierville. Elle a abandonné un enfant, fruit de ce mariage, qui, par la fatalité de ces circonſtances, ſe trouve ſans exiſtence poſitive dans la Société. Il eſt heureux pour lui & ſes pareils, qu'une philoſophie ſage & bienfaiſante les légitime comme hommes, aux yeux de cette nation libre & éclairée. O France ! quand daigneras-tu ſuivre un ſi bel exemple ?

Si nos gens à talent vont, comme on le dit, ſe remplumer en Angleterre, il faut convenir qu'avec moins d'oſtentation nous rendons bien la pareille à leurs compatriotes. De tous nos ſpectacles particuliers, celui qui, ſans contredit, emporte le plus d'argent, eſt celui d'Aſtley, écuyer anglois. Il a fait conſtruire dans le Fauxbourg du Temple un

manege ſpacieux, dont la circonférence eſt garnie de pluſieurs rangs de loges, ce qui forme une ſalle de ſpectacle. Elle eſt diſpoſée & décorée d'une maniere très-piquante. Vingt-huit ou trente candelabres garnis de pluſieurs lampes de diverſes couleurs, formant environ douze cens meches, ſervent à en éclairer l'enceinte. Au milieu eſt un théâtre deſtiné, dans les intervalles des exercices de chevaux, à faire des tours de force très-variés. Aux deux côtés ſont les écuries. Dans le haut eſt placé l'orcheſtre. Les exercices des chevaux animés par les bouffonneries d'un paillaſſe très-adroit, conſiſtent, de la part des écuyers, dans des tours de ſoupleſſe & d'agilité ſurprenans. On diſtingue Aſtley pere & fils & deux angloiſes.

Les chevaux partagent à juſte titre le mérite de ces exercices par l'intelligence la plus étonnante. L'exécution de la plupart de ces exercices eſt très-curieuſe : celle, par exemple, du menuet des chevaux, qui conſiſte dans l'emploi de pas connus ſous les noms de *paſſager*, *terre à terre*, *pirouettes & piaffes ;* le cheval qui rapporte, offre cela de ſingulier, de n'être point dreſſé par la ſévérité. Il prend un mouchoir dans ſes dents, l'apporte, & les coups de chambriere qui cinglent à ſes oreilles ne l'intimident point.

Une attitude très-difficile pour le cheval eſt celle du chien aſſis, les pieds de deſſous recourbés, & ceux du devant, le ſabot appuyé ſur le ſol ; attitude qu'il prend à commandement. Mais l'exercice qui prouve le

plus en faveur de l'intelligence du cheval ; c'eſt celui du tailleur, autrement du formidable Jacques. Les tailleurs ont en Angleterre, comme ailleurs, la réputation d'être de fort mauvais cavaliers ; ils ont auſſi un accoutrement, une eſpece d'uniforme, une allure qui les fait aiſément diſtinguer de toute autre profeſſion. Le formidable Jacques a été dreſſé de maniere à redouter tout écuyer qui ſe préſente à lui ſous cet extérieur. Docile pour tout autre cavalier, ce cheval ne veut pas ſe laiſſer aborder par l'individu qui reſſemble à un tailleur anglois. Il rue des pieds de derriere, ſe cabre, combat en quelque ſorte le tailleur, court ſus, déchire ſa rédingote, arrache ſon fouet, le prend dans ſes dents. Si à ce jeu ſuccédoit l'envie de le monter décidément, le tailleur n'en pourroit venir à bout ; en ſorte qu'il exiſte une antipathie entre ces deux individus-là ; mais c'eſt ſurtout à Londres que cela eſt plus ſenſible.

Le dédain que les Anglois affectent pour la découverte dont nous nous honorons, des ballons aéroſtatiques, caractériſe bien l'implacable jalouſie de cette nation à notre égard. Il n'en a pas été, quoi qu'on en diſe, fait un ſeul dans les trois royaumes, excepté ſur le théâtre de Drury-lane, où l'on a eſſayé de tourner en ridicule cette curieuſe machine. Il faut avouer que le directeur de la troupe a totalement manqué ſon objet. Les ſpectateurs ont été intéreſſés malgré eux & le ballon a diſparu avec une rapidité à laquelle on ne s'attendoit pas, à travers le ciel du théâtre.

L'hiſtoire philoſophique & politique du dix-huitieme ſiecle offrira à nos neveux un ſpectacle digne de toute leur curioſité & que nous avons bien le droit de leur envier. Nous devons renoncer à la douceur d'en jouir au moins avec tout l'intérêt que peut inſpirer ou la vérité ou l'impoſture qui en prend les couleurs & ne peut être démaſquée. Contentons-nous de revenir ſur les ſiecles paſſés : M. Mayer nous offre un tableau fort intéreſſant de l'un de ceux qui mérite le plus notre attention ; arrêtons-nous-y quelques inſtans.

Cette *galerie philoſophique du ſeizieme ſiecle* renferme une période de temps bien propre à tenter un hiſtorien. Les couleurs s'y préſentent d'elles-mêmes à ſon pinceau. Les attitudes des perſonnages de ce ſiecle ſont ſi prononcées, ſi variées ! Tant de grands intérêts ſe heurtoient entr'eux ! jamais l'Europe ne fut ſi violemment agitée.

M. Mayer a traité ſon ſujet avec chaleur, ſouvent avec éloquence, & toujours avec beaucoup de philoſophie. François Ier, eſt, ſelon lui, l'auteur des horreurs de la S. Barthelemi, par les perſécutions qu'il ordonna contre les Proteſtans, & la haine qu'il alluma entre eux & les Catholiques. Il entreprend la tâche difficile de juſtifier Charles IX. Il eſt certain que ce jeune Monarque avoit des qualités, qu'il a été trompé, & qu'après le malheur d'avoir permis une action auſſi odieuſe en elle-même que déshonorante pour la nation, il a eu celui de mourir trop jeune pour en effacer la tache. M. Mayer aura plus de

peine à faire adopter au lecteur ſon indulgence pour Catherine de Medicis. Henri III, ſous ſa plume, gagne un peu du côté de l'intention, mais il y perd par ſes impudicités inconcevables. « C'étoit, dit M. Mayer, » la main des plaiſirs qui avoit défiguré ce » Monarque. Un venin corrupteur couloit » dans ſes veines, & c'étoit une reſſemblance » au moins qu'il avoit avec François Ier... » Il fut, comme ſon aïeul, une victime de » cette maladie.... L'alliage continuel qu'il » faiſoit des plaiſirs & des pratiques de dé- » votion, avoit une autre cauſe que la ſu- » perſtition. Louiſe de Vaudemont, ſon épouſe, » étoit vertueuſe & dévote. Quand il venoit » apporter à ſes pieds & ſon amour & ſes » regrets, elle ſe bornoit à lui ordonner des » bigoteries qui le rendoient ridicule. La ſté- » rilité de la Reine entretenoit les troubles » en France & flattoit les Guiſes de l'eſpé- » rance de parvenir au trône. Henri ſentoit » le beſoin qu'il avoit d'un héritier. Delà ces » *ex-voto*, ces pélérinages, ces proceſſions qui » l'occuperent la moitié de ſon regne. Il al- » loit vêtu d'un froc de toile, à Chartres, à » Meaux, à N. D. de Lieſſe; la Reine l'ac- » compagnoit; ils faiſoient toucher leurs che- » miſes à cette N. D. & au défaut d'un mi- » racle, il faiſoit venir à grands frais le mé- » decin Jombert.... Les moyens humains étant » nuls, il recommençoit les proceſſions. Elles » ne ſe terminoient pas auſſi pieuſement qu'el- » les avoient été commencées. La débauche » ſe mêloit aux actes de religion, & Poncet,

» fameux prédicateur, leur en faiſoit en chaire, de ſanglans reproches. — *J'ai été averti* » (diſoit-il en parlant de ces pénitens) *de bon* » *lieu, qu'hier au ſoir, qui étoit le Vendredi de* » *leur proceſſion, la broche tournoit pour le ſouper* » *de ces gros Pénitens; & qu'après avoir mangé* » *le gras chapon, ils eurent pour collation de nuit* » *le petit tendron qu'on leur tenoit tout prêt. Ah!* » *malheureux hypocrites, vous vous moquez donc* » *de Dieu ſous le maſque, & portez par conte-* » *nance un fouet à votre ceinture? Ce n'eſt pas* » *là, de par Dieu, où il faudroit le porter, c'eſt* » *ſur votre dos & ſur vos épaules, & vous en* » *étriller très-bien; il n'y a pas un de vous qui* » *ne l'ait bien gagné.* A ces déclamations véhé- » mentes, le Roi ne répondoit rien; il ſe » contentoit de parler avec douceur aux dé- » clamateurs, ou de les punir de quelques » mois de priſon; punition trop légere, qui » enhardiſſoit à la déſobéiſſance, & familia- » riſoit le peuple avec ces accuſations indé- » centes. »

Catherine de Médicis, nous dit M. Mayer, aimoit la vengeance, & cependant, comme de grands Souverains de nos jours, elle dédaignoit les libelles qu'on écrivoit contre elle. Souvent elle diſoit : *Ils ne ſavent pas tout;* & quelquefois : *oh, pour cela j'en ai l'ame nette, je ne me vengerai point.* Courageuſe juſqu'à la témérité, elle ſe montra au ſiege du Havre dans les endroits les plus périlleux. Elle haïſſoit le Prince de Condé, qui avoit livré ce port aux Anglois. On la vit donner des marques de la plus grande colere, en apprenant qu'un

ſecours d'Anglois étoit arrivé à Rouen, qu'elle aſſiégeoit. Elle demeuroit au fort de Ste. Catherine toutes les matinées. Autour d'elle pleuvoient bombes & canonades. J'ai autant de courage que vous, répondoit-elle à Guiſe, qui la prioit de ſe retirer.

Je ne ſais, Monſieur, ſi vous aimez les énigmes, les charades. En tout cas vous ne pouvez refuſer à celles que je vous donne, le mérite de la briéveté.

ÉNIGME.

Lecteur, il faut dans un ſeul mot
Trouver Pic, Repic & Capot.

De Verſailles, le 23 Novembre 1783.

J'AI encore quelques anecdotes du voyage à vous raconter. Il eſt d'uſage à la Cour que les Ambaſſadrices aillent au ſpectacle dans la loge des Princes du Sang. Madame la Ducheſſe de Bourbon ſe préſentant pour y entrer à l'une des repréſentations de *Didon*, la trouva occupée par la Ducheſſe de Mancheſter. Elle ſe dépita beaucoup, ſortit & alla ſe plaindre au Roi. S. M. lui dit qu'il étoit d'étiquette de prévenir vingt-quatre heures d'avance lorſqu'on vouloit avoir la loge & qu'au défaut de cette précaution, les premiers arrivés devoient avoir la préférence, ayant les mêmes droits. La Ducheſſe Françoiſe n'en fut pas moins piquée & ſe promit bien de ne pas oublier de ſe faire inſcrire à l'avenir. En ef-

ſet, dès le prochain ſpectacle elle fit retenir la loge non pas vingt-quatre heures, mais deux jours d'avance. La Ducheſſe de Mancheſter, étant venue en ce jour-là pour s'y placer comme de coutume, on lui témoigna le regret de ne pouvoir la lui donner, la Ducheſſe de Bourbon y étant : on lui offrit une autre loge, mais ſon Excellence Bretonne s'en alla furieuſe ſe plaindre au Comte de Vergennes. Ce Miniſtre lui fit les mêmes repréſentations que le Roi avoit faites à la Princeſſe de Bourbon. Elle cria au crime de leſe-Majeſté, même, dit-on, de leſe-nation. Quelle ſatisfaction donner à Madame l'Ambaſſadrice ? La voici. Le Roi fait venir le Chevalier de Luxembourg, Capitaine des gardes, chargé de ce département, & lui fait une mercuriale ſur ce que Madame l'Ambaſſadrice n'étant pas inſtruite de l'étiquette, n'avoit point été avertie vingt-quatre heures d'avance que la loge ordinaire étoit retenue par la Princeſſe de Bourbon. Madame de Mancheſter a paru adoucie, mais on ſait qu'elle conſerve toujours dans ſon cœur le petit trait qui pourtant n'a dû bleſſer que *le gas* de ſa vanité. (C'eſt ainſi qu'on s'exprime maintenant.)

En s'inſtallant dans ſon département, M. de Breteuil a trouvé fort plaiſant que depuis le miniſtere de M. Amelot, il y eut douze volumes *in-folio* des lettres reſpectivement écrites entre ce Miniſtre & l'adminiſtration de l'opéra, il a bien aſſuré que tel long que put être ſon regne, il ne laiſſeroit jamais dans les archives miniſtérielles des dépôts auſſi complets

de ſon attention à cette partie, & c'eſt ce que tous ceux qui connoiſſent la gravité reſpectable de M. de Breteuil ne balancent point à croire; il y a bien quinze ans qu'on ne l'a vu au ſpectacle, & certainement il ſe reſpecte trop & reſpecte trop les hommes pour donner autant de temps à des choſes futiles en comparaiſon de celles que l'on néglige, & qui intéreſſent le bonheur & la paix de la ſociété.

Le Duc de Richelieu racontoit dernièrement qu'il a dû une bonne fortune ou plutôt l'occaſion d'en jouir, à la complaiſance de Voltaire. La plus grande familiarité régnoit entre ces deux hommes étonnans, & même ils ſe tutoyoient. Le Duc étant à Ferney, trouva Madame Cr*** à ſon gré, Voltaire ſe chargea d'exiler le mari à Geneve pendant la nuit. Le vieux Poëte appelle le bon Cr*** dans ſon cabinet : *Mon ami, il faut que notre Duc reçoive demain ces vers tout imprimés à ſon réveil, partez vîte & rapportez-les demain au matin.* Cr*** part; ſa femme couche avec le Duc; on prétend que l'imprimeur n'en fut pas plus cocu pour cela, mais enfin tout le monde ſe trouva content.

Voltaire paſſoit preſque toutes les nuits couché entre deux jeunes filles. Il avoit, diſoit-il, appris dans la Bible cette maniere de ſe réchauffer, & c'étoit ce qu'il y avoit trouvé de mieux. Une de ſes compagnes de nuit avoit intéreſſé un des ſecrétaires du patriarche qui lui indiqua ce moyen d'exciter ſa bienfaiſance. Après avoir bien étudié ſa leçon, elle va ſe

jetter aux pieds du vieillard & lui expoſe avec des larmes & des ſanglots le tort que lui avoit fait ſon étourdi de ſecrétaire B***, en la rendant enceinte. Tout en la ſermonant, Voltaire lui donna une poignée de louis, & peu s'en fallut encore qu'il ne promît d'être le parrain de l'enfant. Avide au plus haut degré d'honneur, de gloire & de richeſſes, Voltaire eſt ſans contredit l'homme opulent qui a donné le plus d'or, & fait le plus d'ingrats.

Je n'ai lu nulle part l'anecdote ſuivante. Madame du Bary envoya ſon portrait entouré de diamans au patriarche de Ferney. M. de la Borde en étoit le porteur & dit au vieillard que Madame du Bary avoit donné au médaillon deux baiſers qui lui étoient deſtinés. M. de Voltaire fit des remercimens fort ſecs. L'ambaſſadeur lui témoigna combien il ſeroit douloureux pour lui de rendre compte de ſa commiſſion ſans être porteur d'un reçu qui atteſtât ſon exactitude. Un ſecrétaire eſt appellé; Voltaire lui dicte ces quatre vers:

Quoi! deux baiſers ſur la fin de ma vie!
Quel charmant paſſeport vous daignez m'accorder!
Oh! c'en eſt trop, adorable Eugénie,
Je ſerois mort de plaiſir au premier.

Le ſecrétaire préſente à Voltaire le papier à ſigner: — *Signez vous-même*, dit le vieillard, c'eſt pour *Madame du Bary*. Tel étoit ſon uſage, lorſque l'occaſion ne lui paroiſſoit pas mériter la peine d'écrire lui-même.

De Paris, le 26 Novembre 1783.

Il eſt aſſez dangereux de donner au public des échantillons trop précoces ou trop frivoles de ſon talent. Pour avoir d'abord trop peu reſpecté ſon opinion, il arrive qu'il s'opiniâtre à nous la refuſer, quand enfin nous y prétendons tout de bon. M. l'abbé Raynal n'ayant débuté dans la littérature que par des articles au *Mercure* oubliés, par une hiſtoire du *Stadhouderat* également oubliée, n'a-t-il pas rencontré des ſceptiques, de pyrrhoniens même, lorſqu'il s'eſt annoncé comme auteur de l'*Hiſtoire philoſophique des deux Indes*. La même mortification attendoit M. le Marquis de Bievre. Ne s'étant fait connoître juſqu'à préſent dans le monde, que par un goût dominant pour les pointes, les jeux de mots; ou, ſi vous l'aimez mieux, les calembours, dont il peut être regardé comme le renovateur, on n'a pu ſoupçonner, à plus forte raiſon croire qu'à trente-quatre ou trente-cinq ans il débutât tout-à-coup dans la carriere dramatique par un ouvrage auſſi conſéquent, & même auſſi rare de nos jours, qu'une comédie de caractere en cinq actes. Ayant dédaigné l'appel du parterre, qui, ſuivant l'uſage, demandoit à voir l'auteur d'un ouvrage qui lui plaiſoit, on l'a vainement nommé dans le foyer & dans les cercles, le public n'a voulu voir en lui qu'un calembourdiſte; & tout imparfaite que fut ſa piece du *Séducteur*, l'élégance du ſtyle & le décri de la philoſophie l'ont généra-

ment fait attribuer à M. Paliſſot, peut-être le premier de nos littérateurs en ce genre, comme l'anti-philoſophe le plus acharné. Cette variété, cette incertitude d'opinions ont donc dicté les vers ſuivans à l'un de nos jeunes poëtes : mais le Marquis de Bievre, en homme piqué, n'y a répondu qu'anonymement par l'épigramme qui leur ſuccede.

Montrez-vous donc, Monſieur l'auteur ;
Pourquoi demeurer ſous la toile ?
Lorſqu'on a fait le *Séducteur*,
On doit laiſſer tomber le voile.
Sur le dramatique horizon
Apparoiſſez nouvelle étoile,
Et ne cachez plus votre nom.
De l'aſtre éblouiſſant du monde
Vos vers ont l'éclat radieux,
Votre muſe eſt riche, féconde,
Et votre pinceau gracieux.
Du volage amant d'une belle
Quelle autre a mieux rendu les mœurs ?
C'eſt avec le bout de ſon aile
Que l'amour broya les couleurs
Dont vous peignez votre infidele.

Mais peindre bien ne ſuffit pas.
Dans les drames qu'on veut produire,
Avec art il faut les conduire,
Cet art eſt des plus délicats ;
Dans l'intrigue point d'embarras,
Et très-ſouvent le mot pour rire.
Une noble ſimplicité,
De l'intérêt, de l'unité

Voilà

Voilà ce qu'il faut pour ſéduire.
De ces loix êtes-vous inſtruit ?
Je ne ſais ; ſans être ſévères,
Nos ariſtarques en crédit
Pourront blâmer vos caractères.
Si le Séducteur m'a ſéduit,
S'il eſt plein de grace & d'eſprit,
Tous ceux qu'il trompe n'en ont gueres.

Votre Orgon eſt un peu niais ;
D'en convenir il eſt facile,
D'Armance n'eſt pas plus habile,
Damis eſt un grand inutile,
Et ſur-tout crédule à l'excès.
Il n'eſt pas juſqu'à Zéronès
Qui ne ſoit un franc imbécille
Et le moins plaiſant des valets.
Le Marquis, en ruſes fertile,
A compoſé certains couplets
Qu'on dit être des plus parfaits ;
S'il faut pourtant ne vous rien taire,
Je vous dirai confidemment
Que l'auteur agit prudemment
De ne point les lire au parterre.

Paſſons à votre dénouement,
Pourroit-il craindre la critique ?
Il eſt tout plein d'un pathétique
Fort à la mode en ce moment,
Mais une mere ſuppoſée
Qui ſeconde un enlevement,
N'eſt-elle pas évidemment
Une invention trop uſée ?
Et plus digne du beau roman
Où votre muſe l'a puiſée ?

Et d'ailleurs pour la dignité,
Et pour compléter l'aventure,
Il vous falloit, en vérité,
Un chapelain dans la voiture.

Ma critique ira plus avant.
Cette pauvre philoſophie,
Pourquoi la rendre ſi ſouvent
L'objet de votre raillerie ?
Des faux ſages qu'on ſe défie,
Leur jargon n'offre que du vent;
Mais la philoſophie eſt bonne,
Je le maintiens & je ſoupçonne
Que votre Apollon peu moral,
Pour rendre parfait ſon ouvrage,
En eut dû montrer davantage,
Et n'en pas dire tant de mal.

Malgré tous ces défauts, on aime
On admire votre tableau,
On diroit que Greſſet lui-même
Vous remit ſon brillant pinceau.
Certaine veuve fort jolie
N'avoit plus d'autels parmi nous:
Un noir Ciprès coëffoit Thalie,
De ſon théâtre emparez-vous;
Diſſipez la mélancolie,
Et prompt à captiver ſes goûts,
Vous lui rendrez, je le parie,
Et ſes amans & ſes époux.

Il eſt fort plaiſant & fort digne d'attention, que M. de Bievre, pour répondre à cette jolie critique, n'ait eu recours ni au ſtyle ni à l'eſprit qu'il a trouvé pour ſon *Séducteur*; &

qu'il ait eu la nonchalance d'emprunter de ſon ariſtarque même l'idée de ſa replique que voici.

Malgré tout votre eſprit, tous vos charmans dictons,
Vous raillez Zéronès, qui demande à s'inſtruire
Dans cet art odieux, que nous applaudiſſons;
Vous ſemblez rougir de ces dons
Qu'à chaque mot, Marquis, en vous nous voyons luire.
Monſieur le Séducteur, j'approuve vos raiſons:
Certes, il ne faut pas tant d'eſprit pour ſéduire,
Quand on n'eſt comme vous entouré que d'oiſons.

Le Marquis de Bievre ne pouvant néanmoins réſiſter plus long-temps au petit dépit que lui cauſoit la mépriſe obſtinée du public, a pris le ſpécieux prétexte de paris faits à ſon ſujet, pour l'informer bien & duement par la lettre ſuivante qu'il a fait inſérer dans le Journal de cette capitale.

» Après la premiere repréſentation du *Sé-*
» *ducteur*, je me ſuis nommé à la comédie &
» dans le monde, & j'ai dit à M. Molé, qui
» eſt depuis plus de ſix ans dans mon ſecret,
» qu'il pouvoit juger les paris qui s'étoient
» faits à mon ſujet à Fontainebleau. Ils ont
» été payés ſans difficulté : mais j'apprends
» qu'ils ſe renouvellent ici depuis pluſieurs
» jours. Comme ma déclaration n'a été ni pu-
» blique ni authentique, je me crois obligé
» de la conſigner dans votre Journal pour
» pour faire ceſſer toute incertitude. Je dé-

» clare donc ici que je ſuis l'auteur du *Sé-*
» *ducteur*, & je profite de cette occaſion pour
» rendre graces au public de l'accueil favora-
» ble qu'il a fait à mon ouvrage. »

Toute formelle qu'ait été cette déclaration, nombre d'incrédules perſiſtoient ; l'un d'eux-même a, pluſieurs jours après, adreſſé les vers ſuivans à M. Paliſſot.

En vain tu prétends te cacher
Sous le manteau de l'anonyme ;
Ton ſtyle élégant & ſublime
Sait, malgré toi, te l'arracher.
Ton *Séducteur*, pour s'introduire,
Uſe de cent moyens divers ;
Mais le plus ſûr pour nous ſéduire,
Eſt de nous réciter tes vers.

Il a donc fallu que M. Paliſſot lui-même entreprît de diſſuader le public de l'opinion dans laquelle il s'entretenoit ſur ſon compte ; & c'eſt ce qu'il vient de faire, en adreſſant cette lettre au Marquis de Bievre.

» Il eſt étrange, M. le Marquis, que l'on
» s'obſtine à me féliciter ſur votre piece. Je
» viens de lire des vers très-agréables & très-
» flatteurs qui ſeroient capable de faire durer
» encore la mépriſe & qui m'obligent à ren-
» dre mon déſaveu public. Je ſaiſis avec em-
» preſſement cette occaſion de vous rendre
» la juſtice que je vous ai toujours rendue
» au fond du cœur : votre ſuccès ne m'a point

» étonné, mais ſouvenez-vous du temps où
» j'avois l'honneur de vous dire qu'un jour on
» vous feroit expier l'abus que vous faiſiez
» de la gaîté de votre eſprit.

Croirez-vous bien que cette derniere phraſe n'a point été compriſe ? à mon grand étonnement j'ai vu des poëtes & des écrivains de tous étages avouer qu'ils n'en ſaiſiſſoient pas le ſens. Il me ſemble pourtant qu'elle eſt auſſi claire que fine, & qu'elle dit en deux mots à M. de Bievre : *Vous avez ſonciérement de l'eſprit, mais le public n'en veut rien croire : & c'eſt une juſte punition de votre goût pour le talent frivole de bien tourner un calembourg.* Au ſurplus cette piece fera honneur à M. de Bievre, en faiſant connoître les qualités de ſon eſprit, & celles de ſon cœur. Il a généreuſement accordé à Molé, tous les bénéfices qui réſulteroient de ſes repréſentations & de ſon impreſſion, ce qu'on eſtime un objet de dix à douze mille livres.

Pour cette fois nos balloniſtes ne ſont plus de ſimples enfans que l'on tient à la liſiere, &. l'on vient enfin de leur donner pour la premiere fois, ce que nous appellons *la clef des champs.* M. de Montgolfier ayant répété ſon expérience vendredi vingt-un à la Muette, en préſence de notre jeune Dauphin & de ſa Cour, le major d'Arlandes & M. Pilâtre du Roſier ont bravement accompagné le ballon qui, pour le coup, comme je vous le diſois, a été abandonné. L'admiration & l'inquiétude du public nombreux & choiſi, témoin du

départ aventureux de ces deux premiers voyageurs aériens, eſt difficile à vous exprimer. On les a vus d'abord élevés à la hauteur de deux cens pieds s'incliner vers leurs ſpectateurs ſtupéfaits, & leur donner par des ſaluts réitérés, le ſignal le plus indubitable de leur ſang-froid, de leur confiance & de leur intrépidité. Puis bientôt portés à une diſtance, où il n'étoit plus poſſible de les diſtinguer, & que l'on a appréciée devoir être de cinq à ſix cens toiſes, on a vu la machine ſe rendre, en un clin-d'œil, à Paris dont elle a traverſé une partie, & dont elle n'a dérivé que par la force du vent qui l'a entraînée vers un lieu de la campagne connue ſous le nom de *Clos-Payen*, & c'eſt là que nos voyageurs aériens l'ont inſenſiblement & volontairement abattue. Elle avoit à la vérité pendant leur courſe, qui fut de vingt à vingt-cinq minutes, eſſuyé quelques petits événemens, ou pour parler plus clairement *fait quelques voies* non d'eau, mais d'air : & cela n'a rien d'étonnant, en conſidérant la multiplicité d'expériences auxquelles elle avoit déjà ſervi tant à Verſailles qu'à Paris. Du reſte, nos deux aventuriers ſont tous prêts à réitérer cette marche auſſi majeſtueuſe, qu'étonnante & audacieuſe. Il eſt queſtion d'élever une colonne à l'endroit où ils ont pris terre.

Nous ne ſommes pas les ſeuls qui traitions en vaudevilles les affaires les plus ſérieuſes : On voit ici des couplets ſur l'air fameux : *Changez-moi cette tête*, au ſujet des troubles intérieurs de la Hollande ; ils ne ſe reſſentent

point de la gravité batave, mais ils portent bien l'empreinte de toute l'animoſité qu'enfante l'eſprit de parti. Beaucoup de perſonnages que nous connoiſſons fort peu y ſont peints avec les couleurs les plus noires. Si ce ne ſont pas celles de la calomnie, quel malheureux pays que celui où il ſe trouve tant de monſtres & où des *têtes d'écervelé*, *têtes de Machiavel*, *têtes infernales*, *têtes brouillonnes*, *têtes de vieux renard*, *têtes à couvrir de ſoufflets*, *têtes de poliſſon*, *têtes de vrai pendart*, *&c.* ont part à l'adminiſtration! Je tranſcris à regret toutes ces gentilleſſes.

CHANSON NOUVELLE

Sur l'Air : *Changez-moi cette tête.*

Momus, prends ta férule;
L'hydre du ridicule,
La ſottiſe crédule,
Chez nous n'ont plus de frein!
Pourſuis de ville en ville
La cohorte imbécille
Qui m'échauffe la bile,
Et chantes ce refrein :
Qu'on me change ces têtes,
Ces diſparates têtes,
Qu'on me change ces têtes,
Têtes de manequin.

Gis*** le fanatique, (*)

(*) Penſionnaire de la ville de Dordrecht.

Se croit patriotique
Et prend le ton cynique
Pour de la liberté.
Cette aveugle machine,
Quand de Witt l'endoctrine,
L'écoute & s'imagine
Suivre ſa volonté.
Changez-moi cette tête;
Extravagante tête;
Changez-moi cette tête,
Tête d'écervelé.

Bleyſw** (*) ſans ceſſe ruſe,
Les deux partis abuſe;
Mais il n'eſt qu'une buſe;
Chacun le prend pour tel.
Nuire, tromper, mal faire,
Sans motif, ſans ſalaire,
Eſt pour ce vrai corſaire
Un beſoin naturel.
Changez-moi cette tête,
Cette hypocrite tête;
Changez-moi cette tête
Tête de machiavel.

Quel monſtre au teint livide, (**)
Et que la haine guide,
Tourne une main perfide,
Contre ſon bienfaiteur?
Mais d'en haut la juſtice,
Prévoyant ſon ſupplice,

(*) Grand Penſionnaire de Hollande.
(**) Le B. de C. de Poll.

Veut qu'un jour il périſſe
Par le remors vengeur.
Changez-moi cette tête,
Cette infernale tête;
Changez-moi cette tête
Sans foi, loi, ni pudeur.

Ce brouillon paſſé-maître (*)
Sous l'air d'un petit-maître
Nous déguiſe un vrai traître
Et le cœur d'un Bed*** (**)
Notre guerre inteſtine,
Et de l'Etat qu'il mine
La prochaine ruine
Sont les fruits de ſon art.
Changez-moi cette tête,
Cette brouillonne tête;
Changez-moi cette tête
Tête de vieux Renard.

Et vous, Meſſieurs de Friſe,
Que ſatan catéchiſe;
De par ſa barbe griſe
Ceſſez donc vos hauts faits.
Votre fougueuſe allure,
Sans décence & meſure,
Du public qui murmure
Excite les ſifflets.
Qu'on me change ces têtes,
Ces criaillardes têtes;

(*) B. Secretaire de L. A. de F.

(**) Ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe qui trama une conjuration pour vendre la République.

Qu'on me change ces têtes
A couvrir de ſoufflets.

Avocat ſans pratique,
Sot & froid politique,
Jean (*), à la République
Penſe donner le tort.
Le fat en ſa manie
Se croyant du génie,
Au lecteur qu'il ennuie
Veut dicter ſa leçon.
Changez-moi cette tête,
Préſomptueuſe tête,
Changez-moi cette tête,
Tête de Poliçon.

Paillaſſe évangélique,
Prédicant fanatique,
D'une odieuſe clique
L'apôtre ou le ſoldat : (**)
Laiſſe-là, vil bravache,
Ta diable de roudache,
Et ta ſale mouſtache,
Et reprends ton rabat.
Qu'on me change ſa tête,
Son inconſtante tête,
Qu'on me change ſa tête,
Tête d'un apoſtat. (***)

(*) Luzac.

(**) Van der Kemp prêche tour à tour des ſermons ſéditieux, & aſſiſte à l'exercice de la milice bourgeoiſe, un ſabre au côté.

(***) De Reformé il s'eſt fait Memnonite, il étoit d'abord entré dans la carriere des armes.

Que vois-je ? un autre drôle
En rabat, qui cajole
Sa maîtreſſe d'école ? (*)
Qu'advient-il du paillard ?
La ſcélérate clique,
Sous ſon vil nom fabrique
Un œuvre diabolique
Auquel il n'a point part.
Changez-moi cette tête,
Cette impudique tête,
Changez-moi cette tête
Tête de vrai pendart.

Un parti fanatique
Orgueilleux, deſpotique,
Cauſe à la République
Un déluge de maux.
O nation Batave,
Voulez-vous être brave,
Et ceſſer d'être eſclave,
Ecoutez mon propos.
Changez toutes ces têtes
Ces diaboliques têtes;
Faites couper dix têtes
Pour avoir du repos.

P. S. Le mot où l'on trouve *Pic*, *Repic* & *Capot*, (pag. 237.) eſt Apothicaire.

(*) Van Bruſſel, ex-prédicant dépoſſédé de ſa chaire, pour avoir été ſurpris *in flagranti* avec la maîtreſſe d'école du village dont il étoit paſteur. Il n'eſt que le prête-nom de la Gazette de Dimermeer.

De Paris, le premier Décembre 1783.

Il ſeroit difficile de vous exprimer, de vous peindre le raviſſement & l'enthouſiaſme qu'a produit dans cette capitale le *ſpectacle* merveilleux dont MM. Charles & Robert viennent de la faire jouir. O la journée mémorable! vraiment il faudroit être Homere ou Pindare pour la ſolemniſer dignement. Que le compte que je vais vous en rendre juſtifie, s'il eſt poſſible, ce début, qui ſans doute vous ſemblera comme à tous ceux qui n'ont pas vu, rempli d'emphaſe & d'exagération.

Je vous avois annoncé le projet formé par ces ardens artiſtes, de faire inceſſamment pluſieurs expériences auſſi curieuſes qu'intéreſſantes, & qui devoient être terminées ou précédées d'une courſe aërienne *ad Providentiam.* Cette derniere eſt la ſeule, à la vérité, qu'ils aient encore exécutée; mais la certitude où l'on eſt qu'ils reviendront ſur les autres dans une ſaiſon plus favorable, & d'ailleurs l'appareil impoſant & rare au milieu duquel ils l'ont faite, ainſi que quelques circonſtances aſſez particulieres, ont probablement accru cet extrême intérêt, cette ſorte d'ivreſſe qu'elle a généralement inſpirée.

Depuis pluſieurs jours on avoit tranſporté dans le jardin des Tuileries un ſuperbe globe de vingt-ſix pieds de diametre, devant contenir douze mille pieds cubes, ainſi qu'un petit char qui devoit y être appendu, pour enlever nos hardis voyageurs. Malgré l'activité qui régnoit dans les préparatifs, tant pour

établir un théâtre ſur le baſſin du milieu du jardin, que pour faire le *gaz inflammable* & l'introduire dans le ballon, le public toujours indigné de l'outrage fait à M. de Montgolfier au Champ de Mars, choqué de la recette énorme que la ſociété Charles & Robert faiſoit par la diſtribution de billets d'entrée; indigné de voir une promenade publique devenue privilégiée pour de ſimples particuliers, crioit ou plutôt hurloit au *Charlataniſme* : on citoit cet homme de Londres qui devoit entrer dans une bouteille, maints autres effrontés dont le public avoit été dupe, & l'on proteſtoit hautement contre la bonne foi des Charles & des Robert : les calembours alloient leur train, & l'on pouſſoit la ſcience juſqu'à en fabriquer de latins; delà *Carole expecta* pour *Charlatan* (Charles attens;) le public, diſoit-on, étoit un dindon qu'on mettoit à la ſauce à Robert, & beaucoup d'autres jeux de mots auſſi délicats que ſpirituels : les Charles & les Robert en un mot, n'étoient que des frippons impudens mais adroits qui, pour ſe ſouſtraire à leur promeſſe de ſuivre la machine dans les airs, ſauroient ou la crever à propos, ou ſe faire donner un ordre ſupérieur pour les arrêter & couvrir leur ignorance & leur ſupercherie. Pour ſurcroît encore, le premier jour fixé par eux avoit été remis à aujourd'hui, & quelles rumeurs, quelles clabauderies ce délai n'a-t-il pas cauſé? Enfin, pour cette fois on n'a plus reculé. Dès le matin on s'eſt tumultueuſement porté vers les Tuileries : les femmes les plus frileuſes, qui,

tout en préconiſant leur *incroyable ſenſibilité*, ſe croiroient ſuicides de leur petit individu ſi, pour remplir un acte de bienfaiſance, elles hâtoient d'un quart-d'heure le moment de leur réveil, étoient là des premieres, bravant le froid, l'humidité, le brouillard, mais parlant, jabotant d'air, de gaz inflammable, citant ſans ceſſe & prônant indiſtinctement les noms *de Montgolfier, de Faujas, de Darlandes, de Pilâtre, de Charles & de Robert*, ce qu'au reſte pourroient leur diſputer nos cuiſinieres & nos laquais dont les entretiens ne roulent plus maintenant que ſur la phyſique & les phyſiciens.

Bientôt le cortege ſavant a paru : on y a cherché Charles & Robert; quelles ſenſations diverſes leur préſence a cauſées! *S'ils ne partent pas*, diſoient les uns, *il faut les pendre... S'ils partent*, diſoient les autres, *que deviendront-ils?* On a remarqué dans leur contenance une ſorte d'anxiété, mais on en ignoroit la vraie cauſe, & le public, toujours ſoupçonneux & décourageant, ne balançoit pas à l'attribuer à leur irréſolution, lorſqu'on a ſu qu'un ordre émané de la bonté du cœur du Roi, s'oppoſoit à leur départ. De ce moment on a plus que jamais déſeſpéré qu'il eut lieu. Mais le déſeſpoir de Charles, les repréſentations qu'elles lui ont dictées devant pluſieurs très-grands perſonnages qui ſe trouvoient dans l'enceinte, ont porté ceux-ci à ſe charger de leur cauſe auprès de S. M. Raſſurés ſur une circonſtance auſſi délicate, que celle de ſe diffamer aux yeux de la nation, ou d'encourir momentanément la diſgrace du Prince, ils

ſe ſont livrés avec autant de ſérénité que de zele aux diſpoſitions de leur départ. Un petit ballon verd lancé ſur ces entrefaites, a ranimé les eſpérances, & ſur-tout cauſé le plaiſir le plus vif aux ſpectateurs par l'effet charmant de ſon aſcenſion. Le ſoleil dardant à plein ſur le taffetas vernis dont il étoit formé, le faiſoit paroître dans la plus grande hauteur tel qu'une étoile la plus imperceptible. Comme il étoit porté par un vent nord-oueſt, & qu'il a, pour ainſi dire, cerné les Tuileries, de bons yeux l'ont vu, malgré ſon aſcenſion progreſſive, pendant l'eſpace de vingt-cinq minutes, & de cinquante-trois avec des lunettes. Ce ſignal a, ſi j'oſe le dire, été pour M. Charles celui du recouvrement de l'eſtime publique, & une circonſtance ſollicite trop en ſa faveur pour ne pas ici lui en faire honneur. Bien loin d'avoir cette fois-ci repouſſé M. de Montgolfier de ſon enceinte, il l'avoit invité d'y prendre part à ſes opérations. Ayant donc diſpoſé le petit ballon en queſtion, & ne le retenant plus qu'à une ficelle. M. Charles eſt allé la préſenter à M. de Montgolfier comme un hommage qu'il rendoit à ſa découverte, & l'a prié de lui donner la volée; ce qu'a fait M. de Montgolfier en embraſſant étroitement M. Charles. Cette réparation authentique & pleine de grace a ſinguliérement diſpoſé les eſprits en faveur du dernier, & autant on avoit deſiré, inſiſté même ſur la néceſſité de ſon départ, autant on paroiſſoit s'y oppoſer. Mais toutes conſidérations euſſent été vaines; il falloit partir : il le falloit pour ſa gloire,

il le falloit pour la ſatisfaction du public, il le falloit pour démontrer la juſteſſe & l'exactitude des combinaiſons & des calculs ſur leſquels il affirmoit avoir aſſis le ſuccès de ſa machine. L'inſtant en eſt enfin arrivé : Charles & Robert, le jeune, ſont montés dans leur char ; le Duc de Cumberland & pluſieurs ſeigneurs de cette claſſe ont daigné leur ſervir d'écuyers de main, & Madame la Ducheſſe de Bourbon a tranché le ſeul fil qui retint cette ſuperbe machine, luttant fiérement pour ſa liberté... ô ciel !.. On a peine à le croire... Oui, les voilà !.. Chacun frémit en les voyant s'élever inſenſiblement & majeſtueuſement vers une région nouvelle dont on n'oſe ni meſurer ni calculer les dangers. Eux ſeuls conſervent & témoignent la ſécurité la plus parfaite, ils ſaluent un public immenſe qui d'abord les obſerve avec ſilence & terreur, & leur annonce tout-à-coup, par les applaudiſſemens, par les ſignes les plus expreſſifs, & ſa ſurpriſe & ſon admiration & ſon ivreſſe. Les uns élévoient leurs chapeaux, les autres leurs mouchoirs ; les Suiſſes poſés pour la garde, émus par ce ſpectacle impoſant, agitoient leurs armes en l'air avec une ſorte de frénéſie.

A la vue de ce peuple innombrable, les yeux fixés ſur ces deux intéreſſans perſonnages, mon imagination s'eſt tranſportée dans ces beaux temps romaneſques & de la chevalerie, & je me perſuadois voir une nation antique aſſemblée pour délibérer ſur le choix des deux chevaliers les plus dignes d'être char-

gès d'une députation ou d'une expédition valeureuſes, & cette idée noble & touchante m'a fait verſer des larmes.... Enfin nos deux aventuriers, après avoir inſenſiblement monté juſqu'à la hauteur de trois à quatre cens pieds dans l'atmoſphere, ont paru, l'eſpace de trois à quatre minutes, y conſerver une immobilité parfaite, & c'eſt delà qu'un nouveau ſignal de leur part, a produit la plus agréable émotion, en interprêtant les banderoles qu'ils ont abandonnées, comme une double expreſſion de leur confiance. M. le Duc de Chartres & quantité de Seigneurs françois & étrangers les ont ſuivis à la piſte. M. le Duc de Chartres & le Duc de Fitz-James ont été les plus conſtans & les plus heureux, & ſont parvenus, deux heures & un quart après le départ, dans les prairies de Neſle environ à neuf lieues de Paris, ſur l'eſt, où les voyageurs aëriens, avoient fait une halte, & d'où, après une courte ſtation, M. Charles eſt remonté dans ſon char, avec le deſſein de pouſſer ſa marche juſqu'à la nuit..... Combien on aſpire après des nouvelles de ſa ſeconde tentative ! bien des gens la déſapprouvent : car enfin, puiſqu'au moyen du leſt dont ils avoient chargé la machine pour en modérer la marche & l'aſcenſion, ils étoient parvenus à faire neuf lieues en moins de deux heures, dans une direction horizontale ſeulement gouvernée par le vent, ce réſultat n'étoit-il pas ſatisfaiſant pour aſſurer leur gloire & celle de leur machine? (*)

(*) M. Charles eſt deſcendu avec ſon ballon à une

Vous voulez ſavoir ce que c'eſt que la *Gazette noire* (*). Un titre qui annonce un *libelle diffamatoire*, fait à coup ſûr la fortune d'un ouvrage : auſſi celui-ci eſt-il énormément cher & fort recherché ; je vais vous en rendre compte en gros. Il paroît de la même main que le *Procès des trois Rois* & beaucoup d'autres brochures qui depuis quelque temps ont déshonoré l'imprimerie ; l'auteur ou le compilateur intéreſſe dans les premieres pages. Retranchez du reſte quelques anecdotes anciennes ou du moins fort connues, des chapitres entiers extraits de l'*Eſpion des Boulevards*, de la brochure des *Joueurs & M. du Saulx* & de quelques autres, il reſtera peu de choſe, mais de l'originalité & beaucoup d'audace.

L'introduction eſt un éloge de l'Angleterre & une ſatyre hardie de l'intolérance des gouvernemens. « Monteſquieu dit que les Scythes » crevoient les yeux à leurs eſclaves, afin » qu'ils fuſſent moins diſtraits en battant leur » beurre ; c'eſt ainſi qu'on en uſe en France » où avec de très-bons yeux, il eſt défendu » de voir clair. On a deux yeux depuis plus » de cent ans en Angleterre ; les François » commencent à ouvrir un œil ; mais trop » ſouvent il ſe trouve des hommes en place

---

lieue & demie de ſa premiere ſtation, après une nouvelle courſe de trente-cinq minutes.

(*) La *Gazette noire, par un homme qui n'eſt pas blanc* ; ou *Œuvres poſthumes du Gazetier cuiraſſé*. Imprimé à cent lieues de la Baſtille, à trois cens lieues des Préſides, à cinq cens lieues des Cordons, à mille lieues de la Sybérie.

» qui ne veulent pas même permettre que » l'on ſoit borgne. Ces pauvres gens en place » ſont comme le docteur de la comédie ita- » lienne, qui ne veut être ſervi que par le » balourd Arlequin, & qui craint d'avoir un » valet trop pénétrant. »

Viennent après l'introduction, des diſſerta- tions plus au moins graves ſur *les limites de la prérogative des Rois & de la liberté des Peu- ples*, ainſi que ſur d'autres points de politique auxquels le ton du *Gazetier noir* convient auſſi peu ; des apologues, des plaiſanteries indécen- tes ſur les premiers perſonnages de l'Europe & des éloges auſſi peu faits pour les flatter que les ſatyres qui les entremêlent ne doivent les irriter ; enſuite trois hiſtoires : l'une, dit l'auteur, *tient un peu du ſcandale ; elle m'a pour- tant fait rire ; l'autre tient du maſſacre, elle a fait ſaigner mon cœur ; la troiſieme tient de l'horreur, elle a pénétré mon ame d'indignation.* La premiere eſt l'hiſtoire d'un procès que les capucins de notre bonne ville ont eu en 1764 : on rap- pelle à cette occaſion que, « ſuivant un mé- » moire imprimé dans cette affaire, il faut » douze cens livres de pain par ſemaine au » couvent des capucins de la rue St. Honoré, » de la viande, du vin, du bois à propor- » tion, & qu'il y a quatre quêteurs en titre » d'office, chargés de lever ces contributions » dans la ville.... Quel ſcandale épouvanta- » ble, s'écrie le Gazetier ! douze cens livres » de viande, douze cens livres de pain par » ſemaine pour quelques... capucins, tandis » que tant de braves gens accablés de vieil-

» leſſe & tant d'honnêtes veuves ſont expo-
» ſés tous les jours à périr de faim!... Ce
» ſont les pauvres qui paient la taxe impo-
» ſée ſans Lettres patentes, par les moines
» mendians.... Si j'avois aſſez de crédit & de
» confiance, j'oſerois propoſer aux ames bien
» nées, de répandre dans la capitale & dans
» les Provinces, un régiment d'anti-capucins,
» d'anti-cordeliers, d'anti-recollets, d'anti-pic-
» puces & d'anti-carmes, qui iroient de mai-
» ſon en maiſon recommander aux peres &
» aux meres d'être bien vertueux & de gar-
» der leur argent pour l'entretien de leur fa-
» mille & le ſoutien de leur vieilleſſe ; d'ai-
» mer Dieu de tout leur cœur & par-deſſus
» toutes choſes, & ſur-tout de ne jamais rien
» donner aux..... moines. » Cette riche ti-
rade à l'occaſion d'un frere Dorothée, capu-
cin, qui s'étoit fait mille écus de rente, vous
donnera une idée du ſtyle & du ton de la
Gazette noire. Au reſte ſes nouvelles ne ſont
pas plus fraîches que ſa maniere n'eſt impar-
tiale. La ſeconde hiſtoire eſt celle du Cheva-
lier de la Barre, exécuté à Abbeville en 1766,
événement qu'aucune perſonne ſenſible ne peut
avoir oublié, & la troiſieme celle de Madame
d'Oppy avec la Gourdan. Je vous ai dans le
temps raconté celle-ci dans la verſion du *Gazetier
noir*, Madame d'Oppy parfaitement innocente
a été perſécutée avec barbarie : il donne à
cette occaſion des détails très-piquans ſur l'é-
tabliſſement de la Gourdan.

Les titres des autres chapitres de la *Gazette
noire*, vous en indiqueront ſuffiſamment le con-

tenu : *Coup d'œil hiſtorique ſur la généalogie des principaux Pairs modernes de France ; Notices curieuſes ſur quelques-uns des plus renommés Plutus de France, morts ou vivans ; Dialogue pittoreſque entre le Comte de Lauraguais & un Mylord, au ſujet des Catins les plus célebres de la capitale ; les Délices & les Plaiſirs du Boulevard ; Hiſtoire des Tripots, des Tripoteurs & Tripoteuſes de Paris, pour l'inſtruction de la jeuneſſe françoiſe & étrangere.*

MADRIGAL.

Un bel enfant, c'étoit l'amour ſans doute,
Voulut un jour me vendre le bonheur.
Je vous le donnerai, dit-il d'un ton railleur,
Pour les larmes qu'il coûte.

De Paris, le 3 Décembre 1783.

La cérémonie de la proclamation de la paix a donné lieu à une petite anecdote, qui ne laiſſe pas que d'avoir ſon mérite aux yeux des mauvais plaiſans. Le *Roi d'armes* de France, charge qui, comme toute charge vénale, peut être remplie par le premier *va-nuds-pieds*, ſe fit annoncer, le matin du jour de la publication, à l'aſſemblée de la Ville & des Magiſtrats de Police & du Châtelet. Ces Meſſieurs ne conſidérant point le rôle que jouoit le Roi d'armes ce jour-là, & n'appréciant que la diſtance d'un particulier, qui ſe nomme pourtant le *Chevalier de la Haye*, à un corps de magiſtrature, laiſſerent tout bonnement le Roi d'ar-

mes & ſes ſix héraults dans l'anti-chambre au milieu des valets. Le Roi d'armes fit des repréſentations. On n'en tint compte & il ne fut point admis. Il ſe promit bien de ſe venger, & ne tarda pas. Les religieux feuillans doivent, par un très-ancien uſage, le jour de pareilles cérémonies, faire préparer dans leur couvent une collation deſtinée au Roi d'armes & à ſes herault, mais à laquelle il invite ordinairement les Magiſtrats. Le Chevalier de la Haye a trouvé tout ſimple de rendre coup pour coup : il s'eſt inſtallé avec ſes compagnons au feſtin : Meſſieurs les Robins ſe morfondant à la porte dans l'attente d'être appellés & introduits, ont donné au public un ſpectacle fort étrange & très-plaiſant pour ceux qui ſavoient le fin mot.

Tout le monde à les yeux attachés ſur M. de Calonne, & ceux qui ne ſe forment point une idée de la ſituation des affaires, prétendent qu'il doit inceſſamment penſer à ſoulager le peuple en diminuant les impôts; mais à moins de faire des miracles, ces belles choſes tant deſirées ne ſeront de long-temps poſſibles. Les perſonnes tant ſoit peu fourrées dans la bouteille à l'encre, diſent que le mieux auquel on doive d'abord borner ſon eſpoir, eſt que l'on paie; ceux qui reçoivent des à-comptes, ſe regardent comme fort heureux. Un tréſorier diſoit tout naturellement ce matin à un créancier de l'état, que le moment n'étoit pas encore venu où l'on pourroit diſſiper les embarras qui gênent depuis quelques mois la marche des payemens, ſur-tout dans le paye-

ment de la marine. C'eſt une prudence louable dans de telles circonſtances, que de rétablir, comme il en eſt queſtion, le comité de finance qui avoit lieu ſous M. Necker.

Les méchans prétendent toujours que le rétabliſſement de la ferme a valu huit cens mille livres à M. de Calonne, & huit millions au Roi, ce qu'il eſt plus raiſonnable d'écrire.

Nos gens à étiquette ſont fort curieux de voir comment la Ducheſſe de Cumberland qui eſt ici depuis trois à quatre jours, ſera préſentée à la Cour & par qui; car vous ſavez qu'elle ne va point à celle de St. James, & que conſéquemment la Ducheſſe de Mancheſter ne peut la préſenter. L'hiſtoire des formes en tout eſt un vaſte tableau de ridicules, & offre aux menus plaiſirs de l'homme ſenſé une ſcene qui ſe renouvelle continuellement en tous les genres.

Sur les Clubs nouvellement établis à Paris, à l'imitation de ceux de l'Angleterre.

Demandes.	*Réponſes.*
Qu'eſt-ce pour nous qu'un Club?	*Verbum.*
Ce mot a-t-il une étymologie?	Angloiſe.
Quelle idée repréſente-t-il à la lettre?	Coterie.
Que faut-il pour compoſer un Club?	Des têtes.

Demandes.	*Réponſes.*
Quels ſont les eſprits qui y ſont propres ?	Les bons.
Sont-ce les beaux ? . . .	Couſſi.
Quelle eſt cenſée être l'occupation d'un Club ? . . .	Renſer.
Quelle ſera vraiſemblablement celle de nos agréables Clubiſtes ?	Parler.
Parleront-ils au moins de ce qu'ils ſavent ?	Rarement.
Ou de ce qu'ils croiront ſavoir ?	Souvent.
Qu'y gagneront-ils ? . . .	Des travers.
Qu'y perdront-ils ?	Leur temps.
Y ſaura-t-on réellement avec le temps les langues étrangeres ?	On le croira.
Y puiſera-t-on ſérieuſement des connoiſſances ? . . .	On le dira.
Et quelles ſeront ces connoiſſances ?	Mauvaiſes.
D'ailleurs ne faut-il pas, pour qu'un pareil établiſſement ſe ſoutienne, pour qu'il proſpere, quelque choſe que nous n'avons pas ? .	Vraiment oui.
N'y aura-t-il point parmi nous des empêchemens à ce qu'un Club ſoit un Club ? . .	Beaucoup.
Il y en auroit peut-être moins à ce qu'il devienne ce que ſont devenus bien d'autres	

lieux

Demandes.	*Réponſes.*
lieux du voiſinage, vous le ſavez ?	Tripots.
Quels ſeront les obſtacles directs à ce qu'un Club ſoit un vrai Club ?	Méfiance.
Quels hommes ſera-t-on forcé d'y admettre ?	Eſpions.

ÉPITAPHE

Par M. Sylvain Maréchal.

Au pied de cet arbre repoſe
La cendre d'un homme de bien :
Mais il ne fut pas autre choſe ;
En ce monde c'eſt n'être rien.

De Verſailles, le 9 Décembre 1783.

La faveur dont M. de Calonne n'a point tardé à jouir auprès du Roi, prend tous les jours plus de conſiſtance, & il acquiert le plus grand empire dans le conſeil. Beaucoup d'eſprit & de fermeté, une facilité étonnante à s'énoncer avec la véritable éloquence, celle qui entraîne les opinions, & plus encore l'air de ſupériorité que juſtifie la confiance des maîtres lui donnent une prépondérance dont il uſe dans toute ſon étendue.

Les ennemis de M. de Vergennes ont leurs regards ſans ceſſe fixés ſur le Levant. C'eſt de là diſent-ils, que ſoufflera le vent qui doit

faner ſa gloire & ébranler ſont crédit. Ce Miniſtre a aſſuré le Roi qu'il réuſſiroit à prévenir l'embraſement toujours prêt à éclater. Il faut s'en rapporter aux bons amis de Cour pour les effets que produira le mauvais ſuccès des négociations qu'il dirige & qu'il reproduit ſous une face nouvelle à chaque fois qu'elles échouent.

CHANSON

SUR LE GLOBE AÉROSTATIQUE.

Sur l'air : *Il étoit une fille, &c.*

Tandis que l'on critique
A tort & à travers,
Montgolfier vole dans les airs
Et monte ſur ſon globe ;
Cet Icare nouveau
Étonne le badaud.

L'Anglois ſe déſeſpere
Et montre de l'humeur
De ne pas être l'inventeur
De cette découverte
Du globe aérien
Qui s'éleve ſi bien.

Ces fiers inſulaires
Se diſant Rois des eaux,
Pourront aller ſur leurs vaiſſeaux
Voguer à l'aventure,
Deſſus cet élément
Qui eſt ſi inconſtant.

Sur mer comme ſur terre
Nous allons dominer;
Rien ne pourra nous réſiſter;
Nous lancerons la foudre
Où bon nous ſemblera
Par le moyen du gaz.

Bientôt avec l'Olympe
Nous communiquerons;
Vers le beau pays nous irons
Où ſont toutes ces belles,
Ces vierges, ces houris
Peuplant le paradis.

Pour moi ſi je voyage
Je veux pour mon ballon
N'avoir que ma chere Liſon;
Dedans ſon joli globe
J'introduirai, mon gaz....
Et puis & *cætera*.... oh!

De Paris, le 10 *Décembre* 1783.

Le Chien après les Moines; lu & approuvé par une bande de défroqués nouvellement débarqués en Hollande: Tel eſt le titre d'une production toute nouvelle, en prétendus vers que les moines appelleront une chienne de poéſie & qui eſt bien véritablement de la poéſie de chien. Ce ne ſont point, à dire vrai, des *aboyemens*, mais pour conſerver le ſtyle du genre, des *gueulées* dégoûtantes. Le Poëme eſt précédé d'une épître dédicatoire, *aux très-illuſtres & inimitables Révérends Peres Théophile & Chriſoſtome, Carmes déchauſſés, aſſociés des Ziel-verkoo-*

pers, teneurs de tripots, amateurs du beau ſexe & Curés de l'égliſe françoiſe, &c. &c. &c. &c. à Amſterdam, & d'un avertiſſement ou l'auteur promet une autre brochure intitulée : *Les Moines après le Chien*, en forme de dialogue, & le *Gazetier monaſtique*, en deux volumes in-8vo. Il eſt facile d'imaginer que ce ſera une riche collection d'anecdotes ſcandaleuſes. Il eſt probable qu'il s'en trouvera beaucoup de vraies, mais il ne s'enſuit pas que tous les cloîtres n'offrent que

Un aſſemblage informe
De zele amer, de fanatiſme énorme;
L'intolérance avec la cruauté,
Le bigotiſme & l'inhumanité,
La volupté jointe à l'ivrognerie,
La caffardiſe avec la momerie.

Au nombre des reproches que notre auteur aboie contre les moines, eſt celui d'envoyer aux hôpitaux les fruits malheureux de leur incontinence; je puis oppoſer à cette imputation un fait curieux & ignoré. Il y a au couvent des Cordeliers de cette ville, un pere chargé de recevoir les plaintes de toutes les filles qui prétendent avoir été ſéduites par des religieux de ce monaſtere & ſe trouver enceintes de leurs œuvres. Sans examen on leur donne des ſecours, on envoie leur enfant en nourrice & l'on a ſoin de l'éducation de ces êtres infortunés qui certainement ne doivent pas tous le jour à des Cordeliers.

Les gouvernemens ont établi des cenſeurs pour empêcher que l'on ne ſeme parmi les peuples des opinions préjudiciables à leur autorité ; on s'oppoſe à la diſtribution des écrits dangereux pour les mœurs, parce que le déſordre dans les mœurs entraîne la dépopulation, rompt tous les liens, interrompt l'ordre de la légiſlation. N'y a-t-il donc aucune ſuite funeſte à craindre des idées contraires au progrès des connoiſſances humaines, & la vérité peut-elle être impunément outragée en ce genre, tandis que l'on n'oſe combattre même les opinions ſur de certaines matieres ? Il me ſemble que la cenſure devroit s'étendre ſur l'abſurdité autant que ſur l'audace : l'une & l'autre font toujours des proſélytes & nuiſent également ſoit qu'elles attaquent le bon ſens, les mœurs ou les loix. Quand un écrivain déraiſonne ſur la matiere qu'il veut traiter, quand il eſt évident qu'il ne la connoît point, quand il combat ce qui eſt démontré, lorſqu'il ne s'agit point d'opinions ſuſceptibles d'une diſcuſſion qui peut ſervir à l'accroiſſement des connoiſſances humaines, il me ſemble que ſes productions devroient être condamnées au feu. Eſt-il de mauvaiſe foi, c'eſt une juſte punition ; n'eſt-il qu'un imbécille, l'œil qui ſurveille toutes les actions de la ſociété doit traiter cet auteur comme il ſe traiteroit lui-même s'il étoit plus éclairé.

La lecture de beaucoup d'ouvrages dont ſouvent je dévore l'ennui en ſilence, m'a ſuggéré ces réflexions ; elles me reviennent à l'occaſion de la lettre adreſſée à Madame la

*Princeſſe de *** à Pétersbourg, ſur les ballons aëroſtatiques.* L'auteur n'entend ſeulement pas la dénomination de la machine dont il veut parler. Il prétend les ballons mal nommés parce qu'ils ne peuvent s'arrêter en l'air (*), & inutiles en ce que l'on ne pourra jamais s'élever au-delà de *TRENTE MILLE* toiſes... Il traite avec un dédain tout-à-fait curieux le mot célebre de M. Francklin au ſujet du ballon (**), & décide magiſtralement que le *ballon eſt un enfant déjà parvenu à ſon âge de maturité & qui ne ſera jamais qu'un joujou d'enfant.* Depuis que cette élégante ſentence a été prononcée, l'enfant a grandi & au bout de quelques ſemaines il avoit des *bottes de ſept lieues;* mais l'événement n'étoit pas néceſſaire pour prouver l'abſurdité de ce jugement. Si l'on a été quelques milliers d'années à trouver le moyen de s'élever dans l'air, on peut bien attendre du temps l'art de s'y conduire.

O la belle merveille, s'écrie M. de S. V.! jettez dans l'eau une veſſie remplie d'air, elle ſurnagera; l'effet du ballon dans l'air eſt abſolument le même, rien n'eſt plus naturel... — Eh, perſonne ne prétend, je penſe, qu'il y ait rien de ſurnaturel dans ces courſes aë-

---

(*) Comme M. de S. V. ne veut pas qu'on le prenne pour un grand grec, il fait dériver le mot *Aëro-ſtatique*, des mots latins *aër* & *ſtare*: ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il parle quelques lignes plus bas des loix de l'hydroſtatique.

(**) *Ce n'eſt encore qu'un enfant: peut-être ne ſera-t-il qu'un imbécille, peut-être deviendra-t-il un grand homme.*

riennes ; on fait, comme le dit M. Pingeron (*), que c'eſt abſolument l'œuf de Chriſtophe Colomb (**), mais avouez de bonne-foi qu'il y a trois mois vous traitiez d'imbécille quiconque ſe flattoit de parcourir les airs, comme on peut le faire maintenant. Le premier qui a remarqué un morceau de bois flottant ſur l'eau a pu concevoir l'idée d'un navire ; l'inventeur de la navigation en a-t-il moins de gloire ?

La découverte des propriétés de l'air inflammable, & des moyens de l'extraire de diverſes ſubſtances (entr'autres non pas de l'acide vitriolique, comme le dit M. de S. V., mais des matieres minérales qu'il met dans un état de décompoſition) devoit de même conduire à celle du procédé de M. de Montgolfier ; je dirai plus : en voyant la fumée renverſer des obſtacles pour s'élever en l'air, on devoit reconnoître la poſſibilité de s'en ſervir pour vaincre cette maudite attraction qui en nous tenant attachés ſur la ſurface de la terre, a toujours contrarié notre imagination ſi facile à s'exalter. Aucun ſavant, & M. de S. V. lui-même, n'y avoient cependant encore penſé, & même l'idée heureuſe de Cyrano Bergerac

(*) L'art de faire ſoi-même les ballons aëroſtatiques.

(**) Les ennemis de Chriſtophe Colomb, dans le conſeil de Caſtille, traitoient ſa découverte comme on traite ici celle de M. de Montgolfier. Il ſe fit apporter un œuf : *rien n'eſt ſi ſimple, ſi facile*, dit-il, *que de faire tenir cet œuf ſur ſa pointe ; qui de vous y réuſſira ?* on eſſaya vainement ; il briſa la pointe de l'œuf qui ſe ſoutint alors de lui-même.

dans ſon *Voyage à la Lune* (*), avoit été confondue avec les fruits de ſon imagination burleſque.

Une des objections à l'utilité de la Machine aëroſtatique, ſur leſquelles M. de S. V. s'arrête avec le plus de complaiſance, à laquelle, dit-il, *on n'a ſeulement pas penſé & qui eſt certainement la premiere dont on auroit dû s'occuper*, c'eſt qu'à une certaine hauteur de l'atmoſphere, l'air devenant plus léger, le ballon ceſſera de s'élever & le voyageur aërien ne reſpirera plus. Je ne ſais pas ſi M. de S. V. croit bien ſérieuſement être le ſeul a qui cette idée ſe ſoit préſentée, mais celle de ſe ſervir du ballon pour aller juſqu'à la lune, n'a certainement pu venir qu'à lui. Les difficultés qu'il trouve à y réunir *la force dirigeante à la force aſcendante* (pour me ſervir de ſes expreſſions) ſont plus raiſonnables. *Je ne vois*, dit-il, *aucun moyen de donner cette force dirigeante à la merveilleuſe machine aëroſtatique, & je ſuis bien aſſuré que nos très-illuſtres n'en ſavent pas plus que moi là-deſſus.* Je ſuis très-convaincu que M. de S. V. en effet ne fera pas cette découverte; je vois avec lui de grande difficultés à ajuſter au ballon les mêmes agrêts qui ſervent à la na-

(*) Cyrano dit que voyant la roſée s'élever le matin d'elle-même, en remplit de petites bouteilles au moyen deſquelles il monta dans l'atmoſphere avec cette légere vapeur. Cette idée m'a échauffé fortement l'imagination dans ma premiere jeuneſſe. Elle n'a pas plus ſervi à guider M. de Montgolfier dans ſa découverte, qu'à ſes détracteurs pour en rabaiſſer le mérite, mais il faut convenir que la voilà réaliſée.

vigation, mais j'aime à croire que de plus habiles gens que nous deux trouveront d'autres moyens, & j'en connois qui s'occupent de cette recherche avec apparence de ſuccès. Je n'imagine point qu'il ne ſe trouve rien au-delà des limites de mon intelligence. Celui à qui la vue d'une veſſie remplie d'air s'élevant à la ſurface de l'eau, n'a point fait faire la découverte de M. de Montgolfier, a peut-être ſous les yeux ſans y penſer, l'exemple d'un moyen fort ſimple de gouverner à ſon gré le ballon aëroſtatique.

Les tempêtes, les vents qui ſe croiſent, les courans ſeront ſans doute des obſtacles que les voyageurs aëriens auront à vaincre, comme les navigateurs : Peut-être ces dangers ſeront-ils plus redoutables dans l'air que ſur la mer; mais eſt-il vrai qu'il y ſoit plus difficile de les éviter, parce qu'on ne pourra *jetter l'ancre & abattre les voiles?* Il n'y a certainement point de navigation où l'on puiſſe prendre terre plus facilement; j'avoue que ſi l'on veut planer au-deſſus de l'océan, l'obſervation de M. de S. V. reſte dans toute ſa force.

C'eſt une tâche fort déſagréable que de combattre ce qui ſe réfute de ſoi-même; mais comme il n'eſt point d'opinion qui ne trouve ſes partiſans, il n'en eſt point de déraiſonnable que l'on ne doive chercher à détruire. La machine aëroſtatique a enlevé dans les airs les objections de M. de S. V., dont je ne vous parle pas, & elles s'y ſont évanouies : il me reſte à vous dire un mot de l'explication qu'il donne des brouillards ſecs qui ont régné ſur

cet hémiſphere & juſqu'en Aſie, pendant quelques ſemaines de l'été dernier. Ces brouillards ne ſont, ſelon lui & d'autres encore, que la fumée des volcans qui ſe ſont ouverts en Iſlande. J'abandonne à votre ſagacité, Monſieur, la diſcuſſion de cette hypotheſe.

Je ne jugerai point le ſtyle de M. de S. V. Il dit naïvement que, ſelon quelques perſonnes, *il ne ſait ſeulement pas écrire.* Au moins développe-t-il à cette occaſion une modeſtie rare, vertu dont tous ſes ouvrages portent l'empreinte : *Que ces critiques*, dit-il, *apportent le morceau le plus élégant de leurs travaux, qu'ils le mettent à côté du morceau le plus ſimple que j'ai écrit ? C'eſt là où je les attends, & je me charge alors de ma juſtification, s'il en eſt beſoin.*

Le retour de M. Charles à Paris, a dû lui paroître une entrée triomphale. Un peuple conſidérable étoit devant ſa maiſon ; les poiſſardes couvertes de rubans & portant des branches de laurier s'emparerent de ſa perſonne, & ne s'en deſſaiſirent, bien-entendu, qu'après en avoir reçu *de quoi boire l'rogome* & amplement : dès le lendemain, tout Paris s'empreſſa de le voir, de le queſtionner, de le féliciter, & l'académie des Sciences elle-même l'a fait inviter d'aſſiſter à ſa derniere aſſemblée, pour y recevoir ainſi que M. de Montgolfier les témoignages de l'admiration de ce corps. M. Charles aſſis à une place d'Académicien, a rendu compte à cette compagnie de ſon voyage aërien. Son récit achevé, l'Académie a répondu par les plus vifs applaudiſſemens, témoignage qu'il eſt flatteur

d'obtenir dans ce ſanctuaire des ſciences, où l'on ne doit s'enthouſiaſmer que pour les choſes de génie. L'Académie a préſenté les jettons de la ſéance à M. de Montgolfier & à M. Charles & en a deſtiné à chacun de Mrs. Robert. Si vous me demandez *pourquoi Mrs. d'Arlande & Pilâtre ont été oubliés ?* Je vous répondrai que je l'ignore ; & j'ajouterai, avec mon ſimple bon ſens naturel, que cet oubli de la part de Mrs. les Gens académiques, eſt une gaucherie, que la portion impartiale du public taxe & taxera toujours d'injuſtice & d'indécence : car enfin, il eſt de fait qu'au milieu de toutes ces choſes ſi dignes de notre admiration, la ſeule qui ſoit nouvelle par ſon application, eſt l'uſage d'un gaz quelconque pour élever des corps dans les airs ; & que les promenades plus ou moins longues entrepriſes par ces Meſſieurs en plein vent, n'ont été que le réſultat de la conviction que divers eſſais leur ont donnée, de la puiſſance de leur agent ; ce qui émerveille tant le vulgaire, eſt, j'oſe l'aſſurer, aux yeux du phyſicien & même du ſimple eſprit juſte, bien moins périlleux que le plus petit trajet ſur mer. En écartant tout le preſtige inſéparable de la nouveauté de ce ſpectacle, en conſidérant de ſang-froid ces courſes aëriennes, on reconnoîtra qu'elles n'offrent pas même le quart des dangers de la navigation. Si le globe demeure intact, l'agent qu'il renferme conſerve, au gré du voyageur, toute ſon énergie ; & s'il éprouve quelque déchirure, toujours eſt-il certain que ſa deſcenſion ne ſera proportionnée qu'à la déperdition

de gaz qu'il éprouvera, ce qui ne peut être bruſque & conſéquemment dangereux pour le voyageur. Dans tous les cas, Mrs. d'Arlandes & Pilâtre ont été les premiers à s'abandonner dans les airs, & qu'il y ait eu pour eux des riſques ou non à courir, ils ont des droits inconteſtables à la bienveillance & à l'admiration de leurs concitoyens, & c'eſt une injuſtice, une indécence de la part des académiciens, de ne les avoir pas fait participer aux marques publiques qu'ils en ont données à Mrs. Charles & Robert.

Une découverte non moins ſurprenante & qui ſeroit journellement utile, eſt celle qu'un Lyonnois vient de nous annoncer comme le fruit de vingt années de réflexions & de travail, l'*art de marcher ſur les eaux*. Si les Anglois ſe ſont emparés de leur fond, notre légéreté devoit tôt ou tard, nous en approprier la ſuperficie (*). Badinage à part, cette découverte ſeroit vraiment très-curieuſe & digne d'attention. Par-tout ailleurs, de Sts. Tribunaux feroient ſans doute repentir l'auteur d'oſer rivaliſer le premier des apôtres : pour nous qui diſtinguons les talens des miracles, ſachons l'écouter & lui donner notre confiance lorſqu'il l'aura méritée. « Je me flatte, » dit-il, d'avoir trouvé l'infaillible moyen de » *marcher à pied ſec ſur la ſurface des eaux*. Je » ſuis redevable de cette entrepriſe à une de

(*) On a vu dans les gazettes qu'un Anglois avoit marché pendant trois heures au fond de la mer.

» ces poupées tournantes qu'un reſſort fait
» mouvoir. En conſidérant la ſimplicité de ce
» méchaniſme, je le combinai avec la cauſe
» qui ſoutient ſur une riviere le caillou que
» l'on jette pour faire des ricochets : & j'en
» conclus qu'il étoit poſſible d'établir un prin-
» cipe de force toujours agiſſant dans un ſens
» progreſſif & capable de ſupporter des poids
» plus ou moins conſidérables en raiſon de
» ſa vîteſſe; que ce mouvement proportionné
» à ſa peſanteur pouvoit tenir en équilibre
» des corps ſolides ſur des fluides à la hauteur
» donnée. Telles furent mes conjectures, &
» j'ai travaillé avec tant de conſtance à les
» rendre juſtes, que j'ai obtenu des réſul-
» tats qui ne peuvent manquer de cauſer un
» grand étonnement & de produire une ſorte
» de révolution. Je propoſe de paſſer & re-
» paſſer la Seine ſans mouiller mes ſouliers;
» & d'en faire des expériences multipliées le
» premier Janvier 1784, au-deſſous du Pont-
» neuf à Paris; mais ſous la condition qu'au
» bout de la premiere traverſée, je trouverai
» deux cens louis d'or ſur la rive oppoſée.
» Je n'emploierai d'autre artifice qu'une *paire*
» *de ſabots élaſtiques*, diſtans l'un de l'autre de
» la grandeur d'un pas ordinaire, & fixés par
» une barre comme deux boulets ramés. Cha-
» que ſabot, long d'un pied, aura ſept pou-
» ces de hauteur ſur pareille largeur; c'eſt
» avec cette chauſſure que je puis traverſer
» cinquante fois par heure, la plus large ri-
» viere.... Ma propoſition eſt de traverſer
» la riviere de Seine, entre le Pont-neuf &

» le Pont-royal à fleur d'eau & avec aſſez de » vîteſſe pour qu'un cheval qui partira en » même temps que moi au grand trot, d'une » extrêmité du Pont-neuf n'arrive pas avant » moi à la rive oppoſée..... Je n'ai pas be- » ſoin de prévenir que ſi à l'époque du pre- » mier Janvier, la riviere eſt priſe de glace, » l'expérience ſera retardée & remiſe au pre- » mier moment où elle ſe trouvera dégagée » de tous glaçons. Il ne ſeroit pas étonnant » que mes pieds ne ſe mouillaſſent point dans » un paſſage où il n'y auroit point d'eau..., » J'ai une raiſon particuliere pour deſirer que » l'eau ſoit fluide; car il ſeroit poſſible que » la rapidité du mouvement qui m'emportera » mît le feu à l'encaiſſement de mes ſabots » élaſtiques, que je ſuis obligé de faire en » bois, pour éviter la peſanteur; il ſuit de » cette circonſtance que j'ai beſoin d'eau pour » l'éteindre... Je préviens encore qu'un brouil- » lard épais me forceroit également à retar- » der l'expérience par une autre raiſon, c'eſt » que j'ai beſoin de voir l'autre rive pour » aborder avec ſûreté.... » Quelques perſon- nes répandent que ſes procédés ſont d'autant plus ſûrs, que différentes fois il a déjà tra- verſé le Rhône, au ſurplus, les deux cens louis qu'il demande ne ſeront point un obſta- cle à ſon expérience, car à peine l'a-t-il an- noncée, que *Monſieur* a fait paſſer vingt-cinq louis dont il venoit de faire la collecte à ſon lever.

J'ai eu pluſieurs fois l'occaſion de vous par- ler des diverſes opinions de ceux qui ſe ſont

tourmentés à deviner quel étoit ce perſonnage important connu ſous le nom de l'*Homme au maſque de fer*. Dans une brochure qui vient de paroître, on prétend que c'étoit un frere aîné de Louis XIV, fils du fameux Duc de Buckingham, que l'hiſtoire du temps nous repréſente en effet comme bien venu près de la Reine Anne d'Autriche. L'auteur dit que ce ſecret a été confié par le Marquis de Barbeſieux à Mlle. de S. Quentin, ſa maîtreſſe, qui l'a raconté à quelques perſonnes après la mort de ſon amant. Je n'ai pas beſoin de vous dire que la brochure où il eſt maintenant conſigné ne ſe vend que ſous un triple manteau.

Puiſque vous aimez les charades, Monſieur, en voici encore une : je ne ſuis pas aſſez connoiſſeur en ce genre pour vous aſſurer qu'elle eſt fabriquée dans toutes les regles, mais lorſque vous l'aurez devinée, vous la trouverez bonne :

Va, vole à mon premier & danſe ſi tu peux,
Lecteur : pour mon ſecond, n'y crois pas, c'eſt le mieux.
Mon tout t'offre un plaiſir, mais il faut être deux.

De Paris, le 16 Décembre 1783.

Il vient de ſe paſſer entre deux de nos jeunes ſeigneurs une affaire d'honneur, qui n'eſt guere honorable. Mrs. de L*** & de Ch*** s'étoient rencontrés chez le Prince de Condé où il y avoit jeu, & le dernier ayant perdu très-gros, M. de L*** lui propoſa ſa revanche tête-à-tête, ce qui fut accepté &

exécuté. Le Prince l'ayant appris en témoigna ſon mécontentement, mais alors M. de L*** étoit en perte de cent mille écus. N'ayant point d'argent, il fit ſes billets, M. de Ch*** allant en Amérique lui en demanda, diſent les uns, le montant, & ſelon d'autres, lui rendit ſes billets, afin que s'il étoit tué, cette dette du jeu fût éteinte & ignorée. Il revint en Europe & demanda à ſon débiteur le payement des billets. M. de L*** prétend, dit-on, avoir payé. L'autre nie & inſiſte. Refus & appel. Ces Meſſieurs ſe ſont battus. de L*** a reçu un coup d'épée dans le bras, & le Chevalier deux aſſez graves dans le corps. A leur guériſon on s'attend bien à une récidive, ſi le tribunal n'interpoſe pas ſon autorité, mais on ſait qu'il a pour maxime de réduire à cent piſtoles toutes dettes du jeu, & probablement les parties ne regarderont pas cette déciſion comme ſans appel.

On voit une foule de brochures dont les titres vous ſuffiront bien. Ce ſont des *Entretiens de l'autre monde ſur ce qui ſe paſſe dans celui-ci, ou Dialogues groteſques & pittoreſques entre feu Louis XV, feu le Prince de Conti, feu M. Turgot, feu l'abbé Terrai, feu M. de Clugny, feu le Comte de Muy, feu le Comte de St. Germain, feu le Duc de la Vrilliere, feu le Comte de Maurepas, &c. &c.* — *Le Souper des Petits-Maîtres.* — *Le Diable dans un bénitier.* — *Le Porte-feuille de Madame Gourdan.* — *Des Lettres philoſophiques ſur St. Paul.* — *Une Réponſe au Tableau de l'égliſe de Liege.* — *Les Anecdotes du dix-huitieme ſiecle.* — *Le Recueil amuſant.*

— *Des Amuſemens, Gaîtés & Frivolités poétiques, par un bon Picard; Recueil dans le genre des Contes théologiques & des Muſes du foyer de l'opéra.*

On vient de donner, aux François, la premiere repréſentation des *Brames*, piece dont M. de la Harpe avoit, dès il y a long-temps, régalé ſes admirateurs. C'eſt un aſſez beau morceau d'éloquence, de poéſie même, mais pour une tragédie je n'oſerois vous en aſſurer. Un ſecond examen me mettra dans le cas de vous en parler d'une maniere moins équivoque.

Un de ces abbés du bel air, dont l'induſtrie conſiſte journellement à écumer dans une ſociété l'eſprit qu'il doit faire briller dans une autre, me demandoit ces jours-ci, ce que c'étoit qu'un *Madrigal;* & tout en m'en faiſant la queſtion, il pourſuivoit, & entreprenoit d'en faire lui-même l'explication. Nous n'étions pas d'accord : il prétendoit qu'il ne pouvoit donner matiere qu'à quelques vers, & moi, je ſuppoſois qu'il en pouvoit fournir à pluſieurs ſtrophes, toutes relatives & dérivantes de la même penſée : l'exemple me manquoit & le verbe claquant de mon abbé l'emporta; mais en parcourant le volume des *Annales Poétiques*, qui vient de paroître, j'ai vu, avec plaiſir & dépit, combien l'ingénieuſe petite piece ſuivante eût clos la bouche à mon abbé; car elle n'eſt ſans doute d'un bout à l'autre qu'un charmant Madrigal.

Philis, mes beaux jours ſont paſſés,
Et mon fils n'eſt qu'à ſon aurore :

Pour vous il eſt trop jeune encore,
Et je ne le ſuis pas aſſez.

Une maligne deſtinée
Sauve nos cœurs de votre loi :
Vous nâquites trop tard pour moi,
Pour lui vous êtes trop tôt née.

Ni moi ni ce jeune écolier,
Ne ſaurions comment nous y prendre ;
A peine il commence d'apprendre
Et je commence d'oublier.

Que votre deſtin & le nôtre
Seroient charmans & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvoit ſe retrancher à l'autre !

Si de mon âge joint au ſien,
On faiſoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à ſon âge
Ce que l'on ôteroit du mien !

Par-là vous pourriez voir éclore
Pour vous deux amans à la fois :
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'eſt pas encore.

Mais pourquoi former ce deſir ?
Si notre âge approchoit du vôtre,
Nous ſerions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choiſir.

Que mon fils donc ſeul y prétende !
Que pour poſſéder vos appas,

L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende!

Que fera-t-elle en attendant?
Votre cœur avant qu'il s'engage,
Voudroit-il ſe mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident?

Mais, Dieux! quelle aſſurance prendre
Sur un jeune cœur en dépôt?
Tel qui l'auroit mourroit plutôt
Que de ſe réſoudre à le rendre.

Votre cœur, s'il veut prendre avis
Sur un ſi délicat myſtere,
Pourroit eſſayer ſur le pere
Comment il aimeroit le fils.

Le mot de la charade que je vous ai envoyée, le dernier courier, eſt, comme vous le voudrez, *Bal* ou *Ballon*.

De Paris, le 13 *Décembre* 1783.

Le recueil qui paroît ſous le titre d'*Anecdotes du dix-huitieme ſiecle*, eſt une compilation faite ſans goût, de morceaux pris dans les *Mémoires ſecrets de Bachaumont*, & dont l'étendue plutôt que le genre ſemble avoir indiqué le choix : il s'y trouve des lettres, des pieces de vers, des épigrammes, &c. beaucoup plus que des anecdotes : celles-ci ont maintenant perdu la plus grande partie de leur intérêt, & celles qui valoient la peine d'être conſervées, ſe trouvent preſque toutes con-

» d'abord ri de la gaucherie du gentilhomme » provincial, ne purent s'empêcher de recon- » noître *qu'il n'étoit pas ſi bête.* »

M. Richer continuant à nous donner la vie des célebres marins, vient de publier celle de Michel de Ruyter. J'ai déjà eu occaſion de vous parler de l'auteur. Sa deviſe eſt : *J'amuſe en inſtruiſant.* Il s'eſt ſoutenu avantageuſement dans l'ouvrage que je vous annonce, & l'on ne dira pas de lui : *Il étoit brave hier.* Mais venons à notre héros.

Michel Ruyter à qui la Hollande eſt redevable de la liberté précaire dont elle jouit encore, naquit dans un ſiecle fertile en grands marins : iſſu de parens pauvres, il embraſſa d'abord le métier de cordier. La vigueur de ſon tempérament & ſa vivacité ne s'accordant pas avec cette profeſſion ſédentaire, il ne tarda pas à la quitter ; il prit parti ſur un vaiſſeau, devint mouſſe & puis matelot ; il ſe fit remarquer tant par ſa bonne conduite que par ſa force & ſon courage ; il fut enſuite élevé au grade de Boſſeman & enfin à celui de pilote. Pluſieurs marchands ayant équipé deux vaiſſeaux, on confia le commandement d'un des deux à Ruyter, qui pour ſon coup d'eſſai enleva deux navires, l'un Dunkerquois & l'autre Hambourgeois, qui étoient chargés de contrebande : il trafiqua pendant pluſieurs années à la ſatisfaction de ſes commettans, juſqu'à ce que la Hollande ayant fait cauſe commune avec le Portugal contre l'Eſpagne, le Prince d'Orange lui confia le commandement d'un vaiſſeau de guerre. Un combat qui

ſe donna entre la flotte Hollandoiſe & Eſpagnole juſtifia le choix qu'on venoit de faire de Ruyter.

Après la mort de l'amiral Tromp, il fut créé vice-amiral; les victoires qu'il remporta dans la ſuite, le firent avancer de grade en grade juſqu'à celui de lieutenant-amiral-général de Hollande & de Weſtfriſe. Tous les Rois de l'Europe s'empreſſerent à lui donner des témoignages de leur eſtime. Le Roi de Danemarck l'anoblit avec toute ſa famille. Louis XIV qui ſavoit apprécier le mérite juſques dans ſes ennemis, le fit complimenter différentes fois par ſes Ambaſſadeurs; le Roi de Portugal le décora de ſes ordres. Il fut moiſſonné au champ de la gloire; un boulet de canon lui emporta la jambe dans un combat contre les François; il ne ſurvécut que quelques jours à cette bleſſure: il mourut généralement aimé des ſes concitoyens & eſtimé des ennemis de ſa patrie.

Ne doutant point que l'hiſtoire des Ballons & des Balloniſtes ne paroiſſe bientôt, en pluſieurs textes & en pluſieurs langues, voici l'épigraphe que je propoſe à la plus véridique: *Sottiſes de toutes parts*: car jamais, je penſe, l'on n'en dit & l'on n'en fit autant que depuis la découverte de M. de Montgolfier. L'énumération en ſeroit ſi compliquée, ſi nombreuſe, ſi honteuſe, que cette tâche eſt capable de rebuter le narrateur le plus déterminé. Ajoutons-en ſans prétention quelques-unes à celles dont je vous ai déjà fait part... Je vous ai dit que l'Académie des Sciences avoit préſenté dans ſa derniere aſſemblée, des

jettons d'honneur à Mrs. de Montgolfier & Charles, confondant ainſi méchamment ou ſottement, l'inventeur & ſon imitateur; & que cette compagnie avoit pouſſé l'injuſtice ou l'indécence juſqu'à refuſer à Mrs. d'Arlandes & Pilâtre abſens, une marque d'attention qu'elle donnoit aux Srs. Robert également abſens. Revenue à elle-même, l'Académie a probablement ſenti ſon tort, ou le tort qu'il cauſeroit à ſa réputation, & dès le lendemain elle a fait adreſſer à ces deux Meſſieurs des jettons accompagnés d'une lettre flatteuſe. M. d'Arlandes, piqué ſans doute du peu de compte que l'Académie ſembloit lui tenir ainſi qu'à M. Pilâtre, d'avoir les premiers tracé la route aux Voyageurs aëriens, répondit ſur le champ, *qu'il étoit ſenſible à l'honneur que lui faiſoit l'Académie par l'envoi de ſes jettons ; qu'il les acceptoit en ſa conſidération ; mais qu'il étoit humilié de voir qu'elle ſemblât par-là le confondre, ainſi que M. Pilâtre du Roſier, avec les deux Hiſtrions des Tuileries.* Cette diatribe contre Charles a paru ſanglante & même outrée, mais elle n'a point ſubjugué les opinions; & Charles y domine avec une prépondérance ſi marquée, qu'à peine a-t-on l'air de ſe reſſouvenir que M. de Montgolfier a fait une découverte, dont Charles retire, pour ainſi dire, toute la gloire & les avantages. Charles eſt le Dieu de la Phyſique, le Dieu des Airs : il le dit, on l'écoute, il perſuade, on l'admire; & M. de Montgolfier, ſelon lui, *n'a eu d'autre bonheur que de tracer la route.* « Si l'on doit, a-t-il dit dans le » diſcours qu'il vient de débiter à l'ouverture

» de

» de ſon cours, quelqu'eſtime à celui qui jetta » le premier une planche ſur un ruiſſeau pour » en faciliter le trajet, ne doit-on pas quel- » qu'admiration à celui qui tout-à-coup lui a » fait ſuccéder un bateau? » Or, ſelon lui, M. de Montgolfier n'a fait que jetter la planche, & lui le bateau. Quel aveuglement, quelle impudence? & quelle ſtupidité de la part de ce public qui, tout ébloui par le preſtige du ſpectacle à la vérité magnifique que Charles lui a donné, ſaiſit avidement de pareilles inductions & s'en laiſſe corrompre? Et dans le fait, dès que des corps prétendus ſavans ont aſſez peu de ſcrupule pour aſſocier le ſimple imitateur d'une découverte à ſon auteur; dès que l'Académie des Sciences elle-même ne témoigne pas une diſtinction toute particuliere à l'homme qui enrichit les ſciences, des propriétés d'un nouvel agent juſqu'alors peu connu & encore moins employé, & la ſociété, de la faculté d'élever des corps quelconques à des hauteurs immenſes; dès que cette Académie prodigue les mêmes éloges & les mêmes honneurs à celui qui n'en a été qu'un adroit imitateur; comment la confuſion ne ſe ſeroit-elle pas introduite dans les eſprits de tous les ordres de la ſociété? On accorde le cordon noir à M. de Montgolfier; il falloit que Charles eût auſſi le cordon noir. La juſtice & le diſcernement de S. M. s'y ſont oppoſés, mais on a tant fait, qu'il en a été dédommagé par une penſion de deux mille livres. On a fait plus: on eſt parvenu à faire agréer à S. M. le plan d'une

pyramide qui ſera poſée dans le milieu du baſſin des Tuileries, pour tranſmettre aux ſiecles à venir l'expédition aërienne de Mrs. Charles & Robert!... Calmons-nous en oppoſant ici l'appréciation que le docteur Banks, Préſident de la Société Royale de Londres, fait des ſous-œuvres qui oſeroient prétendre ou s'arroger les honneurs dus à M. de Montgolfier. « Je vous félicite ſincérement, écrit-il à » M. Briſſonnet (*), ſur le ſuccès de l'Aëroſtate de M. de Montgolfier. Vous avez » en France un honneur que nous ne voulions pas vous accorder encore, d'avoir » rendu l'air navigable; *honneur auquel ne peuvent pas plus prétendre en quelque ſorte, les ballons de taffetas*, que les bulles de ſavon » que nous avons fait enlever dans ce pays, » au moment qu'on découvrit l'air inflammable. On a fait partir ici le 25 novembre, » un ballon de dix pieds de diametre, en taffetas huilé, dont les coutures étoient couvertes de goudron. M. Zambelleri & M. d'Yogery, étoient les ouvriers de cette machine. » Il eſt parti avec un temps ſuperbe; & fut » tomber, avant la nuit, à Petawork, à quarante-huit milles de Londres: il fit ce trajet en moins de cinq heures. » Il réſulte très-clairement de la lettre du Docteur Anglois, que Charles ainſi que Mrs. Zambelleri & d'Yogeri, quelque bien qu'ils aient pu faire des ballons de taffetas, ne participent nullement

(*) C'étoit en réponſe aux détails que lui avoit envoyés ce Phyſicien relativement à l'expérience de la Muette.

à la découverte de M. de Montgolfier. De tant de prétentions il reſte donc de légitime à M. Charles, celle d'avoir été l'un des premiers Voyageurs aëriens, encore a-t-il été devancé par Meſſieurs d'Arlandes & Pilâtre du Roſier : ces vérités ſont ſi claires, ſi ſenſibles, que je croirois fort inutile de vous prémunir contre tout ce qui tente à les dénaturer, mais on y eſt tellement parvenu parmi nous, qui pourtant avons été témoins oculaires de cette eſpece de *Révolution phyſique ;* & d'ailleurs, les prétentions de Charles, toutes folles, toutes extravagantes, toutes erronées qu'elle ſoient, ont tourné tant de têtes, qu'il n'eſt pas mal de vous mettre en garde contre leur influence, déjà trop générale. Ce n'eſt pas que Charles n'ait reçu d'aſſez piquantes petites mortifications ; mais que fait au cheval fier & fougueux le fouet dont on le frappe, ſi ce n'eſt à le rendre plus vicieux & plus vain? Le lendemain de ſa courſe aërienne, Charles, ſe préſente, ſe montre à l'opéra. Le public, encore tout rempli de l'admiration que lui avoit cauſé l'impoſante magie de ſon départ, lui proſtitue les applaudiſſemens & les *bravo*, qu'indiſtinctement & ſi légérement il accorde à Maurice, à Voltaire, à Jeannot. Le lendemain il ſe montra aux François, & la même farce y eut lieu, mais la finale en fut aſſez humiliante, un mauvais plaiſant s'étant mis à crier à pleine voix : *Meſſieurs, à demain aux Italiens ; M. Charles y ſera* : pour le coup notre triomphant fut fort confus, mais dès le ſoir même, il ſut bien s'en venger. Se trouvant

chez un jeune Seigneur qu'un peuple libre a honoré de ſon eſtime, on le complimenta ſur la beauté de ſon expérience des Tuileries; on le félicita particuliérement ſur la grace avec laquelle il s'étoit rapproché de M. de Montgolfier à la face du public. — *Ah par ma foi*, dit-il, (aſſure-t-on) *c'eſt une eſpece de paſquinade que quelques amis intermédiaires m'ont fait faire là, & je n'en conçois pas la néceſſité; car je ne vois rien de commun entre nous deux... au reſte, notre hiſtoire eſt comme celle d'Achille & d'Hector, & j'imagine qu'elle ne finira que quand je l'aurai traîné à mon char...* C'étoit bien le cas de dire:

Vous l'entendez, grands Dieux, & vous ne tonnez pas!

De Paris, le 20 Décembre 1783.

On a fait ici Dimanche dernier les réjouiſſances pour la paix. Malgré la vigilance de la police, elles ont ſuivant l'uſage coûté la vie à pluſieurs perſonnes. Il s'y eſt paſſé une aventure qui rappelle celle de M. de Ch***. Un officier aux gardes ayant donné un ſoufflet à un jeune avocat, qui ſe trouvoit ſans armes, celui-ci le prit au collet. Bientôt ils eurent des gardes. Le jeune homme eſt mandé le lendemain chez le Maréchal de Richelieu qui lui parle avec beaucoup de hauteur & qui en reçoit des réponſes dignes d'un citoyen inſulté. L'avocat ſe retire, des valets de chambre le ſuivent, & à force d'honnêteté parviennent à le faire revenir une ſeconde fois. Le

Maréchal prend alors un ton plus affectueux & veut devenir médiateur. L'avocat fait le ſourd & s'éloigne de nouveau en déclarant que ſon corps participant à l'outrage, il n'eſt plus le maître de l'affaire. Les tribunaux vont en retentir, & donneront ſans doute une nouvelle leçon à cette horde de tapageurs, le fléau de la ſociété par la craſſe ignorance, la barbarie de ſes préjugés & l'étendue de ſon impudence.

J'ai entendu, ces jours derniers, un mot aſſez plaiſant. On témoignoit dans une ſociété quelqu'étonnement du parti qu'avoit pris un homme comme le major d'Arlandes, d'aller des premiers courir l'aventure avec le ballon aëroſtatique ; *Bon*, dit quelqu'un, *le Miniſtre de la guerre lui a fait tant de promeſſes en l'air qu'il s'eſt déterminé à les aller chercher.*

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

Je vais donc voir lever l'aurore,
Par degrès l'olympe ſe dore ;
Que l'air eſt pur ! quelle fraîcheur !
Chaque bouton ſe change en fleur ;
Qu'il eſt doux de la voir éclore !
Ah qu'il eſt doux de la cueillir !
Oui... mais il faut, il faut encore
Qu'amour nous donne à qui l'offrir.

LE MIDI.

Mais le ſoleil, du ſein de l'onde
Renaît pour éclairer le monde.

Quel vif éclat, à ſon retour;
Vient marquer les progrès du jour!
Pour offrir un abri plus ſombre,
Les rameaux ſemblent ſe croiſer.
Oui... mais hélas! que faire à l'ombre,
S'il faut tout ſeul y repoſer?

LE SOIR.

Sur l'aride ſein des campagnes
L'ombre deſcend de nos montagnes.
Après un beau jour, quel eſpoir
De voir encor naître un beau ſoir!
La pudeur, la décence auſtere
S'effarouchent pendant le jour;
Mais la beauté la plus ſévere,
Le ſoir, compoſe avec l'amour.

LA NUIT.

Sous un azur ſemé d'étoiles,
Enfin la nuit étend ſes voiles,
S'il faut aimer pendant le jour
Que ſeroit la nuit ſans l'amour?
En vain un ſommeil ſalutaire
Suſpend le cours de nos ennuis:
Ah! pour avoir la vie entiere....
Prends amour, prends encor les nuits.

De Paris, le 24 Décembre 1783.

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.

Pourquoi toujours détruire? Ne reſte-t-il donc plus rien à édifier? Il n'y a pas plus

d'un demi-ſiecle qu'on a écrit ſenſément ſur la politique : Locke, Monteſquieu & J. J. Rouſſeau ſont preſque les ſeuls auteurs qui ont couru cette carriere avec éclat : en marchant ſur leurs traces ne peut-on pas également eſpérer d'arriver au terme ? Notre légiſlation eſt dans l'enfance, les réformes continuelles dans la police, ſes variations dans différentes villes, prouvent que l'art de gouverner les hommes eſt encore éloigné de la perfection : Philoſophes, on dit que vous vous piquez d'être les amis des hommes, vos écrits reſpirent un orgueil faſtueux, vous ne vous propoſez rien moins, ſi l'on doit vous en croire, que de rendre heureux & d'améliorer l'homme, mais, dites-moi, ſera-ce en anéantiſſant une religion dont la morale trouve parmi vous les plus zélés partiſans, que vous opérerez cette révolution ? Qu'eſt-ce donc qui vous déplaît ſi fort dans la religion chrétienne ? Je crois vous entendre me répondre que l'abſurdité des dogmes vous révolte, que l'auſtérité des préceptes vous indigne, que la rigueur des peines de l'enfer vous épouvante ; mais votre philoſophie eſt-elle plus conſolante ? Vous voulez que je croie qu'après ma mort il ne reſte plus rien de moi : je frémis à l'idée ſeule d'un membre dont on me preſcriroit l'amputation : quelle horreur ne dois-je pas reſſentir quand vous me menacez de l'anéantiſſement ! vous dogmatiſez quelquefois ; permettez-moi de différer un peu avec vous : l'enfer a-t-il donc tant de quoi vous épouvanter ? Une des colonnes de la philoſophie du

jour, le célebre Maupertuis aſſure que perſonne n'y croit : à quoi bon ſe donner la torture pour vouloir diſſuader d'une choſe dont, ſelon vous, on n'a pas même l'idée ? Laiſſez, laiſſez ce joujou à la morale évangélique : c'eſt en le retirant & en le préſentant ſucceſſivement qu'elle attire à elle l'homme enfant.... Quant aux dogmes, on ne vous demande que de captiver votre croyance : La foi eſt, ſelon St. Paul, *le fondement de l'eſpérance & la preuve des choſes que l'on ne conçoit pas* : elle eſt par rapport aux chrétiens, ce qu'eſt le témoignage des clairvoyans aux aveugles, quand ils leur aſſurent l'exiſtence des couleurs ; & j'en reviendrai encore à dire : pourquoi vouloir nous diſſuader de choſes que, ſelon vous, on ne peut pas croire ? N'eſt-ce pas prêcher à des ſourds pour leur perſuader qu'ils entendent ? Cependant à vous voir travaillés de la manie d'écrire contre la religion, on croiroit que les choſes les plus ſérieuſes vous occupent : vous cherchez péniblement des contradictions dans les livres antiques que l'animoſité ſeule a pu vous faire ouvrir ; vous oppoſez St. Auguſtin à St. Jérôme, vous triomphez à la vue de quelques paſſages de Chryſoſtome, de Juſtin, d'Euſebe, d'Irénée, qui paroiſſent favorables à votre cauſe imaginaire : où les foudres du raiſonnement vous manquent, vous employez l'arme du ridicule. Brioché eſt pere de Polichinelle, Gros-René engendre Gros-Gorjû, &c. C'eſt ainſi que l'antichriſt Voltaire ſe rit de la généalogie qui ſe trouve dans St. Matthieu & St. Luc.... Je

recule d'effroi, mais venons-en aux *Lettres philoſophiques ſur St. Paul, ſur ſa doctrine politique, morale & religieuſe, & ſur pluſieurs points de la religion chrétienne conſidérés politiquement; traduites de l'Anglois par le Philoſophe de Ferney, & trouvées dans le porte-feuille de M. V, ſon ancien ſecrétaire.* (*)

Une telle brochure étoit certainement digne de paroître ſous les auſpices du chef de la philoſophie. Des idées hardies & monſtrueuſement irréligieuſes, un ſtyle élégant & léger, tantôt badin, tantôt énergique, des raiſonnemens peu ſolides & pourtant captieux, des ſarcaſmes preſque continuels, beaucoup de méchanceté, caractériſent cet ouvrage. Si c'eſt le coup d'eſſai d'un jeune auteur, il promet de nous dédommager des pertes que la littérature fait tous les jours. Je ne penſois pas que l'on pût répandre tant d'agrémens ſur une matiere ſi ſeche : le pour & le contre de la religion ont déjà été tant diſcutés que l'on bâille à la lecture ſeule du titre de ces ſortes d'ouvrages, mais notre auteur a ſuivi une route nouvelle; il a ſaiſi l'enſemble des rapports de la religion avec l'homme, qui nous intéreſſent le plus, & les a diſcutés chacun d'une maniere qui eſt à lui. L'abbé Raynal avoit déjà voulu prouver que l'amour eſt favorable à la religion : notre auteur croit dire

(*) Je vous ai déjà annoncé cet ouvrage, où ſous le cadre de lettres à une maîtreſſe éclairée, un des adverſaires les plus dangereux qu'ait encore eus notre ſainte croyance, fait un uſage très-répréhenſible de talens diſtingués.

avec plus de vérité : « Que cette religion » prête en effet d'enthouſiaſme à l'amour ! elle » lui donne un nouvel être : ce n'eſt plus une » flamme languiſſante & ſans éclat ; c'eſt un » feu nouveau, ardent.... Etudions-là donc, » ma chere amie ; oſons parcourir ſes preu- » ves, guidés par le flambeau ſacré de la rai- » ſon : je crois avoir entrevu quelques rayons » de la vérité, mais ce n'eſt pas dans le ſein » de la révélation. Les ténebres de l'impoſ- » ture ne ſont pas l'aſile de la vérité, & elle » n'emprunta jamais pour paroître le voile » myſtérieux du menſonge. Voilà cependant » l'unique fondement de la plupart des reli- » gions, le menſonge. Je ne te le prouverai » pas, comme les pédans, en diviſant, ſub- » diviſant ; la méthode glace l'ame. Ce n'eſt » pas que j'adopte davantage ces écarts dé- » réglés d'une imagination fougueuſe, dont » Pindare a donné le modele : ſon galimatias » n'a paru ſublime & divin qu'à ces triſtes » adorateurs de l'antiquité, qui apprécient un » ouvrage ſur la date... » (*)

Notre auteur compare St. Paul à Pindare : je ne ſais ſi cette comparaiſon ne fait pas quelqu'honneur à notre apôtre, mais il ajoute qu'on ne doit pas avoir plus de croyance dans

(*) Horace étoit apparemment de ces gens-là, on le voit un admirateur enthouſiaſme de Pindare.

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari
Jule, ceratis ope dædaleâ
Nititur pennis vitreo daturus
Nomina ponto.

l'un que dans l'autre. On découvre, ſelon lui, dans tous deux les mêmes écarts de l'imagination, la même obſcurité. Il nous donne une hiſtoire toute nouvelle de l'apôtre des Gentils. « Que l'on compare, dit-il, l'hiſtoire » de St. Paul donnée dans les actes, reçus » par les Ebronites ou Nazaréens, avec celle » que nous admettons, on reconnoîtra une » différence ſinguliere. *Paul*, diſent-ils, *étoit* » *originairement païen; il vint à Jéruſalem, y* » *reſta quelque temps & devint amoureux de la* » *fille du Grand-Prêtre. Pour l'obtenir il ſe fit* » *circoncire; mais ſes eſpérances ayant été trom-* » *pées, il écrivit contre la circonciſion; contre* » *le ſabat & contre tous ceux qui pratiquoient la* » *loi; enfin par un dépit amoureux il prit parti* » *dans le Chriſtianiſme.* »

Je loue avec plaiſir & blâme avec courage:

Telle eſt & telle ſera toujours ma deviſe. Si donc j'ai montré, j'ai blâmé ce qui m'a paru condamnable dans la conduite de l'Académie des Sciences à l'égard de M. de Montgolfier; je dois auſſi vous faire connoître la réparation qu'elle vient de lui faire (au moins peut-on lui en ſuppoſer l'intention,) en ſe l'aſſociant d'une maniere auſſi diſtinguée qu'honorable. Dérogeant, en faveur de Mrs. de Montgolfier, à l'uſage de n'élire ſes correſpondans qu'à une ſeule époque de l'année, au mois d'Août, l'académie leur a donné ce titre dans ſa derniere aſſemblée.

Ce bel exemple méritoit d'être ſuivi; &

pas l'air d'en avoir plus de deux mille. Vous n'en ſerez point étonnés, en apprenant que je dois mon grand âge au grand-œuvre. J'ai fait, en ma vie, quelques éleves qui me font honneur, Hermès en Egypte, Nicolas Flamel à Paris, & de vos jours, le Comte de Caglioſtro. J'ai tant vécu, j'ai tant vu de choſes, qu'en vérité l'eſpece humaine m'étoit devenue entiérement indifférente. Il ne falloit rien moins que ce qui ſe paſſe aujourd'hui, pour me tirer de mon apathie, pour me forcer de parler. »

» Je ne puis donc diſſimuler la peine que me fait l'enthouſiaſme avec lequel je vois le public accourir à vos expériences aëroſtatiques. Autant vous êtes épris de l'amour des nouveautés, autant j'en ſuis l'ennemi. J'ai bien lu, j'ai bien médité votre Jean-Jacques; & lorſqu'il déclame contre les ſciences humaines, contre les connoiſſances acquiſes, certes il a grandement raiſon. »

» Le premier âge dont vous ayez le ſouvenir, eſt l'âge d'or, alors abandonnés à la bonne nature, les hommes s'étayoient de tous les appuis qu'elle leur fournit; ils marchoient à quatre pattes. »

» Mille ans après, je fus témoin d'une étonnante révolution. Je vis un novateur afficher par-tout qu'il vouloit marcher à deux pattes; qu'il prendroit ſeulement la précaution de s'entourer la tête d'un bourrelet, & de ſe faire tenir par des lifieres; qu'enſuite on couperoit les lifieres, & qu'il courroit à corps perdu. Vous croyez bien qu'il eut tout le monde contre lui; on s'écrioit : cet homme trompe le

public, il ne partira pas, ou s'il part, il ſe caſſera le nez. »

» On prend jour pour l'expérience. Grande affluence de ſpectateurs : nous voilà tous accroupis ſur les talons, & les yeux levés. L'inventeur ſe préſente avec la ſécurité d'un homme ſûr de ſon fait. Le ſuccès ne répondit que trop à ſon audace : on ſait ce qu'il en réſulta : on l'a imité de toutes parts ; le hommes ont parcouru la terre ; les voilà au ſiecle d'argent. »

» Mille ans après, autre révolution. Un ſecond novateur imagina d'aller ſur l'eau, porté ſeulement dans un tonneau, en ſe faiſant retenir du rivage par des cordes ; enſuite de faire couper les cordes, & de ſe laiſſer aller à tonneau perdu. Alors tranſports, engouement de tous ſes concitoyens. Chacun de s'écrier : il ne partira pas, ou s'il part, il ſe noiera. »

» Pour jouir d'un auſſi brillant ſpectacle nous accourons en foule ſur les bords d'une grande riviere. L'audacieux phyſicien tint parole. Il part aux acclamations d'une multitude immenſe, & ſe laiſſe intrépidement emporter par le courant, à plus de dix toiſes au loin. L'ivreſſe eſt générale : on le couronne de lauriers & on le porte en triomphe chez lui. Ce malheureux eſſai d'un ſeul homme fut un trait de lumiere pour tous les autres. Ils apprirent bientôt à dompter un nouvel élément ; ils trouverent de nouvelles jouiſſances, & furent au ſiecle de cuivre. »

» Mille ans après, vinrent ce que vous appellez les temps héroïques de la Grece. Her-

cule, ſur un canot, oſa pénétrer juſqu'au bout de la Méditerranée; & là, tout fier de ſon voyage, voulant éterniſer lui-même le ſouvenir d'une action inouie, il poſe au beau milieu du jardin des Heſpérides, deux colonnes avec cette inſcription : *Nec plus ultra.* Oh! pour le coup, je défie les hommes d'aller plus loin. Nouvelle fermentation dans les eſprits: le commerce enfante la marine. Les peuples trafiquent entr'eux, de tout ce qui tient aux douceurs de la vie, aux illuſions du luxe. Voilà les hommes couverts de pourpre & d'or, & les voilà au ſiecle de fer. »

» Trois mille ans après, un Génois, honteux de ce que l'on n'avoit encore fait que louvoyer autour des trois parties du monde connu, entreprit lui ſeul de franchir le vaſte océan. Même ſurpriſe, même incrédulité, murmure général. On s'écrioit : il ne partira pas, ou s'il part il ne reviendra point. »

» Le ciel ne le punit que trop de ſa hardieſſe. Il eut la gloire de découvrir, de créer, pour ainſi dire, un nouvel univers; dès-lors un vaiſſeau eſt devenu la boîte de Pandore, d'où ſont ſortis le ſucre des Iſles, le moka de l'Arabie, les mouſſelines des Indes, les perles d'Orient, les diamans de Golconde, les tréſors du Pérou. Quel nom donner au ſiecle qui a produit tant de fléaux? »

» Juſques-là, vous en conviendrez, les choſes vont évidemment de mal en pis. C'eſt donc en tremblant que je vois ouvrir une nouvelle carriere au génie. Vous voilà parvenus à vous enlever par deux procédés différens, à deux

lieues, à dix lieues : demain vous allez rendre l'air auſſi navigable que l'eau : demain vous allez parcourir toute l'atmoſphere. Plus heureux & non moins téméraires que Cook, vous ne ſerez point arrêtés par les barrieres de glaces éternelles que lui oppoſoient les mers du midi : vous volerez aux terres auſtrales. Qu'eſpérez-vous dans un monde plus grand que votre Europe ? non contens d'avoir trouvé les rubis, les topaſes, les ſaphirs, les émeraudes dans l'eau condenſée, croyez-vous trouver la lumiere criſtalliſée dans de nouvelles régions ? »

» Ah ! croyez-moi : briſez vos globes ; n'empriſonnez point l'air inflammable loin des ſpheres où Dieu l'a placé. Brûlez vos journaux, anéantiſſez bien vîte tous les monumens de ce beau ſecret. Renverſez auſſi vos aiguilles électriques ; laiſſez faire au tonnerre tout ce qu'il lui plaira ; & ſi vous ne voulez pas mettre le comble à vos ſottiſes, empêchez ſurtout que l'on paſſe les rivieres à pied ſec. »

La belle découverte que le Marquis de V... rappelle ici, eſt tombée au fond de l'eau avant de parvenir à ſa ſurface. Quand une fois les eſprits ſont diſpoſés à la crédulité, on peut hardiment annoncer les merveilles les plus ſurprenantes, avec la certitude de faire aiſément des dupes. C'eſt ce qu'un M. de Combles de Lyon a probablement voulu démontrer en faiſant impudemment annoncer l'expérience dont il s'agit : de marcher à pied ſec ſur l'eau ; ce qui ſe trouve aujourd'hui n'être rien de plus

qu'un beau rêve. Ce M. de Combles, quoique, dit-on, ancien magiſtrat, a ſans doute trouvé fort poli, fort ſenſé, fort plaiſant d'exciter une diverſion à la ſenſation qu'a faite la nouveauté des globes aſcendans, en captivant, par une adroite impoſture, ce qu'en peut dire la cour & la ville. Soit pique, ſoit raiſon, nous trouvons ici ce M. de Combles fort bête, fort ſot & fort impertinent. Non-ſeulement les deux cens louis d'or qu'il demandoit pour ſon prétendu méchanicien, horloger, l'attendoient, mais le double & plus, tant on eût deſiré récompenſer l'auteur d'une invention ſi curieuſe & ſi intéreſſante. Au ſurplus, on eſt bien loin de la croire impoſſible, puiſque nous en avons déjà vu des eſſais fort ſatisfaiſans; & nous avons de paris ouverts, qu'avant ſix mois elle ſera réaliſée.

Si les corps académiques donnent difficilement accès dans leur ſein, il paroît qu'ils ne s'oppoſent pas moins vigoureuſement à la déſertion des Adeptes qu'ils y ont une fois admis. M. de Choiſeul-Gouffier étoit membre de l'Académie des Inſcriptions: les places de M. d'Alembert & du Comte de Treſſan ſe trouvant vacantes à l'Académie Françoiſe, il s'eſt mis ſur les rangs. M. Anquetil, ſecrétaire de la premiere compagnie, inſtruit de ſes prétentions & des démarches qu'il faiſoit pour y parvenir, lui repréſenta d'abord que les réglemens, en vertu deſquels il étoit engagé dans ladite académie lui donnoient l'excluſion de l'Académie Françoiſe; & ſur la perſévérance que M. de Gouffier lui témoigna,

M. Anquetil ſe hâta, non-ſeulement d'écrire à tous les Choiſeuls du monde, mais encore, de les prévenir que, ſi leur parent s'obſtinoit à prétendre à l'Académie Françoiſe en dépit de ſes repréſentations, il étoit prêt à le citer au tribunal des Maréchaux de France, comme violant ſon ſerment de réception à l'Académie des Inſcriptions & tranſgreſſant les réglemens qui l'y attachoient. M. de Choiſeul-Gouffier ayant été nommé ſur ces entrefaites, le rigoriſte ſecrétaire a dénoncé le Délinquant à ſa compagnie, en concluant à ſon excluſion : mais les délibérations ont été ſurſiſes par un ordre de S. M. qui a ordonné à Mrs. les Gens de Lettres, de laiſſer les choſes *in ſtatu quo.*

Je vous avois promis de revenir ſur la nouvelle tragédie de M. de la Harpe, mais je ne le ferai point par une bien bonne raiſon, c'eſt qu'elle n'a eu que deux repréſentations. Eſt-ce le public ou l'auteur qui l'ont voulu ainſi ? Je n'en ſais rien. Ce que je ſais, c'eſt que la ſeconde repréſentation étoit déſerte, & que le lendemain M. de la Harpe a dit & écrit, *que des circonſtances particulieres l'engageoient à retirer ſa tragédie des* Brames... *qu'il remercioit le public des applaudiſſemens dont il avoit honoré ſon ouvrage....* Des gens purement méchans, & jaloux des talens *vraiment dramatiques* de M. de la Harpe, ont rapporté comme un jugement irrévocable, ce calembourg échappé à un homme d'un tact ſûr, lors de la premiere repréſentation. *Si les Brames réuſſiſſent, les Brames tombent.* (Les bras me tombent.)

Le mot de la Charade jointe à ma lettre du 10 Décembre, eſt, comme vous le voudrez, Bal ou Ballon.

De Verſailles, le premier Janvier 1784.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, des cérémonies, des complimens, des hommages compoſés qui occupent en ce moment les plus graves perſonnages. Malgré les démonſtrations d'étiquette que ſe prodiguent les courtiſans, on ſemble voir ſur leurs levres ce mot de la comédie des Philoſophes : *A quoi ſervent toutes ces ſimagrées, nous nous connoiſſons tous.*

On regarde ici comme une épigramme l'idée qui a été propoſée d'ériger à la gloire du Roi, une ſtatue qui le repréſenteroit élevé ſur un bouclier comme les Rois de la premiere race, lorſque l'eſtime du peuple dépoſoit entre leurs mains l'autorité réſidant dans le corps de la nation. Ce ſeroit bien dans le moment où Louis XVI a combattu pour la cauſe de la liberté, où il a déployé une magnanimité & une généroſité rarement d'accord avec la politique, que l'on pourroit eſpérer de voir le Monarque biffer à jamais cette maxime de ſes prédéceſſeurs : *Notre pouvoir vient de Dieu ſeul.* quelqu'un en effet diſoit derniérement à propos du monument dont il s'agit, que l'on devroit mettre ſous les pieds de quatre guerriers qui porteroient le pavois, les figures de quatre Miniſtres du dernier regne, de ceux qui ont opéré la révolution de 1771, & l'on

dit que le Roi ayant entendu cette ſatyre en a ri lui-même.

On murmure très-haut de la réclamation que la chambre du domaine a faite du port de l'Orient, que le Roi ſelon elle, n'a pu acheter puiſque ſes ancêtres n'avoient pu l'aliéner : Sa Majeſté, diſent les avocats du domaine, ne devroit, pour rentrer dans cette poſſeſſion, que rembourſer le prix que les anciens Rohans auroient payé ; or c'eſt une conceſſion gratuite qui leur a été faite contre la loi, puiſque les Rois toujours mineurs ne peuvent diſpoſer de ce qui appartient à la couronne. Cet incident a terriblement déconcerté les créanciers du Prince de Guemenée. Ces pauvres créanciers viennent de faire éclater leur indignation dans une lettre adreſſée au Prince de **. La voici :

» Enfin, M. le Maréchal, vous voilà de » retour à l'opéra ; votre conſcience eſt donc » en repos ſur toutes les atrocités commiſes » par vos enfans, & vous pouvez impuné- » ment égayer votre vieilleſſe au milieu des » vos courtiſanes. »

» Les gémiſſemens, les larmes, les cris de » la douleur, le tableau de la miſere de tant » de familles déſolées ne viendront point trou- » bler la joie de vos feſtins & de votre ſerrail. »

» Si les remords ne ſont pas aujourd'hui » le tourment ſecret de votre exiſtence, trem- » blez que des hommes réduits au déſeſpoir » & animés d'une juſte indignation ne vien- » nent ſur le théâtre même de l'opéra, vous » préſenter l'image terrible de la vérité. »

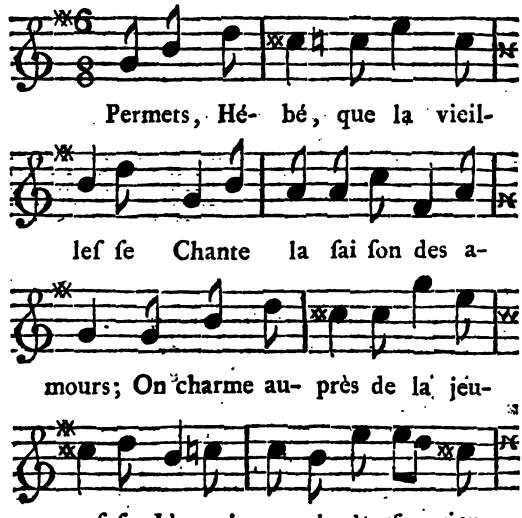
» Si l'on a pardonné à votre ſtupide &
» barbare ambition d'avoir mis la France en
» deuil à R***; ſi l'on conçoit plus de mé-
» pris que de haine pour les chimériques
» promeſſes & l'impuiſſante alteſſe de votre
» ***, &c., au moins avoit-on le droit d'eſ-
» pérer qu'un Maréchal de France, un Mi-
» niſtre d'Etat, un Pere de Famille donne-
» roit aux ſiens le précepte & l'exemple d'un
» généreux ſacrifice & qu'il ſe hâteroit de ré-
» parer de toutes ſes forces, l'injure faite à
» l'honneur de ſa maiſon.... Pourquoi votre
» fille eſt-elle encore un ſujet de ſcandale?
» Pourquoi n'a-t-elle pas enſéveli dans les
» mûrs d'un cloître ſa honte & ſon repentir?
» Pourquoi chercher encore à repaître de
» vaines paroles & de faux ſermens des ci-
» toyens malheureux dont vous aurez tout à
» craindre, parce qu'ils n'ont plus rien à per-
» dre? Il eſt temps, M. le Maréchal, de pren-
» dre un parti, ſongez que le Prince qui nous
» gouverne eſt inexorable aux méchans & que
» ſi vous avez droit à ſa clémence, nous avons
» les mêmes droits à ſa juſtice. Il eſt à ſon
» âge, le modele des vertus qui devroient
» faire reſpecter le vôtre. Songez qu'il exiſte
» auprès de ſon trône un Miniſtre que ſa
» probité & ſon mérite perſonnel ont rendu
» l'objet de la vénération publique, il ſera
» notre interprete auprès de votre maître &
» de votre pere; il daignera ſoutenir notre
» cauſe & nous allons la porter à ſes pieds. »

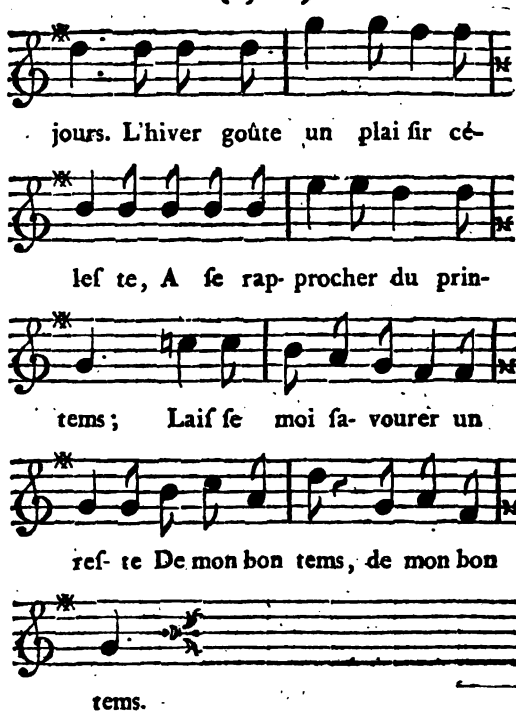
Les ennemis de M. de Calonne ont lancé en avant l'ex-premier commis Hamelin qui eſt

depuis quelques jours-ici, & qui répand où il convient les inſinuations les plus propres à décréditer M. de Calonne.

Lorſque le notaire Beſſonet fit banqueroute, ce fameux Hamelin étoit clerc chez lui, & pilla ſon étude pour en vendre la dépouille à un autre notaire. Telle eſt la baſe honorable de ſa fortune. Le chemin qu'il a fait depuis l'eſt davantage; il s'eſt élevé autant par ſes talens que par ſon adreſſe. Les lardons qu'il lance en ce moment ne ſont donc point ſans conſéquence.

COUPLETS D'UN VIEILLARD.





Quand on voit la tendre bergere
Couronner un heureux berger,
Que la molle & verte fougere
Obéit à leur poids léger;
Quand de ſes pleurs l'aimable aurore
Arroſe les fleurs du printemps
Dans le monde quand tout s'adore,
Oh le bon temps. (*bis*)

Jeune

Jeune Hébé, je commence à croire,
Aux feux que je ſens près de toi,
Que les Dieux veulent pour ta gloire,
Faire un nouveau Titon de moi.
Sur ton ſein quand je vois éclore
Toutes les roſes du printemps,
Ce tableau me rappelle encore
A mon bon temps. (*bis.*)

Si jamais de quelque puiſſance
Je ſuis revêtu dans les cieux,
Je rends au monde ſon enfance;
Et quant au Dieu d'Amour, je veux
Qu'il immortaliſe les belles,
Qu'il éterniſe le printemps,
Et qu'il coupe, en brûlant ſes ailes,
Celles du temps. (*bis*)

De Paris, le 3 Janvier 1784.

ÊTRE à l'époque du jour de l'an, ſans vous dire un mot des nouveautés qui s'y reproduiſent ſous le nom d'*Almanachs*, ce ſeroit m'expoſer à vos reproches. Malgré l'incroyable multiplicité de ces rejets annuels & ſtériles de la littérature, il eſt rare qu'il en éclоſe de nouveaux. Nous avons cette année les almanachs à la *Marlborough*, ceux au *Ballon volant*, *&c.* mais pour ne point arrêter vos regards ſur des compilations inſipides, je ne parlerai que d'un *Atlas eccléſiaſtique & littéraire, civil, politique, militaire & commerçant de la France & du globe*, étrennes, en effet comme on l'annonce, portatives, utiles & agréables.

Cet almanach eſt compoſé de cinq grands tableaux qui répondent aux cinq diviſions du titre, & dont les revers offrent une carte géographique. Chacun de ces tableaux pliés dans le format convenable au genre d'ouvrage dont ils tiennent lieu, eſt très-ingénieuſement rédigé, & l'on eſt étonné de voir tant de choſes dans un auſſi petit eſpace. Voilà un almanach cent fois plus utile que bien de gros livres où l'imagination s'eſt miſe à la torture pour conſigner beaucoup de ſottiſes.

Les *Etrennes d'Apollon* ſont, comme à l'ordinaire, cette année, une eſpece de *Capharnaum* littéraire où l'on trouve vers & proſe, épîtres, anecdotes, traits curieux ou non, plus ou moins connus ou rajeunis. Tels ſont ceux-ci : « Quelqu'un préſenta dans une maiſon de Paris un gentilhomme de province » qui, avec des qualités, étoit d'une extrême » timidité. L'introducteur entre le premier; » le provincial le ſuit, & au premier pas qu'il » fait dans l'appartement, la timidité le trouble; l'aſpect d'une brillante aſſemblée le dé» concerte; il enfonce maladroitement le pied » entre le tapis & le parquet; il ſent un obſtacle, il le force pour avancer, emporte » le tapis avec lui, renverſe tous les ſieges » qui l'arrêtent, & arrive à la maîtreſſe de » la maiſon avec le tapis au col en guiſe de » cravatte. En ſaluant, il gliſſe & tombe ſur » elle; il ſe releve, fait ſes excuſes. Les la» quais réparent au plutôt le déſordre. On lui » offre un ſiege; il ſe méprend, & s'aſſied » dans un autre ſur la guitarre de Madame

» qu'il met en canelle ; ſe dreſſe tout effrayé ,
» ſe jette dans un autre cabriolet , & écraſe la
» petite chienne. Il tombe en confuſion , perd
» contenance & ne voit d'autre parti que ce-
» lui de ſe ſauver ſans rien dire. En fuyant
» avec précipitation , il coudoie le valet de
» chambre , lui fait tomber des mains le ca-
» baret de chocolat qu'il alloit ſervir à la com-
» pagnie , caſſer toutes les taſſes , & renver-
» ſer le chocolat ſur les robes de toutes les
» Dames du cercle... » Le trait ſuivant eſt moins plaiſant , mais il a ſon prix. « Le Duc
» de Villars étant au ſpectacle , embarraſſoit
» ſon voiſin des baſques de ſon habit. Le voiſin
» s'en plaignit. *Vous ne me connoiſſez donc pas* ,
» lui dit le Duc. — *Non Monſieur ; je connoiſ-*
» *ſois M. votre pere.* » Tant d'amateurs & d'artiſtes ſont ſi dégoûtans de vanité , qu'on ne peut trop reproduire un trait qui doit les en faire rougir & les en corriger. « Un particulier
» parcourant le ſallon de peinture , s'arrêta
» à une vue de Chaillot qu'il contemploit avec
» admiration — *Cela eſt du Vernet* , s'écrioit-il !
» Le grand peintre ſe trouve-là par haſard.
» Notre amateur le reconnoît. — *M. Vernet* ,
» lui dit-il , *vous avez toujours fait des choſes*
» *ſurprenantes , mais permettez-nous de vous aſſu-*
» *rer que vous vous êtes ſurpaſſé dans cet ouvrage.*
» Le célebre artiſte répondit avec beaucoup
» de ſang-froid : — *Ce tableau qui vous a tant*
» *frappé eſt de M. Hue mon éleve.* »

La moitié de ce volume contient une notice des livres qui ont paru cette année : l'auteur qui ſe nomme M. d'*Aquin de la*..... me paroît

homme fort accommodant & fort poli; tout ſon monde doit être fort content de ſa notice. Les louanges y ſont diſtribuées avec une ſage combinaiſon; & chacun en a ſa part en proportion de ſes rang, qualité & réputation.

Pourquoi les plaiſanteries angloiſes tranſportées dans notre langue réuſſiſſent-elles rarement? Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'elles ſont plus philoſophiques que gaies & que malgré notre étalage de philoſophie nous lui préférons la gaîté. Il eſt certain que ſe livrant dans leurs écrits comme dans toutes les actions de la ſociété à cette énergie qui repouſſe toutes les entraves, ils ne peuvent ſe ſoumettre à celles qu'impoſe le goût, divinité ſévere à laquelle tout écrivain doit parmi nous faire ſans ceſſe de douloureux ſacrifices. Le génie même, s'il ne ſe montre point ſous ſes auſpices, eſt mal accueilli, & tel a été le ſort, à très-peu d'exceptions près, des traductions de journaux & de papiers anglois qu'on a pluſieurs fois eſſayé vainement de nous faire goûter.

Ne devroit-on pas renoncer à nous tranſmettre littéralement les tableaux auxquels font perdre tout leur effet, une différence extrême dans la véritable acception de celles même des expreſſions des deux langues qui ſe correſpondent le mieux, dans les mœurs ou les uſages qui ſervent de baſe aux idées que l'on veut rendre, & dans la façon de voir & de penſer des lecteurs? Il eſt une infinité de paſſages qui ne peuvent jamais être mieux traduits que lorſqu'on s'éloigne davantage du

texte. Ceux qui n'ont point obſervé les Anglois chez eux & qui ne poſſèdent point leur langue ſe flatteront vainement d'apprendre à connoître ces peuples & leurs écrits dans les livres françois.

On lira cependant avec plaiſir une nouvelle traduction de journaux anglois qui vient de paroître, mais c'eſt un choix des morceaux qui pouvoient le moins perdre au traveſtiſſement. Le titre l'indique : *Variétés morales & amuſantes, tirées des journaux anglois.* On y trouve beaucoup de traits fort plaiſans & ſurtout cette originalité dont chaque claſſe de la ſociété offre des traces plus ou moins marquées dans un pays où il n'exiſte point comme ailleurs de moule commun pour tous les individus.

Un caporal condamné à mort voulut mander à ſa femme cette triſte nouvelle. Il écrivoit le jeudi ; or comme il devoit être exécuté le lendemain & que ſa femme ne devoit recevoir ſa lettre que le ſamedi, il ſongea qu'il valoit mieux lui mander ce qui ſeroit vrai ce jour-là que ce qui étoit vrai le jour qu'il écrivoit. Ainſi il lui envoya la lettre ſuivante.

» Ma chere femme, après t'avoir ſouhaité » une ſanté auſſi bonne que la mienne l'eſt » quant à préſent, je te dirai que j'ai été » pendu hier entre onze heures & midi. J'ai » fait, graces au ciel, une aſſez belle mort, » & j'ai eu le plaiſir de voir que toute l'aſ- » ſemblée me plaignoit. Souviens-toi de moi,

» & fais-en reſſouvenir mes pauvres enfans » qui n'ont plus de pere. Ton affectionné mari » juſqu'à la mort. »

Malgré toutes les précautions de ce bon-homme pour écrire au juſte ce qui en étoit, ſa nouvelle ſe trouva fauſſe, car il eut ſa grace : il ne fut pas auſſi exact à en inſtruire ſa chere moitié ; celle-ci s'étoit hâtée de ſe remarier, & le bon caporal ne crut pas devoir proteſter contre ce mariage, ayant fourni lui-même ſon certificat de mort ſigné de ſa propre main.

J'ai vu des lecteurs trouver bizarre, invraiſemblable, un trait de ce Recueil, *ſur la fierté ſinguliere d'un curé de campagne*, qui n'eſtimoit les gens qu'à proportion de leur ſanté, qui mépriſoit un homme malade, & rougiſſoit de lui accorder le ſalut, diſant : *Moi, j'ôterois mon chapeau à un homme de cette eſpece ! Fi donc, il n'a pas ſix mois à vivre.* Il faut n'avoir jamais obſervé pour ne pas ſavoir qu'une infinité de gens prennent pour meſure de leur eſtime la ſanté, la vigueur de conſtitution de ceux à qui ils ont à faire : la ſeule différence que je vois entre eux & le curé, c'eſt qu'ordinairement on ne montre point auſſi cruellement une façon de penſer déſobligeante. Au reſte elle eſt ſouvent fondée ; la conſtitution phyſique eſt l'enſeigne des qualités de l'ame ; & cette énergie ſur-tout que les Anglois priſent par-deſſus toute autre, ſe trouve rarement dans un corps débile & malſain. Ignore-t-on que les ſouffrances de l'individu, les ſoins

de la ſanté, l'imperfection des ſenſations, le dérangement des organes nuiſent infiniment aux facultés morales ?

On accorde difficilement ici quelqu'attention aux choſes vraiment & généralement utiles, mais aux choſes d'agrément, on met volontiers de l'importance à les examiner. Juſqu'ici la direction de l'opéra n'a, tour-à-tour, été formée que d'individus plus ou moins ignares ; & delà l'inſuffiſance de lumieres, le mauvais choix d'ouvrages, le ſuperflu, l'inutilité des dépenſes, l'irrégularité des recettes, & finalement la perte conſtante, réſultant chaque année de ce ſpectacle. On a donc ſenti la néceſſité de remédier à ce vice radical ; & pour commencer par un point eſſentiel, on vient de former un comité, compoſé de quatre membres de l'Académie Françoiſe & de l'Académie des Sciences pour examiner tous les poëmes qui ſeront offerts à ce théâtre : & afin d'exciter l'émulation parmi les auteurs, on a fondé trois prix deſtinés aux trois meilleurs ouvrages ; l'un de mille cinq cens livres à une tragédie en cinq actes, l'autre de mille livres à une piece héroïque en trois actes, & le troiſieme de ſix cens livres à une paſtorale, ou intermede d'un ou deux actes.

Cet arrangement peut produire de bons effets, en aſſurant à l'opéra des ouvrages moins plats & moins défectueux que ceux qu'on y voit fréquemment ; mais comme les paroles n'ont que la moindre part aux ſuccès de ce ſpectacle, il ne ſeroit pas moins eſſentiel de former une école de compoſition & de chant

qui devint pour l'opéra une ſource de virtuoſes en tous genres. Que deviendront les bons ouvrages, ſi nous manquons de ſujets pour les exécuter dignement? Et quel temps fut jamais plus propre que celui-ci, à nous donner une idée de notre pauvreté ſur ce point? Nous poſſédons les œuvres ſublimes de l'immortel Chevalier Gluck, & faute de ſujets en état de les rendre, il faut, ou les laiſſer à l'écart, ou ſe réſoudre à les voir défigurer. On cite, on vante Madame St. Huberti; mais en lui ſuppoſant les talens que bien des gens lui refuſent, elle eſt ſeule; & faudra-t-il lui faire des opéra, qui n'admettent d'ailleurs que des hors-d'œuvre? Quand tous les auteurs égaleroient en cela Mrs. de Marmontel & Piccini, le public & cette actrice s'en laſſeroient bientôt auſſi bien l'un que l'autre. Après avoir d'abord tant goûté, tant admiré Madame St. Huberti dans *Didon*, on commence à lui trouver des ſons moins flatteurs, moins juſtes même, & l'on n'héſite plus à convenir qu'elle a peu de voix, peu de moyens, & que tout ſon ſuccès n'eſt dû qu'à la ſenſibilité de ſon jeu, choſe fort précieuſe en effet, mais inſuffiſante à l'opéra.

Ce rôle, au ſurplus, a fait ſa gloire & ſa fortune à la cour; &, ce que je n'avois pu trouver jour à vous apprendre encore, le Roi fut tellement ſatisfait & enchanté du talent qu'elle y montra, lors des premieres repréſentations de Fontainebleau, qu'à la penſion de mille cinq cens livres qui devoit lui être accordée, Sa Majeſté en ajouta gra-

nommés Jousset, char
domestique, ont trouv
dans la rue des Ren
foire; il est probable

lement une de cinq cens livres ſur ſa caſ-

contretemps bien piquant eſt celui que
ouvons depuis quelques jours, qu'il
le ſans relâche. La plus importante
aëriennes devoit s'exécuter; &
la rigueur de la ſaiſon fait juſtement appré-
hender qu'elle ne puiſſe avoir lieu. C'eſt grand
dommage; car il ne s'agiſſoit plus de ſimples
courſes, mais bien d'un voyage d'aſſez long
cours pour ne vous paroître peut-être qu'une
gaſconnade, puiſqu'il n'étoit pas queſtion de
moins que de venir de Lyon à Paris, ou d'al-
ler de Lyon à Marſeille. Telle étoit la ferme
réſolution dans laquelle ſont partis M. Pilatre
du Roſier & M. le Comte de Gouffier en
quittant cette ville, il y a quatre jours, pour
aller joindre M. de Montgolfier l'aîné, qui
n'attendoit qu'eux pour haſarder une grande
& courageuſe entrepriſe. Si, comme on n'en
doute point, d'après l'intrépidité que l'on con-
noît à ces hardis Argonautes, les inconvéniens
du temps ne ſont pas des obſtacles capables
de les effrayer ni de les arrêter, nous devons
chaque jour nous attendre à les voir arriver,
ſi le vent les ſeconde, ou tout au moins, à
apprendre leur glorieuſe deſcente dans quel-
ques coins éloignés du royaume.

Le globe que M. de Montgolfier a préparé
pour cette grande expérience, a, dit-on, cent
pieds de diametre, ſur une hauteur propor-
tionnée. Au lieu de la galerie que ſon frere
avoit fait adapter à ſes ballons, il y a fait ſubſ-
tituer une eſpece d'appartement au milieu du-

quel eſt une cheminée dont le foyer doit échauffer les voyageurs, & dont le tuyau procurera la chaleur convenable à l'intérieur de l'aëroſtate pour y entretenir la dilatation néceſſaire à ſon aſcenſion. Et comme M. de Montgolfier a ſuppoſé qu'un courant de cet air raréfié contenu dans le ballon, en accéléreroit la marche ſans y cauſer une déperdition nuiſible, d'autant qu'il y aura nutrition de la part de la cheminée, il a, dit-on, fait pratiquer à cette grande machine une ſorte de waſiſtas dont on ſe promet beaucoup d'avantages.

Quant à la direction, point ſi eſſentiel, & dont dépend la perfection des machines aëroſtatiques, il paroît que, ſoit que M. de Montgolfier ou les phyſiciens parviennent ou ne parviennent pas à déterminer ſes moyens, la découverte en eſt faite, & qu'on en ſera redevable, ainſi que de celle de l'aëroſtate, à un homme, pour ainſi dire, étranger à la phyſique, à un avocat. M. C. l'a, dit-il, conçue par un de ces traits heureux de lumiere, qu'on ne peut regarder que comme le réſultat de réflexions & de combinaiſons laborieuſes, mais qui n'en offrent pas moins le procédé le plus ſûr & le plus ſimple : il aſſure qu'auſſi-tôt qu'il l'aura fait connoître au public, il en ſera comme de l'expérience de Mrs. de Montgolfier, & que chacun dira : *Quoi, ce n'eſt que cela, & nous n'y avons pas ſongé plutôt!..* M. C.. ne paroiſſant attacher aucune prétention à cette découverte, & ne voulant pas ravir aux ſavans le plaiſir de participer à cette gloire, il s'eſt contenté d'annoncer qu'il l'avoit faite, &

qu'il laiſſeroit écouler quatre mois ; que ſeulement pour prendre acte de ſa déclaration authentique, il avoit remis à M. de Condorcet, ſecrétaire de l'Académie des Sciences, un mémoire, dans lequel il avoit conſigné ſes moyens. D'après la confiance que mérite M. C. & ſur ce que je lui ai oui dire moi-même, je crois pouvoir vous aſſurer qu'à l'époque fixée par lui, il n'eſt nullement douteux que l'on ſe dirigera vers tous les points dans les airs, avec autant de facilité qu'on le fait maintenant ſur les eaux.

M. de Beaujon avoit raſſemblé chez lui beaucoup de monde, le jour de St. Thomas, ſon patron. Il voulut régaler ſes convives du ſpectacle d'un ballon garni d'artifice. M. de Montgolfier lui-même s'étoit chargé de le préparer, & l'on devoit s'attendre à un coup de maître. Malheureuſement, l'une des ficelles qui retenoient le ballon n'ayant pas été coupée à temps, il s'eſt accroché à l'une des perches qui lui ſervoient de ſupport & n'a pu en être détaché aſſez tôt, de ſorte qu'il a brûlé au lieu de s'élever. M. de Montgolfier a été d'autant plus affecté de ce contretemps, qui pourtant ne porte aucune atteinte à ſa gloire, que la Reine s'étoit tranſportée à la Muette pour jouir de ce joli ſpectacle.

On a rendu dans le quatrain que voici, le bon mot d'un Anglois ſur la découverte de M. de Montgolfier.

Les Anglois, Nation trop fiere,
S'arrogent l'Empire des Mers :

Les Français, Nation légère,
S'emparent de celui des Airs.

M. de Montgolfier n'a pas obtenu les honneurs de l'apothéose que l'on décerne dans les vers suivans à Mrs. Charles & Robert. Il a fait une découverte à jamais glorieuse, mais il n'a pas frappé les yeux par un spectacle aussi imposant que celui de l'appareil magnifique de la course aérienne du 1 Décembre.

Quand Charles & Robert, pleins d'une noble audace,
Sur un char aérien s'élèvent dans les cieux,
Par quels transports suivons-nous leurs efforts glorieux?
Bientôt ils vont y fixer leur place
Entre les hommes & les Dieux.

LES DEUX AMOURS.

Chloé cherchoit un rival:
Jamais mortel ne fut fidèle.
Chloé a toutes choses préfère Adonis
Qui soupiroit à ses genoux Lesbie.
Chloé pensoit à tout moment
Son rival comme une merveille,
Le pouvoir de l'esprit, un plumage charmant,
Une voix... une voix qui ravissoit l'oreille.
Ce rival que Chloé pouvoit!
Mais heureux nous tombons dans une erreur pareille
Si nous n'avons deux cœurs comme un amant.
La bergère au fond devint inséparable:
Entre eux tout fut commun, même lit, même table,
Et jusques aux soupirs tout fut pour la faveur!
C'est vouloir être au fond de l'onde & du zéphire.

Chloé par un berger, jeune, aimable, enchanteur,
A la fin ſe laiſſa ſéduire.
Ce fut bien autre choſe! alors à tous ſes goûts
Il fallut renoncer pour une amour plus chere.
L'embarras de ſe voir, les ſoins du rendez-vous
Occupoient Chloé toute entiere.
Du malheureux linot, ignorant le deſtin,
Quelqu'un à la bergere en parloit ſans deſſein.
Vous m'y faites ſonger, dit-elle.
On alla pour le voir au logis de la Belle;
On le trouva mourant de faim.

Par M. Léonard.

De Paris, le 7 Janvier 1784.

LA plupart des gazettes d'après celle de Naples, ont répété que la découverte de M. de Montgolfier étoit depuis long-temps conſignée dans la pouſſiere des bibliotheques. Je vais, Monſieur, faire paſſer devant vos yeux ce que l'on y peut trouver ſur cette matiere.

L'ouvrage du P. Lana qui a été particuliérement cité, a pour titre : *Prodromo dell'Arte Maeſtra, Breſcia* 1760. Bien loin de donner des idées ſur les moyens de ſe ſoutenir dans l'air, il n'a pu qu'en démontrer l'impoſſibilité, comme l'a dit Leibnitz. Le P. Lana propoſe de ſoutenir ſon bateau aërien par quatre boules de cuivre dans leſquelles on aura fait le vuide. Ce ſavant n'a certainement pas été le ſeul depuis l'invention de la machine pneumatique, à qui ce projet ſoit venu en tête (*);

(*) Je ne connoiſſois point l'ouvrage du P. Lana & je

[illegible]

[illegible]

peces & parvient ainſi aux pays les plus éloignés. On ne peut regarder cette idée que comme une plaiſanterie, & les expreſſions du P. Galien, lui-même, prouvent qu'il ne la conſidéroit pas autrement, quoiqu'il l'ait appuyée ſur des calculs qui ne finiſſent point. Je lui en ſubſtituerai une autre qui n'eſt pas moins folle. Depuis que M. de Montgolfier nous a appris à nous élever dans les airs en nous accrochant à un nuage factice après l'avoir enveloppé à notre gré, qui peut nous empêcher d'emporter avec nous un plancher d'oſier garni de toile & de le jetter ſur quelque grand nuage qui le ſoutiendra? Là nous pourrons établir des ſalles de bal & donner des fêtes d'un genre nouveau. Ces divertiſſemens pris dans un air pur & au-deſſus de la région des orages, ne ſeroient pourtant pas à l'abri des inconvéniens du mauvais temps. La pluie ne les y troubleroit pas moins que dans les campagnes terreſtres, quoique ce ſoit d'une maniere bien différente. Mais ſi le nuage ſur lequel on ſeroit établi venoit à ſe réſoudre en eau, on auroit des ballons tout prêts pour ſe faire deſcendre doucement à terre, & quelque entrepreneur intelligent en feroit ſans doute trouver de louage, en nombre ſuffiſant, à-peu-près comme les fiacres ſe raſſemblent en pareil cas dans les avenues des ſpectacles.

Revenons aux auteurs qui, ſuivant les détracteurs de M. de Montgolfier, lui ont ouvert une route qu'il a pu ſuivre ſans gloire. Je paſſe ſur des perſonnages dont les rêveries ne lui ont pas été plus utiles que celles du

P. Lana & du P. Galien. Ce que j'ai à vous dire eſt plus fort, mais les amis de M. de Montgolfier aſſurent qu'il n'en a point eu de connoiſſance. Un Anglois, nommé *Cavallo*, fit élever en 1781, des bulles d'eau de ſavon pleines d'air inflammable : enſuite il fit un ſac oblong de trois à quatre pieds de largeur en papier très-fin, mais il fut fort étonné de voir, quand il voulut le remplir, que le gaz inflammable paſſoit au travers du papier. Il eſſaya après cela de remplir du même gaz, des veſſies de cochon, qu'il ne put jamais parvenir à rendre aſſez légeres. Les veſſies de poiſſon qu'il employa encore, furent dans le même cas. Il penſa alors à ces peaux fines & ſerrées qui tapiſſent les inteſtins des bœufs, mais il ne l'eſſaya pas & il s'arrêta ainſi préciſément au point où le ſuccès l'attendoit.

Dans l'état de médiocrité où notre poéſie ſemble languir depuis aſſez long-temps, on ne peut que diſtinguer l'*Almanach des Muſes* de cette année. La plupart des jeunes poëtes qui ſont en poſſeſſion d'y figurer, y reparoiſſent avec avantage, quoiqu'à-peu-près ſous les mêmes couleurs ; Mrs. Pons de Verdun & Maſſon de Morvilliers ont toujours leur cauſticité, M. de la Place, ſon naturel & ſa gaîté, M. de Parny, ſa volupté, M. Léonard, ſa douceur, M. Flins, ſes élans, M. Imbert, ſa facilité, le Chevalier de Ber. ſon coloris, Mrs. de Murville & S. Ange, leurs prétentions, ainſi des autres ; mais un nouvel athlete que je dois vous citer avec éloge, eſt l'auteur de pluſieurs piéces charmantes, où l'eſprit &

l'expreſſion décelent un homme également rempli de goût, de connoiſſances & de philoſophie. Son conte, intitulé : *Le Jaloux puni*, eſt d'un ſtyle brillant & pur : La piece intitulée : *Le Sifflet*, eſt d'un obſervateur judicieux, qui découvre par-tout les ridicules & les tance. d'importance. Vous jugerez à la lecture, que M. de Cambry, quoiqu'homme de bonne compagnie, n'en goûte ni les préjugés ni les ſottiſes.

Du ſifflet que tu m'as donné
Que je fais un fréquent uſage !
Le mérite eſt ſeul épargné,
Et l'éclat brillant du bel âge
Ne met point à l'abri de ma cauſticité.
Je ſiffle avec ſévérité
D'Eglé le regard apprêté,
Son petit maintien ſec & ſage,
Et mille actes de ſainteté
Dont elle affecte l'étalage
Son apoſtolique langage,
Et ſon goût pour la volupté.
Damon s'agitant en cadence,
Et frédonnant un plat couplet,
Avec toi prend un air d'aiſance,
Saute, riſque une impertinence,
Sourit, te fache & ſe complait;
Tu rougis de ſon inſolence,
Et j'ai recours à mon ſifflet.

Je ſiffle de mon cabinet
Ce petit Grand, ſa ſuffiſance,
Son petit air d'autorité,

Et du vil troupeau qui l'encenſe
L'air rampant & l'humilité ;
Ces eſclaves de l'opulence,
Dont tout l'eſprit eſt occupé,
Dont le corps eſt enveloppé
Des retailles de la finance,
Qui deviennent pour un ſoupé
Les apôtres de l'ignorance ;
Ce grave Caton de vingt ans,
Soldat de la philoſophie,
Toujours eſclave du bon ſens,
Et qui ne permet à ſes ſens'
Aucune agréable ſaillie,
Qui dans ſa ſévere manie
Condamne tous les agrémens,
Les aimables amuſemens
Les illuſions du génie,
Et la céleſte poéſie,
Enfin, tous les rêves brillans
Faits pour la bonne compagnie ;
Et ces philoſophes pédans,
Vomiſſant d'un cinquieme étage
Leur ridicule bavardage
Et leurs raiſonnemens peſans ;
Au bruit de leur aigre critique
Des muſes les joyeux amans,
De Vénus les tendres enfans,
Ont interrompu leur cantique :
Ils tremblent aux cris du Portique,
Et ſon auſtérité cynique
Effarouche tous les talens.

Malgré la brillante auréole
Qui décore tant de faux ſaints,
Malgré la thiare, l'étole,

Le luxe des Prêtres Romains,
Et le croiſſant & la couronne,
Et cet appareil impoſant,
Et cet éclat impertinent,
Que le peuple que tout étonne,
Contemple en s'anéantiſſant,
Je veux pourſuivre l'impoſture,
Bien ſiffler l'humaine nature,
D'Adam juſqu'à Monſieur Garat,
Et j'attends la race future
Dans les plaines de Joſaphat.

Ainſi je me ſuis fait l'arbitre
Et le juge du genre humain....
Inſenſé ! le ton, le dédain
Que j'affecte dans cette Épitre,
Excite ma ſévérité,
Et j'ai le droit en vérité,
De me ſiffler à plus d'un titre.

En France, il eſt un ſeul objet
A l'abri de mon inſolence:
Eglé rougit... Dieu ! ſon ſifflet
Puniroit-il ſa confiance ? ....

Nous avons depuis trois à quatre années un nouvel almanach où l'on conſigne les bonnes actions qui, pendant les douze mois précédens, ont été connues du public. Vous me direz que les ſottiſes formeroient un *in-folio ;* moi j'aime à croire qu'il en ſeroit de même des actes de vertu, s'il n'étoit de leur eſſence de reſter le plus ſouvent cachés.

Enfin ces actes ne produiſent chez nous qu'un almanach intitulé : *Etrennes de la vertu.*

Comme maintenant nos journaliſtes ont le ſoin de publier tout ce qui nous honore, je n'y trouve rien qui puiſſe avoir à vos yeux le mérite de la nouveauté. Je vous citerai cependant à tout haſard un trait qui fait connoître combien nos paſteurs ſavent rendre la religion plus reſpectable encore en ſubſtituant à la ſuperſtition qui la déshonore, les actes de vertu qui en ſont le véritable objet.

Le narrateur dit que, le 24 Juin, il fut arrêté dans la rue St. Germain l'Auxerrois, par une proceſſion d'enfans, qui ſe rendoit au petit châtelet. Un de chaque ſexe tenoit à la main une bourſe d'argent. Arrivés aux portes de la priſon, ils s'arrêtent; les deux enfans dépoſitaires de la bourſe s'avancent avec un air pénétré de leur action, entrent dans la priſon & en ſortent bientôt en triomphe, tenant par la main, l'un un vieillard qui portoit l'honnêteté peinte ſur ſa figure, l'autre une femme qu'accompagnoit un enfant en bas âge. Le curé de cette paroiſſe voulant joindre la pratique des vertus à l'inſtruction qu'il donne aux enfans de ſa paroiſſe, ſe ſert d'eux pour la délivrance des priſonniers dont il briſe les fers, & ces enfans glorieux d'être les inſtrumens de la bienfaiſance apprennent de bonne-heure à connoître les vrais plaiſirs qui en ſont la récompenſe.

Je me reprochois de ne vous avoir pas plutôt entretenu d'un fameux Romain, nommé *Pinetti*, que nous poſſédons ici depuis quelques temps; mais le proverbe; *Tard vaut mieux que jamais*, me juſtifie en ſe juſtifiant

lui-même. Juſqu'à préſent je n'euſſe eu que des choſes ordinaires à vous raconter ; & maintenant j'en ai de merveilleuſes : ne ſerez-vous pas bien dédommagé ? On vous a peut-être dit que ce ſuperfin eſcamoteur mettoit une bague dans le canon d'un piſtolet, qu'après l'avoir fait bourrer par-deſſus & tirer en l'air, cette même bague ſe retrouvoit au bec d'une colombe renfermée dans un petit coffret ſcrupuleuſement fermé à clef ; on vous a peut-être dit même, qu'après avoir fait écrire quelques mots à volonté ſur un billet, & l'avoir fait brûler, il faiſoit retrouver intact ce même billet dans tel corps pénétrable qui ſe trouvoit préſent, ſoit fruits ou bougies : mais ce qu'on n'a pu vous dire encore, eſt la ſcene auſſi plaiſante que ſurprenante qu'il vient, dit-on, (*) de jouer devant M. le Duc de Chartres. Ce Prince venoit d'entrer à ſon ſpectacle ainſi que pluſieurs autres Seigneurs. Pinetti s'avance vers ſon Alteſſe & lui témoigne une ſorte d'étonnement. Qu'avez-vous donc, Pinetti ? — Monſeigneur, je vous avoue que je ſuis ſurpris de vous voir au milieu d'un cercle auſſi brillant, ſans avoir de chemiſe. — Qu'eſt-ce à dire ?.. Le Prince ſe regarde, & ſe trouve effectivement ſans chemiſe. Surpris au-delà de toute expreſſion, il demande

(*) Vous m'en croirez facilement lorſque je vous dirai que je n'ai pas été témoin de cette merveille : j'aurois peut-être à rapporter quelques circonſtances qui rendroient ce récit plus vraiſemblable, ſur-tout ſi l'on ſe rappelle combien M. le Duc de Chartres protege les artiſtes de toutes les claſſes.

à Pinetti s'il eſt poſſible qu'il la lui ait eſcamotée. — Non Monſeigneur, mais bien M. de Fitz-James à qui vous vous fiez, & qui l'a dans ſa poche. M. de Fitz-James ſe fouille & trouve la chemiſe. Ce n'eſt pas tout. Pinetti prend la chemiſe, & la jette dans un braſier, & lorſqu'on la croit en flamme, Monſeigneur s'en trouve repouillé. Mais cela ne ſuffit point encore à la gloire de cet incomparable manipulateur. Que fait il ? M. le Duc de Chartres avoit une montre du plus grand prix ; il la lui demande, & veut, dit-il, la réduire en pieces, & la renaturer auſſi-tôt. Monſeigneur balance, puis il conſent. On approche un mortier de métal, Pinetti s'empare du pilon, broie de toutes ſes forces ladite montre aux yeux des ſpectateurs ſtupéfaits, & moyennant quelques paroles bien magiques, il la fait reparoître d'un coup de baguette, dans ſon premier état.. Voilà, voilà du merveilleux ? Oſez-vous plaindre encore des retards.

On eſt parvenu à pacifier & même à concilier l'Europe belligérante ; mais il n'en ſera jamais ainſi parmi les doguins de l'opéra. Voilà que les partis ſe diſpoſent plus que jamais à guerroyer ; & de la maniere dont leurs aboiemens commencent, on ne peut trop prévoir à quels excès les portera leur acharnement. Si le nom de *Gluck* ſuffit pour exciter le courroux de ſes opiniâtres & forcenés antagoniſtes, que ne doit-on pas attendre de leur fureur, lorſqu'un nouveau rayon de gloire va le conduire à l'immortalité ? Ce *Barbare*, qui nous émeut, qui nous touche, qui nous at-

tendrit toujours ſi puiſſamment par ces mêmes ouvrages qui l'*ont*, oſe-t-on dire, *fait lapider à Rome*, *fait chaſſer de Naples & proſcrire de l'Italie*, nous envoie un nouvel opéra dont il eſt l'auteur conjointement avec Saglieri, virtuoſe italien. Cette *Coalition* muſicale eſt bien accablante pour ces fanatiques excluſifs qui déclarent deſpotiquement que *hors l'Italie point de ſalut pour les organes ſenſibles;* ils ne manquent pas de pitoyables raiſons pour ravaler, ne pouvant renier leur patriote, & le maudit *r* qui ſe trouve dans ſon nom eſt, ſelon eux, un furieux titre de réprobation, & ſur-tout un puiſſant préjugé contre ſes talens; car Piccini, Sacchini, Jomelli, Traietta, Paſiello, cent autres grands hommes, nous diſent-ils, n'ont point d'*r* dans leurs noms: & ſi on leur oppoſe Pergoleſe, ils le conſiderent comme un écart de la nature, ſi même ils ne prétendent que le *per* ne faiſoit partie de ſon nom que par une ſyncope de Padrone. Au ſurplus, cet opéra, dont je vous avois déjà parlé, dont le ſujet eſt *Hypermneſtre* où les *Danaïdes*, va très-inceſſamment être mis en étude, & l'on aſſure qu'il ſera prêt pour la rentrée de Pâques prochain, ce qui rejettera cruellement en arriere quantité de *Monſignori* ſubalternes, dont les ouvrages ſont depuis aſſez long-temps expoſés aux flux & reflux de la variante adminiſtration.

LES SOUPERS D'UN TRAITANT.

L'or tourne donc toutes les têtes?
Ce vieux pillard eſt cajolé,

Parce qu'il donne aux gens, des fêtes
Avec ce qu'il leur a volé.

Par M. François de Neufchateau.

De Verſailles, le 9 Janvier 1784.

On chuchote ici une aventure ſcandaleuſe qui ſur un théâtre moins élevé ne feroit au plus qu'égayer des malins eſprits, mais qui devient ici d'une nature plus ſérieuſe. Une femme de haute qualité juſqu'ici réſervée, vertueuſe, a eu la foibleſſe de céder aux graces ſéduiſantes, à la fraîcheur éblouiſſante d'un jeune officier qui l'a rendu enceinte; le mari tranſporté de fureur, en s'appercevant d'une telle circonſtance à laquelle il eſt certain de n'avoir pas contribué, prit le parti d'interrompre toute communication avec ſa malheureuſe épouſe qu'il ne peut s'empêcher d'eſtimer en déplorant ſa criminelle foibleſſe. Une lettre de cachet a fait juſtice du jeune corrupteur, mais que deviendra le fruit infortuné de ſon adultere? Un ſang illuſtre coule dans ſes veines, & juſtement repouſſé d'une place où il ne pourroit reſter que par une complaiſance répréhenſible de celui même que ſon exiſtence outrage, la ſociété ne lui en offre pas une ſeule à occuper.

Un courier expédié par le Cardinal de Bernis, a apporté à notre Cour les détails de ſéjour de l'Empereur à Rome. Voici ce qu'il m'a été poſſible de pénétrer. S. M. I. a eu pluſieurs conférences avec le Souverain Pontife & S. S. a montré la plus grande fermeté

tant

tant à l'égard des nominations que l'Empereur a faites aux Sieges Epiſcopaux de ſes Etats, que pour les ſécularisations projettées en Allemagne. On prétend que S. S. a été juſqu'à dire que ſi un Souverain vouloit faire ſchiſme, elle ne connoiſſoit aucun moyen de l'empêcher & qu'au reſte ce ne ſeroit point en dépouillant le S. Siege de ſes droits légitimes. On dit que ſuivant ces mêmes dépêches, la conférence qui avoit eu lieu, peu avant le départ du courier, avoit duré deux heures & demie & qu'il y avoit été queſtion de voies de conciliation.

Le Cardinal de Bernis a donné une fête ſuperbe au Roi de Suede, l'Empereur n'y a paru que pendant quelques inſtans. S. M. I. a deſiré qu'il ne fût donné aucune fête pour Elle. Nos liaiſons avec ce grand Monarque paroiſſent au reſte ſe reſſerrer de jour en jour.

LES CULOTTES DE ST. REMOND DE PEGNAFORT.

CONTE.

Tous les jaloux ne ſont pas à Florence
Ou par delà les Appenins;
On pourroit en nommer en France
Qui valent bien les Florentins.
Mais pourquoi vais-je ici parler de ma patrie
Puiſque la ſcene eſt à Madrid?
Racontons ſimplement cette eſpiéglerie
Et gardons-nous ſur-tout d'y mêler de l'eſprit.
Un Cordelier bien fait, & frais comme un Chanoine

Avoit ſurpris un cœur fait pour intéreſſer.
Je dis ſurpris, car je ne puis penſer
Qu'une femme autrement puiſſe écouter un moine.
Cette Dame avoit un époux
Auprès duquel, Argus n'y voyoit goute.
De ſa vertu rien ne dégoute
Comme la grille & les verroux.
Depuis long-temps d'un rendez-vous
Elle épioit le moment ſalutaire.
Une vieille tante en mourant
Fort à propos la fit ſon héritiere.
Et pour l'amour du teſtament
L'époux ſe réſolut de quitter ſa taniere.
Après un long ſermon il part, en l'aſſurant
Que c'eſt pour la ſemaine entiere.
Vous devinez facilement
Qu'on profita de ce moment.
Mais quel eſt l'homme heureux qui n'eſt pas imprudent ?
L'époux fut de retour la troiſieme journée.
Sans ſe faire annoncer, il arrive à minuit,
Et notre Dame étoit priſe en flagrant délit,
Quand par bonheur la haquenée
Revoyant le logis, hennit.
Par le bruit la Dame éveillée
Jette le Cordelier du haut en bas du lit.
A peine il a le temps de prendre ſon habit
Et de trouver ſa ceinture égarée.
Le mari monte, il veut entrer,
Quant à la porte une fine ſoubrette
Dit en pleurant, Madame eſt prête à expirer,
Le médecin commence à n'en plus eſpérer
Et dit que c'étoit choſe faite.
L'époux troublé s'avance, il voit un confeſſeur

Qui tâchoit de ſe faire entendre.
Il s'approche du lit, le chagrin, la douleur,
Dans ſon cœur déſolé commencent à deſcendre;
Il s'attendrit, tâte le pouls,
Elle ſe tourne & jette un regard effroyable.
Ah! lui dit-il, tu connois ton époux,
Hélas, tu vois la douleur qui l'accable.
Pendant ce temps le confeſſeur
Sans compliment & ſans eſcorte
Gagnoit tout doucement la porte.
Tout alloit bien; quand par malheur
Le mari ſous ſes pieds rencontre une culotte.
J'en tiens, s'écria-t-il, j'en ſuis pour mon honneur
Et ceci n'eſt qu'une marotte.
Il veut tout maſſacrer, ſoubrette, confeſſeur,
Sa femme, ſes laquais. Vous ſavez bien, Meſdames,
Ce qu'un vieux jaloux ſe permet.
Cependant la coupable avoit déjà tout prêt
Un mal de nerfs, la reſſource des femmes
En cas pareil: mais quel étonnement!
Lorſque le lendemain, à l'heure
Où le ſoleil ſort du moite élément,
Une proceſſion de vingt moines chantans
S'arrête & devant ſa demeure,
Plante un bâton doré, décoré des rubans;
Le prieur monte & dit: « Pour guérir la colique
» Un frere du couvent a porté la relique,
» Rendez-nous à l'inſtant ce précieux tréſor;
» L'or brillant du Pérou que débarquent vos flottes,
» Ne vaut pas à nos yeux les modeſtes culottes
» De ſaint Remond de Pegnafort. »
L'époux confus de ſa vaine colere
Répond à ces diſcours en ouvrant de grands yeux;
I rend du Saint l'étui miraculeux.

On l'attache au Bâton en forme de banniere
Et l'époux ſe croit trop heureux
Qu'on le laiſſe au couvent porter le reliquaire.
Tandis que le caffard, reſté ſeul derriere eux,
Rendit grace à l'amour, dans les bras de ſa mere.

De Paris, le 14 Janvier 1784.

DANS la quantité de brochures qui ſortent tous les jours de la preſſe, il s'en trouve peu qui méritent le ſuffrage du public. Je compare les auteurs actuels aux numéros de la loterie ſi fort à la mode maintenant : ſur quatre-vingt-dix écrivains, pas cinq de bons ; on ne voit plus ſortir que des extraits, fort peu d'ambes & très-rarement un terne. Cependant il ſe trouve encore de temps à autre de ces écrivains agréables qui ſavent inſtruire & plaire en même-temps. De ce nombre eſt celui auquel nous devons un ouvrage tout nouveau ayant pour titre : *Le Vicomte de Barjac, ou Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du ſiecle.* C'eſt un roman moral écrit avec beaucoup de gaîté ; les portraits que l'auteur fait des différens perſonnages qu'il a voulu peindre, ſont deſſinés avec beaucoup de vérité, & il ne tient qu'aux originaux à qui ils reſſemblent, de s'y reconnoître. Il regne dans ces mémoires une liberté qui ne ſera pas du goût de tout le monde, mais qu'importe ? il y a tant de menſonges écrits en faveur des Grands, des Miniſtres, des prétendus héros.... &c. &c., qu'il faut bien de temps à autre donner quelques grains de contrepoiſon à tous ces hommes enivrés

des louanges qu'on leur prodigue, que la flatterie éleve au rang des Dieux, & que la poſtérité fera rentrer dans le néant. C'eſt rarement aujourd'hui parmi les gens de mérite & vertueux, qu'on prend ces hommes que l'on deſtine à conduire les autres; les cabales & les intrigues placent & déplacent tour-à-tour les ambitieux ſans eſprit & ſans talens qui paroiſſent ſur ce grand théâtre qu'on nomme *la Cour;* ſemblables à de mauvais comédiens que l'on ſiffle, ils ſont obligés de ſe retirer, mais ce que je trouve de fâcheux, c'eſt que le public eſt obligé de leur payer une penſion. Cet uſage cependant n'a lieu que dans quelques pays.

Le Vicomte de Barjac fait pour occuper des places importantes, a éprouvé le ſort très-ordinaire des gens qui ont droit d'y prétendre. « J'ai, dit-il dans ſon avant-propos, ſol-» licité du travail ſans récompenſe; j'ai non-» ſeulement démontré des ſottiſes, ce qui eſt » très-aiſé, mais j'ai propoſé le remede, ce » qui eſt très-difficile. On m'a préféré des gens » médiocres, &c. » Il a renoncé aux affaires & pris le parti de la retraite. Alors ſes rivaux ont chanté ſes louanges; on l'a cru propre à tout lorſqu'on lui en a ôté la poſſibilité d'être quelque choſe. Il nous apprend que ſon éducation fut très-négligée; une Comteſſe de Lanove fut en quelque façon ſon inſtitutrice; il en fait un portrait qui prouve qu'au milieu de la corruption il y a encore des vertus. Il dépeint ainſi la ſociété de cette Comteſſe. » Une Madame d'A.... femme d'un eſprit or-

» né, deux jeunes Demoiſelles, une gouver-
» nante, un Marquis de C.... plein d'idées
» heureuſes quoique ſujet à faire de mauvai-
» ſes comédies; un abbé rempli d'imagination,
» de complaiſance, de connoiſſances utiles &
» qu'on trouvoit toujours excepté à la toi-
» lette des Dames; un Comte de L.... que
» le monde n'avoit pas corrompu & que l'a-
» mour de l'argent n'avoit pas jetté dans des
» diſcuſſions dont on ne retire que des ridi-
» cules; un M. R.... d'un caractere enjoué,
» dont le plaiſir eſt la grande affaire, mais qui
» ne dérange jamais celles des autres. Enfin
» un Comte de Lanove, maître du logis, ai-
» mant les jardins, la lecture, la muſique &
» ſa femme. » Le Vicomte de Barjac devint amoureux de la Demoiſelle de compagnie de la Comteſſe de Lanove. Le tableau qu'il fait de cette intrigue eſt plein d'intérêt; il eſt entraîné dans cette paſſion par la Demoiſelle qui beaucoup plus âgée que lui oublie la vertu pour ſacrifier à l'amour. Les remords ſuccedent à cette faute; la Demoiſelle avoue tout à la Comteſſe de Lanove. Cette derniere meurt quelques jours après. La maîtreſſe de Barjac s'enferme dans un cloître. Toute cette ſociété ſe ſépare. Le Vicomte entre au ſervice, vient à Paris. Comme il n'étoit pas aſſez riche pour paroître à la Cour & y jouer un rôle, il débute ſur le théâtre de la capitale. Les petits ſoupers, les ſpectacles & les femmes l'occupent, il eſt initié dans toutes les parties, il trompe les filles, en eſt trompé. Il parle enfin de la bonne & mauvaiſe compagnie qu'il a

vue, & donne des portraits peints d'après nature de quelques-uns des aimables qui jouent dans ce moment un rôle dans la capitale de la France.

Barjac va à ſon régiment, où il a encore des intrigues amoureuſes ; un Chevalier de Mars lui ſuccede près de ſa maîtreſſe ; il s'en conſole, revient à Paris ; il ſollicite une place dans la carriere politique, on lui promet tout, on ne lui tient rien ; deux femmes de chambre qui protegent *un fat* lui font obtenir l'emploi que Barjac ſollicitoit. On veut emprunter différentes manœuvres du militaire étranger, Barjac qui avoit étudié ſon métier, ſe propoſe ; on lui préfere *un Lieutenant-Colonel Pruſſien à qui ſon maître n'auroit pas donné cinquante hommes à dreſſer.* Barjac dégoûté de la Cour & des injuſtices qui s'y commettent ſe retire du monde. Une fortune médiocre lui ſuffit dans la retraite qu'il s'eſt choiſie ; il y fait connoiſſance d'une Madame Orithie, femme philoſophe ou prétendue telle : c'eſt proprement à cet endroit que le roman commence. Cet ouvrage juſqu'à la fin contient des fictions ingénieuſes, & des ſatyres fines & plaiſantes ſur les Miniſtres, les prêtres, les femmes, &c. Je ſerois obligé de vous tranſcrire tout le livre, ſi je voulois vous dire tout ce qu'il contient d'intéreſſant. Il parle d'un diamant de quatre pouces de diametre pour l'Impératrice de Ruſſie, & qui ſervira le jour où elle fera ſon entrée à Conſtantinople ; d'une poudre de projection ; d'un élixir qui brave la faulx du temps : d'une fiole divine des métamorphoſes. Toutes ces

raretés ſe voyoient chez Madame Orithie qui étoit voiſine de ſa terre. Il fait enſuite la connoiſſance d'un philoſophe qui s'eſt retiré du monde, parce qu'il craint *les oiſifs, les bavards, les ſavans, les beaux eſprits, les poëtes.* Ce philoſophe qui a voyagé, raconte à Barjac qu'il a été fort étonné de voir *des hommes qui parloient économie en dépenſant à toute outrance, d'autres qui croyoient enrichir le Prince en appauvriſſant les ſujets ;* dans un pays, *un Conſeiller au parlement à la tête des finances ;* dans l'autre, *un Officier de Cavalerie étoit Miniſtre de la marine* : plus *loin un Jéſuite étoit Miniſtre de la guerre ; enfin pour comble de ridicule, une Dame dans un certain pays, étoit à la tête d'une académie des ſciences.* Ce Philoſophe charge Barjac d'un projet pour le bonheur des nations qui l'adopteront : le Vicomte parcourt toute l'Europe, le propoſe à tous les empires & à toutes les républiques, mais il éprouve des refus partout. Il revient chez lui, le philoſophe ſon ami meurt. Barjac fait le ſacrifice d'une femme qu'il aime à un ami, le Duc de Morsheim, & un mariage finit le Roman. On invite l'auteur à donner la ſuite qu'il promet, & à ne pas oublier de dire au public ce qu'eſt devenue cette charmante circaſſienne, à laquelle on s'intéreſſe, & dont il ne parle point à la fin de ſon hiſtoire.

Je vous ai parlé dans le temps, Monſieur, d'une brochure intitulée : *Le Tableau de Liege.* On m'envoie de cette ville, une *Catilinaire* manuſcrite contre l'auteur de ce libelle ; je vais vous en tranſcrire un fragment, où vous re-

connoîtrez toute l'énergie d'un républicain avec l'indignation d'un homme de bien contre ce qui peut troubler l'ordre public.

» .... Le monde moral auſſi bien que le monde phyſique a ſes plantes vénimeuſes ; il nourrit auſſi dans ſon ſein des ſerpens, des crocodiles & d'autres reptiles dangereux. L'exiſtence du Chevalier H..... ſuffit pour nous en convaincre. On dit que tous les Dieux contribuerent à la formation de la boîte de Pandore ; tous les vices ſe ſont réunis pour produire l'*Eroſtrate liégeois ;* un écrivain ſe peint dans ſes ouvrages : le menſonge, l'abus de la confiance, la perfidie, la dureté, la baſſeſſe, la trahiſon, l'eſpionage ſont les traits auxquels vous pourrez reconnoître l'auteur du *Tableau de Liege.* C'eſt une honte pour l'eſpece humaine que l'on puiſſe être auſſi coupable ſans ceſſer d'être homme ; en vain ce monſtre dans l'ordre civil ſecoueroit-il douloureuſement les chaînes dont ſes bras ſont chargés, pour m'attendrir ; je jouirois de ce ſpectacle & je me reprocherois la pitié comme une foibleſſe ; en vain feroit-il retentir de ſes cris lugubres les voûtes des priſons où il eſt renfermé, mon oreille ſeroit ſourde à ſes plaintes, & mon cœur ne s'ouvriroit point à la compaſſion, en vain me remontrant que nous ſortons d'une ſouche commune, voudroit-il faire valoir les droits de la fraternité, je lui répondrois : *celui-là eſt mon frere, ma ſœur, ma mere*, qui aime ſa patrie, qui ne reſpire que pour elle ; qui n'eſt ſenſible que dans le ſentiment commun de l'état. Répondez-moi, trai-

tre, que vous avoit fait votre patrie pour en désirer la ruine ? Par un heureux accord de la liberté civile & politique, elle faisoit votre bonheur ; des loix sages assuroient vos propriétés, une police non moins vigilante qu'éclairée vous défendoit de la violence ; une économie scrupuleuse avoit allégé pour vous les charges publiques ; vous ne payez que des impôts modiques, & pour vous y soustraire, il suffisoit que vous retranchiez les objets de luxe ; vous l'aviez déshonoré par votre crapule, le déréglement de vos mœurs, votre inconduite ; elle avoit dissimulé son ressentiment & souffroit patiemment vos désordres. C'étoit dans le temps où votre patrie vous combloit de ses bienfaits, que vous ne rougissiez pas de faire le rôle humiliant d'espion pour un Ministre étranger, que vous donniez des conseils qui tendoient à sa perte, que vous inventiez des fables absurdes pour appuyer de faux titres qui lui étoient contraires, que vous divulguiez les secrets de la grande famille, que vous insinuiez le vol, l'usurpation, le brigandage. Répondez-moi encore, mauvais citoyen, que vous avoient fait vos compatriotes pour vouloir les asservir ? Le méchant est continuellement agité par les troubles & les remords de sa conscience, ses succès mêmes augmentent ses tourmens ; la paix, le calme, la tranquillité dont jouissent vos concitoyens vous faisoient-ils envie ? Auriez-vous desiré que les Liégeois n'eussent qu'une seule tête pour avoir le plaisir de la leur couper ? Ton attentat, H....., me ré-

concilie avec les bourreaux : je gémis ſur le ſort d'un voleur, d'un aſſaſſin même que l'on conduit au ſupplice ; je hais, j'abhorre l'exécuteur de l'arrêt de mort ; je plains ces malheureux que le beſoin, la diſette des choſes néceſſaires à la vie, ont pu porter à ces excès ; d'ailleurs ils n'ont troublé que la tranquillité particuliere ; mais quand je vois un homme, dans le calme des paſſions, méditer du fond de ſon cabinet, des projets deſtructeurs qui tendent à renverſer l'ordre public ; quand je vois qu'il n'a pas honte de s'en déclarer publiquement l'auteur dans un libelle diffamatoire ; quand je le vois triompher de ſon infamie : alors tout mon ſang s'allume ; l'indignation, la colere, la vengeance, toutes les paſſions chez moi prennent leur eſſor ; l'horreur que m'inſpire un ſi grand ſcélérat me fait craindre de reſpirer l'air qu'il a ſouillé par ſon haleine ; je m'exilerois moi-même du pays où on le toléreroit : ſavez-vous, preux Chevalier, quelle auroit été la récompenſe de votre proueſſe chez les Romains ? On ne vous auroit pas précipité de la roche tarpéienne, la chûte auroit été trop douce pour tant de crimes ; on ne vous auroit pas crucifié, c'étoit la peine attachée aux délits communs, on ne vous auroit pas lapidé : qui auroit voulu communiquer avec vous, même du jet d'une pierre ? On vous auroit étouffé ; on vous auroit couſu dans un ſac de cuir ; on vous auroit interdit la terre & la ſépulture ; on vous auroit précipité dans la mer. Et chez les Anglois aujourd'hui, on vous arracheroit les entrailles de-

vant votre face, & l'on vous en batteroit les joues. La pénitence qu'on vous a infligée eſt trop légere : j'en tire de mauvais augures. Ce n'eſt pas ainſi qu'on punit les crimes de leſe-majeſté dans les républiques : ce ne ſont pas là les effets de l'enthouſiaſme de la liberté. Seroit-il vrai, Liégeois, que vous en auriez perdu l'amour ? Avez-vous oublié combien de fois vos ancêtres ont répandu leur ſang pour elle ? N'êtes-vous plus ces généreux Eburons qui furent preſque l'écueil de la gloire de Céſar ? Depuis trop long-temps votre pays n'a reſſenti aucune ſecouſſe ; vous ne connoiſſez plus les avantages de la liberté ; le deſpotiſme ne vous eſt connu que de nom ; vous n'avez plus que des termes de comparaiſon éloignés, & votre bonheur en eſt moins parfait. Je ne puis plus me le diſſimuler, votre gouvernement a fait ſa révolution, il touche à ſa ruine. Mon cœur eſt déchiré ; tous mes membres tremblent ; mon ame s'ouvre à la douleur, à des chagrins qui ne finiront qu'avec moi ; une autre race d'hommes habitera les lieux qui n'étoient deſtinés qu'à mes freres ; ma patrie expire, & ſon dernier cri eſt : mes enfans, je vous ai aimés juſqu'à la mort. Puiſſe ton repentir, ô H....., démentir mes conjectures ; puiſſe l'offrande de tes larmes être le ſacrifice expiatoire de ta trahiſon ; puiſſent-elles être la piſcine ſalutaire où tu te laveras de la lepre dont ton ame eſt ſouillée ; puiſſent-elles enfin couler ſi abondamment qu'elles entraînent ta mémoire dans le fleuve de l'oubli !.... »

Dans les circonſtances les plus ſérieuſes,

nos mauvais plaiſans trouvent toujours quelqu'occaſion de placer le petit mot pour rire. Du nombre des victimes que le froid & ſurtout la prodigieuſe quantité de neige, dont la fonte a rendu Paris comme un vrai marais fangeux, ont fait périr depuis peu de temps, on a cité un malheureux facteur de la petite poſte, qui, voulant traverſer la rue à quelque diſtance au-deſſus de l'égoût du Temple, a trébuché dans l'eau, & a été entraîné dans l'égoût par le courant : on a cru faire une pointe fort plaiſante, en diſant *qu'il y avoit gliſſé comme une lettre dans la boîte.* Cela eſt bien meſquin d'eſprit & d'humanité ; mais il eſt bon de vous donner une idée de nos cœurs tous philoſophiques.

Pour vous dédommager de cette platitude, je vais vous régaler d'un triple calembour du Marquis de Bievre, c'eſt ce qu'on peut dire un véritable effort de préſence d'eſprit, un trait de maître de l'art. Il remettoit à Prault l'imprimeur, le manuſcrit de ſa comédie du *Séducteur*, & Prault s'aviſa de trancher du *Magiſter.* — « M. le Marquis, lui dit-il, voici qui vous claſſe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques, mais plus de calembours, car... — » Ah ! pardi, c'eſt nous la donner belle ! puiſque tu le prends ainſi, mon cher Prault, j'en ferai ſur toi, & ſur toute ta maiſon. *Pour toi tu ès un problême* (Prault-blême (*)) *Ta femme une*

(*) En effet il eſt *blême comme une relevée de couche.* Le calembour n'eſt pas nouveau.

profanée (Prault-fanée (*)) *& ta fille une pro nobis.* (**)

Voici des anecdotes peu connues dont vous vous accommoderez, en attendant de plus fraîches.

Un jeune officier faiſoit un jour une queſtion à M. Duhamel, ſur un objet que le flambeau de la ſcience n'a point encore parfaitement éclairé. *Je n'en ſais rien*, répondit le modeſte philoſophe comme il le faiſoit ſouvent : — *A quoi ſert-il donc d'être de l'Académie*, dit le jeune homme ? Un moment après, interrogé lui-même, il ſe perdit dans des réponſes vagues qui déceloient ſon ignorance. — Monſieur, lui dit alors M. Duhamel, *vous voyez à quoi il ſert d'être de l'Académie ; c'eſt de ne parler que de ce que l'on ſait.*

Une jeune perſonne ſe préſenta avant la paix chez un perruquier pour lui vendre ſes cheveux. Il eſt dommage de les couper, dit le perruquier, d'ailleurs je n'en peux donner que trois livres. — Hélas, dit la jeune fille, c'eſt bien peu de choſe, & encore il faut faire les frais de les envoyer à mon pauvre pere qui eſt priſonnier en Angleterre. — Ah, puiſque c'eſt pour une ſi bonne action, j'en donnerai ſix francs, dit le perruquier. — Allons, Monſieur, coupez-les.

Le jugement porté des hommes célebres, par leurs contemporains, inſpire une juſte

---

(*) A cinquante ans, cela n'eſt que trop vrai.

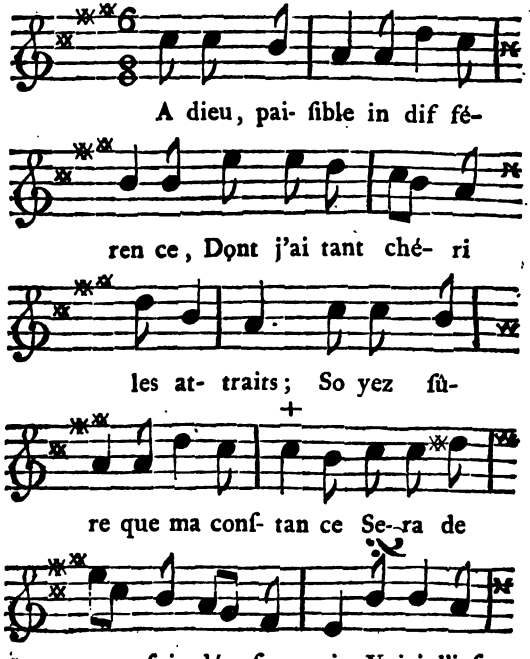
(*) Gare la prophétie, car elle eſt aſſez jolie.

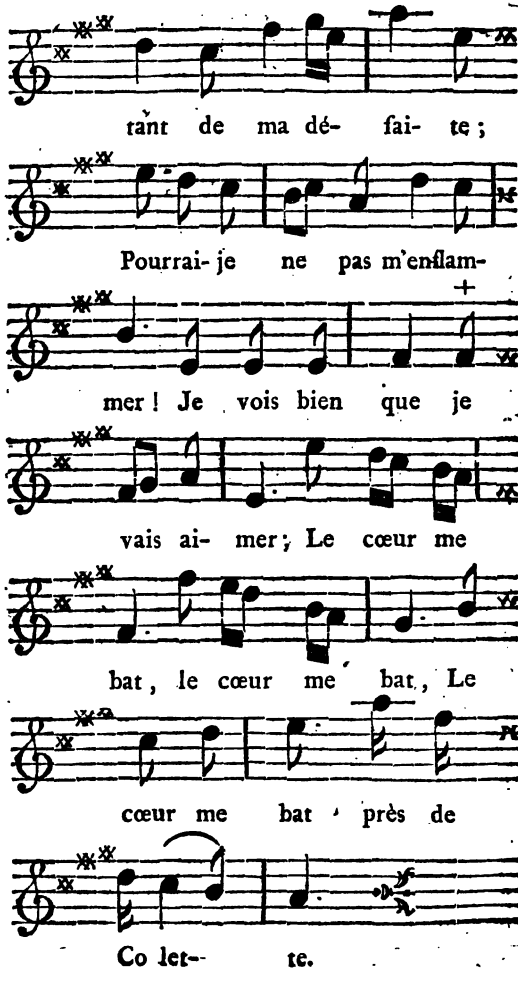
défiance à la poſtérité. Celle-ci ne connoiſſant guere d'eux que des actions combinées pour paroître au grand jour, ne les juge guere mieux. Pour ne pas priver d'un aiguillon puiſſant les hommes qui ſe ſacrifient pour la gloire, gardons-nous bien de dire que cela eſt à-peu-près égal. Quoi qu'il en ſoit, les anecdotes privées, celles où ils ſe ſont montrés ſans prétention tels qu'ils étoient, ſont plus propres à les peindre que tous les traits qui trouvent place dans l'hiſtoire. Celle-ci eſt donc intéreſſante à pluſieurs titres. M. Potevin, conſtructeur de navires à Bordeaux, ayant quelques obligations à M. *** lui écrivit en 1769, pour le prier de donner le nom à un vaiſſeau qu'il avoit ſur le chantier; M. *** lui indique M. d'Alembert. En 1772, M. Potevin fit une propoſition ſemblable à ſon bienfaiteur : celui-ci répondit qu'il deſiroit que le choix en fût remis à M. d'Alembert lui-même; ce qui fut fait, & le navire fut nommé le *Marmontel*. Une troiſieme fois ce fut à M. de Marmontel à nommer, & celui-ci indiqua M. Turgot auquel M. Potevin demanda ſon conſentement. Le vertueux intendant de Limoges refuſa une gloire qu'il prétendoit n'avoir point méritée. *Vous avez*, écrivit-il au conſtructeur, *des noms célebres à choiſir tels que M. d'Alembert, M. de Buffon; la ville de Bordeaux a donné le jour à un des hommes qui ont le plus honoré le ſiecle & la nation : je parle de M. de Monteſquieu...* Cette lettre communiquée à M. *** lui cauſa autant d'admiration que de ſurpriſe; il monta le même jour ſur l'érable

du navire, & il y écrivit, pour me ſervir de ſes propres expreſſions, ce qui avoit toujours été gravé dans le cœur de M. Turgot, *la Modeſtie.* Il ſe conſola de ne pouvoir y mettre ſon nom, en y inſcrivant au moins une de ſes vertus.

ROMANCE

DE M. GRESSET.




tant de ma dé- fai- te ;
Pourrai- je ne pas m'enflam-
mer ! Je vois bien que je
vais ai- mer ; Le cœur me
bat, le cœur me bat, Le
cœur me bat près de
Co let- te.

Dès le matin je ſuis Collette ;
Je vole par-tout ſur ſes pas,
Et mon ame eſt tout inquiette
Quand je ne la rencontre pas ;
Voici l'inſtant, &c.

De Verſailles, le 16 Janvier 1784.

Ces réformes dans la maiſon du Roi, qui ont été tant de fois ſur le tapis y reviennent encore. M. de Breteuil a entretenu à ce ſujet le Roi de l'économie qui regne dans celle de l'Empereur. *Je ne ſuis pas plus grand Seigneur que mon beau-frere*, a répondu notre Monarque, *ainſi je vous laiſſe le maître de ſupprimer toutes les charges que vous croirez inutiles.* Le projet de M. de Breteuil eſt de tailler dans le grand ; ce Miniſtre laiſſera ſubſiſter, dit-on, toutes ces petites charges utiles au ſoutien de beaucoup de familles, & dont une vingtaine eſt moins onéreuſe à l'état qu'une ſeule des autres.

La maiſon de Rohan-Soubiſe ſe donne de grands mouvemens pour vaincre les difficultés que le domaine oppoſe à l'acquiſition que le Roi veut faire du port de l'Orient. On doute qu'elle réuſſiſſe à détruire cette vengeance que M. de Calonne prend de certaines intrigues.

Les officiers du département de Toulon, qui ſe trouvent ici, ont reçu du Miniſtre de la Marine, l'ordre de ſe rendre dans ce port, pour le 10 du mois prochain. On dit toujours que M. de Lauzun & le Prince de Naſſau ſe diſpoſent à partir pour la Turquie.

Il vient de ſe faire une abondante diſtribution de graces, la promotion militaire eſt exceſſivement nombreuſe, on a pouſſé, dit-on, l'abus juſqu'à y comprendre l'année 1780. Nous faiſons à l'égard des officiers généraux à-peu-près comme ce Prince d'Allemagne, qui croyoit doubler ſes revenus en doublant le nombre des portes de ſa ville, où l'on percevoit les impôts. Pour avoir plus des généraux nos armées n'en ſeront pas mieux commandées.

Les gazettes vous auront inſtruit des nominations dans le corps diplomatique. On remarque que l'on a choiſi le plus bel homme de la Cour pour envoyer à Pétersbourg.

Les travaux du Palais-Royal languiſſent. La rareté de l'argent ou du moins la difficulté d'en trouver en eſt la cauſe. Le bizarre emprunt deſſiné par l'abbé Beaudeau, ſous le nom d'*actions ſurvivancieres*, n'a produit que quinze mille livres. Jugez le beau commencement pour quatre millions! M. le Duc de C*** a cherché une autre reſſource dans des lettres patentes qui lui permettent d'aliéner les maiſons qui forment ſon beau *trou-madame*, pour me ſervir de l'expreſſion de Mlle. Arnould. Les malheureux propriétaires *riverains* de ce jardin & que S. A. S. trouve toujours ſur ſes pas, ont fait oppoſition. Le Prince a pris cette fois la voie de la douceur & leur a fait offrir cette acquiſition, mais ils n'y ont point trouvé de ſûreté. Enfin un particulier, vient de lui trouver un petit ſecours de ſix cent mille livres, & vous n'imagineriez jamais d'où vient cet argent : de Pologne. Ce ſervice a paru aſſez

eſſentiel à M. le Duc de C*** pour accorder mille louis de récompenſe à celui qui le lui a rendu.

PORTRAIT.

Vous connoiſſez Dercilly ? — Oui, c'eſt mon ami ? — Qu'en penſez-vous, — Beaucoup de bien ; c'eſt un homme charmant, de bonne ſociété, fort accueilli des femmes, enfin c'eſt un galant & honnête homme. Tous ſes amis, ſes ſimples connoiſſances même, m'en parlent ainſi que vous. Je ſuis tenté de vous croire, je vous croirois même avec plaiſir, mais Dercilly n'a que cinq cens louis de rente, & Dercilly a une maiſon montée, des gens, un équipage des plus brillans. — Cela empêche-t-il d'être un homme charmant, un honnête homme ? — Non aſſurément, mais Dercilly, dit-on, joue pour ſoutenir ſa maiſon, elle eſt tous les jours le rendez-vous d'une infinité de jeunes gens de qui le ſort journalier du jeu fait toute l'exiſtence. Dercilly eſt de toutes leurs parties ; il n'eſt pas heureux & perd ſouvent. — J'en conviens, mais c'eſt un beau joueur ; vous auriez de la peine à démêler dans ſes mouvemens ou ſur ſon viſage s'il perd, ou s'il gagne. Souvent quand il perd, il eſt gai, plaiſant, il rit même le premier de l'opiniâtreté de ſa mauvaiſe fortune. Gagne-t-il, il eſt modeſte, il plaint les joueurs que le ſort maltraite, il leur offre de l'argent ; il fait plus, il les preſſe d'en accepter. Il n'eſt pas poſſible de mettre plus de nobleſſe dans ſes procédés. — Je l'avoue, mais il doit à tous-

ſes gens, leur emprunte même dans les momens de criſe, il eſt ſouvent aux expédiens; le ſellier lui a porté, ce matin, un mémoire conſidérable ſur lequel il n'a reçu depuis deux ans qu'un très-léger à compte; dix tailleurs ont renoncé à l'habiller, pluſieurs le pourſuivent; il eſt vrai qu'il a toujours eu la prudence de refuſer d'arrêter leurs mémoires. Dercilly reçoit vingt billets doux tous les matins; mais il n'eſt pas de jour qu'il ne reçoive autant d'aſſignations. Ce diamant magnifique qui brille à ſon doigt, il le doit encore à une veuve qui, après la mort de ſon mari, le lui a vendu pour en placer l'argent afin de ſoutenir ſa fille au couvent. — Je ſais tout cela, mais Dercilly a une tante immenſement riche, il en eſt l'unique héritier, à la mort de cette bonne Dame, toutes les dettes de Dercilly ſe trouveront payées. — Si cette tante vit encore long-temps? — Elle a ſoixante-ſept ans. — Mais ſi elle ſe remarie? — A cet âge! elle n'en fera rien, à coup ſûr. — Non, car elle eſt mariée d'avant-hier, elle a épouſé un jeune homme à qui elle a donné tout ſon bien, & Dercilly ſe trouve aujourd'hui accablé de dettes qu'il ne pourra jamais acquitter. Dercilly eſt-il un honnête homme?

De Paris, le 20 *Janvier* 1784.

LA quantité d'ouvrages prétendus *poſtumes* d'auteurs célebres, publiés depuis quelques années par les fripiers de la littérature, ont dû néceſſairement nous mettre en garde contre

toutes ces ſuppoſitions, auſſi groſſiérement controuvées qu'impudemment données pour des vérités; mais cette juſte prévention ne doit point s'obſtiner à rejetter, ſur la ſimple étiquette du ſac, les ouvrages de cette eſpèce que différens témoignages ſemblent garantir : je citerai les *Œuvres poſthumes de M. de Monteſquieu*, dont après tant d'années de repos, on vient de donner une premiere édition, en un volume in-12. Ce qui parle pour elles, ce ne ſont ni les atteſtations ni les argumens preſque toujours ſuſpects, des amis de l'auteur ou de l'éditeur; mais un rapport trop marqué pour n'être qu'imité, du ſtyle, du ton & de la maniere de l'illuſtre auteur de l'*Eſprit des Loix*. La premiere & la plus conſidérable partie de cette brochure, eſt une hiſtoire orientale, intitulée : *Arſace & Iſménie.* L'éditeur ſuppoſe que M. de Monteſquieu avoit pris bien de la peine pour poſer des bornes entre le Deſpotiſme & la Monarchie tempérée qui lui ſembloit le gouvernement naturel des François; & comme il eſt toujours fort à craindre que la Monarchie tourne en Deſpotiſme, il auroit voulu, s'il eût été poſſible, rendre le Deſpotiſme même utile. Dans cette vue il a tracé la peinture la plus riante du Deſpote qui rend ſes peuples heureux.... On pourroit répondre à M. l'éditeur qu'il n'eſt guere raiſonnable d'imputer à M. de Monteſquieu l'opinion très-peu philoſophique que la Monarchie fut le gouvernement naturel des François; que, quand même il y auroit des gouvernemens naturels,

ils ne pourroient l'être que relativement au climat qui a tant d'influence ſur tout, & que cette hypotheſe eſt renverſée par l'hiſtoire de tous les pays & de tous les temps. Peut-on nier qu'Athenes & Lacédémone fuſſent ſous le même climat & différaſſent autant par le gouvernement que par les mœurs? Et de nos jours, les Tartares ſi indépendans, n'avoiſinent-ils pas ces miſérables Orientaux, courbés ſous la verge aveugle & inexorable du Deſpotiſme? Mais bien plus, eſt-il vrai que l'intention de M. de Monteſquieu, fut *de rendre le Deſpotiſme* même utile, en *traçant la peinture la plus riante d'un Deſpote?* Le héros de ſon Roman, Arſace, peut-il être conſidéré comme tel, lui que le choix d'une Reine & l'approbation d'un peuple élevent ſur le trône? Lui, qui reconnoiſſoit « que les devoirs des » Princes ne conſiſtent pas moins *dans la dé-* » *fenſe des Loix* contre les paſſions des autres » que contre leurs propres paſſions. » Lui qui » aimoit ſi fort à conſerver les loix & les an- » ciennes coutumes, qu'il trembloit toujours » au mot de la réformation des abus, par ce » qu'il avoit ſouvent remarqué que chacun » appelloit *loi* ce qui étoit conforme à ſes » vues, & appelloit *abus* tout ce qui choquoit » ſes intérêts. » Lui, « qui étoit perſuadé » que le bien ne devoit couler dans un Etat » que par le *canal des loix.*; que le moyen » de faire un bien permanent, étoit en fai- » ſant le bien de les ſuivre; que le moyen de » faire un mal parmanent, c'étoit en faiſant » le mal de les choquer.... »

Ces grands, ces vrais principes peuvent-ils être d'un Deſpote! Eh, quels ſentimens en ſont plus éloignés que ceux qu'il fait connoître en parlant de l'innocence de ſon adminiſtration? « Il diſoit qu'il conſervoit ſes mains » pures, parce que le premier crime qu'il » commettroit décideroit de toute ſa vie, & » que là commenceroit la chaîne d'une infi- » nité d'autres. Je punirois, diſoit-il, un hom- » me ſur des ſoupçons. Je croirois en reſter- » là; non. De nouveaux ſoupçons me vien- » droient en foule contre les parens & les » amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà » le germe du ſecond crime. Ces actions vio- » lentes me feroient penſer que je ſerois haï » de mes ſujets: je commencerois à les crain- » dre. Ce ſeroit le ſujet de nouvelles exécu- » tions, qui deviendroient elles-mêmes le ſu- » jet de nouvelles frayeurs. Que ſi ma vie » étoit une fois marquée de ces ſortes de » taches, le déſeſpoir d'acquérir une bonne » réputation viendroit me ſaiſir; & voyant » que je n'effacerois jamais le paſſé, j'aban- » donnerois l'avenir.... » Et ces maximes ne pourroient-elles pas ſervir de leçon aux meilleurs monarques? « Savez-vous bien, répon- » dit-il un jour qu'on lui diſoit que des far- » ceurs avoient chanté ſes louanges dans une » réjouiſſance publique, pourquoi je permets » à ces gens-là de me louer? c'eſt afin de me » faire mépriſer la flatterie, & de la rendre » vile à tous les gens de bien... C'eſt dans » les chaumieres, diſoit-il, que je trouve mes » vrais conſeillers. Là je me reſſouviens de

» ce

» ce que mon palais me fait oublier. Ils me » diſent leurs beſoins. Ce ſont les petits mal- » heurs de chacun qui compoſent le malheur » général. Je m'inſtruis de tous ces malheurs » qui tous enſemble pourroient former le » mien... Souvent, diſoit-il, quatre villages » ne ſuffiſent pas pour faire un don à un » grand Seigneur prêt à devenir miſérable, où » à un miſérable prêt à devenir grand Sei- » gneur. Je puis bien enrichir la pauvreté » d'état; mais il m'eſt impoſſible d'enrichir la » pauvreté de luxe...« Je me ſuis peut-être trop étendu ſur ces citations relatives au prétendu Deſpote de M. Monteſquieu ; mais il m'a paru non-ſeulement important de le juſtifier d'une imputation qui pourroit ternir ſa gloire dans l'eſprit des êtres penſans; mais auſſi de prémunir ces eſprits pareſſeux qui croient toujours tout ſur parole, contre une opinion qu'ils ne manqueroient pas d'adopter & de propager, dès-lors qu'elle auroit l'apparence d'être conſacrée par un auſſi grand homme que Monteſquieu.

De tous les torts attribués juſqu'à préſent à l'académie françoiſe, il n'en eſt guere de plus grave que celui qu'on lui impute aujourd'hui. Comme le temps nous en donnera la preuve, il eſt toujours bon de vous en prévenir, à la charge toutefois de l'en diſculper ſi l'événement l'exige. Vous ſavez que pour entretenir une noble émulation parmi les jeunes poëtes, on a fondé des prix que cette compagnie eſt chargée de décerner aux plus méritans des concurrens; vous ſavez encore,

que pour procéder avec plus de juſtice & de ſcrupule à cette diſtribution, il eſt preſcrit à l'académie de n'avoir aucune connoiſſance des auteurs, afin que la faveur ou la partialité ne puiſſe participer à ſes déciſions. Hé bien, Monſieur, ces principes ſi ſages, deſquels dépend la conſervation des talens, l'académie françoiſe a trouvé à propos de les violer en faveur de M. le Chevalier de F... dont on connoît à la vérité le puiſſant protecteur; (*) & la piece que travaille ce jeune homme, eſt déjà couronnée *in petto* pour la St. Louis prochaine; M. le Chevalier de F... n'eſt même pas à s'en flatter. Dans ce ſiecle-ci, on n'oſe exiger des hommes, ce qui pourtant eſt inſéparable de la vraie juſtice, de ſe refuſer à tout acte illégitime dont il doit réſulter quelque avantage pour eux; mais ſera-t-il bien glorieux pour lui, quelque bien qu'il ait pu faire, d'avoir obtenu une couronne ſi peu diſputée? *à vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire;* & l'on croit devoir l'en avertir; cette couronne deviendra un ſignal de honte, & pour lui & pour l'académie françoiſe. Au ſurplus, pour vous dire tout ce que l'envie alarmée affirme, c'eſt que M. le Chevalier de F... dans le choix du ſujet qu'il a traité, n'a fait que ſuivre un conſeil du fameux Voltaire qui, accablé par les ans, voyoit encore de ſi belles choſes dans un morceau de l'Ecriture Sainte, intitulé: *Booz* & *Ruth;* & que M. de la Harpe, quoiqu'aca-

(*) M. le Duc de Penthievre.

démicien, n'en a pas inutilement entendu la lecture.

Quoi qu'il en ſoit, il ſeroit à deſirer que cet avis fût aſſez répandu pour provoquer l'effet de cette prétendue réſolution de l'académie françoiſe, ſoit en l'éclairant ſur le blâme & l'indignation qu'elle doit encourir; ſoit en inſpirant à tous ceux qui ſe ſeroient propoſés de concourir au prix, de garder leurs pieces en porte-feuille, & de n'oppoſer à M. le Chevalier de F..., pas un ſeul athlete dans la carriere académique.

M. Ducis n'aura pas ſans doute été des derniers, ſi pourtant il en eſt inſtruit, à remontrer à ſes chers confreres les académiciens, l'indécence de cette conduite : ſon caractere eſtimable ne peut guere être ſoupçonné de ſe prêter à de pareils tripotages; auſſi me garderai-je bien de prévention en vous parlant du nouvel œuvre dramatique qu'il vient de donner au théâtre françois, & dont j'ai vu hier la premiere repréſentation. Son peu de ſuccès tient à bien des cauſes : d'abord à un ſujet peu & même point ſuſceptible d'être mis ſur notre ſcene, tant par la nature & par la multiplicité des événemens dont il eſt tiſſu, que par la qualité des perſonnages & des mœurs qu'il comporte; & peut-être, autant que tout cela, parce que Macbeth eſt un ſujet anglois, traité par un génie ſublime de cette nation rivale. Tout le monde connoît Shakeſpear, & ſur-tout ſa terrible tragédie de *Macbeth*, & pour le peu qu'on réfléchiſſe ſur la ſévérité de nos regles poétiques qui deman-

dènt l'unité de temps & de lieu, on ſentira facilement les difficultés inſurmontables que M. Ducis a dû rencontrer, en entreprenant d'approprier ce ſujet à notre théâtre. Si la force & la profondeur des ſentimens, ſi l'énergie de leur expreſſion pouvoit ſuppléer à l'ordonnance & à l'illuſion raiſonnable qu'on exige d'une belle tragédie; certes M. Ducis a prouvé dans toutes ſes pieces, & de nouveau dans *Macbeth*, qu'il poſſédoit ce don d'une belle ame & d'une imagination élevée. Macbeth repentant d'avoir aſſaſſiné le roi d'Ecoſſe qu'il vouloit détrôner, peint d'une maniere auſſi préciſe que ſublime les rigueurs & la perſévérance de ſes remords, dans cette réponſe qu'il fait à l'un de ſes amis qui veut le conſoler en lui diſant qu'il eſt impoſſible de rien changer puiſque le Roi eſt mort :

» Mort pour tout l'univers, il eſt vivant pour moi. »

Le public n'eſt heureuſement pas toujours complice des ſottiſes publiques, & c'eſt une juſtice que j'ai le ſoulagement de pouvoir rendre à la plus grande partie de celui qui compoſoit vendredi dernier la chambrée de l'opéra, de n'avoir ni participé ni applaudi à la ſcene dégoûtante qui s'y paſſa. L'allez-vous croire?... On y couronna la Dame S. Huberti! Quelques ſots fort obſcurs & vraiſemblablement plus paſſionnés qu'enthouſiaſtes, avoient tramé cette petite conſpiration ridicule, vraiment digne de mépris ou de pitié. Leur petite troupe s'étoit habilement poſtée dans différens coins

de la ſalle, afin d'exciter, d'accroître & de prolonger à propos les applaudiſſemens & les *bravos*; & le public s'eſt ſi bonnement prêté à toutes ces canonades, qu'il s'eſt trouvé rempli d'une eſpece d'enthouſiaſme dont on a profité ſubtilement pour effectuer la farce préparée. Dans le moment donc où Didon chante à-peu-près ces vers:

Ah, que ce jour eſt beau pour moi!

Un bras inconnu a jetté ſur le théâtre une couronne de laurier (*) que la Reine de Carthage a vue tomber à ſes pieds. Tout auſſi-tôt quelques battoirs du parterre ont fait une exploſion ſi terrible de claquemens & de *bravos*, que le pauvre public, tout ébaubi de l'aventure, s'eſt machinalement joint à la clique, en criant *bravo, bravo.* Alors, une des trompettes du parterre s'eſt miſe à crier *qu'on couronnât Didon;* & coup ſur coup a ſommé la ſuivante de relever la couronne pour la poſer ſur la tête de S. Huberti, ce qui a été fait, je puis dire au grand ſcandale de tout Paris. Eſpérons que quelque Rimailleur ſcaronique célébrera aſſez dignement cette facétie remarquable, pour déconcerter les perſonnages à qui la fantaiſie prendroit de la renouveller encore.

(*) Elle étoit entourée d'un ruban blanc ſur lequel étoient brodés ces mots : *Didon & S. Huberti immortelles.* Voilà donc Piccini aſſocié à la même immortalité que S. Huberti.

J'ai à vous parler d'un almanach chantant intitulé : *Etrennes-Lyriques*. Voici la quatrieme année que ce recueil paroît, & l'on y trouve à-peu-près, ce qui s'eſt fait de mieux depuis ce temps. J'ai diſtingué dans ce nouveau volume, un petit poëme lyrique, ſur différens airs, de M. le Chevalier de Cubieres, contenant la triſte aventure de l'infortunée Comteſſe de Spadara, cette digne & vertueuſe victime de l'amour maternel à Meſſine ; une *complainte amoureuſe* de l'auteur du *Barbier de Séville*, & cette petite gaîté de M. de Piis, dont vous reconnoîtrez fort aiſément le ton & la maniere.

PLAN D'ATTAQUE.

Nanon
Dit non
Sans ceſſe ;
Mais j'entrai
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adreſſe,
En vainqueur
Dans ſon cœur.

Lundi, je la diſpoſe,
En lui frédonnant maint couplet,
Où l'art, à bonne cauſe,
Enchaſſe ſon portrait.
Nanon, &c.

Mardi, je lui propoſe,
Comme par haſard, un œillet,
Voire même une roſe,

Ou la fleur qui lui plaît.
Nanon, &c.

Mercredi, je m'impoſe
La loi de paroître diſtrait,
Et ſi Madame cauſe,
Monſieur reſte muet.
Nanon, &c.

Jeudi, c'eſt autre choſe,
C'eſt le jour où l'aveu ſe fait;
J'y joins une doſe
De pleurs à grand effet.
Nanon, &c.

Vendredi, je me poſe
Devant l'huis de ſon jardinet.
Chantant, à la nuit cloſe,
Deſſus mon flageolet.
Nanon, &c.

Samedi, je m'expoſe
A lui députer mon valet,
Avec deux mots de proſe,
Qu'on appelle un poulet.
Nanon, &c.

Dimanche, je ſuppoſe
Qu'on doit me payer mon billet;
Et par un baiſer, j'oſe
Mériter un ſoufflet.
Nanon, &c.

Si Nanon s'indiſpoſe,
Voilà huit jours que je perds net;

Mais pour qu'elle compoſe,
Ce n'eſt pas un objet.
Nanon, &c.

En amour virtuoſe,
Suffit qu'avant le mois complet;
Je veux, ſans qu'elle en gloſe,
Boire à ſon gobelet.

Nanon
Dit non
Sans ceſſe,
Mais j'entrerai,
Bon gré, malgré,
Avec un peu d'adreſſe,
En vainqueur
Dans ſon cœur.

De Verſailles, le 22 Janvier 1784.

On voit facilement depuis quelques jours, par les mouvemens qui n'échappent point aux regards perçans des curieux, que le quatrieme acte de la tragédie politique du continent eſt joué. Le dénouement ſera probablement terrible, mais on ne peut le prévoir, & il pourroit bien n'être ni auſſi prompt ni auſſi funeſte au croiſſant que les ennemis de cette puiſſance s'en flattent. Un courier de notre Ambaſſadeur à Conſtantinople, eſt arrivé, ces jours derniers, pendant la nuit, à l'hôtel des affaires étrangeres : on a éveillé le Miniſtre auquel il a remis ſes dépêches, & ce moment eſt l'époque des diſpoſitions qui ne nous permettent plus de douter que tout eſpoir de

conciliation eſt détruit. Vous ſavez quels ſont les ſacrifices auxquels le Divan s'eſt déterminé. Il les borne à ce qu'il a déjà conſenti de perdre, & il déclare dans ſon *ultimatum*, que, loin de ſe prêter à de nouvelles ceſſions, il ne permettra pas que les troupes de ſes adverſaires faſſent un pas au-delà de ſes frontieres actuelles, juſqu'à ce qu'ils aient renoncé formellement à toutes leurs autres prétentions & que les médiateurs ne ſe ſoient rendus cautions de leur ſincérité & de l'obſervation de cette promeſſe... Selon M. de S. Prieſt, les Miniſtres des Cours Impériales à Conſtantinople ne cachoient point que cette réſolution définitive étoit le ſignal que leurs maîtres attendoient pour agir.

Quant à nous, la part que nous prendrons à ces diſputes, ſera ſans doute la moindre qu'il ſera poſſible, mais le jour même de l'arrivée du courier de M. de S. Prieſt, il en a été expédié aux commandans militaires en Alſace & en Flandres. Les officiers abſens de leurs régimens par congé, s'attendent à recevoir d'un moment à l'autre l'ordre de rejoindre & font leurs préparatifs.

On aſſure que la majeure partie des officiers françois qui ont crû trouver en Turquie le chemin de la gloire & de la fortune, demandent à revenir & que la Cour a fait donner par notre Ambaſſadeur auquel ſon courier a été réexpédié ſur le champ, l'ordre de rendre à tout prix les Turcs dignes des victoires qu'on n'obtient plus avec la ſeule bravoure. Ces officiers ne ſe plaignent pas moins

du peu d'égard qui leur a été témoigné par le Divan pendant l'intervalle où il a eſpéré la paix que de l'indociliné de leurs éleves & du mépris même par lequel on paie leurs ſoins.

La maiſon de Rohan ſe donne les plus grands mouvemens pour obtenir de la Reine l'oubli de ſes motifs de plaintes. L'affaire du Cardinal de Rohan pour les quinze-vingts ſe continue au Parlement. Les ſix cent mille livres appartenans à cet hôpital & dont ce Prince avoit diſpoſé, ont été remplacés au moyen d'emprunts que S. E. a fait à Straſbourg & à Paris, mais le Parlement veut, pour éviter une récidive, que l'adminiſtration de cet hôpital paſſe entre les mains de Comptables ſoumis à l'inſpection de M. le Procureur général.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Eſclave honteux dans ſa naiſſance,
Par le reſpect il paroît préſenté;
Tyran cruel, lors de la jouiſſance,
Il aſſervit le cœur qu'il a dompté.
Maître indolent dans la perſévérance,
Il dort au ſein de la félicité.
Il rougit trop dans ſon enfance,
Grand, il a trop d'autorité;
Vieux, il a perdu ſa puiſſance:
Il n'eſt joli que dans la puberté.

De Paris, le 27 Janvier 1784.

Le Porte-feuille de Madame Gourdan dite la Comteſſe, pour ſervir à l'hiſtoire des mœurs du ſiecle & principalement de celles de Paris. Ce titre donne l'idée d'un recueil plus piquant que celui des lettres qui compoſent cette brochure. L'éditeur prétend les avoir trouvées chez la Gourdan elle-même; je crois plutôt que ſon imagination lui a fourni cette reſſource pour vendre quatre feuilles d'impreſſion à un libraire. Quoi qu'il en ſoit la plupart de ces lettres ſont dignes des perſonnages auxquels on les attribue. Ce ſont de vieux libertins qui commandent une maîtreſſe comme un meuble chez un tapiſſier; des roués qui veulent lier une partie de débauche, des ſéducteurs à gages qui rendent compte à la Comteſſe de leurs intrigues pour lui procurer des dupes ou des victimes, de malheureuſes filles, des femmes débordées qui négocient avec elle le vice & la crapule. Ces tableaux qui entrent, ſi l'on veut, dans l'hiſtoire de nos mœurs, ſont foiblement eſquiſſés & très-imparfaits. J'avoue avec douleur qu'il eſt ici comme ailleurs des lovelaces, des roués, ou plutôt, car ce terme n'exprime plus rien, des ſcélérats capables d'écrire la lettre ſuivante.

*De M. le Duc de **.*

» J'ai rencontré hier matin une jolie petite » fille; elle demeure rue S. Denis, dans la » maiſon où eſt la boutique de la Balayeuſe;

» au troiſieme ſur le devant. Elle s'appelle » *Joſephine*, eſt orpheline & loge chez ſa tante, ouvriere en linge; il y a vingt-cinq » louis pour vous, ſi je puis l'avoir d'ici à » huit jours. Une fille de cette eſpece ne doit » pas être difficile à ſéduire. »

La Gourdan avoit une adreſſe bien funeſte pour les commiſſions de cette nature. Elle n'étoit que trop ſouvent ſecondée par la conduite même des parens pour qui cette autre lettre eſt une leçon utile. C'eſt une des commenſales de la Gourdan qui lui écrit.

» Si vous voulez, ma chere maman, j'ai » dans ma rue une jolie petite bourgeoiſe » qui n'a que quatorze ans & qui demeure chez » ſa belle-mere qui la bat vingt fois le jour. » Je vous l'amenerai; elle m'en a fort prié, » il ne ſera pas fort difficile de la faire recevoir par Vaugien (*). La petite ſe prêtera » à ſes fantaiſies; je l'en ai avertie: elle conſent à tout pourvu qu'on la ſorte de chez » ſa marâtre... »

A propos des gens de la police, voici une

(*) C'eſt l'inſpecteur de la police chargé de la partie des filles publiques. Elles ſont toutes enrégiſtrées chez lui. Il faut qu'elles déclarent qu'elles ne ſont plus pucelles pour y être admiſes. Les filles de mauvaiſe vie qui ne ſont pas ainſi inſcrites ſur le livre de la police, à moins qu'elles ne ſoient attachées aux grands ſpectacles de Paris, lorſqu'elles ſont priſes en flagrant délit, ſont envoyées à l'hôpital. *Note de l'éditeur du Porte-feuille.*

lettre que l'on met ſur le compte de l'un des commis de cette adminiſtration.

» Vous avez, Madame, bien des ennemis. » On vient de donner un nouveau Mémoire » à la police contre vous. Je l'ai mis de côté, » & ne le préſenterai à Monſeigneur le Lieu- » tenant-général de police, que ce ſoir à ſix » heures, en faiſant mon travail avec lui. » Si vous voulez venir chez moi ſur les qua- » tre heures, je vous le communiquerai. Nous » conférerons enſemble ſur ce que je pourrai » dire en votre faveur. Croyez, Madame, » que vous n'êtes pas la ſeule qui ayez du » chagrin. Il vient de me manquer une ren- » trée de vingt-cinq louis, ce qui me met dans » l'embarras, ayant demain un billet à payer. » Perſonne, Madame, ne vous eſt plus atta- » ché que moi. Je vous attends à quatre heu- » res. »

La lettre d'un anglois qui avant de partir de Londres écrit à la Gourdan pour s'aſſurer d'une maîtreſſe à ſon arrivée à Paris, eſt d'une prévoyance remarquable. « .... Comme j'ai » oui dire, Madame, que vous connoiſſiez » toutes les Demoiſelles (mot technique) de » Paris, & qu'on ne pourroit mieux faire que » de s'adreſſer à vous pour avoir une jolie » maîtreſſe, je vous prie de m'en tenir une » toute prête pour mon arrivée qui ſera du » 15 au 20 Janvier. Voici comme je la veux: » âgée de ſeize ans, blonde, de cinq pieds » ſix pouces, taille ſvelte, les yeux bleus

» & langoureux, la bouche petite, la main » jolie, la jambe fine & le pied mignon. Si » vous me la trouvez telle, il y aura cin- » quante louis pour vous. Adreſſez-moi votre » réponſe à mon paſſage à Calais, à l'auberge » de Deſſain. »

Le trait ſuivant donné par un de nos journaliſtes, comme cité par le Lord Sandwich devant le Parlement d'Angleterre, a renouvellé ici une hiſtoire déjà oubliée, & la malignité s'en eſt emparée avidement.

» Un Prince Indien, avec lequel la Com- » pagnie des Indes avoit des liaiſons d'inté- » rêt & d'amitié, vint à mourir, laiſſant un » ſucceſſeur encore enfant; les Directeurs » crurent en qualité d'amis & d'alliés, devoir » ſurveiller ſon éducation. Ils envoyerent or- » dre de lui chercher le gouverneur le plus » honnête, le plus capable & le plus intelli- » gent. Mais comment obéirent les employés » auxquels fut adreſſé cet ordre? Comment » choiſirent-ils ce gouverneur? quelle per- » ſonne chargerent-ils de cette fonction im- » portante? la Chambre croiroit-elle que ce » fut une femme? Ce n'eſt pas tout, ce fut » la femme la moins propre à cette fonction; » ce n'étoit pas la mere du Prince; c'étoit » une concubine de ſon pere. »

Les diviſions inteſtines de la Hollande fourniſſent déjà quelques *in-folio* de douceurs que ſe décochent les membres des partis oppoſés.

Ces armes empoiſonnées ne ſont guere meurtrieres dans un temps où l'eſprit de faction, la rage qui les dirigent, réduiſent leurs coups à leur juſte valeur aux yeux des gens ſenſés. Vous ſavez, Monſieur, qu'un écrivain célebre a pris parti avec la plus grande chaleur dans cette occaſion; le Stadhouder ne pouvoit avoir d'avocat plus ardent que l'auteur du *Courier du Bas-Rhin*. Les troubadours du parti oppoſé ont jugé à propos d'attribuer à Monſieur Manzon, les fameux couplets dont je vous ai parlé dans le temps & d'y faire un *pendant* qu'ils ont intitulé : *Ripoſte à Manzon ou Chanſon nouvelle ſur l'air :* Changez-moi cette tête : *à Abdere chez Démocrite Bras de fer au coin de la rue des rivieres.* Les invectives les plus atroces & les termes les plus propres à les exprimer paroiſſent découler facilement de la plume du prétendu poëte auquel on doit cette gentilleſſe : il eſt étonnant qu'il n'ait pu réuſſir à obſerver les regles de la verſification. Au reſte il ne faut pas tant de façon quand on ne veut que dire des injures. Après en avoir vomi de toutes les eſpeces contre M. Manzon ſans avoir cherché à les juſtifier en prouvant qu'il eſt l'auteur des couplets auxquels il s'agiſſoit de répondre, on traite de la maniere la plus infame ſon épouſe, pour qui ſans doute ces démêlés ſont fort étrangers, & que l'on dit également honnête & aimable. Enfin viennent ces couplets qui du moins ne ſortent pas du ſujet.

Citoyens reſpectables
Par vos efforts louables

Vos droits indoutestables
Vont être rétablis.
L'ambition maudite
Frémit & se dépite,
Lorsqu'il faut qu'elle quitte
Son pouvoir mal acquis.
Humiliez les têtes,
Ces orgueilleuses têtes
Humiliez les têtes
De tous vos ennemis.

Brisez enfin la chaîne
Dont la clique inhumaine
Digne de votre haine
Vous avoit garottés.
Que l'ardeur qui vous guide,
Que votre ame intrépide
Serve à jamais de bride
Aux tyrans effrenés.
Humiliez ces têtes
Ces despotiques têtes
Humiliez ces têtes
Qui vous ont opprimés.

N'est-il donc aucun corps dans lequel regne l'harmonie, la paix dont tous les hommes vantent les douceurs & qu'ils travaillent tous à écarter d'eux ? Les gens de lettres, les prétendus philosophes offrent particuliérement l'exemple de cette inconséquence. Vous en trouverez une nouvelle preuve dans ce que l'on m'apprend par le billet suivant que je vous transcris tel que je le reçois.

» Le pouvoir de l'habitude domine étran-

gement notre petite eſpece ! ce ſeroit un tableau curieux & vraiment philoſophique, que celui des abus, des inepties, des balourdiſes, des préjugés dont il maintient l'exiſtence à la honte de la raiſon : mais quelle tache !.... Pourquoi, par exemple, perſiſte-t-on à repréſenter la littérature comme une république, tandis qu'il n'eſt pas ſur la terre une horde, où les fureurs du Deſpotiſme ſe manifeſtent avec plus d'acharnement & de conſtance? Nul accord, nulle union, nulle juſtice, nuls principes; l'académicien veut dominer, le poëte, le philoſophe & le journaliſte le prétendent également, & de cette rivalité de prétentions naît cet eſprit de parti, d'où réſulte enfin cet eſprit de haine & d'indignation qui conduit à toutes ſortes de vengeances. — Quelques-uns des membres académiques fatigués, outrés des critiques ſanglantes que pluſieurs écrivains ſe ſont permiſes contre leurs derniers ouvrages, ſe ſont adreſſés au Miniſtre pour en obtenir réparation & juſtice. L'un d'eux a, dit-on, porté l'aveuglement ou le dépit, juſqu'à demander l'empriſonnement d'un journaliſte entr'autres, dont la flagellation indécente lui paroiſſoit digne de punition : mais toute cette belle députation n'a abouti à rien, ſi ce n'eſt à renforcer la cordialité des journaliſtes envers les vénérables & doctes académiciens. »

» Cette ridicule manie de contredire & de dominer les opinions, s'eſt ſur-tout emparée, depuis quelques années, d'un M. de Lalande, fort connu par d'admirables déciſions conſignées dans le *Journal de Paris*. Tous les nova-

teurs ne ſont à ſes yeux, que des charlatans ou des fourbes, ou tout au moins, des ignorans. M. Car... oſe-t-il propoſer un nouveau ſyſtême planétaire ; dès qu'il contrarie Newton & M. de Lalande, c'eſt un profane, un extravagant, &c. Bléton montre-t-il des dons naturels dont les trois quarts de cette capitale atteſtent les merveilles ; ce n'eſt qu'un fripon, qu'un fol à mettre aux *Petites maiſons*. On annonce, d'une maniere aſſez apocriphe à la vérité, la méthode de prendre les longitudes en mer (*), trouvée par un François nommé *le Chevalier de Sornay*, vîte M. de Lalande s'empreſſe d'anéantir ce bruit ridicule, ſi avidement accueilli par la crédulité publique : enfin, on annonce la découverte d'une maniere ſûre de diriger les machines aéroſtatiques dans les airs, & tout auſſi-tôt, ce S. Michel de la vraie ſcience dénie cette poſſibilité. Il rejette même toute eſpérance à cet égard : mais ce qu'il y a de fort étrange, c'eſt que le même jour où il faiſoit publiquement cette terrible proteſtation dans le *Journal de Paris*, il déclaroit verbalement, à la face de l'Académie des ſciences aſſemblée, *que le problême de la navigation aérienne étoit réſolu*. L'hiſtorique de cette petite ſcene ne peut manquer d'amuſer les lecteurs. »

» M. Carra, dont vous avez déjà cité les

(*) Cette même & importante découverte vient d'être réannoncée dans le *Journal de l'Iſle de France* du 23 Juillet, & authentiquement conſtatée d'après les expériences de deux différens capitaines, dans deux différens voyages & dans différens parages.

ouvrages, ayant fait un mémoire ſur cette matiere intéreſſante, & voulant le ſoumettre à l'examen de l'académie, obtint en conſéquence l'agrément de lui en faire la lecture. Jour pris, M. Carra, n'eut pas plutôt lu quelques pages, que M. de Lalande l'interrompit, & ſe leva pour repréſenter à ſa compagnie, qu'il n'étoit pas d'uſage qu'un auteur lût lui-même ſon mémoire, mais qu'il devoit ſimplement l'adreſſer à l'académie pour qu'elle nommât des commiſſaires aux fins de l'examiner, & d'en rendre compte. M. l'abbé Boſſut, préſident de l'aſſemblée, ayant impoſé ſilence à M. de Lalande, M. Carra reprit & finit la lecture de ſon mémoire; mais il ne fut pas peu ſurpris d'entendre auſſi-tôt M. de Lalande déclarer à l'académie qu'il poſſédoit un mémoire de M. l'abbé Bardin, dans lequel le problême de la navigation aérienne étoit réſolu : qu'il conſiſtoit en deux ballons, dont l'un fournit le point d'appui, & qu'il en prenoit acte dès cet inſtant. Sur quoi quelques membres lui ayant obſervé que ce ſyſtême étoit le même qu'avoit développé M. Carra, il devoit *hic & nunc* dépoſer le mémoire qu'il annonçoit, & déclarerent que ſans cela, M. Carra, mériteroit atteſtation d'antériorité, quand même M. l'abbé Bardin auroit les mêmes droits à cette découverte..... »

Depuis le commencement de l'année, on ne parloit que du *fameux ballon de Lyon*.... C'étoit le *fameux Pilâtre* qui devoit commander ce *fameux navire aërien*, nommé le *Fleſſel*,

les; c'étoit le 2, le 10, le 12, le 15; qu'on devoit le lancer en l'air; & finalement le 16, après une forte marée de flamme & de fumée, on eſt parvenu à lui procurer une marche ſi rapide & ſi merveilleuſe, que, par une ironique alluſion, on a dit *qu'il avoit volé ventre à terre.* Le fin mot eſt que cette expérience, tant préconiſée, tant attendue, a raté net. Le ballon s'eſt bien enflé, à-peu-près dans toute ſa plénitude, ce qui vraiment étoit une choſe ſuperbe à voir; mais au-lieu de s'élever, il s'eſt crevé; ce qui ſurprendra peu quand on apprendra que cette immenſe machine de trois cens pieds de circonférence, n'étoit formée que de trois feuilles de papier d'épaiſſeur couvertes par un ſimple canevas de toile. Perſonne ne voulant avoir l'humiliation de cette déconfiture, chacun ſe jette le chat aux jambes; mais ce qui paroît pourtant vrai, c'eſt que les Pariſiens ne jouent pas là le plus beau rôle. Au reſte, cette malencontre a cauſé beaucoup de fermentation dans la ville: plus de dix mille agricoles s'étoient, en dépit du froid, tranſportés à Lyon, pour voir partir nos argonautes, & quand, après avoir tenu bon du 2 au 15 on n'a vu qu'un gros ballon s'enfler péniblement pour crever, on a crié *tolle* contre Pilâtre & Montgolfier. Mais on a mis tant de zele & d'activité dans les réparations de la machine, que le 17 au matin, on eſt parvenu à tenter de nouveau & à effectuer cette ſuperbe expérience. Son aſcenſion a été de près de cinq cens toiſes, au bout deſquelles elle eſt retombée preſqu'inſenſiblement

dans une prairie voiſine du lieu d'où elle étoit partie. Malgré les fortes repréſentations de M. Pilâtre du Roſier, ſept paladins (*) ont ſuivi la machine, & leur obſtination a été telle que, ſur la propoſition qui a été faite de tirer au ſort afin de réduire le nombre à moitié, quelques-uns d'eux ont armé leurs piſtolets, proteſtant que ſi l'on tentoit de les arrêter ils brûleroient la cervelle au premier qui l'oſeroit. Il n'y a point eu d'accidens, quoique la machine ait éprouvé des déchirures effrayantes de plus de cinquante pieds. M. Pilâtre, qui pour la ſuivre, avoit été obligé de ſaiſir la galerie en s'élançant au moment de ſon départ ſubit, en a ſauté de cinq à ſix pieds de haut lorſqu'il en eſt deſcendu, pour parer l'affaiſſement total de la machine qui pouvoit réſulter du mauvais état où elle ſe trouvoit.

On prépare ici nombre de machines pour faire des expériences en grand. M. le Duc de Ch.. en fait conſtruire une très-belle de trente pieds de diametre, dont le taffetas eſt des plus forts qui ſe fabriquent. Elle ſera enduite tant en dedans qu'en dehors de gomme élaſtique. Son intention, aſſure-t-on, eſt d'entreprendre le voyage de Londres, ou tout au moins le paſſage de Calais à Douvres. Quand même la maniere de diriger ne réuſſiroit pas ou ne

(*) Mrs. de Montgolfier l'aîné, Pilâtre du Roſier, le Prince Charles, fils aîné du Prince de Ligne, le Comte d'Anglefort, le Comte de Laurencin, le Comte de Dampierre & M. Fontaine jeune homme fort zélé coopérateur de tous les travaux.

ſeroit pas employée pour ce trajet, en s'aſſurant d'un bon vent, il ne faudroit pas plus de trois quarts d'heure pour le faire heureuſement.

M. le Duc de L.... fait, dit-on, dreſſer deux aigles, qu'il ſe propoſe d'*atteler* à un ballon : il ſe flatte d'en obtenir dans les airs autant de docilité que de deux courſiers ſur la terre. Cette idée eſt très-ingénieuſe ; & ſon ſuccès, j'oſe dire, ajouteroit au charme de cette merveilleuſe découverte.

Le Duc de Cumberland pendant l'expérience du ballon aéroſtatique de Mrs. Charles & Robert, étoit ſur le pont Royal, où la foule étoit ſi prodigieuſe qu'il en fut très-incommodé ; comme elle croiſſoit autour de lui, & qu'il ſe trouva dans une poſition contrainte & réellement en danger, il cria : *Je ſuis le frere du Roi d'Angleterre.* Auſſi-tôt un ſoldat françois qui étoit auprès vint à ſon ſecours, le dégagea de la foule, & le conduiſit en un lieu où il étoit plus tranquille. Ce Prince voulut donner ſa bourſe au ſoldat, qui la refuſa en lui diſant : Je ſuis François & ſoldat, il m'eſt impoſſible d'accepter vos dons ; mais le bonheur d'avoir été utile à V. A. R., d'avoir ſauvé la vie au frere du Roi d'Angleterre, eſt la plus haute récompenſe que je puiſſe eſpérer. Le Roi a récompenſé par une gratification de cent livres une action qui prouve que la nobleſſe & la politeſſe françoiſe ſe retrouve parmi nous dans toutes les conditions.

De Verſailles, le 31 Janvier 1784.

Le nouvel Ambaſſadeur d'Angleterre a beaucoup réuſſi à notre Cour. C'eſt un beau cavalier, ſomptueux & ſpirituel : ſa maniere de travailler nous plaît davantage que celle de ſon prédéceſſeur homme difficile à manier & encore plus à amuſer.

Les Miniſtres de Ruſſie ont eu avant-hier une conférence fort longue avec le Comte de Vergennes, & il a paru que ces perſonnages en ſe ſéparant n'étoient pas fort contens les uns des autres. Depuis deux ans les Puiſſances du Nord nous jettent de la poudre aux yeux, mais cette poudre n'a ſervi qu'à nettoyer les lunettes de M. de Vergennes & à lui faire voir encore plus clair ſur les projets que l'on a formés. Au reſte, l'alternative que ce Miniſtre a miſe ſous les yeux du Roi paroît ſe vérifier. Il a promis à S. M. que ſi les négociations n'empêchoient point une rupture, elles donneroient aux Turcs le temps de ſe mettre en état de réſiſter, & d'empêcher que l'on ait d'eux auſſi bon marché qu'on ſe l'étoit imaginé. M. de Verac arrivant de Ruſſie, aſſure que les Ruſſes avoient toujours eſpéré d'obtenir ſans coup férir tout ce qu'ils deſirent & que toute la nation, le grand Duc à la tête, eſt oppoſée à la guerre que l'on veut entreprendre. Le mémoire que M. de Verac a remis ſur l'état actuel de cet Empire a été envoyé par un courier extraordinaire à M. de S. Prieſt, afin qu'il le com-

munique au Divan, & l'on croit qu'il déterminera les Muſulmans à entrer en campagne. L'Empereur, à ce que l'on aſſure, ſe bornera à faire occuper par ſes troupes les Provinces dont la Porte a déjà fait ſon deuil & à fournir à la Ruſſie le contingent auxiliaire fixé par ſon traité.

Au milieu de nos intrigues de Cour, il s'en tramoit une dont on ne ſe doutoit guere. On ſait que ſœur Louiſe de France avoit déjà voulu prendre part, il y a quelques années, aux affaires du Clergé. Son zele pour les intérêts de l'égliſe, trop ſouvent confondus avec ceux de la religion, ne s'eſt point ralenti & l'on prétend que ſes effets à l'occaſion de ce qui s'eſt paſſé pour les Bénédictins, pouvoient n'être rien moins que de faire endoſſer à ces moines le caſque & la cuiraſſe, comme ſous Henri III & IV. La correſpondance de cette Princeſſe avec les religieuſes des Etats Autrichiens, a donné lieu à la découverte des cabales qui le formoient; deux Evêques qui s'y trouvent compromis ont reçu l'ordre d'aller remplir dans leurs dioceſes un rôle qui leur convient mieux que d'intriguer dans la capitale. S. M. a fait inviter ſon auguſte Tante à ne point étendre ſes ſoins au-delà du ſalut & du bien-être de ſes religieuſes & s'eſt fait remettre les lettres relatives à ce qui ſe tramoit. Il s'y trouvoit des traits peu favorables à l'Empereur, le Roi a fait brûler devant lui tous ces papiers, afin qu'il ne reſte aucune trace des ſottiſes propres à entretenir le fanatiſme parmi les eſprits foibles & à fournir

nir de nouveaux exemples de ſes funeſtes effets.

La mort de la Ducheſſe de Choiſeul a apporté quelque dérangement dans les finances de cet Ex-Miniſtre trop grand, trop généreux, pour avoir donné beaucoup d'attention à ſes affaires pécuniaires. Le Comte de Stainville, dont on connoît au contraire l'extrême économie, eſt venu au ſecours de ſon parent & lui a avancé quatre cent mille livres.

M. de Calonne veut à toute force, que ſon emprunt ſe rempliſſe, & l'on peut dire qu'il s'y prend bien pour cela. Les payemens de l'hôtel-de-ville étant fort arriérés, il a fait venir les payeurs des rentes & leur a lavé la tête. — On ne nous donne point d'argent... — Combien vous manque-t-il? — Quatre millions. — Allez demain les recevoir au tréſor royal, mais j'entends qu'au 5 Mars, vous en ſoyez à la lettre A de la nouvelle année.

Cet emprunt de cent millions a éprouvé beaucoup de difficultés pour l'enrégiſtrement au Parlement, & il a donné lieu à des débats aſſez vifs dans la grand'chambre. Les criards ont été denoncés à M. le Garde-des-Sceaux; qui, en leur faiſant une mercuriale, a nommé le délateur. L'abbé Sabathier n'a pu ſupporter les affronts qu'il éprouve de ſa compagnie depuis qu'il eſt reconnu pour un faux frere. Il ſe propoſe de quitter les fleurs de lys où perſonne ne veut plus ſiéger avec lui. Quand on fait tant que d'employer des traîtres, il n'eſt pas adroit de les faire connoître & de

les perdre : c'eſt un avis pour les ſots qui euſſent pu ſe laiſſer corrompre à leur tour.

Nous ſommes ſi riches, ſi bien pourvus d'argent que l'on ne parle de rien moins que de rebâtir Verſailles & Rambouillet, & de dépenſer cinq à ſix millions aux Thuileries pour les rendre habitables en attendant que les autres châteaux ſoient en état de recevoir nos maîtres. Les gens ſenſés trouvent tout cela fou, impoſſible : voici ce que leur oppoſent les amateurs de grandes choſes. On a trouvé, diſent-ils, en faiſant une fouille dans le jardin de la Muette, pluſieurs tonnes remplies d'or, formant un capital d'un milliard. Ce ſont, ajoute-t-on, les accaparemens du Régent, dans le temps de l'eſcamotage de Law ; & ſi l'on eſt embarraſſé de ſavoir où paſſa alors l'argent de ces pauvres dupes de François, on ne balance plus à affirmer que c'étoit à la Muette.

Une choſe incroyable eſt la très-véritable entrepriſe de S. A. S. Mgr. le Duc de ***, qui veut fournir à tous venans, chevaux, voitures & cochers à des conditions fort raiſonnables : cent livres par mois pour chaque cheval, cinquante livres pour le cocher & différens prix pour le carroſſe ſuivant ſa beauté. Voilà donc Mgr. bon bourgeois de Paris, membre de la modeſte communauté des loueurs de carroſſe ſous la protection de S. Fiacre ! Il eſt vrai qu'il ne faudra pas s'adreſſer à S. A., mais à ſon premier cocher. Quelle tête que cet abbé Beaudeau ! Quels grands & nobles moyens elle lui ſuggere, pour procurer de l'argent à ſon

Prince ! C'eſt une belle choſe que l'économie, mais un économiſte eſt une bien plus belle choſe encore. On voit un nouveau libelle rempli d'infamies contre S. A. ; il a pour titre : *Vie privée & apologie de Mgr. le Duc de Ch., par une ſociété d'amis du Prince.* On y remarque ſur-tout la peinture d'une Orgie où Dom B...., le Marquis d'Argens & l'Aretin lui-même auroient été des novices. On a remis, dit-on, le libelle à S. A. qui a fait ſa réponſe ordinaire & philoſophique... Son auguſte épouſe n'a pas pris la choſe auſſi gaîment : elle promet deux mille louis à celui qui en fera connoître l'auteur.

Le raffermiſſement de la paix dans le Levant a fait ſuſpendre l'opération que M. le Contrôleur général avoit propoſée au clergé. Si elle prend toute la conſiſtance à laquelle on a lieu de s'attendre, & ſi elle n'eſt point ſuivie de nouveaux troubles, on réduira les dépenſes des départemens, & il ne ſera point fait de nouvel emprunt.

La derniere promotion militaire a fait beaucoup de mécontens. On prétend que M. de Caſtries y a beaucoup influé. Un grand nombre de ſes protégés, dont le mérite & les talens ſont fort équivoques, y ont été compris. On a affiché ces méchans vers à la porte de ſon hôtel.

On peut ici pour de l'argent
Etre fait général d'armée,
Ou ſi l'on n'a point de comptant,
Plaire à Dame B*** la fanée,

Avoir le propos libertin
Auprès de cette Meſſaline,
Pour lui apprendre à mettre en train,
Le Miniſtre de la ***.

De Paris, le 5 Février 1784.

AUX *Ana* ont ſuccédé les Dictionnaires, aux Dictionnaires les Contes moraux, aux Contes moraux les Calembours; ceux-ci font de nouveaux place aux Recueils d'anecdotes & de bons mots. Au reſte ces compilations, quand elles ſont faites avec un peu de goût, valent mieux que les Pacha *Bilboquet* & les *Vercingentorix*. Je vous ai parlé du premier volume des *Anecdotes du dix-huitieme ſiecle*; le ſecond tome paroît. On y retrouve encore beaucoup de traits uſés, & qui ont rapport à des temps dont nous ne nous ſouvenons plus guere quoiqu'ils ne ſoient pas fort éloignés, mais il s'agiſſoit de faire pluſieurs volumes, & ceux-ci offrent des matériaux piquans pour l'hiſtoire de ce ſiecle.

Le *Conteur* eſt un autre recueil du même genre, mais où l'on ſe retrouve plus au courant. L'un & l'autre ſont fort libres & ſentent la baſtille d'une lieue. Le *Conteur* doit former douze volumes ou trente-ſix cahiers dont le premier ſe diſtribue en cachette. « Il » ne certifie rien, dit-on dans l'avant-propos, » parce que ſelon lui c'eſt égal que le fait » ſoit vrai ou faux, pourvu qu'il mene à » quelque choſe; il eſt court, le premier » talent de tout conteur; il ſupprime les ré-

» flexions, eſpece d'inſulte au Lecteur, qu'on » ſemble ſuppoſer incapable de ſentir un trait; » il eſt toujours curieux, quelquefois utile, » ſouvent gai, jamais ſcandaleux; pour modeſ- » te... non. Car s'il croyoit que nous euſ- » ſions une bonne compilation, il n'en pré- » ſenteroit pas une nouvelle au public... » Vous voulez des échantillons, en voici.

» Les changemens que le ſage Joſeph a » faits en Hongrie, ont occaſionné quelques » murmures. Ces murmures ont inquiété la » régence de Vienne. Un Miniſtre vouloit les » déclarer des rebelles dignes de mort. L'Em- » pereur en ſouriant a répondu à ce Miniſtre » zélé : *Ces mécontens ſont mes enfans malades; » qu'on leur faſſe quelques careſſes, ils ceſſeront » de pleurer.* »

» Une femme apprenant que ſon mari étoit » à danſer dans une maiſon où ſe trouvoient » pluſieurs jeunes filles, attendit ſon retour » dans l'état où pouvoit la réduire une paſ- » ſion auſſi violente; en le voyant rentrer, » elle s'emporta au point de s'évanouir. Son » fils qui la crut morte, pouſſa des cris qui » firent accourir tous les voiſins. Cet éva- » nouiſſement dura peu, mais en reprenant » ſes ſens, cette femme s'écria qu'elle étoit » empoiſonnée. Son mari lui ayant demandé » qui elle accuſoit de ce crime : *Vous*, repli- » qua-t-elle vivement : *Ah, Meſſieurs!* répon- » dit le mari, *on n'a qu'à l'ouvrir tout-à-l'heure : » on verra la calomnie.* A ces mots chacun éclata » de rire; la femme reprit ſa bonne humeur,

» & ſe reconcilia, au moins pour le moment,
» avec ſon époux. »

La plaiſanterie un peu forte que voici eſt tirée des papiers anglois.

» J'ai lu avec une juſte indignation ce *qu'un*
» ſot a oſé avancer ſur la deſtination des
» ſonnettes poſées dans la chambre à cou-
» cher du Prince de Galles, dans ſon nou-
» veau palais. Cet impertinent écrivain nous
» dit qu'elles répondent à la cuiſine, pour
» que S. A. R. puiſſe ſe procurer au beſoin,
» du bœuf, du mouton, des pâtés d'abattis,
» de volaille, &c. Il va plus loin, & *nous*
» aſſure que le ſoin de les faire placer eſt
» confié à la Ducheſſe de Devonshire & à
» Lady Shelburne. Ces deux ſuppoſitions ſont
» abominables; c'eſt repréſenter l'héritier pré-
» ſomptif ſous les traits de l'infame *Helio-*
» *gabale*, & faire de ces Dames reſpectables
» deux marmitones dégoûtantes. C'eſt moi qui
» ai l'emploi de poſer les ſonnettes, & je puis
» ſeul vous mettre au fait. La ſonnette prin-
» cipale eſt ſous la direction de la Dame char-
» gée du ſoin de la garde-robe; elle ſe ſub-
» diviſe en pluſieurs autres qui répondent aux
» appartemens des différentes beautés qu'elle
» a ſous ſes ordres: de ſorte que ſi le Prince
» ſe trouve tourmenté de quelqu'appétit plus
» noble que celui qu'on lui prête, il pourra
» en tirant tel ou tel cordon appeller à ſon
» ſecours, noires, brunes ou blondes à ſon
» choix. Ces ſonnettes, d'après l'uſage auquel
» elles ſont apropriées, ſont appellées: *Tin-*

» *tinnabula amoris ;* (Signé) *le Poſeur de ſonnet-*
» *tes royal.* »

M. Linguet vous a fait connoître le régime intérieur de la Baſtille ; M. de Mirabeau celui de Vincennes ; M. le Vicomte de *** a voulu auſſi révéler au public combien il étoit déſagréable d'être renfermé à Charenton. C'eſt à cela que ſe réduit l'objet de la brochure intitulée : *Mémoires ſur les maiſons de force du royaume de France.*

Charenton eſt un village fort peu éloigné de Paris. La maiſon de force qui y eſt ſituée avoit été originairement deſtinée à recevoir de pauvres malades, enſuite des furieux & des inſenſés : maintenant à côté de ces derniers on met tous ceux que le deſpotiſme de parens protégés, ou la prévoyance du Gouvernement veulent ſéqueſtrer de la ſocieté. Il vous faut dire pourquoi & comment M. le Vicomte de *** a été conduit dans ce ſéjour.. Il avoit vingt-deux ans : ſa mere voulut le marier à la fille d'un fermier général ; mais il aimoit ailleurs. Le jour que les articles devoient être ſignés, il s'enfuit d'abord dans une égliſe où il invoqua *le Seigneur & tous les ſaints ;* enſuite chez ſa maîtreſſe, où l'on convint qu'il ſe refugieroit dans un château pour y attendre l'événement des négociations. Le neuvieme jour il reçoit une lettre déſeſpérante de ſon amante, qui, de ſon côté tourmentée par ſes parens, lui annonce qu'elle entre au couvent. Elle lui promet de lui envoyer un de ſes couſins, mouſquetaire, qui veut bien leur rendre de bons offices... En

effet, le lendemain *on avertit M. le Vicomte ; qu'un Monſieur, decoré de la Croix de S. Louis deſiroit lui parler....* « Je crus, dit-il, que c'étoit » le couſin de Mlle la Marquiſe, ma chere » amie ; je volai au devant de lui, & en le » voyant, ſon air de candeur me fit croire » que je ne m'étois pas trompé : il m'aborda » civilement, & ſans me donner le temps » de l'interroger, il débuta par me dire : » M. le Vicomte, je n'ai pas l'honneur d'être » connu de vous ; néanmoins je ſuis inſtruit » de votre poſition ; elle me touche d'autant » plus vivement que j'ai aimé & que j'ai » l'ame ſenſible. *La démarche que je fais doit » vous prouver l'intérêt que j'y prends ;* je ne puis » m'étendre ſur cet article, m'ajouta-t-il, parce » que le temps preſſe, il n'y a pas un inſ- » tant à perdre ; Mlle la Marquiſe vous attend » dans une voiture à la porte du parc : elle » veut conférer avec vous ſur des objets d'im- » portance : notre conduite eſt un peu téméraire, l'amitié fait faire bien des choſes ; » néanmoins j'ai cru qu'il étoit de la prudence » de nous faire eſcorter par quatre de mes » amis. Ils ſont bien montés & bien armés, » nous ſerions en état de nous défendre dans » le cas de ſurpriſe.. » Enfin M. le Vicomte ſuit ſon guide, il apperçoit la voiture, l'eſcorte & une femme, la tête enveloppée d'une caleche, qui lui faiſoit ſigne d'avancer. Il redouble le pas, eſt jetté dans la voiture & conduit à Charenton. Le Chevalier de S. Louis étoit un inſpecteur de police & le reſte formoit ſa ſequelle. L'hiſtoire aſſez peu piquante

des camarades de M. le Vicomte termine cette brochure, où l'on ne trouve ni ſtyle ni penſées en compenſation des images dégoûtantes dont elle eſt remplie.

Les huit volumes du *Tableau de Paris* n'ont point épuiſé la matiere, & combien de longueurs, d'inutilités ne contiennent-ils pas? On vient de publier ſur le même ſujet une brochure plus complette à pluſieurs égards, mais où tout ſe trouve fort en raccourci; auſſi l'a-t-on intitulée : *Paris en miniature.* L'auteur a fait ce qu'il a pu pour qu'il ne ſe trouvât pas une ligne qui ne fût un trait néceſſaire à l'enſemble. On peut lui reprocher d'avoir voulu y mettre trop d'eſprit : c'eſt le défaut du ſiecle, & c'en eſt un grand quand on veut peindre. Alors on ſacrifie la juſteſſe au brillant de l'expreſſion, la vérité à l'éclat du coloris, l'harmonie de la compoſition à des contraſtes choquans.

Point de plan, point de méthode, des phraſes courtes au lieu de chapitres, des tranſitions tirées d'où elles ont pu venir, pour lier des matieres comme elles ſe ſont préſentées à la mémoire de l'auteur; un coup-d'œil d'une rapidité inconcevable, qui ſe porte par-tout & ne s'arrête nulle part, & cependant des pointes & quelques anecdotes; voilà ce qui forme *Paris en miniature*, ouvrage, comme vous le voyez, fait pour réuſſir. On y trouve beaucoup de traits plaiſans, entr'autres celui d'une petite maîtreſſe qui, apprenant la priſe de S. Euſtache (*) par les Anglois, ſe réjouiſ-

(*) Nom de l'un des ſeize quartiers de Paris.

ſoit de ce qu'on n'avoit pas mis la comédie dans ce quartier là... d'une autre qui, voyageant dans la Weſtphalie, s'écrioit : *ah, plutôt ſe faire enterrer à Saint Sulpice que d'habiter ce maudit pays*.... d'un brave Poitevin arrivant à Paris, a qui l'on conſeilloit d'aller voir la *Veuve de Malabar* (*) & qui répondit : *Je n'ai point heureuſement les mœurs de Paris, & je m'en tiendrai, s'il vous plaît, à ma femme*.... d'une Marquiſe qui, par attachement pour une épagneule vouloit la faire inoculer, & ne renonça à cette idée que lorſque Tronchin lui cita une Dame morte des ſuites de cette opération.

Une citation & je vous renvoie à l'ouvrage trop court pour n'être pas lu. Je prends ce paſſage au haſard.

» Tout, excepté le tonnerre qu'on n'entend » pas, rend Paris la ville la plus tumultueuſe » de l'univers, & de ce chaos naît la liberté. »

» Cette grande liberté nuit ſans doute aux » attachemens. Dans Paris, beaucoup de con- » noiſſances, peu d'amis; beaucoup d'amou- » rettes, point d'amour; il y a trop de monde » pour qu'on y ſente le beſoin d'aimer & » d'être aimé. Micolin qui donne de grands » dîners, vient à mourir, on paſſe ſans dou- » leur chez le financier voiſin qui ſait le rem- » placer. Les ſpectacles épuiſent la ſenſibilité; » il reſte très peu de larmes pour les morts » & pour les malheureux. Il y a plus de deux

(*) Tragédie de Lemierre.

» heures que je pleure Iphigénie, & vous » voulez que je pleure encore papa, disoit » une fille revenant du spectacle, à sa mere » qui lui reprochoit son insensibilité sur son » pere expirant ! »

» Parlons maintenant du temps. Une se- » maine n'est qu'un jour dans Paris, à raison » des courses, des affaires, des plaisirs ; tout » s'y grave, s'y imprime, tout s'y chante, » tout s'y publie ; mais un mois y vaut une » année pour la multiplicité des événemens. » Que d'obstacles ! que d'embarras, si l'on » vient demander, si l'on vient plaider ! »

» Le plus cruel assujettissement est celui des » perruquiers ; ils vous tiennent aux arrêts » tous les matins ; & pour surcroît de mal- » heur, ils ne comptent pas les heures com- » me nous. En bonne justice, s'ils étoient » riches on les condamneroit à restitution. » Que d'audiences, que d'affaites, que d'en- » trevues, que de mariages même qu'ils font » tous les jours manquer !... »

LE TOUT *dédié à la Sageſſe perſonnifiée* est une de ces productions que la fureur de faire des libelles clandestins vient encore d'enfanter. Je ne puis trop vous dire ce que signifie le titre. Peut-être l'auteur y veut-il annoncer qu'il a raisonné ou déraisonné sur tout. En effet on y trouve de la morale, de la philosophie, de la tactique, de la politique ; un apologue en faveur de la religion, de la mauvaise prose & de prétendus vers parmi lesquels l'auteur en réclamant l'indulgence due à

un ſeptuagenaire, dit naïvement qu'à ce qu'il croit, il s'en trouvera de paſſables. Jugez-en par ceux-ci.

Un oracle me dit : arrête
Ne ſais-tu pas que tu t'apprêtes,
Avec ton raiſonnement ou ta raiſon,
Le grand chemin de la petite maiſon.
Plus d'un en France, pour avoir dit la vérité,
Dans cette royale demeure a été planté,
A Bicêtre, à Vincennes, à S...., à Charenton,
Ou à la Baſtille, ſi tu as un patron.
Chaque pays a ſon inquiſition;
Il faut ſe taire ou imiter Caton.

Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas ſuivi ce conſeil ? J'avois d'abord été tenté d'attribuer *Le tout* à un écrivain ſinguliérement fertile en ouvrages de cette force : mais M. J. de S. V. n'auroit pas dit de lui-même à propos de ſes travaux littéraires, qu'*il eſt plus digne de pitié que d'envie.*

Il paroît depuis quelques jours une *Requête au Roi pour la ſuppreſſion des Moines.* L'ouvrage eſt d'un avocat qu'on ne nomme pas. C'eſt encore un enfant qui pourra faire fortune, mais que ſon pere ſera forcé de déſavouer.

Le *Journal de Paris* du 15 Janvier a beſoin d'un ſupplément. On y voit une fable prétendue indienne, précédée d'une lettre où ſont quatre citations ſingulieres. Il faut ſavoir pour l'intelligence de cette feuille, que Mrs. Lemierre, la Harpe, Marmontel & Ducis ont été les académiciens députés pour aller ſup-

plier M. le Baron de Breteuil d'impoſer ſilence à quelques journaliſtes, tels que Royou, Aubert, &c. Le Miniſtre leur a ri au nez, & leur a dit à-peu-près l'affabulation qui termine l'apologue. L'éléphant de la fable eſt le Miniſtre; le chien eſt Lemierre, le cheval Ducis, le bœuf Marmontel, le chat-huant la Harpe & les lynx les Journaliſtes. On trouve cependant que l'animal hyérogliphique de la Harpe devroit être nommé *chat-hué* plutôt que *chat-huant*. La fable en queſtion eſt de l'abbé Aubert, l'un des Journaliſtes qui chagrinent ſi fort ces Meſſieurs.

La tragédie de *Macbeth* en eſt à la ſixieme repréſentation. Les corrections que M. Ducis a faites ont réuſſi. Il a imaginé la double apparition d'un ſpectre, qui a jetté beaucoup de pathétique dans la piece. Une corne placée ſur la tête du fantôme a fait ſur-tout la plus vive & la plus merveilleuſe impreſſion. Les femmes, les enfans ont frémi d'horreur, & l'on peut dire que le comédien Briſard crie, *à moi Macbeth!* de maniere à faire croire aux revenans.

Le S. Michu que le célebre Janot avoit ſi bien qualifié de *Demoiſelle*, porte depuis quelque temps ſa figure fade & efféminée à la Cour; il eſt admis aux petits ſoupers: *il n'eſt point de fête quand Michu n'en eſt pas*. La Reine a montré quelque plaiſir à l'entendre chanter, ce qui a rendu l'hiſtrion très-fier avec ſes camarades. On peut croire cependant que la fatuité du perſonnage n'augmentera pas.

M. Couret de Villeneuve qui réunit la qua-

lité d'homme de lettres à la profeſſion d'imprimeur à Orléans, vient de publier un recueil très-piquant de voyages en vers & en proſe, faits par différens auteurs. J'extrairai ce joli morceau d'un voyage de Bourgogne par M. Bertin. (l'auteur eſt dans un coche d'eau.)

Une planche ſur nos genoux,
Voilà notre table dreſſée,
Par deſſus, la feuille de choux
Tient lieu de nappe damaſſée.
D'abord un énorme pâté
Préſente ſes flancs redoutables,
Bien & dûment empaqueté
Dans un long diſcours ſur les Fables,
Et dans l'Ode à ſa Majeſté.
Ce pâté fut cuit par Le Sage,
Par ce Pâtiſſier ſi vanté,
Dont le beau nom ſera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.
A mes yeux, cependant, le haſard le découvre;
L'honneur du premier coup eſt long-temps diſputé;
Mais P.... s'en ſaiſit; d'un bras précipité,
Sous ſon acier tranchant il le preſſe, l'entrouvre,
Et voilà par la breche un fauxbourg emporté.
Auſſi-tôt nous crions, victoire!
Les fronts rayonnent de gaîté;
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté,
Qu'aux preſſoirs d'Hautbrion l'on foule exprès pour boire
A l'ouverture d'un pâté.

Déjà d'un œil avide on ſonde, l'on regarde.
Cher ami, quel plaiſir nouveau!
Là, diſparoît une poularde
Sous deux couches de godiveau;
Ici, le timide perdreau
Se tapit, par inſtinct, ſous ſa coëffe de barde,
Pour éviter encore ou tromper le couteau.

On vient de graver deux nouveaux portraits de nos maîtres. On lit ce quatrain au bas de celui du Roi.

Aux vains attraits d'une brillante gloire,
Préférant les douceurs d'une ſolide Paix,
Louis vient d'enchaîner le char de la Victoire
Pour ne ſonger qu'au bonheur des François.

Ceux-ci ſont écrits ſur celui de notre charmante Souveraine.

Dès ſon enfance au Trône conſacrée,
Antoinette aujourd'hui ſait régner à la fois,
Et ſur un Peuple entier dont elle eſt adorée,
Et ſur le cœur du plus ſage des Rois.

De Verſailles, le 9 Février 1784.

Le raffermiſſement de la paix de toutes parts donne les coudées franches à notre Contrôleur général : auſſi s'occupe-t-il de beaucoup de projets nouveaux, ſans ceux qu'on lui prête. Du nombre de ceux-ci ſans doute eſt l'impoſition unique que beaucoup de Contrôleurs généraux ont eu l'idée d'établir & que l'Empereur, dit-on, a adoptée. Quant à l'alié-

nation des domaines de la couronne, M. de Calonne a pu y penſer lorſqu'une nouvelle guerre étoit à craindre, mais le ſeul deſir de liquider d'anciennes dettes ne la juſtifieroit pas. Voudroit-il d'ailleurs tomber ſi promptement en contradiction avec la profeſſion de foi qu'il a faite devant la chambre des comptes? N'a-t-il pas déclaré qu'il reſpecteroit toujours la conſtitution; comment croire qu'il la voudroit violer dans un point auſſi délicat? On veut encore, mais rien n'eſt moins vraiſemblable, que l'un des plans du nouveau Miniſtre ſoit de ſouſtraire ces pauvres enfans de Moïſe aux vexations que nos préjugés leur font éprouver ainſi qu'à tant d'autres, & moyennant un don gratuit de ſoixante ou quatre-vingt millions, de les mettre à-peu-près au niveau des autres citoyens, de les faire jouir du libre exercice de leur religion, du droit d'acquérir, de faire toutes les eſpeces de commerce, &c.

Vous ſavez que le Comte de Dampierre, officier aux gardes, eſt parti pour Lyon au moment où ſon ſervice le devoit retenir ici, & cela pour participer à la gloire d'accompagner pendant dix minutes la machine aéroſtatique. A ſon retour il lui a fallu payer la taxe de ſon infraction à la diſcipline. N'ignorant pas quelle devoit être ſa punition, il s'eſt rendu lui-même à l'abbaye, priſon ſpécialement deſtinée à des arrêts militaires. Ses parens crurent bonnement que cette démarche paroîtroit méritoire au Maréchal de Byron & ſe ſont rendus chez lui pour la faire valoir, eſpérant

obtenir la grace du jeune homme. Le vieux Duc n'a pas été dupe de cette belle ſoumiſſion & à répondu que s'il étoit entré de lui-même à l'abbaye, il eût à n'en pas ſortir également de lui-même. C'eſt le troiſieme exemple de punitions pour des cas ſemblables depuis une vingtaine d'années. Le beau Letoriere ayant une amourette en tête, s'aviſa de décamper un beau matin & ne reparut qu'au bout de trois jours, il paya ſon eſcapade de trois ſemaines de priſon. Un autre ayant demandé un congé ſans l'obtenir s'abſenta néanmoins, un an de priſon fut ſa peine. Le Comte de Dampierre étant parti dans l'eſpoir qu'un de ſes amis obtiendroit la permiſſion eſt plus coupable que l'un & beaucoup moins que l'autre : on croit qu'il en ſera quitte pour trois mois.

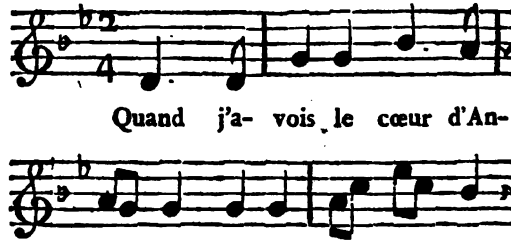
Un autre empriſonnement plus ſérieux eſt celui d'un M. de J***, neveu de M. de Chalus. C'eſt lui qui a renouvellé, l'année derniere, la ſcene du légataire de Regnard. Ce Monſieur n'ayant pu s'approprier d'avance la ſucceſſion de ſon oncle, a d'abord fait tout ſimplement des lettres de change, & enſuite une ſignature plus accréditée que la ſienne s'étant préſentée à ſon imagination, il s'en eſt ſervi, dit-on, pour la ſouſcription de ſes effets, & l'on a eu la mal-honnêteté de le trouver mauvais. Il venoit de faire meubler voluptueuſement un appartement délicieux : un mouchard deguiſé ſous une belle livrée eſt venu apporter une lettre à M. le Chevalier. Son extérieur le fit introduire, dix

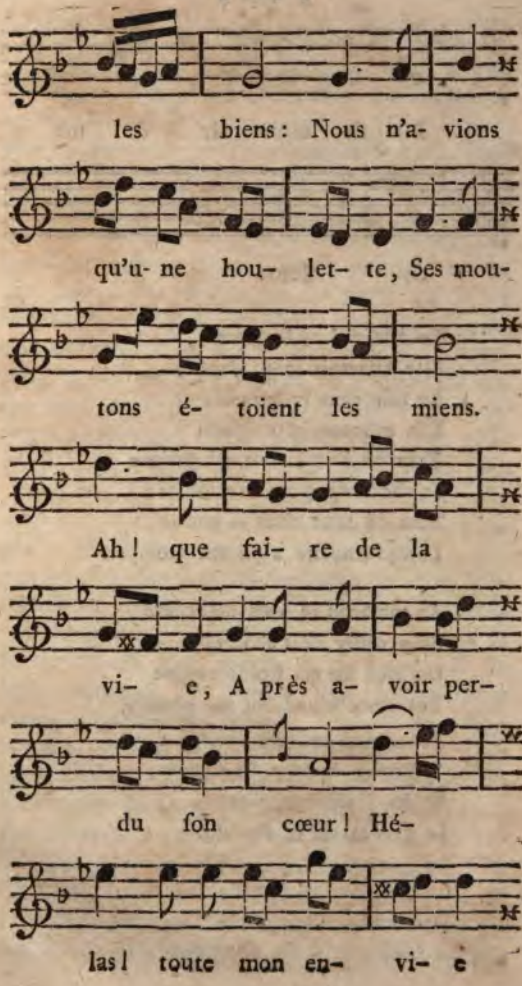
alguafils le ſuivirent, & mon Chevalier fut enlevé ſans réſiſtance. On l'a conduit, à ce que l'on croit, à Charenton, en vertu d'une lettre de cachet ſollicitée par ſa famille.

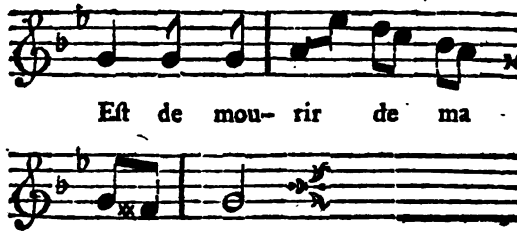
Si nous avons des machines aéroſtatiques, Rome a des ſaints. Nous cherchons à nous élever au-deſſus de la terre & LABRE monte au ciel. Madame Louiſe a demandé ſon ſaint Cadavre au Pape & ſans doute ne ſera pas refuſée. Nous avons un beſoin très-réel d'un ſaint; ils ſont devenus très-rares parmi nous. Labre, ſelon moi, a très-bien fait d'aller vivre au-delà des Monts : il eut riſqué en demeurant à Paris, d'aller finir ſes jours au dépôt de S. Denis. Pour les vagabonds & les mendians pareſſeux. Mort, il viendra dans le voiſinage, mais ce ſera pour humer les parfums de l'encens & y recevoir l'hommage des adorations. Nul n'eſt ſaint dans ſon pays.

ROMANCE.

Muſique de M. N. T. Feller.




les biens : Nous n'a- vions
qu'u- ne hou- let- te, Ses mou-
tons é- toient les miens.
Ah ! que fai- re de la
vi- e, A près a- voir per-
du son cœur ! Hé-
las ! toute mon en- vi- e



Le matin dans la prairie,
Elle écoutoit mon amour;
Le ſoir dans la bergerie
Elle m'écoutoit toujours;
Tout eſt faux, tout eſt parjure
Et s'accorde pour m'accabler;
Tout eſt faux dans la nature
Lorſqu'Annette a pu me tromper.

Au tombeau je vais deſcendre
Sans ceſſer de t'adorer,
Un jour ſur ma froide cendre
Tes yeux viendront me pleurer.
J'entendrai ta voix plaintive
T'accuſer de trop de rigueur,
Et ſur l'infernale rive
Je gémirai de ta douleur.

De Paris, le 11 Février 1784.

POUR le peu qu'on ſouffre ou qu'on ait ſouffert, on s'attendrit facilement ſur le ſort des malheureux dont on conjecture ou dont on apprend les peines; mais il n'en eſt & n'en peut être ainſi de ces individus privilégiés, nés, bercés, élevés dans le ſein des richeſſes & des jouiſſances. Pour eux, l'homme miſérable eſt un être révoltant ſur lequel ils n'ont garde de réfléchir, afin de lui conſerver ce froid dédain qui les tranquilliſe ſur la cruauté de ſa ſituation, & les maintient dans cette ſtupidité qui les rend inacceſſibles à la commiſération comme à l'humanité. Delà, cette foule ſans ceſſe renaiſſante d'infortunés dans la plupart des conditions de la ſociété, car il n'eſt que trop vrai que la claſſe appellée la plus baſſe, n'eſt pas la plus véritablement malheureuſe, parce que les ſecours publics ſemblent lui être ſpécialement deſtinés, tandis que de très-honnêtes familles traînent ſous des vêtemens fanés, & le ſentiment de leur miſere & la honte de la faire connoître, & l'incertitude, le déſeſpoir même d'obtenir des ſecours équivalens à leur humiliation, & proportionnés à l'exigence de leur poſition. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans les fondations & dans les aumônes journalieres, des reſſources preſque ſuffiſantes pour ſubvenir aux beſoins réels des indigens; mais la cupidité, le défaut d'intégrité, & ſur-tout de zele dans tout ce qui s'appelle adminiſtration, ont porté tant d'abus & de vices dans l'ordre

ou l'exactitude des répartitions, que c'eſt, pour ainſi dire, moins à la dureté des riches & des grands qu'à la mauvaiſe diſtribution de leurs graces que l'on peut imputer les miſeres publiques & ſecretes dont cet hyver ſur-tout a manifeſté l'étendue... Ne pouvant tout dire, prouvons par un exemple notoire, qu'il n'eſt pas impoſſible ni ſi difficile qu'on le répete, de remédier à tant de maux, & qu'il ne faut que le vouloir *forti & conſtanti animo.*

Si, lors de la premiere criſe de cet hyver, le public, a, comme on s'en eſt plaint, été trop abandonné à lui-même, il faut rendre juſtice & dire à la gloire du Miniſtre & du Magiſtrat, à la vigilance deſquels le ſort de cette capitale eſt confié, qu'on n'a pu mettre plus de prévoyance, plus d'activité, plus d'attention & d'humanité dans les précautions & les ſoins qu'on a pris pour ſecourir indiſtinctement & de toutes choſes néceſſaires, tous ceux qui ſe ſont préſentés pour participer aux diſtributions extraordinaires qu'on a faites d'après les ordres poſitifs & illimités qu'a donnés S. M. ſur les premieres repréſentations qui lui ont été faites relativement aux ſouffrances du peuple. Ces moyens, tout efficaces qu'ils étoient, n'ont pas été les ſeuls employés, & voilà ſur-tout en quoi s'eſt montrée la ſageſſe de l'adminiſtration ; on a annoncé par des placards, que tous ceux qui manqueroient d'ouvrage & qui ſeroient en état de travailler, pouvoient s'adreſſer à la police, & qu'on les occuperoit, à leur convenance, moyennant un ſalaire. Et en effet, depuis quelque temps

toutes nos rues ſont garnies de travailleurs qui y entretiennent aſſez de propreté pour qu'au moins elles ſoient fréquentables ſans dangers ; en dépit des calculateurs qui, au moyen de quelques cent milliers de ſeaux d'eau qu'ils ſuppoſent entrer journellement dans Paris pour la conſommation des citoyens, ont prétendu démontrer qu'il étoit impoſſible de rendre Paris praticable pendant les premieres neiges, & qu'il eſt également impoſſible de le garantir de cette mal-propreté mal-ſaine & déſagréable qu'on lui reproche en général, & qui pourtant, à le bien prendre, ne demande qu'aſſez d'eau, que des égouts aſſez grands & par-ci par-là des trotoirs. Au reſte, une des preuves qu'il ne ſuffit pas que des ſecours ſoient étendus, mais qu'il faut ſur-tout qu'ils ſoient prompts, c'eſt qu'on n'a pu ſauver nombre d'honnêtes & déplorables victimes des rigueurs exceſſives de cet hyver (*). Un malheureux pere de famille, ayant chez lui trois enfans, & ſa pauvre femme au moment fatal de lui en donner un quatrieme, ſans avoir pu leur offrir un ſeul morceau de pain depuis trois jours, haſarde de s'adreſſer au bureau de charité à S. R. ſa paroiſſe. Un prêtre, ou plutôt un monſtre s'y trouva, le reçut avec humeur, l'écouta avec impatience & finit par lui dire *qu'on verroit* : indigné, confondu, ce

(*) Les grandes Salles des Auguſtins, Céleſtins & autres réligieux ont été chauffées pluſieurs jours & tout le public y étoit reçu. Chez le Duc de Chartres, on donnoit du feu à qui en demandoit.

malheureux pere retourne chez lui & revoit ſa triſte famille dans les angoiſſes de la mort. Le déſeſpoir s'empare de ſon cœur, ſa tête ſe perd, & cédant à ſon égarement, il ravit par ſa mort, un pere à ſa famille dont il devient le bourreau... Quelques heures ſe paſſent ; on vient aux informations. Quel tableau ! une femme enceinte expirant ſur le grabat, trois enfans ſans vie à ſes côtés, le pere ſuſpendu derriere la porte. O ciel !. Et les cœurs ne ſeroient pas amollis ? Mais ces cœurs ſe reſſerrent aiſément : contriſtons-les donc encore par des récits non moins vrais & non moins affligeans, afin d'y graver plus profondément cette inquiétude, cette pitié pour des malheureux, que les moindres révolutions expoſent à tant de ſouffrances, & de faire naître en d'autres circonſtances de nouveaux actes de bienfaiſance & d'humanité.

Un malheureux maçon également pere de famille, ſe voyant ſans pain, ſans travail & ſans reſſources, prit la cruelle réſolution de voler un pain pour appaiſer les cris & les beſoins de ſes enfans. Il va de rues en rues, de boutique en boutique, toujours éprouvant *ce qu'il en coûte pour faire ce premier pas.* Enfin du fauxbourg S. Germain, il parvient à la rue du four S. Honoré, & là ſe rappellant tout le courage d'un pere qui, pour ſauver les ſiens, doit s'expoſer à tout, il entre chez un boulanger (*) prend un pain & s'enfuit. On crie au voleur : la garde ſurvient, l'arrête & le

(*) Ce fut le vendredi 30 janvier.

conduit

conduit chez un commiſſaire. Le boulanger fait ſa déclaration & le maçon convient de la vérité. Son air exténué, ſon maintien chagrin intéreſſent le commiſſaire; il l'interroge avec douceur & ne peut apprendre ſans émotion, qu'après avoir vendu ce qu'il poſſédoit pour ſoutenir ſa petite famille depuis que la ſaiſon l'avoit privé d'ouvrage, il s'étoit vu réduit, manquant de pain, de feu & d'eau, depuis pluſieurs jours, à la néceſſité de tout braver plutôt que d'abandonner ſa femme & ſes enfans prêts à mourir de faim. Le commiſſaire, touché de ces détails, voulut pourtant les conſtater, & fit auſſi-tôt tranſporter un de ſes clercs à la demeure du pauvre maçon. A peine le clerc eut-il agité la porte pour l'ouvrir, que les malheureux enfans ſe mirent à crier, ces mots déchirant : *Papa ! du pain, du pain !* Le jeune homme entre, & trouve la femme, couchée ſur de la paille, tenant à ſon ſein un pauvre enfant à la mamelle. Ce ſpectacle attendriſſant produiſit tout ſon effet ſur l'ame du jeune homme; il avoit douze livres dans ſa poche, & bientôt il les eut employés au plus noble, au plus ſaint des uſages : fut chercher du pain, du vin & du bois; il fit du feu, & s'empreſſa de les réchauffer & de leur donner à chacun quelque nourriture. Il ſe hâte enſuite d'aller rendre compte de ce qu'il avoit vu. Le commiſſaire paya le pain au boulanger qu'il renvoya, & chargea le maçon de le porter à ſa famille en ne le lui diſtribuant que modérément, l'aſſurant qu'il ne tarderoit pas à recevoir de nouveaux ſecours : mais hélas ! le

malheureux ni les ſiens n'en devoient pas jouir : la nature avoit trop ſouffert, & leur avidité les perdit. Le lendemain lorſqu'on alla pour ajouter à leurs premiers ſecours, on eut la douleur de trouver le pere & les trois enfans morts; la femme rendit elle-même peu après les derniers ſoupirs.

Une aventure non moins touchante eſt celle qui vient de ſe paſſer dans le fauxbourg S. Antoine. La ceſſation d'ouvrage avoit également réduit aux abois un ouvrier pere de famille. Dans un de ces momens cruels où la faim & le déſeſpoir s'irritent l'un par l'autre, la fureur s'empara du cœur & de l'eſprit de celle qui devoit donner aux autres l'exemple de la réſignation. La femme s'étant permis les plaintes les plus ſenſibles envers ſon mari, s'abandonna bientôt aux démonſtrations les plus violentes. Son mari parvient à la calmer, & lui promet qu'il ne partira pas ſans rapporter du pain. Rempli de ce projet, il veut tout haſarder, & ſe propoſe d'aller tenter la fortune. L'occaſion s'offre, une boutique lui paroît ſeule, il y entre, prend un pain, & gagne ſa maiſon au plus vîte. Mais il n'a pas plutôt monté quelques degrés qu'il apperçoit qu'il eſt pourſuivi par le boulanger. Son courage l'abandonne, il chancelle, il eſt prêt à s'évanouir, ſi le boulanger charitable & humain ne l'aſſuroit que ſa ſeule intention eſt de connoître ſes vrais beſoins. Il le ſoutient, le conduit juſques chez lui : mais quel horrible ſpectacle s'offre à leurs yeux! la femme qui pendant la courte abſence de ſon mari, s'étoit pendue

malgré les larmes de deux pauvres petits innocens à qui elle avoit donné le jour. Le mari ſuccombe à cette ſeconde épreuve : il perd connoiſſance, & ne rouvre les yeux que pour recommander à la charité du boulanger, les deux enfans infortunés qui ne lui ſurvivoient que par une ſorte de miracle & peut-être pour leur malheur.

L'Apologue ſuivant a circulé dans nos ſociétés à l'occaſion de ces circonſtances. Le louable objet qui l'a dicté & l'heureux effet qu'il peut produire en réveillant des ſentimens peut-être naturels à tous les hommes, mais que la diſſipation des ſociétés n'engourdit que trop ſouvent, me font une loi de l'inférer ici.

LA MERE ET L'ENFANT.

FABLE.

Aux petits des oiſeaux Dieu donna la pâture!
Ce vers pêche, Maman, contre la vérité,
Diſoit en cette ſaiſon dure,
Un jeune enfant de qualité,
Qui d'Athalie un jour avoit fait la lecture.
De neige & de frimats tous les champs ſont couverts;
Où l'oiſeau pourroit-il trouver ſa nourriture?
Oui, Dieu ſemble, au fort des hivers
Abandonner le ſoin de la nature,
Et pour eux & pour nous appauvrir l'univers.
» Pour nous, reprit la mere! ah! mon fils, quel blaſphême,
» Mais ouvrez la fenêtre, & je vous répondrai. »
L'enfant courut ouvrir. Il diſoit en lui-même

C'eſt bien moi qui la confondrai.
Beau moyen de prouver, en ſouffrant davantage,
Que l'hiver ne fait pas le mal dont je me plains!
Ma mere déraiſonne : elle a déjà de l'âge.

L'hôtel qu'il habitoit donnoit ſur des jardins.
La fenêtre eſt à peine ouverte,
Un oiſeau vient, puis deux, puis enfin des eſſains,
Peuple de mendians dont il la voit couverte.
Maman, s'écria-t-il ſoudain,
Eh! vite, donnons-leur du pain.
A merveille, mon fils! (O qu'une ſage mere
Sait inſtruire avec ſentiment!)
» Cette pitié, qui m'eſt bien chere,
» Répond ſeule à votre argument,
» Contre le maître de la terre:
» C'eſt de lui que vous vient ce tendre mouvement;
» Qui vous fait plaindre la miſere.
» Suivez-le, pour l'oiſeau ſouffrant
» Honorez-vous du ſoin d'être ſon Lieutenant.
» Des hommes, mon ami, ſouffrent également;
» Ne les laiſſez jamais languir à votre porte:
» Dieu vous donna les biens pour leur ſoulagement. »

Mlle. Guimard ſe fait diſtinguer par les bienfaits qu'elle répand ſur les pauvres; elle leur fait diſtribuer des comeſtibles. Sa bienfaiſance eſt plus éclairée que celle des Princes qui donnent de l'argent aux curés pour leurs dévotes.

Mlle. Buret étant allée derniérement chez M. Grétry pour le prier de lui donner un air de bravoure qu'elle pût chanter pour briller aux yeux des amateurs, je vous le donnerai,

lui a dit l'harmoniſte cynique, à condition que le marché ſera conclu ſur mon ſopha. L'actrice lui a répondu par un mot fort énergique, & eſt ſortie.

Mlle. Dufayel du théâtre italien a de la voix; mais elle eſt peu muſicienne quoiqu'elle place quelquefois ſes doigts ſur les touches du *forte piano*. Sa figure eſt froide; elle n'a ni ame ni expreſſion. Elle jouoit dans la *Fauſſe Magie*: le ſpectacle étoit commencé lorſqu'un particulier eſt arrivé à l'amphithéâtre; il a demandé à M. le Marquis de Champcenez ſi Mlle. du Fayel avoit chanté, *Comme un éclair* (*): non, a répondu le cauſtique, elle a chanté comme un cochon.

On m'écrit de Londres que M. Serres de la Tour a abandonné la rédaction du *Courier de l'Europe*. Elle a été confiée au trop fameux auteur du *Gazetier cuiraſſé*, qui, dit-on, a embraſſé depuis quelques années tous les moyens qui lui ont été offerts pour expier plus d'une faute de ce genre dont il s'eſt rendu coupable envers notre Gouvernement. Quant à la ſociété, on peut lui manquer impunément; on eſt même diſpenſé d'en rougir; elle a rarement des défenſeurs, & des vengeurs plus rarement encore.

L'Abbé Delille, traducteur des *Géorgiques* & auteur du poëme des *Jardins* eſt très-laid, très-fat, très-avare. Il ne peut encore ſe conſoler de la perte d'une paire de manchettes de point qui lui furent déchirées à Rome par une

(*) Ariette de cet opéra.

Increce italienne & moderne. Il vient de refuſer un exemplaire de ſon portrait gravé par Vangeliſty, à M. le Bon ſon ancien camarade. Celui-ci piqué du refus du rimeur a acheté la gravure & la lui a envoyée avec ce diſtique écrit au bas.

A te te petit, tenet denante voleſam;
Non vis, emi te; tu mihi, non meus es.

La chanſon de *Malborough* ne regne plus: celle de *la Meuniere* va la remplacer. Elle a paſſé des foyers à la populace. Je vous la tranſcrirai, comme formant un tableau caractériſtique des mœurs actuelles.

En revenant de St. Florent
Par devant derriere
J'ai rencontré un moine blanc.
Par derriere & par devant
J'ai vu la meuniere
Du moulin à vent.

J'ai rencontré un moine blanc,
Par devant derriere,
M'a demandé fort poliment;
Par derriere & par devant
J'ai vu la meuniere
Du moulin à vent.

Combien veux-tu gagner par ans?
Je veux gagner dix-huit cent francs.
Lors m'a trouſſé mon jupon blanc.

Monſieur, vous êtes un inſolent.

Je garde ça pour mon amant
Il m'épouſe à Pâques vraiment.

Il s'ra C... à la St. Jean;
Car c'eſt la mode d'apréſent;
Toutes les femmes en font autant.

On répete toujours le dernier vers avec le refrein, *par devant derriere*, ce qui forme une chanſon très-mauvaiſe, mais très-grivoiſe. La décente & ingénieuſe police a imaginé de ſubſtituer au refrein *par devant, &c. li lon fa lan laire & tire lire & r'lan tramplan.* J'ai vu de mes yeux ce raffinement de délicateſſe. Nos muſiciens ambulans ne laiſſent pas de s'en tenir à la bonne leçon, & ajoutent à l'obſcénité par leurs groteſques poſtures.

La conſidération qu'on a pour un auteur influe ſur les jugemens qu'on porte de ſes écrits : peut-être jamais perſonne ne l'a éprouvé plus directement que l'auteur de *Macbeth* à la premiere repréſentation de cette piece. On n'en a pas moins, ſuivant l'uſage, accablé de mauvais calembours, de méchantes épigrammes le pauvre M. Ducis ; voici la ſeule qui m'ait paru piquante. Le Comte de la B... apprenant qu'on devoit donner *Macbeth* dimanche, jour où le peuple peut aſſiſter au ſpectacle ſans nuire à ſes affaires, s'écria : *mauvais calcul, les fripiers ſe connoiſſent en guenilles.*

CHARADE.

Mon tout ſe ſert de mon dernier
Pour ſe ceindre de mon premier.

pas de ce qu'elle perd par ſon mariage. Vous vous rappellez qu'il s'eſt trouvé veuf en arrivant à Madrid. Au bout de trois ſemaines, les flambeaux de l'hyménée ont pris la place des torches funéraires, & il a épouſé une de ſes nieces.

M. le Comte de Vergennes n'attend à ce que l'on aſſure, pour jouir de ſa gloire dans une vie douce & tranquille, loin des affaires & du tracas des Cours, que le moment où ſon grand ouvrage de la pacification de l'Europe aura atteint toute ſa perfection & autant de ſtabilité que les arrangemens politiques ſont ſuſceptibles d'en avoir. Ce Miniſtre va beaucoup plus fréquemment à Paris que ci-devant. Il ſe livre d'avance aux agrémens des ſociétés privées, & paroît ſur-tout voir avec plaiſir les graces & les talens ſe réunir, pour faire de Madame le Brun, l'une de nos jolies femmes les plus ſéduiſantes. Elle donne des concerts où la harpe réſonne mélodieuſement ſous ſes doigts. M. le Comte de V.... les honore de ſa préſence, & les applaudiſſemens de l'un des plus grands hommes de ce ſiecle encouragent la charmante virtuoſe. On a vu au ſallon le portrait de Madame le Brun, peint par elle même. Ce portrait calqué ſur un ouvrage de Rubens parut charmant. Il appartient actuellement au Comte de V.... qui dit l'avoir payé dix mille livres, & le mari de Madame le Brun, dit à qui veut l'entendre qu'il en a fait un cadeau à M. le Comte, & qu'il ne vendra jamais un portrait de ſa femme.

Les quatre Saiſons de l'année, ſous le climat de Paris, poëme d'un ſeul vers. Se trouve gratis à Paris dans le porte-feuille d'un Gentilhomme fantaſſin.

PRÉFACE.

N'EN déplaiſe à Mrs. Tompſon & Saint-Lambert, dont je révere les talens, j'oſe être perſuadé qu'il n'y a jamais eu de véritable printemps dans cette partie de l'Europe que nous habitons. Le charme de cette ſaiſon n'eſt connu que dans l'Aſie-mineure, dans l'Archipel & ſur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs nous ont appris à chanter le printemps : & la tempête humide & glaciale qui regne aſſidument ſur nos têtes, nous apprendra à nous en paſſer. Le roſſignol ne chante point dans les environs de Paris, il gémit de froid & d'étonnement. Comment pourroit-on parler d'amour dans des nuits venteuſes & giboulеuſes, qui détruiſent preſque toujours la majeure partie de nos fruits & de nos plaiſirs printanniers ? L'été n'eſt, ſous cette zône tempérée, qu'une tempête de feu & de pouſſiere. L'automne qu'on veut vanter, eſt aride ou orageux, & permet à peine au peuple agriculteur de recueillir les moiſſons échappées au caprice deſtructeur du climat. A l'égard de l'hyver, c'eſt aux habitans de Paris, à juger ſi mon poëme dit la vérité. Au reſte, ſi mon ouvrage ne plaît pas à tout le monde, j'oſe me flatter du moins qu'il aura le mérite de n'ennuyer perſonne.

Chant premier & dernier.

De la pluie ou du vent, du vent ou de la pluie.

Un poëte, qui ne s'eſt fait connoître que ſous le nom de *Rimaillet*, *membre d'une ſociété de gens de lettres*, a propoſé d'ajouter un vers à ce poëme unique dans ſon eſpece, dont les anciens n'ont eu aucune idée, & qui peut faire époque dans notre littérature. Voici en quoi conſiſte le changement que voudroit faire M. Rimaillet.

Dans les quatre ſaiſons à Paris l'on eſſuie
De la pluie & du vent, du vent & de la pluie.

Un autre poëte, grand amateur de la préciſion, bien loin d'ajouter un vers à ce chef-d'œuvre ſingulier, a prétendu qu'il falloit retrancher la moitié de la ligne qui le compoſe, & que ſon ſujet ſeroit alors exprimé avec une nouvelle énergie, en cette ſorte :

De la pluie & du vent.

L'homme de génie à qui nous devons ce poëme, a gardé le ſilence, un modeſte anonyme, pendant que ſes admirateurs & ſes envieux s'efforçoient ou d'augmenter ſa gloire ou d'en ternir l'éclat. C'eſt même en vain que dans un journal accrédité, ſelon l'uſage du public au ſpectacle, on a demandé l'auteur.

De Paris, le 18 Février 1784.

NOUS attendons avec impatience une traduction complette des voyages du Capitaine Cook. Rien n'eſt plus digne de la curioſité des honnêtes gens, que les récits ſimples & fideles des auteurs d'une découverte ; vous avez en les liſant l'original d'un grand tableau, que la recherche & la correction minutieuſe n'ont point gâté. La deſcription des uſages & des mœurs ſauvages charme tous les eſprits ; elle ſatisfait ſur-tout l'Européen qui triomphe de ſa ſuperiorité, qui voit avec orgueil le point d'où partirent ſes ancêtres, pour arriver à l'état de civiliſation dont il jouit ; ſans ſonger qu'il ſera lui-même un ſauvage aux yeux de la génération qui doit lui ſuccéder. Les détails d'un voyageur donnent à l'imagination de nouveaux objets à combiner, à l'eſprit un nouvel aliment & réveillent dans la mémoire le ſentiment des ſcenes intéreſſantes, des réflexions philoſophiques que l'âge ou l'uniformité de notre vie nous font perdre. Il ſeroit à ſouhaiter pourtant que ſans négliger les contrées lointaines, le François voulût travailler à connoître parfaitement celles qu'il habite. La France a ſes ſauvages, a ſes mœurs étranges ; elle offre encore dans le Vivarais, dans la baſſe Bretagne, des caracteres ou des accidens qui ne ſont pas indignes d'un obſervateur éclairé ; mais il faut s'écarter des grandes routes, ne pas craindre de gravir des montagnes, ou de pénétrer dans les forêts. Je me ſuis quelque-

fois transporté des allées sablées & des boulingrins de Versailles dans les ronces & les épines de la province, & je préférois tour-à-tour & le palais des Rois de France, & la cabane d'un charbonnier maître chez lui. Un des plus piquans accidens de mes voyages est mon séjour à la Chartreuse d'Auray : elle fut élevée sur le champ de bataille où Charles de Blois & Jean de Montfort se disputerent le Duché de Bretagne. J'eus l'occasion de voir les prétendus spectres que dans les nuits d'été le crédule Breton voit sortir des marais, d'entendre les plaintes lamentables d'une foule de héros qui murmurent dans les roseaux ou sur la cime des arbres, comme les ombres des Perses aux champs de Marathon. J'errai dans les hautes futaies qui dérobent l'église & le couvent à l'œil du voyageur. J'interrogeai des chênes antiques qui ne me parlerent pas comme les oliviers du Licée, ou les platanes de l'Académie, mais qui se firent entendre cependant & me plongerent dans une sainte mélancolie. Je contemplai long-temps les murs à demi ruinés, couverts de lierre, foibles obstacles pour ceux qui voudroient les détruire, mais que l'opinion défend & soutient : je m'attendois en pénétrant dans leur enceinte à rencontrer & les Commingés, & les Rancé, & à retrouver les têtes que le pinceau du Guide & de le Sueur ont consacrées; je devois écouter avec respect & sensibilité les récits & les conseils de ces bons solitaires ; mes espérances furent vaines : je les vis occupés de petits intérêts, brouillons, divisés, inquiets, jaloux

de leur chefs, ſe plaignant de leurs négligences & vantant leurs prédéceſſeurs. Preſque tous avoient embraſſé leur état pour éviter le travail ou la miſere : ſans parens, ſans enfans, ſans ami, ſans maîtreſſe, luttant contre toutes les paſſions, tourmentés par les caprices de leur prieur, accablés de regrets & de deſirs, l'imagination exaltée par les veilles & par leurs jeûnes,

Que feroient ils aux fonds de leurs déſerts,
Si dans un myſtique délire
Ils n'embraſſoient les palmes du martyre,
Et ne voyoient les cieux ouverts ?
Crédulité religieuſe,
Enveloppes leurs murs de tes voiles épais,
Et pour y conſerver une ignorance heureuſe,
Fais que la vérité n'y pénetre jamais.

M. l'abbé Auger, qui depuis vingt-ſept ans commente & traduit les ouvrages des grands orateurs Grecs, lut il y a quelques jours chez M. le Comte de C*** le diſcours contre Miſias. — Démoſthene frappé publiquement à la joue ſur le théâtre, dans les fêtes de Bacchus, à la tête de ſa troupe, étant Correge, par Miſias, citoyen riche & puiſſant, implore la juſtice & la ſévérité des loix. Il n'emploie pas un vain luxe de mots ; ſon expoſition eſt claire & ſimple, ſon récit eſt vif & preſſant, ſes concluſions d'une logique, ſa péroraiſon d'une force que Cicéron lui-même n'atteignit jamais. Ce beau morceau qu'on n'avoit pas encore traduit dans notre langue, avoit ſans doute

été dédaigné par les ſavans, qui frappés de la grandeur de Démoſthene quand il plaidoit contre Philippe, quand il forçoit les Athéniens à reprendre les armes; ne ſentirent pas tout l'intérêt que pouvoit inſpirer aux légiſlateurs, la ſage application de quelques loix de Dracon; aux moraliſtes, l'expoſition des idées grecques ſur l'honneur & ſur les injures; aux hiſtoriens enfin, une foule de faits que l'orateur a raſſemblés dans ſon ouvrage.

Louons le reſpectable traducteur qui nous force par ſes travaux conſtans à nous occuper encore quelquefois de ces Grecs que bientôt nous oublierons en France, ſi quelqu'heureuſe révolution ne nous arrache à l'ignorance où le mépris des bonnes lettres & le charlatanisme de quelques petits ſavans nous entraînent.

Voici une charmante fiction qui nous arrive, dit-on, de l'Allemagne : c'eſt l'*Apothéoſe moderne*, conte poétique. Floriſe ſur ſon balcon rêvoit à ſon amant; je crois même qu'elle chantoit des couplets qui lui étoient adreſſés, lorſqu'un char de triomphe deſcend des airs & préſente à ſes yeux Delby rayonnant de gloire. Elle le prend pour un fantôme qui vient s'amuſer de ſon erreur. L'amant s'annonce comme un Dieu; Floriſe part avec lui dans ſa machine aéroſtatique, (vous vous êtes bien douté de la choſe;) bientôt il la déſabuſe : Floriſe obſervant un profond ſilence, faiſoit tous ſes efforts pour exprimer le courroux de la pudeur; mais Delby liſoit ſon pardon dans ſes yeux.... « Floriſe confirmoit

» par ſon ſilence l'eſpoir de ſon amant ; elle » ne penſoit pas même à retirer ſa belle main, » qu'il avoit placée dans la ſienne, & ſur la- » quelle il imprimoit des baiſers de flamme.... » Que cette candeur eſt précieuſe ! c'eſt l'ou- » vrage de la nature, & nous avons détruit » par notre perfidie, ce charme raviſſant. Un » ſexe doux, ſenſible, rempli de graces, créé » pour notre conſolation & notre félicité, eſt » devenu par notre faute, timide, réſervé, » artificieux, & perd, à nous étudier, à nous » éprouver, une partie d'une vie paſſagere » qu'on devroit employer à jouir. »

Nos deux amans arrivent dans l'iſle de Taïti : on les prend pour des divinités ; ils y regnent & y font régner le bonheur par de ſages loix. « Delby ayant voulu prendre le » nom de *Louis*, on l'appella *Louis le bienfai-* » *ſant*. Il ne fut pas un Dieu du ciel ; mais » un Prince bienfaiſant n'eſt-il pas un Dieu » de la terre ? »

J'ai aſſiſté, ces jours derniers, à la premiere repréſentation de *Chimene ;* ſon ſuccès a été complet. Comment ne pas applaudir à la muſique de Sacchini ? conforme à ce principe fondamental dont les ſeuls Italiens ne s'écartent jamais, elle eſt toujours chantante ; elle eſt quelquefois pathétique, le plus ſouvent douce & voluptueuſe. Les défauts du poëme diſparurent ; Chimene au milieu des armes, parmi le peuple, dans une ſalle de bal, pleurant foiblement la mort de ſon pere, tremblante pour ſon amant qu'elle épouſe enfin ſans remords, ne bleſſa perſonne. Tant d'évé-

nemens qui ſe ſuccedent dans une nuit, tant de vers durs & proſaïques, & ce pauvre Corneille... ſi méchamment mis à mort par G.., n'ont pu nuire aux tranſports que le muſicien & Mlle. S. Huberti excitoient chez les ſpectateurs : nos oreilles ſe font au chant italien ; nous reſſemblons à ces provinciaux qui ſoupçonnent, après trois mois de ſéjour dans la capitale, que tel homme qui parle bas, geſticule peu, ne jure jamais, pourroit bien n'être pas un ſot.

A propos de geſtes, je voudrois que nos Dames euſſent un peu moins d'action à l'opéra : ces cris, ces battemens de mains, ces bonds, le jeu convulſif de ces vaſtes chapeaux dont les gazes & les rubans balaient les cheveux d'un malheureux voiſin ; ces pieds, ces têtes, ces mains qui marquent la meſure, & leurs longs combats de lorgnettes, &c. &c. manquent à ce reſpect que l'on doit au public, s'écartent de la réſerve, de la décence que les graces & le goût preſcrivent & que ſans pédantiſme on peut leur rappeller.

Les auteurs qui connoiſſent la complaiſance des comédiens ſoi-diſant italiens, & l'indulgence du tribunal qui tient ſes ſéances dans leur ſalle, conçoivent un opéra-comique en une heure, l'exécutent en une nuit, le liſent, le font jouer, tombent & ſe conſolent aux pieds d'une iris de couliſſe, de l'injuſtice & du mauvais goût du public.

On a donné à ce théâtre le *Marchand d'Eſclaves*, parodie. C'eſt l'ouvrage du comédien Roſiere & du rimeur Radet. Ces deux auteurs

ont eu recours aux battoirs pour leur ſuccès dramatique. Le dernier a dit plaiſamment aux Cariatides de ſa piece :

Faites éclore de vos mains
Tout ce qu'on a droit d'en attendre.

Ces vers ſont la parodie des phraſes rimées par Sedaine dans *Le Roi & le Fermier.*

On raconte que M. de Cailhava, préſident de l'anti-muſée, implorant un jour le ſecours de ſes amis pour la réuſſite des *Journaliſtes anglois*, écrivit ſur les billets donnés :

In manus tuas, Domine, commendo Spiritum meum.

On ne ſait point encore avec certitude ſi l'opéra doit être joint aux bâtimens du Palais Royal ; on voit à Paris vingt plans, on y lit vingt mémoires ſur cet objet. L'idée de l'abbé de Luberſac, qui voudroit réunir dans un même eſpace un opéra, une colonnade en l'honneur des Rois & des grands hommes de la France, & la chapelle du Louvre, eſt vaſte, entraîneroit trop de dépenſes pour qu'on s'en occupe : on doit s'attendre cependant à quelque choſe d'impoſant pour ce brillant ſpectacle. M. le B. de B.... y préſide, ſes idées ſont nobles, & ſes reſſources ſont celles d'un adminiſtrateur éclairé qui voit, juge, exécute, & n'a pas la lenteur de la plupart des hommes qui débutent dans une carriere qu'ils n'ont pas ſuivie dès l'enfance.

On connoît le S. Fariau qui ſe fait nom-

mer *de Saint-Ange.* On ſait qu'il a eſſayé de traduire en vers les métamorphoſes d'Ovide. Il eſt moins remarquable par ſes talens littéraires, que par ſa haute taille, ſa bouche béante, & ſes cheveux relevés & nattés comme un garde-ſuiſſe. Les vers ſuivans circulent ſur ſon compte :

Ovide oſa nous raconter
Comment, ſous mainte forme étrange,
Le Roi des dieux donnoit le change
Aux Belles qu'il vouloit dompter;
Mais aujourd'hui Jupin ſe venge
En le faiſant reſſuſciter
Sous la figure de Saint-Ange.

Le Duc de Luynes eſt l'enthouſiaſte le plus ardent & l'admirateur des ballons aéroſtatiques. Il a voulu donner un ſpectacle dans ce genre à pluſieurs Seigneurs en imaginant un procédé nouveau : il avoit deux globes de papier dont le diametre étoit de quatorze pieds. On a voulu les élever par la vapeur du charbon, ſecondée par un réchaud allumé, placé ſous une éponge, imbibée d'eſprit de vin. Le premier globe s'eſt enflammé & a chaviré; le ſecond s'eſt déchiré, & l'expérience a fini au grand regret des ſpectateurs.

Tous les honnêtes gens liſent avec dégoût le tas de brochures qui paroiſſent ſur les globes aéroſtatiques. Celles qui nous arrivent de Lyon ſont encore plus ridicules que celles qui naiſſent dans la capitale; il en eſt une entr'autres dont l'extravagance & la déraiſon

paſſent toute idée. L'auteur, qu'on dit être un honnête magiſtrat, par la bizarrerie de ſes tournures & de ſes expreſſions, critique ceux qu'il veut vanter, exalte ceux qu'il voudroit abaiſſer : il dit en parlant du Chevalier Dampierre... « C'eſt un jeune homme de bon nom » & de la plus haute eſpérance, qui parle tactique comme M. Guibert, phyſique comme » M. Pilâtre, bien public comme un bourgeois, humanité comme un pauvre, &c... »

L'invention de M. de Montgolfier donne une telle ſecouſſe aux têtes françoiſes, qu'elle rend des forces aux vieillards, donne de l'imagination aux pédants, & de la conſtance à nos Dames. On voit ces dernieres ſuivre tout un cours de phyſique ou de chymie & s'occuper beaucoup moins du brillant des expériences, que des cauſes qui les déterminent : on les voit noter ſur leurs tablettes, au lieu des noms *d'Anacréon*, *de Chaulieu*, *de Crébillon*, ceux de *Volta*, *de Borelli*, *de Prieſtley* ; leurs modes ſe conforment à leurs idées, leurs coëffure ſont au globe, & les rubans qui les décorent ſont l'élégante enſeigne du parti qu'elles ont adopté ; on diſtingue ſur les uns la noble aſcenſion du globe de M. de Montgolfier, & ſur d'autres le vol de Charles. Vous devez être las, Monſieur, de tous les détails qui paroiſſent ſur cette nouvelle découverte ; les rélations des journaux même les plus accrédités ſont fautives ou partiales & prouvent combien il eſt difficile ſur les choſes les plus marquantes de connoître la vérité ; combien il eſt rare de trouver, même chez les gens

d'eſprit, ce précieux bon ſens, qui devroit préſider à tous leurs écrits.

Le froid ſe ſoutient ici avec une rigueur exceſſive; les couriers ſont retardés, la miſere augmente; le charbon de terre & le bois manquent. Les priſonniers de la conciergerie ennuyés d'être toujours entourés de neige ont imaginé de la faire ſervir à leurs plaiſirs. Ils ont modelé tous les conſeillers & les préſidens; les robes, les perruques, les rabats, rien n'a été oublié. On prétend même qu'on y trouve la charge groſſiere de chacun de ces Meſſieurs: un froid violent a parfaitement durci ce parlement de neige. Les amateurs l'ont jugé très-reſſemblant.

Comme une épigramme ne prouve rien que l'envie venue à quelque mauvais plaiſant de placer un bon mot, je vous tranſcrirai celle-ci ſans craindre d'être accuſé de médiſance ni de calomnie. Il s'agit des ſtatues que l'on vient de placer au palais. Vous ſavez que ce temple de Thémis a été détruit en partie par un incendie, il y a quelques années, & qu'en le réparant on l'a rendu un peu moins mauſſade.

Pour orner ce palais, un artiſte fameux
A travaillé. Quelle eſt ſa plus belle ſtatue?
La Prudence eſt fort bien, la Force eſt encor mieux;
Mais la Juſtice eſt mal rendue.

On débite ces vers de M. de Cambry:

Tant de baiſers, belle Manon,
Laſſerpient Céladon lui-même:

Je ravis le premier, je reçus le ſecond.
Ah! fais-moi grace du troiſieme!

M. le Duc de*** ſurprit avant-hier ſa chere moitié dans les bras du précepteur de ſon fils. Cette digne femme lui dit avec une impudence ducale : *Que n'étiez-vous là, Monſieur! Quand je n'ai pas mon écuyer je prends le bras de mon laquais.*

COUPLETS

Chantés par Madame de S. L. qui venoit d'être admiſe dans la Société de la Parfaite Egalité.

Sur l'Air : *De l'aveugle de Palmire.*

La lumiere la plus pure
Vient de briller à mes yeux,
A la nuit la plus obſcure
Succede un jour radieux;
Je vois cet auguſte temple
Qu'éleva la Vérité :
Avec plaiſir j'y contemple
La parfaite égalité.

Heureux temps du premier âge,
Qu'on nomma le ſiecle d'or,
Des vertus fidelle image,
Ici l'on vous voit encor,
Amitié, candeur aimable,
Conſtance, fidélité,
Vous rendez ineſtimable
La parfaite égalité.

Ainsi que la fleur nouvelle,
Le plaisir n'a qu'un moment,
Toujours pure, toujours belle,
La vertu par sentiment;
Lui tout vit, tout enchante,
On y trouve la paix,
Une fête est charmante
Quand elle en est l'objet.

Corbeau est le mot de la Charade jointe à ma dernière lettre, pag. 415.

Fin du Tome quinzième.

Stanford University Libraries
3 6105 013 445 882

DC
136
.A2.C6
v.15

DATE DUE